
SIGILLVM ACADEMIÆ HARVARDIANÆ IN NOV: ANG:
CHRISTO ET ECCLESIÆ


SIGILLVM ACADEMIÆ HARVARDIANÆ IN NOV: ANG:
CHRISTO ET ECCLESIÆ


SIGILLUM ACADEMIÆ HARVARDIANÆ IN NOV: ANG:
CHRISTO ET ECCLESIÆ

Heumann 1745



LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Avec des Remarques

HISTORIQUES ET CRITIQUES,

PAR M^R. DACIER,

De l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, &c.

Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Notes & d'un dixiéme Tome.

TOME HUITIEME.

A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN*. 1735.
Avec Privilege.


DION.



DION.

[1] COMME Simonide dit, mon cher Sossius Senecion, que la Ville de Troye ne sut point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ils s'étoient joints aux Grecs pour lui faire la guerre, attendu que d'un autre côté le Roi de Lycie, Glaucus, originaire de Corinthe, étoit venu à son secours, [2] il est juste de même que ni les Grecs, ni les Romains ne se plaignent de l'Académie, puisqu'ils en sont également favorisés, comme on le verra dans ce petit Livre, qui renferme la Vie de Brutus & celle de Dion, car l'un ayant été Disciple de Platon, & l'autre ayant été nourri dans ses préceptes & dans sa doc-

Passage de Simonide.

Glaucus, Roi de Lycie originaire de Corinthe.

Dion disciple de Platon, & Brutus, nourri dans ses préceptes.

1. *Comme Simonide dit, mon cher Sossius Senecion, que la Ville de Troye ne sut point mauvais gré aux Corinthiens.*] Aristote dans le IV Chapitre du I Livre de sa Rhetorique, nous a conservé un vers de ce passage de Simonide,

Κορινθίοις δ' οὐ μέμφεται τὸ Ἴλιον.

2. *Il est juste de même que ni les Grecs, ni les Romains ne se plaignent de l'Académie.*] Car elle a fait autant pour les uns que pour les autres, puisque si elle a porté Dion à délivrer la Sicile, elle a aussi excité Brutus à délivrer Rome.

doctrine, ils sont sortis tous deux comme d'une même salle d'armes pour executer les plus grands exploits. Or que tous deux par plusieurs actions toutes semblables, & pour ainsi dire, germaines, ils ayent rendu ce témoignage à leur guide dans la vertu, [3] qu'il faut que la puissance & la fortune se rencontrent avec la prudence & la justice, afin que tout ce que fait un homme d'Etat, puisse recevoir toute la beauté & toute la grandeur necessaires [4] pour le bien des Peuples, c'est de quoi il ne faut pas s'étonner. [5] Car comme Hippomachus, le Maître de Palestre, disoit qu'il connoissoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans sa salle, [6] à les voir seulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains, il

Il faut que dans un homme d'Etat la puissance & la fortune se rencontrent avec la justice & la prudence.

Un Maître d'exercices, à voir marcher un homme, connoît s'il a été élevé dans son école.

3. *Qu'il faut que la puissance & la fortune se rencontrent avec la prudence & la justice, afin que tout ce que fait un homme d'Etat.*] C'est un sentiment de Platon qui est très-beau & très-juste. C'est cet assemblage qui fait le parfait homme d'Etat. En vain un homme d'Etat est juste & prudent, s'il n'a la puissance, & il a inutilement la puissance, si la fortune ne répond à ses desseins. Mais d'ordinaire la source des bons succès, c'est la justice & la prudence.

4. *Pour le bien des Peuples.*] Car le veritable homme d'Etat ne doit avoir en vuë dans tout son Ministere que le bien des Peuples. Sans cela il n'est pas homme d'Etat, & ses actions ne sauroient avoir ni beauté ni grandeur.

5. *Car comme Hippomachus, le Maître de Palestre, disoit qu'il connoissoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans sa salle.*] Cela est encore très-ordinaire, un Maître d'exercice, à voir marcher un homme, connoîtra s'il a fait ses exercices, & s'il les a faits chez lui. Car chacun donne à ses Disciples une tournure differente. La comparaison que Plutarque en tire est très-belle & très-juste. La Raison, c'est le Maître de Palestre, qui donne à toutes les actions de ses Eleves une décence, une harmonie, & des manieres qui tiennent du Maître qui les

il est de même très-vraisemblable que la Raison accompagne toûjours les actions de ceux qui ont été bien instruits & bien élevés, & qu'avec la décence & l'honnêteté, elle leur communique une certaine harmonie & une certaine consonance [7] qui les rend conformes & reconnoissables.

Ce que la Raison fait dans ceux qui ont été bien élevés.

D'un autre côté les accidens de la Fortune, que ces deux Personnages ont éprouvés, & qui ont été les mêmes plus par avanture que par leur choix, mettent dans leurs Vies une parfaite ressemblance. Car ils ont été tués l'un & l'autre avant que d'avoir frappé au but auquel ils avoient dirigé toutes leurs actions, [8] & sans avoir pû tirer aucun fruit de leurs grands & glorieux travaux. Mais ce qu'il y a de plus mer-

Ressemblance que la Fortune a mise dans les Vies de Dion & de Brutus.

les a formés.

6. *A les voir seulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains.*] Car telles étoient les mœurs des Grecs, les Citoyens alloient eux-mêmes au marché, à la boucherie. Ceux qui ont lû les Caracteres de Theophraste n'en sont pas surpris, ils en ont vu les preuves.

7. *Qui les rend conformes & reconnoissables.*] J'ai ajoûté cette ligne qui m'a paru necessaire pour rendre plus sensible la comparaison de la Raison avec le Maître de Palestre. L'un & l'autre reconnoissent ceux qu'ils ont formés. Car comme le Maître de Palestre donne à ses écoliers un air qui se répand dans toutes leurs actions, & qui les rend reconnoissables; de même la Raison donne à ses Disciples des manieres qui se répandent dans toutes leurs actions, & leur communiquent une décence & une harmonie qui font connoître l'école où ils ont été élevés.

8. *Et sans avoir pû tirer aucun fruit de leurs grands & glorieux travaux.*] ἐκ πολλῶν καὶ μεγάλων ἀγώνων καταθέσθαι μὴ δυνηθέντες. Ce mot, καταθέσθαι, m'est suspect, car je ne l'ai jamais vû ailleurs dans le sens que Plutarque lui donne ici, *tirer du fruit de ses travaux*, *ou se reposer de ses travaux.*

merveilleux & de plus surprenant, c'est que les Dieux les firent avertir tous deux de leur fin, envoyant à l'un & à l'autre un Fantôme horrible qui se presenta devant eux. Cependant il y a beaucoup de gens qui nient ces Fantômes & ces apparitions d'Esprits, & qui soûtiennent que jamais Fantôme, ni Spectre, ni Esprit ne se sont apparus à aucun homme qui ait été dans son bon sens, & qu'il n'y a que les enfans, les petites femmes foibles, & les hommes à qui la maladie a affoibli le cerveau, qui se trouvant dans quelque alienation d'esprit, ou dans quelque disposition du corps très-alterée & très-vicieuse, s'impriment dans la fantaisie des imaginations vaines & étranges, & tombent dans cette superstition qu'ils ont en eux quelque mauvais Genie. [9] Mais si Dion & Brutus, hommes graves, fort versés dans la Philosophie, tous deux incapables de se laisser abuser & surprendre par aucune passion, ont été si émus du Fantôme qui leur apparut, qu'ils ont raconté cette vision à leurs amis, [10] je ne voi pas que nous puissions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque absurde qu'elle paroisse, qu'il y a des Demons envieux & malins,

Tous deux avertis de leur fin par un fantôme.

Apparitions d'Esprits niées par beaucoup de gens.

Nous ne saurions nous empêcher de croire l'apparition des Esprits.

9. *Mais si Dion & Brutus, hommes graves, fort versés dans la Philosophie.*] Il est certain que le témoignage de deux hommes graves est d'un grand poids sur les choses qui paroissent les plus incroyables. Cependant ce n'est pas parce que Dion & Brutus ont dit avoir vû un Fantôme qu'il faut croire ces sortes d'apparitions d'Esprits, car on pourroit fort bien douter du prétendu Fantôme vû par ces deux hommes, & ne laisser pas de croire qu'il y en a, mais il faut les croire sur des témoignages plus sûrs & plus infaillibles.

10. *Je ne voi pas que nous puissions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque absurde qu'elle paroisse.*] Cette opinion n'est

lins ; qui par envie s'attachent aux plus gens de bien, & qui pour s'oppoſer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'esprit des frayeurs & des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes & inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent après leur mort une meilleure vie que la leur. Mais cette matiere doit être reſervée pour un autre Traité, preſentement dans ce douzième de nos Paralleles déduiſons la Vie du *plus* ancien.

Esprits malins & envieux qui s'oppoſent aux bonnes actions des hommes.

Le vieux Denys, après s'être emparé du Royaume de Sicile, épouſa la fille d'Hermocrate de Syracuſe. Comme ſa Tyrannie n'étoit pas encore bien cimentée, les Syracuſains ſe ſoûleverent contre lui & commirent contre ſa femme de ſi grandes inſolences & des indignités ſi affreuſes, qu'elle ſe fit mourir. Mais ce Prince, ayant recouvré & mieux affermi ſa domination, épouſa en même temps deux femmes, l'une du païs de Locres, appellée Doris, & l'autre de Syracuſe même, nommée Ariſtomaque, fille d'Hipparinus, qui étoit le plus conſiderable & le plus puiſſant de la Ville, & qui avoit commandé avec Denys lorſqu'il avoit été nommé pour la premiere fois Général des trou-

Le vieux Denys épouſa en premieres nôces la fille d'Hermocrate.

Elle ſe fit mourir.

Il épouſa deux femmes le même jour.

n'eſt nullement abſurde, & il n'y a point d'homme ſage qui puiſſe s'empêcher de la recevoir. Mais Plutarque détourne ici la queſtion ; car il ne s'agit pas de ſavoir s'il y a des Esprits malins & envieux qui s'oppoſent aux hommes les plus vertueux pour les empêcher de faire le bien, c'eſt une verité inconteſtable, enſeignée par la Religion ; mais il s'agit de ſavoir ſi ces Esprits ſe preſentent aux hommes ſous ces figures horribles, & je ne croi pas qu'on puiſſe le revoquer en doute, après tous les témoignages irreprochables qu'en fournit l'Antiquité. Il eſt vrai que ſur cela il y a ſouvent de grands abus, tous ceux qui diſent avoir vu, n'ont pas vu.

troupes. On dit qu'il les épousa toutes deux le même jour, & que jamais personne ne sut laquelle des deux avoit été la premiere. Et dans la suite il partagea toûjours également son amour sans marquer aucune préference, car elles mangeoient toutes deux avec lui, & la nuit elles couchoient avec lui l'une après l'autre, chacune à son tour. Le Peuple de Syracuse prétendoit pourtant que celle de son païs fût préferée à l'étrangere, mais celle-ci eut le bonheur de donner la premiere un fils à son mari, ce qui lui aida beaucoup à se soûtenir contre les cabales & les brigues que l'on faisoit contre elle sur ce qu'elle étoit étrangere. Aristomaque fut long-temps sans devenir grosse, quoique Denys souhaitât avec tant de passion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de sa Locrienne, lui imposant que par ses poisons & par ses sortileges elle empêchoit Aristomaque de concevoir.

Il fait mourir la mere de sa femme Doris, & sur quoi.

Dion étoit frere d'Aristomaque. D'abord il fut fort bien auprès du Prince par le credit & par la protection de sa sœur; mais dans la suite ayant donné des preuves de son grand sens, son propre merite le fit fort aimer & considerer du Tyran. Outre toutes les autres marques que ce Tyran lui donna de sa confiance, il ordonna à ses Thresoriers de lui fournir sans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit, pourvu qu'ils vinssent lui dire le

Dion favori de Denys, qui étoit son beau-frere.

Le Tyran ordonne à ses Thresoriers de lui fournir, sans autre ordre, tout l'argent qu'il demanderoit.

11. *Platon lui rend lui-même ce témoignage.*] C'est dans sa VII Lettre, où il dit en propres termes: *Pour moi en conversant avec Dion, qui étoit alors fort jeune, en lui expliquant les choses, que je croyois les plus belles & les plus dignes de l'homme, & en l'exhortant à les pratiquer, je ne me don-*
nai

le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion étoit naturellement fier & plein de magnanimité & de courage, & il se fortifia encore dans ces grandes qualités pendant un voyage que Platon fit en Sicile par une fortune veritablement divine, car on ne peut imputer ce voyage à aucune prudence humaine; ce fut visiblement quelque Dieu, qui jettant de loin les fondemens de la Liberté de Syracuse, & de la ruïne entiere de la Tyrannie, amena ce Philosophe d'Italie à Syracuse, & le fit entendre à Dion, qui étoit veritablement encore fort jeune, mais plus docile pour apprendre, plus vif pour bien concevoir, & plus ardent à obéir à tous les preceptes de la vertu qu'aucun des Disciples que Platon ait eus, & qui soient sortis de son école. [1] Platon lui rend lui-même ce témoignage, & ses actions le prouvent encore mieux. Car quoiqu'élevé dans des mœurs basses & serviles sous un Tyran, quoiqu'accoûtumé à une vie lâche & timide, &, ce qui est encore plus pernicieux, quoique nourri dans une magnificence sans bornes, dans un luxe prodigieux, & dans les delices où l'on fait consister le souverain bien dans la volupté & dans les richesses, il n'eut pas plûtôt entendu les discours de ce Philosophe, & goûté de cette Philosophie qui mene à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle. Et voyant la facilité avec laquelle Platon avoit

Naturel de Dion, fortifié encore par les préceptes de la Philosophie.

Platon conduit en Sicile par la Providence.

Caractere de Dion.

Vie honteuse & lâche que l'on mene sous les Tyrans.

Dion enflammé d'amour pour la vertu, par les discours de Platon.

nai pas de garde que je préparois insensiblement la ruïne totale de la Tyrannie. Car Dion étant un esprit très-docile, sentit si vivement & reçut avec tant d'ardeur tout ce que je lui dis, que je n'ai jamais vu de jeune homme qui lui soit comparable.

avoit changé ses inclinations & l'avoit porté à aimer les choses honnêtes & vertueuses, il crut bonnement & simplement que les mêmes raisons feroient le même effet sur l'ame de Denys, & dans cette vue il n'eut aucun repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre & à avoir quelque conversation avec lui.

Il porte le Tyran à entendre ce Philosophe.

Conversation de Denys avec Platon.

Le courage & la force ne sont jamais le partage des Tyrans.

Il n'y a que les hommes justes qui soient heureux.

Denys y consentit. A leur premiere entrevue il fut parlé de la Vertu, & l'on disputa beaucoup sur la veritable Force. Platon montra qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le Tyran. La conversation étant tombée ensuite sur la Justice, Platon prouva que la vie des hommes justes est seule heureuse, & que celle des hommes injustes est malheureuse necessairement. Le Tyran, qui se sentit convaincu, ne put soûtenir ces discours, & il fut très-fâché de voir que tous ceux, qui étoient presens, admiroient ce Philosophe & étoient merveilleusement touchés de ses raisons. Enfin transporté de colere & plein de ressentiment, il demanda à Platon ce qu'il étoit venu faire en Sicile? Platon répondit *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment de par tous les Dieux*, repartit le Tyran, *à t'entendre on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé?*

[12] Dion & tous ses amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là, & qu'elle pourroit avoir des suites fâcheuses, c'est

12. *Dion & tous ses amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là.*] J'ai ajoûté au texte la negative οὐκ qui y est necessaire, & sans laquelle le raisonnement de Plutarque ne peut se soûtenir.

13. *Mais Denys pria en secret Pollis avec de très-grandes instan-*

c'eſt pourquoi ils renvoyerent promptement Platon, qui étoit fort aiſe de partir, & le firent embarquer ſur une Galere à trois rangs de rames, qui ramenoit en Grece le Spartiate Pollis. [13] Mais Denys pria en ſecret Pollis avec de très-grandes inſtances de tuer Platon dans le voyage, ou, ſi cela lui faiſoit trop de peine, de le vendre au moins; *Car*, lui dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, parce que, ſelon ſes propres maximes, étant homme juſte, il ſera auſſi heureux eſclave, que libre.*

Denys prie Pollis de tuer Platon, ou de le vendre dans ſon voyage.

On dit que Pollis, arrivé à Egine, y vendit Platon, parce que les Eginetes étant en guerre avec les Atheniens, avoient fait un Decret, qui ordonnoit que tous les Atheniens, qu'on prendroit dans leur Iſle, ſeroient vendus. Cependant Denys ne laiſſa pas de continuer toûjours à donner à Dion les mêmes marques de ſon eſtime & de ſa confiance, car il l'employa à pluſieurs Ambaſſades très-importantes; & ce fut lui qu'il envoya aux Carthaginois.

Platon vendu à Egine.

Dion employé par Denys à pluſieurs Ambaſſades importantes.

Ce voyage lui acquit une grande reputation & le mit encore plus avant dans les bonnes graces du Prince, juſques-là que le Tyran ſupportoit ſans ſe fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit, Dion lui diſant ſans aucun ménagement & ſans aucune crainte tout ce qui lui venoit dans l'eſprit, témoin la reprimande qu'il lui fit au ſujet de Gelon. Denis rail-

Gelon qui avoit regné en Sicile avant Denys.

inſtances de tuer Platon dans le voyage.] Platon ne parle pourtant nulle part de cette particularité, qu'il n'auroit pas oubliée apparemment ſi elle étoit vraye. Ce fut ſans doute un ſoupçon des amis de Platon, car il n'y a point de mal dont un Tyran ne ſoit capable.

raillant un jour sur la maniere de gouverner de ce Prince, & disant par une allusion à son nom qu'*il avoit été la risée de la Sicile*, tous les Courtisans se mirent à admirer la finesse & la gentillesse de ce brocard; mais Dion veritablement fâché, lui dit, [14] *Avez-vous donc oublié que c'est à cause de Gelon qu'on s'est confié en vous, & que c'est par-là que vous avez usurpé la Tyrannie? & ne savez-vous pas que desormais on ne se fiera plus à personne à cause de vous?* En effet Gelon fit voir que le plus agreable de tous les spectacles, c'est de voir une Ville gouvernée par un Monarque juste, & Denys montra que le plus odieux & le plus horrible, c'est de la voir gouvernée par un Tyran.

Froide allusion de Denys sur le nom de Gelon, parce qu'en Grec γελᾶν signifie *rire*. Mot hardi de Dion à Denys.

Quel est le spectacle le plus agreable, & celui qui est le plus horrible & le plus odieux.

Ce vieux Denys eut trois enfans de sa femme Doris, & quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosyné, & l'autre nommée Arete. Sophrosyné fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys qu'il avoit eu de sa femme Locrienne, & Arete épousa son frere Theorides. Ce Theorides étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arete, qui étoit sa niece.

Les enfans que Denys eut de ses deux femmes.

Dion epousa sa niece Arete, fille du vieux Denys.

Dans ce temps-là Denys tomba dans une grande maladie qui le menaçoit d'une prompte mort; [15] Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque, mais les Medecins voulant faire leur cour au fils de la Locrienne,

14. *Avez-vous donc oublié que c'est à cause de Gelon qu'on s'est confié en vous.*]. Car la justice de Gelon charma les Syracusains & les disposa à se soûmettre à Denys, dans l'esperance qu'ils seroient gouvernés par un Roi juste, ce qui est le plus parfait de tous les Gouvernemens.

15. *Dion*

crienne, au jeune Denys, qui devoit lui succeder au Royaume, ne lui en laisserent pas le temps; car, comme Timée l'écrit, le Prince ayant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnerent un si fort qu'ils assoupirent *tous ses Sens*, & firent succeder la mort au sommeil sans aucun milieu.

Les Medecins hâtent la mort du vieux Denys, pour faire leur cour à son fils le jeune Denys.

Cependant à la premiere assemblée que tous *les amis* du Prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de sens de ce qui étoit utile & expedient dans la conjoncture où l'on se trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & en franchise & liberté de parler, qu'ils n'étoient que de vils esclaves de la Tyrannie, qui lâchement & saisis de crainte, pour plaire au jeune Denys, ne donnoient que les conseils qui pouvoient lui être agreables. Mais ce qui les surprit & les étonna plus que tout, c'est que lorsqu'ils voyoient un orage de guerre déja formé du côté de Carthage & prêt à crever sur la Sicile, il eût l'audace de se faire fort que si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit sur le moment, iroit en Afrique & conjureroit cette tempête à sa satisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ses dépens cinquante Galeres à trois rangs toutes équipées. Le

Grand sens & grande prudence de Dion, sa franchise & sa liberté dans ses discours.

Offres magnifiques de Dion au jeune Denys.

15. *Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque.*] Dion vouloit le porter à préferer les enfans d'Aristomaque, qui étoit Syracusaine, à ceux de Doris, qui étoit de Locres. Les enfans de la Syracusaine étoient préférables à ceux de l'étrangere. D'ailleurs les enfans d'Aristomaque étoient ses beaux-freres & ses neveux.

Le jeune Denys admira & éleva jusqu'aux nues cette magnanimité si généreuse, & lui témoigna beaucoup de reconnoissance de son affection & de sa bonne volonté; mais les Courtisans, qui pensoient que cette magnificence de Dion leur reprochoit leur avarice, & que sa grande puissance alloit être une diminution de la leur, tirerent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnerent aucun des discours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince; ils lui faisoient entendre qu'en se rendant fort sur mer, il s'ouvroit un moyen d'usurper la Tyrannie, & qu'avec ses vaisseaux, il pensoit à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque, qui étoient ses neveux.

Les Courtisans jaloux de Dion, le calomnient auprès du jeune Denys.

Prétexte dont ils se servent pour aigrir Denys contre lui.

Mais les causes les plus apparentes & les plus fortes de la haine & de l'envie qu'ils lui portoient, c'est la vie qu'il menoit, très-differente de la leur, & le peu de commerce qu'il vouloit avoir avec eux. Car tous ces Courtisans s'étant d'abord emparés de l'esprit de ce jeune Tyran, qui avoit été très-mal élevé, l'obsedoient éternellement par des voluptés toûjours nouvelles, & par les flatteries continuelles dont ils l'enyvroient. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toûjours occupé à des festins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaisirs les plus honteux, par les-

Rien n'est si insupportable aux vicieux que la vie d'un homme sage.

Moyens dont les Courtisans de Denys se servent pour se rendre maîtres de son esprit.

16. *C'est pourquoi donnant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice.*]. C'est la methode de ceux qui veulent décrier les vertueux, ils donnent à leurs vertus les noms des vices qui leur sont opposés. C'est ce qu'Horace a fort bien expliqué dans la Sat. III. du Liv. I.

lesquels la Tyrannie enfin amollie & fonduë, comme le fer par le feu, parut humaine & douce à ses Sujets. En effet elle perdit ce qu'elle avoit de trop dur, émoussée, non par la douceur, mais par la paresse & par la nonchalance de celui qui gouvernoit.

Tyrannie amollie par les voluptés, mais non moins redoutable.

Dès ce moment cette lâche negligence, où l'on entretenoit ce jeune Prince, croissant de jour en jour, & gâtant tout peu à peu, elle délia enfin, & fondit entierement ces chaînes de diamant, dont le vieux Denys s'étoit vanté qu'il laisseroit à son fils sa Monarchie liée & garrotée. Dès le commencement de son Regne, il fit des débauches qui duroient des trois mois, & pendant tout ce temps-là son Palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens sages, étoit plein d'yvrognes, & tout retentissoit du bruit de farces & de plaisanteries obscenes, de chansons impudiques, de danses, de mascarades, & de toutes sortes de dissolutions. Il n'y avoit donc rien de si importun pour eux, comme on peut penser, ni qui leur fût tant à charge que la presence de Dion, qui ne donnoit dans aucun plaisir, & qui ne se laissoit aller à aucune jeunesse. [16] C'est pourquoi donnant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice, & celles qui y avoient le plus de rapport, ils trouverent moyen de le calomnier auprès du Prince, & de faire passer sa gravité pour arrogance, & sa liberté de parler, pour inso-

Débauches de Denys qui duroient des trois mois.

La presence d'un homme sage fort à charge aux débauchés.

Dion ne donnoit dans aucun plaisir. Digne fruit des leçons de Platon.

Couleurs des vices données aux vertus.

[16] *At nos virtutes ipsas invertimus.*

„ Nous prenons les vertus mêmes pour des vices": on peut voir la suite qui convient parfaitement à ce passage de Plutarque, & qui fait voir que ces médisances sont fort ordinaires dans les Cours.

insolence & pour opiniâtreté. S'il vouloit donner quelques sages conseils, on disoit qu'il faisoit des reprimandes & des reproches, & s'il refusoit de faire la débauche avec les autres, on disoit qu'il les méprisoit.

Humeur trop fiere & trop severe de Dion.

[17] Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ses moeurs & dans toutes ses manieres, une certaine fierté & une austerité severe qui ne le laissoient pas facilement approcher, & qui le rendoient entierement insociable, de sorte que sa compagnie paroissoit desagréable & dure, non seulement à un Prince jeune, & dont les oreilles delicates étoient corrompuës par des flatteries & par des louanges continuelles, mais à ceux mêmes qui étoient le plus liés avec lui, & qui admiroient la simplicité & la noblesse de ses mœurs, car ils se plaignoient de son commerce, & lui reprochoient que sa maniere de parler aux gens, & de traiter avec eux, étoit plus sauvage & plus rude que les affaires d'Etat ne le demandoient. [18] Et c'est sur cela même que long-temps après, Platon, comme prophetisant ce qui lui devoit arriver, lui écrivit pour l'exhorter *à fuir la fierté*, ce sont ses termes, *toûjours compagne de la solitude*. Cependant

Les manieres dures & sauvages ne conviennent point aux hommes d'Etat.

Fierté, toûjours compagne de la solitude.

17. *Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ses mœurs & dans toutes ses manieres, une certaine fierté & une austerité severe.*] C'est ce que Platon avoit tâché inutilement de corriger. Il y a des humeurs indomtables, & la vertu même ne sert souvent qu'à les fortifier.

18. *Et c'est sur cela même que long-temps après, Platon, comme prophetisant ce qui lui devoit arriver.*] Le passage de Platon est à la fin de sa quatriéme Lettre, & comme il renferme un grand precepte de Politique, & que de Serres l'a fort mal traduit, je vais le rapporter ici, & en donner l'explication : *ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν* im-

pendant on ne laissoit pas alors de lui faire les plus grands honneurs, à cause de la necessité des affaires, parce qu'on le croyoit le seul, ou du moins celui qui pouvoit le mieux soûtenir & conserver la Tyrannie, qui étoit battuë de tous côtés par des vents très-orageux. Il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que ce n'étoit pas par la bonne volonté du Prince, mais malgré lui, & uniquement à cause du besoin que le Tyran avoit de son secours, qu'il étoit le premier & le plus grand de son Royaume.

La faveur d'un maître n'est pas toûjours l'effet de sa bonne volonté.

Comme il croyoit que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de son ignorance, & de la mauvaise éducation qu'il avoit euë, il chercha à le jetter dans des conversations honnêtes & à lui faire goûter les discours & les préceptes qui forment les mœurs, afin qu'il cessât de haïr la vertu, & qu'il s'accoûtumât à aimer tout ce qui est beau & digne de louange. Car de son naturel, ce Prince n'étoit pas des plus mauvais Tyrans; mais son pere, craignant que s'il venoit à se connoître, à reveiller son courage, & à frequenter des gens de bon entendement, il ne conjurât contre lui, & ne s'emparât de son Royaume, [19] le te-

Vices, fruits de l'ignorance & de la mauvaise éducation.

Le vieux Denys avoit tenu son fils enfermé, de peur qu'il ne conjurât contre lui.

ἐνδεεστέρως τοῦ προσήκοντος θεραπευτικὸς εἶναι. μὴ οὖν λανθανέτω σὲ ὅτι διὰ τοῦ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις καὶ τὸ πράττειν ἐστίν, ἡ δὲ αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. *Pensez aussi que vous paroissez à quelques-uns beaucoup moins familier & moins caressant que vous ne devriez. Il faut donc que vous n'oubliiez jamais que c'est en bien traitant les hommes, & en attirant leur bienveillance qu'on vient à bout des plus grandes affaires, & que la fierté est toûjours compagne de la solitude.* Mot à mot *habite avec la solitude.*

19. *Le tenoit enfermé dans son Palais, où privé de la connoissance des affaires.*] Voilà la Politique des Tyrans: comme

tenoit enfermé dans ſon Palais, où privé de la connoiſſance des affaires, & de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, & éloigné de tout commerce, il s'amuſoit, faute d'autres occupations, à tourner & à faire de petits chariots, des chandeliers, des eſcabelles de bois & des tables. Car ce vieux Denys étoit ſi défiant & ſi ſoupçonneux que tout le monde lui étoit ſuſpect, & ſa timidité lui avoit tellement abattu l'eſprit & le courage, qu'il ne ſouffroit pas qu'on lui fît les cheveux avec des ciſeaux: mais il faiſoit venir quelque garçon ſculpteur, qui avec un charbon ardent lui brûloit la chevelure tout à l'entour. Ni ſon frere, ni ſon fils même n'entroient dans ſa chambre vêtus comme ils étoient; mais il falloit qu'avant que d'entrer, chacun quittât ſes habits & qu'il en prît d'autres après avoir été viſité par des Gardes tout nud.

Le jeune Denys pendant la vie de ſon pere s'amuſoit à tourner.

Juſqu'où le vieux Denys portoit la timidité & la défiance.

Un jour que ſon frere Leptines, en lui faiſant la deſcription d'une petite terre, prit la halebarde d'un de ſes Gardes pour lui en marquer le plan ſur le ſable, Denys entra contre lui dans une furieuſe colere, & tua le Garde qui avoit donné ſa halebarde ſi facilement. Il diſoit qu'il craignoit ſes amis, parce que les connoiſſant hommes de ſens, il ſavoit bien qu'ils aimeroient mieux gouverner, qu'être gou-

Cruautés que la défiance faiſoit commettre au vieux Denys.

me ils n'ont plus rien d'humain, ils ne reconnoiſſent plus aucun ſentiment de la nature, & leur timidité & leur ignorance les portent à vouloir abolir toute bonne éducation, non ſeulement pour leurs Sujets, mais pour leurs enfans même, qu'ils craignent encore plus que leurs Sujets.

20. *Et s'en étoit entretenu.*] Cela n'eſt pas ajoûté inutilement, ſi l'Officier n'avoit fait que former le complot en lui-même, le vieux Denys n'en auroit pû être averti, car d'où le ſonge ſeroit-il venu? Mais il s'en étoit entre-

gouvernés, & être Tyrans eux-mêmes, que d'obéir à un Tyran. Il tua de sa propre main un Officier, nommé Marsyas, qu'il avoit avancé & à qui il avoit donné quelque commandement dans ses troupes, & il le tua sur ce qu'il avoit songé *la nuit* que Marsyas le tuoit, comme ce songe ne lui étant venu que parce que cet Officier avoit formé ce complot dans la *journée*, [20] & s'en étoit entretenu. Cependant cet homme si timide, & qui par *ses frayeurs* continuelles avoit l'ame remplie de tant de miseres, de bassesses & d'indignités, s'emportoit contre Platon, de ce qu'il ne le déclaroit pas le plus vaillant & le plus courageux des hommes.

[21] Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys si estropié, si j'ose ainsi parler, & si mutilé par son ignorance, & de moeurs si dépravées, l'exhortoit continuellement à s'appliquer à l'étude, le pressoit d'écrire au premier des Philosophes, & d'employer auprès de lui les prieres les plus ardentes pour l'obliger à venir en Sicile, & quand il seroit venu, de se mettre promptement entre ses mains, afin que ses moeurs corrigées par ses discours & formées *à la vertu*, [22] & *rendu semblable à l'Exemplaire très-divin & d'une beauté parfaite*,

Hommes mutilés par l'ignorance.

Dion presse le jeune Denys d'appeller Platon, & de se mettre entre ses mains.

Pour être d'une vertu parfaite, il faut ressembler à l'Exemplaire divin, c'est-à-dire, à Dieu.

tretenu, & sur cela le songe s'étoit mis aussi-tôt en campagne. Voilà quelle étoit la superstition de ces temps-là.

21. *Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys si estropié, si j'ose ainsi parler, & si mutilé par son ignorance.*] J'ai voulu conserver en notre Langue la force du terme Grec, & je trouve l'expression admirable. Un homme est aussi estropié & mutilé par l'ignorance, que par les blessures & par les coups.

22. *Et rendu semblable à l'Exemplaire très-divin*, &c.

Tous les Etres sont sortis de leur ancien desordre, en obéïssant à la voix de Dieu.

te, qui conduit si sagement toutes choses, & à la voix duquel tous les Etres sont sortis de leur ancien desordre, & ont formé ce bel ordre & cet arrangement si merveilleux qu'on appelle le Monde, il se procurât à lui-même une très grande felicité, & qu'il la procurât par même moyen à ses Peuples. Il lui disoit que ses Sujets gouvernés desormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à sa temperance & à sa justice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la violence & à la force, & que par-là il deviendroit de Tyran un Roi juste, à qui tout se soûmettroit par amour. *Pensez*, lui disoit-il, *que ces chaînes de diamant qui lient un Royaume, ne sont, comme votre pere l'a crû, ni la crainte, ni la force, ni le grand nombre de Galeres, ni ces milliers de Barbares qui composent votre Garde; mais l'affection, l'amour & la reconnoissance que font naître dans le cœur des Sujets, la vertu & la justice des Princes; & que ces chaines, formées par ses sentimens, quoique plus douces & plus lâches que ces autres, si roides & si dures, sont pourtant plus fortes pour la durée & pour le maintien des Etats. Que d'ailleurs un Prince n'est ni honoré, ni estimé quand il n'a soin que de s'habiller magnifiquement, d'avoir de grands équipages & des meubles somptueux, & d'entretenir sa maison dans le luxe, dans la delicatesse, dans les delices & dans tous les plaisirs les plus recherchés, & que par sa Raison & par ses discours, il n'a aucun avanta-*

Comment les Royaumes doivent être gouvernés.

Quelles sont les veritables chaînes de diamant qui lient les Royaumes.

Ce ne sont pas le luxe & la magnificence qui font honorer & estimer les Rois.

Le Palais de l'ame d'un Prince doit être royalement paré.

& d'une beauté parfaite.] Car il n'y a de vertu que par la ressemblance avec Dieu. Tout ce que Dion dit ici à De-

tage sur le moindre du Peuple, & qu'il dédaigne de tenir le Palais de son ame décemment & royalement orné.

Par ces remontrances, qu'il lui rebattoit incessamment & dans lesquelles il mêloit de temps en temps les propres préceptes de Platon, Denys fut enflammé d'un desir violent & furieux d'entendre les discours de ce Philosophe & de le voir lui-même. Voilà donc d'abord des courtiers dépêchés à Athenes avec des Lettres de Denys & les instantes prieres de Dion.

Courriers dépêchés à Platon par Denys, avec des Lettres très-pressantes.

Dans le même temps Platon reçut de toute l'Italie de pressantes sollicitations de tous les Philosophes Pythagoriciens, qui le conjuroient de venir, d'entreprendre l'ame d'un jeune Prince, qui emporté par la fougue des passions, & par une licence & par un pouvoir sans bornes ne connoissoit plus de frein, & de tâcher de la dompter & de la reduire par la force de ses raisons.

Les Philosophes Pythagoriciens écrivent à Platon pour le presser d'aller en Sicile.

Platon donc, comme il nous l'apprend dans ses Ecrits, vaincu par le seul respect qu'il avoit pour lui-même, afin de ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philosophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroître tel par ses actions, & jugeant d'ailleurs qu'en purgeant un seul homme, comme la partie principale qui conduit tout le reste, il guériroit toute la Sicile dangereusement malade, il se laissa persuader.

Dans la VII. Lettre: Ce qui obligea Platon de retourner en Sicile.

En purgeant un Roi de ses vices, on purge tout le Royaume.

Ceux qui étoient opposés à Dion, craignant que

Les Courtis-

Denys est le précis de la Philosophie de Platon, & rien n'est plus beau, ni plus conforme à ce que la Verité enseigne.

Ils obligent Denys à rappeller d'exil Philiſtus, pour l'oppoſer à Platon.

que Denys ne vînt à changer, obligerent ce Prince à rappeller d'exil Philiſtus, homme éloquent, fort verſé dans les Lettres, & très-accoûtumé aux mœurs des Tyrans, pour avoir en lui un contre-poids capable de contrebalancer Platon & toute ſa Philoſophie. Car ce Philiſtus dès le commencement ſe montra très-porté pour l'établiſſement de la Tyrannie, & il garda long-temps la Citadelle, où il commandoit la Garniſon. Il couroit même un bruit qu'il avoit eu quelque commerce avec la mere du vieux Denys, & que cela n'étoit pas ignoré du Tyran même. Mais après que Leptines, qui avoit eu deux filles d'une femme qu'il avoit enlevée à un autre, eut donné une de ſes filles à Philiſtus ſans demander l'agrément du vieux Denys pour ce mariage, le Tyran irrité, fit mettre en priſon cette femme de Leptines chargée de fers, & chaſſa de Sicile Philiſtus, qui ſe retira chez quelques-uns de ſes amis dans la Ville d'Adria. Et il ſemble que ce fut là que ſe trouvant de grand loiſir, [23] il compoſa la plus grande partie de ſon Hiſtoire; car il ne revint pas du vivant du vieux Denys. Ce ne fut qu'après ſa mort que l'envie, que les autres Courtiſans conçurent contre Dion, le fit rappeller, comme un homme très-propre à leur deſſein & le plus affectionné à la Tyrannie.

Caractere de Philiſtus.

En

23. *Il compoſa la plus grande partie de ſon Hiſtoire.*] Ce Philiſtus n'étoit pas ſeulement homme de guerre, c'étoit un grand Hiſtorien. Il avoit fait l'Hiſtoire d'Egypte en XII. livres, celle de Sicile en onze, & celle de Denys le Tyran en ſix. Ciceron lui donne de grands éloges, juſqu'à dire qu'il étoit preſque un petit Thucydide, *pene puſillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitoit, & qu'il en approchoit. Il eſt vrai qu'il n'avoit pû attraper tou-

En effet il ne fut pas plûtôt de retour qu'il embrassa hautement le parti du Tyran. En même temps tous les autres Courtisans adressent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant qu'il avoit eu des conferences avec Theodote & Heraclide pour chercher avec eux les moyens de détruire la Tyrannie. Et il paroît veritablement que Dion esperoit que dès que *Platon* seroit arrivé, il adouciroit & détremperoit par son moyen ce qu'il y avoit de trop dur & de trop despotique dans la domination de Denys, & qu'il feroit de ce Prince un Gouverneur reglé & moderé qui commanderoit selon les regles de l'harmonie la plus parfaite. Que si le Tyran resistoit, & ne se laissoit pas adoucir & amollir par ses préceptes, il étoit resolu de le chasser & de remettre le gouvernement entre les mains des Syracusains, non qu'il aimât ni qu'il approuvât la Democratie, mais il la trouvoit encore beaucoup meilleure que la Tyrannie pour ceux qui ne pouvoient parvenir à établir une bonne Aristocratie.

Vuës de Dion, en faisant appeller Platon.

Democratie beaucoup meilleure que la Tyrannie, mais inferieure à l'Aristocratie.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des caresses infinies & avec les plus grands honneurs, car à la descente de sa Galere il trouva un des chars du Prince attelé & paré magnifiquement, [24] & le Tyran offrit un sacrifice

Reception que Denys fit à Platon.

toute la grandeur du style de Thucydide, mais il réparoit ce desavantage par une plus grande clarté. Son vice le plus marqué, c'étoit d'être zelé partisan de la Tyrannie, & ce vice est grand.

24. *Et le Tyran offrit un sacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ses Etats.*] Il ne se trompoit pas, l'arrivée de Platon étoit pour lui & pour ses Etats le plus grand de tous les bonheurs, s'il avoit sû en

ce comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ses Etats. Ce n'étoit plus que sagesse & pudeur dans les festins, que modestie dans les ameublemens du Palais, & que patience & douceur du côté du Tyran dans toutes ses audiences. Tout cela faisoit concevoir aux Peuples des esperances merveilleuses d'un prompt changement. Toute la Cour se portoit ardemment à l'étude des Lettres & de la Philosophie, & toutes les salles du Palais comme autant d'écoles de Geometrie, étoient pleines de la poussiere dont les Geometres se servent pour tracer leurs figures, si grande étoit la foule de ceux qui s'entretenoient de ces Sciences & qui en faisoient des demonstrations.

Changemens admirables que l'arrivée de Platon fit d'abord à la Cour de Denys.

Peu de jours après échut le temps d'un sacrifice solemnel que l'on faisoit tous les ans dans le Palais pour la prosperité du Prince. Là le Heraut ayant prononcé à haute voix selon la coûtume cette priere, *qu'il plût aux Dieux de maintenir long-temps la Tyrannie & de conserver le Tyran*, Denys, qui étoit tout proche, lui dit tout haut, *Ne cesseras-tu point de me maudire ?* Ce mot affligea extrêmement Philistus & son parti, qui jugerent bien que le temps & une longue habitude rendroient invincible & insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de si peu de jours avoit déja entierement chan-

Sacrifice qui se faisoit tous les ans dans le Palais pour la prosperité du Prince.

Ce que le commerce de Platon avoit fait sur l'esprit de Denys en très peu de jours.

en profiter. L'arrivée d'un homme très sage est une felicité publique pour tout un Royaume. Mais malheureusement cette felicité est rare.

25. *En persuadant à ce Prince de casser les dix mille étrangers qui composoient sa garde.*] Les conseils que Platon donnoit à Denys, étoient très-bons pour un Roi qui auroit voulu être veritablement Roi, c'est-à-dire gou-

ver-

changé l'esprit de ce jeune Prince.

Ce ne fut donc plus separément ni en secret, mais tous ensemble & à découvert, qu'ils se mirent à calomnier Dion, disant que c'étoit une chose toute visible qu'il se servoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour ensorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter & à abandonner volontairement le thrône, *il s'en* saisît & y établît les enfans d'*Aristomaque*, qui étoient ses neveux. Il y *en avoit* qui publioient hautement qu'ils étoient très-fâchés de voir que les Atheniens étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces & par terre & par mer, y étoient tous peris avant que de pouvoir prendre Syracuse, & qu'aujourd'hui avec un seul Sophiste ils vinssent à bout de détruire la Tyrannie de Denys [25] en persuadant à ce Prince de casser les *dix mille* étrangers qui composoient sa garde, de se défaire des quatre cens Galeres qu'il tenoit toûjours armées, de congedier les dix mille hommes de cheval, & de reformer la plus grande partie de son Infanterie, [26] pour aller chercher dans l'Academie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point, & *de se rendre heureux en idée par l'étude de la* Geometrie, en abandonnant à Dion & à ses neveux une felicité réelle & solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs.

Les ennemis de la vertu traitent de Sophistes les veritables sages.

Sages conseils que Platon donnoit à Denys.

Langage ordinaire des ennemis de la sagesse.

Tous

verner avec justice, mais ils étoient très-pernicieux pour un Tyran.

26. *Pour aller chercher dans l'Academie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point.*] C'est ainsi que parlent encore aujourd'hui tous les vicieux & les ignorans qui se moquent de la sagesse, & qui n'estiment que les faux biens.

Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violens soupçons contre Dion; des soupçons il passa à la colere, & cette colere aboutit enfin à une rupture d'éclat.

Sur ces entrefaites on apporta secretement à Denys des Lettres que Dion écrivoit aux Ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandoit que *quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fissent point leurs conferences qu'il n'y fût present, parce qu'il leur aideroit à faire leur Traité plus ferme & plus solide.* Denys lut ces Lettres à Philistus, & ayant consulté avec lui sur ce qu'il devoit faire, comme le rapporte Timée, il leurra Dion d'une feinte reconciliation, le mena seul au dessous de la Citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses Lettres, & l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier, mais il refusa de l'entendre, & sur l'heure même il le fit monter sur un brigantin dans l'état où il étoit, & ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie & de l'y laisser.

Lettre que Dion écrivoit aux Carthaginois.

Denys fait embarquer Dion, sans lui donner un moment pour se préparer.

Cette action de Denys ne fut pas plûtôt divulguée, que tout le monde la trouva pleine d'injustice, & de cruauté. D'abord tout le Palais du Tyran fut en deuil à cause des femmes, & toute la Ville de Syracuse commença à lever la tête, dans l'esperance de voir bientôt naître de grandes nouveautés & des changemens considerables du tumulte qu'exciteroit cette disgrace de Dion, & de la défiance qu'elle jetteroit dans l'esprit de tous les Peuples.

Denys, voyant les esprits dans cette dispo-

sition

sition, & en craignant les suites, consola & calma lui-même ses amis & les femmes de son Palais, leur disant qu'il n'avoit point exilé Dion, mais qu'il l'avoit seulement obligé à s'absenter, de peur que s'il fût demeuré, son opiniâtreté outrée ne l'eût enfin forcé à se porter contre lui à des extrémités plus grandes. En même temps il donna aux parens de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses, & toute sa maison, & qu'ils l'allassent trouver dans le Peloponese. Car Dion avoit des richesses immenses, un train, des meubles, & un équipage presque de Tyran; ses amis ramasserent tout & le lui porterent en Grece. Les femmes du Palais & ses amis particuliers y ajoûterent des presens très-considerables, de sorte que par ses richesses & par sa magnificence Dion brilla beaucoup parmi les Grecs, & que cet éclat & cette magnificence d'un banni firent juger quelles devoient être les richesses & la puissance du Tyran.

Denys tâche de justifier son action.

Denys renvoye à Dion tous ses effets, & toute sa maison.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le logea dans la Citadelle, en apparence pour lui faire honneur, & en effet *pour s'assurer de sa personne*, afin qu'il n'allât pas joindre Dion, & lui servir de témoin des injustices qu'il lui avoit faites.

Denys fait changer de logement à Platon, & le loge dans la Citadelle.

Denys à force de voir & de hanter tous les jours Platon, comme une bête sauvage qui s'accoûtume & s'apprivoise enfin avec les hommes, s'accoûtuma si bien à sa conversation & à ses discours, & en fut si charmé, qu'il conçut pour lui un amour tyrannique, voulant à toute force que Platon n'aimât que lui,

Passion violente & tyrannique de Denys pour Platon.

lui, & qu'il l'estimât plus que tous les autres hommes; il lui offroit de le faire maître de tous ses thresors & de son Royaume même, s'il vouloit l'aimer plus que Dion & ne pas préferer l'amitié de Dion à la sienne.

Cette passion étoit un nouveau malheur pour Platon.

Cette passion si violente & si furieuse étoit un nouveau malheur pour Platon, comme celle des amans malheureux & jaloux l'est pour leurs maîtresses. Car tantôt c'étoient des emportemens de colere, & un moment après des repentirs, des soumissions, & des prieres pour obtenir son pardon. Il avoit un empressement merveilleux pour entendre les discours de Platon & pour entrer dans les mysteres de la Philosophie, & en même temps il craignoit ceux qui l'en détournoient comme d'une étude qui ne pouvoit que le corrompre.

La guerre oblige Denys à renvoyer Platon.

Dans ce temps-là il survint une guerre qui obligea Denys à renvoyer Platon. Avant son départ il lui promit qu'il rappelleroit Dion le Printemps suivant, mais il ne tint pas sa promesse & se contenta de lui envoyer ses revenus, priant Platon de l'excuser s'il avoit manqué au terme préfix, & d'en accuser la guerre seule, & lui donnant sa foi & sa parole que sitôt que la paix seroit concluë, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il se tiendroit en repos, qu'il ne remueroit en aucune maniere, & qu'il ne le calomnieroit & ne le décrieroit point dans l'esprit des Grecs.

Platon n'oublie rien pour porter Dion à se tenir en repos.

Platon n'oublia rien pour porter Dion à observer ces conditions. Pour cet effet il tourna son

27. *Ce fut à Platon à donner des jeux & à défrayer le chœur des jeunes garçons.*] Ce fut le tour de Platon de donner les Tragedies que l'on faisoit jouer aux fêtes de Bac-

son esprit à l'étude de la Philosophie ; & le tint avec lui dans son école. Dion logeoit à Athenes chez un certain Callippus, qui étoit une de ses anciennes connoissances, mais il acheta une petite terre à la campagne pour aller s'y divertir. Et quand il partit ensuite pour la Sicile, il en fit present à Pseusippe, celui de tous ses amis qu'il avoit le plus frequenté, & avec lequel il avoit le plus vécu, Platon ayant cherché à adoucir les moeurs trop austeres de Dion par le commerce d'un homme agreable & qui savoit badiner & mêler à propos les jeux & les plaisirs honnêtes avec les occupations les plus serieuses. Car tel étoit le caractere de Pseusippe. C'est pourquoi Timon dans ses Poësies, qu'on nomme *Silles*, l'appelle *plaisant railleur*.

Dion loge à Athenes chez Callippus.

Caractere de Pseusippe.

Pendant que Dion fut à Athenes, [v] ce fut à Platon à donner des jeux & à défrayer le choeur des jeunes garçons. Dion fournit à toute la dépense des habits & à tous les autres frais, Platon ayant bien voulu lui ceder cette occasion de montrer aux Atheniens sa magnificence, jugeant bien que cette liberalité procureroit à Dion plus de bienveillance de la part du Peuple, qu'elle ne lui feroit d'honneur à lui-même.

Dion fournit à toute la dépense des jeux que Platon donne au Peuple.

Dion visita aussi les autres Villes de Grece, se trouvant à toutes les fêtes & assemblées, & s'entretenant avec les plus excellens esprits & les plus profonds dans la Politique, sans donner dans sa conduite la moindre marque d'af- fec-

Dion visite toutes les Villes de Grece, & frequente les plus excellens esprits.

Bacchus. Cela se faisoit avec beaucoup de magnificence, & à grands frais, par l'émulation qui s'y étoit introduite.

fectation, d'arrogance, ni de dissolution, mais au contraire faisant paroître en tout beaucoup de modestie, de temperance, de vertu, & de force, & une grande connoissance des Lettres & de la Philosophie, ce qui le fit aimer & estimer de tout le monde, & lui attira de la plûpart des Villes des honneurs très-considerables & des Decrets très-glorieux, jusques-là que les Lacedemoniens le declarerent Spartiate, sans se mettre en peine de la colere de Denys, quoiqu'alors actuellement il leur donnât un secours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thebains.

Il attire l'estime de tout le monde, & est comblé d'honneurs.

Il est fait Citoyen de Sparte, par les Lacedemoniens.

On rapporte qu'un jour Ptojodorus de Megare pria Dion très-instamment de lui faire l'honneur de le venir voir dans sa maison. Il paroît que ce Ptojodorus étoit un des plus riches & des plus puissans de la Ville. Dion y alla. En arrivant il trouva beaucoup de peuple assemblé devant la porte, & une si grande quantité de gens qui y alloient pour affaires, que cette foule & ces divers embarras empêchoient qu'on ne pût entrer, ni l'aborder. Alors Dion s'adressant à ceux qui l'accompagnoient & qui se fâchoient & murmuroient de ce qu'on les faisoit attendre, leur dit, *Pourquoi nous plaindre de cet homme, pourquoi nous fâcher ? ne faisions-nous pas la même chose à Syracuse ?* Denys devenant de jour en jour plus jaloux de Dion, & craignant la bienveillance & l'estime qu'il s'étoit acquises des Grecs, cessa de lui envoyer les revenus de ses ter-

Ptojodorus un des puissans Citoyens de Megare.

Dans tous les Etats, la foule aux portes des Grands, & de ceux qui gouvernent.

Injustice de Denys envers Dion.

28. *Car c'étoit par l'entremise de Platon qu'ils avoient fait connoissance & contracté le droit d'hospitalité avec Denys.*] C'est ce que Platon dit dans sa VII Lettre, *car avant que de*

terres, & les fit regir par ses propres Receveurs. Et pour combattre & détruire la mauvaise reputation, que le traitement qu'il avoit fait à Platon lui donnoit parmi les Philosophes, il assembla grand nombre de ceux qui passoient pour les plus savans, & il tenoit dans son Palais des Assemblées où par une folle ambition il s'efforçoit de les surpasser tous en savoir & en éloquence, mais il lui arrivoit necessairement de se servir fort mal des discours de Platon qu'il avoit fort mal entendus. Cela ralluma en lui un violent desir de le revoir, & il s'accusa lui-même d'avoir mal profité de sa presence, & de n'avoir pas écouté jusqu'au bout ses belles & admirables leçons. Et comme un Tyran, toûjours excessif & furieux dans ses desirs & changeant de goût & de passions avec autant de rapidité que de violence, tout d'un coup il se sentit saisi d'une impatience démesurée de le ravoir. Pour y réussir il employa toutes sortes de moyens, jusqu'à obliger Archytas & les autres Philosophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute sûreté & à être caution qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données, [28] car *c'étoit par l'entremise de Platon qu'ils avoient fait connoissance & contracté le droit d'hospitalité avec Denys.*

Denys tient dans son Palais des assemblées de Philosophes.

Tyrans toûjours excessifs & furieux dans leurs desirs.

C'est ce que Platon dit en propres termes dans sa VII Lettre.

Ces Philosophes envoyerent de leur part Archidemus à Platon, & Denys fit partir en même temps de son côté deux Galeres à trois rangs de rames avec plusieurs de ses amis, pour

Denys envoye à Platon deux Galeres à trois rangs de rames.

de partir j'avois fait faire connoissance à Archytas & aux autres Philosophes de Tarente avec ce Prince & contracter ensemble le droit d'hospitalité. ξενίαν καὶ φιλίαν ποιήσας, &c.

pour obtenir de lui par leurs prieres ce qu'il desiroit ; il lui écrivit aussi des Lettres de sa main, où il lui declaroit clairement & nettement *que s'il ne se laissoit persuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui, au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fît en sa faveur.*

Platon rapporte cette Lettre encore dans sa VII. Lettre.

Dion reçut par la même voye plusieurs Lettres & plusieurs sollicitations de sa femme & de sa sœur, qui le pressoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il satisfît l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. C'est ainsi que Platon lui-même raconte qu'il vint pour la troisiéme fois dans les ports de Sicile,

29 *Pour affronter encor la terrible Charybde.*

Son arrivée donna à Denys une joye qu'on ne peut exprimer, & remplit d'esperance la Sicile, qui par ses vœux, & par toutes ses actions aidoit autant qu'elle pouvoit à faire en sorte que Platon vainquît Philistus, & que la Philosophie triomphât de la tyrannie.

Tou-

29. *Pour affronter encor la terrible Charybde.*] C'est un vers du XII. Livre de l'Odyssée.

Ὄφρ' ἔτι τὴν ὀλοὴν ἀναμετρήσαιμι Χάρυβδιν.

Mot à mot,

Pour côtoyer encor la terrible Charybde.

Et c'est ainsi que Platon a cité ce vers dans sa VII. Lettre. Plutarque y a changé un mot, & au lieu de ἀναμετρήσαιμι, il a mis ἐξολοθρεύσειε, parce qu'il parle à la troisiéme personne. On demande donc d'où vient ce

Toutes les femmes du Palais s'empresserent à bien recevoir Platon, & Denys lui donna une marque de confiance qu'il ne donnoit à aucun de ses meilleurs amis, il le laissoit approcher de lui sans le faire fouiller. Aristippe de Cyrene se trouva plusieurs fois present lorsque Denys offroit de grands presens à Platon, & que Platon les refusoit, sur quoi il dit ce bon mot: *Denys est liberal en toute sûreté, car à nous, qui demandons beaucoup, il donne peu, & il donne beaucoup à Platon parce qu'il ne prend rien.*

Grande marque de confiance que Denys donnoit à Platon.

Bon mot d'Aristippe sur la liberalité de Denys.

Après les premieres caresses Platon voulut commencer à parler des affaires de Dion; mais Denys usa d'abord de remise. Ensuite ce ne furent que plaintes & que brouilleries, qui n'éclatoient point au dehors. Denys avoit grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaisances possibles de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion.

Dans les commencemens Platon ne lui reprochoit point sa perfidie & ses mensonges, mais il les supportoit & faisoit semblant de ne les pas appercevoir. Comme ils en étoient en ces

ce mot ἐξολοθρεύσειε, qui a fait de la peine aux Interpretes. Je suis persuadé que Plutarque l'a mis pour faire entendre que ce troisiéme voyage de Platon en Sicile fut la cause de la ruïne du Tyran, ou plûtôt pour dire que Platon alla pour la troisiéme fois combattre & tâcher d'exterminer dans Denys la Charybde, c'est-à-dire, le monstre, le Tyran, en le faisant devenir un Roi plein de bonté & de justice. Et ce sens-là semble determiné par la suite, *pour faire en sorte que la Philosophie triomphât de la Tyrannie.* Ce sens me paroît fort beau; je dois pourtant avertir que dans un Ms. on lit *ἀναμετρήσειε*. Ce qui est plus selon le texte d'Homere.

ces termes & qu'ils pensoient que personne n'avoit penetré leur secret, Helicon de Cysique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de Soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys eut tant d'admiration pour lui qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant sur cela avec les autres Philosophes, dit qu'*il avoit aussi quelque chose à prédire de fort incroyable & de fort extraordinaire*. Les Philosophes l'ayant pressé de le dire, *Je vous prédis*, leur dit-il, *qu'avant qu'il soit peu, Denys & Platon, qui vous paroissent si bien ensemble, seront ennemis.*

Helicon de Cysique prédit une éclipse de Soleil.

Mille écus.

Aristippe predit que Denys & Platon seront bien-tôt ennemis.

Enfin Denys las de se contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion & en retint l'argent. En même temps il fit quitter à Platon l'appartement des Jardins, & le logea hors du Château au milieu de ses Gardes, qui le haïssoient de longue main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conseilloit à Denys de renoncer à la Tyrannie, & de les casser pour vivre sans autre garde que l'amour de ses Peuples.

Denys ôte à Platon son logement, & le fait loger hors du Palais, au milieu de ses Gardes.

Archytas n'eut pas plûtôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des Ambassadeurs & une Galere à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire souvenir qu'il n'étoit venu à Syracuse que sur sa caution & sur celle de tous les Philosophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit venir sans rien craindre.

Archytas envoye des Ambassadeurs à Denys, pour redemander Platon.

Denys, pour se laver du reproche de haïr Platon & d'être en colere contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter, il lui fit de grands festins,

festins, & le combla de caresses. Comme il fut sur le point de s'embarquer, il lui dit, *N'est-il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du mal de nous quand tu seras à l'Académie avec tes Philosophes? A Dieu ne plaise*, lui répondit Platon, *que nous manquions assez de bons propos à l'Académie pour y faire mention de vous.* Et voilà comme Platon fut renvoyé. Cependant ce que Platon écrit lui-même ne s'accorde pas entierement avec cette tradition.

Réponse hardie de Platon à Denys.

Dion fut fort offensé de ce procedé, & peu de temps après ayant appris les traitemens que le Tyran avoit faits à sa femme, il se declara hautement son ennemi. Platon en donna avis à Denys par ses Lettres, qui étoient conçuës en termes enveloppés & couverts. Et voici comment; Après que Dion eut été chassé, Denys en renvoyant Platon, le chargea de savoir secretement de Dion s'il seroit fâché que sa femme se mariât à un autre; car il couroit un bruit, soit veritable ou inventé par ses ennemis, qu'il n'étoit pas fort content de son mariage, & que sa femme & lui ne vivoient pas trop bien ensemble, & n'étoient pas fort unis.

Dion se declare hautement ennemi de Denys.

Après son second voyage en Sicile.

Platon étant arrivé à Athenes & ayant rendu compte à Dion de tout ce qui s'étoit passé, il écrivit au Tyran une Lettre où tout étoit clair & intelligible à tout le monde, mais où l'article seul qui regardoit le mariage, ne pouvoit être entendu que de lui, car il lui mandoit *qu'il avoit parlé à Dion de cette affaire secrete, & qu'il lui avoit paru évidemment qu'il seroit très-irrité contre lui s'il l'entreprenoit.* Et comme il y avoit encore alors quel-

Lettre de Platon à Denys.

que esperance de reconciliation, Denys ne fit rien de nouveau contre sa sœur, & permit qu'elle demeurât avec son fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais après que toute esperance de raccommodement fut perdue, & que Platon eut été renvoyé cette troisiéme fois avec tout le mécontentement possible, alors Denys ne gardant plus de mesures, maria sa sœur Arete, femme de Dion, à un de ses amis, nommé Timocrate, n'imitant point en cela la douceur & la bonté de son pere; car le vieux Denys avoit un beau-frere, nommé Polyxenus, qui avoit épousé sa sœur Thesta. Ce Polyxenus devint l'ennemi declaré de Denys, & pour ne pas tomber entre les mains du Tyran, il s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur chez lui, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant su la fuite que son mari meditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle lui répondit sans s'étonner, & sans marquer la moindre crainte, *Vous ai-je donc paru une femme si lâche & d'un cœur si bas, que si j'avois su la fuite de mon mari, je n'eusse pas fait tous mes efforts pour en être la compagne & pour partager sa fortune? Mais je ne l'ai pas sue, car je me serois trouvé bien plus heureuse d'être appellée par-tout la femme de Polyxenus banni, que d'être appellée ici la sœur du Tyran.*

Denys marie sa sœur, femme de Dion, à Timocrate.

Polyxenus avoit épousé Thesta, sœur du vieux Denys.

Généreuse réponse de Thesta, à son frere le vieux Denys.

Thesta ayant fait cette réponse avec une liberté pleine de courage, on dit que le Tyran même fut rempli d'admiration, & tous les Syracusains furent si charmés de la vertu de cette femme qu'après que la Tyrannie fut détruite, ils lui conserverent pendant sa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de Reine qu'elle avoit auparavant, & qu'a-

Générosité des Syracusains pour Thesta.

qu'après sa mort tout le Peuple accompagna son corps au tombeau & honora ses funerailles. Voilà une digression qui ne m'a pas paru inutile.

Pour revenir à notre sujet, dès ce moment Dion se prépara à faire la guerre à Denys, Platon tâchant toûjours de l'en détourner par le respect qu'il avoit pour l'hospitalité avec laquelle Denys l'avoit reçu dans son Palais, & aussi à cause de l'âge avancé de Dion. Mais Pseusippe & tous ses autres amis se joignant à Dion, l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, & qui le recevroit avec une extrême joye, car pendant le séjour que Platon fit à Syracuse, Pseusippe, ayant frequenté plus que lui les hommes de la Ville, avoit penetré leurs veritables sentimens. Au commencement les habitans craignoient de se découvrir à lui & de lui parler avec franchise, parce qu'ils soupçonnoient que c'étoit un artifice du Tyran pour les sonder. Mais le temps les détrompa, & enfin ils eurent en lui une entiere confiance. Ce n'étoit qu'un cri de tout le monde qui pressoit & conjuroit Dion de venir, qu'il ne se mît point en peine de ce qu'il n'avoit ni vaisseaux, ni Infanterie, ni Cavalerie, qu'il montât seulement sur le premier vaisseau marchand qu'il trouveroit, & qu'il vînt prêter sa personne & son nom aux Syracusains contre Denys.

Platon tâche de détourner Dion de faire la guerre à Denys.

Soupçon que les Syracusains avoient eu d'abord contre Pseusippe.

Tous les Syracusains pressent Dion de venir, même seul.

Pseusippe ayant donc appris à Dion ces nouvelles, il fut fort encouragé, & commença à lever en secret des troupes étrangeres par personnes interposées pour mieux cacher son dessein. Mais un grand nombre d'hommes considé-

Dion leve secretement des troupes étrangéres.

fiderables & qui étoient à la tête des affaires & plusieurs Philosophes se joignirent à lui ; entre autres Eudemus de Cypre, sur la mort duquel Aristote composa son Dialogue de l'Ame, & Timonides de Leucade, & ils attirerent dans son parti [30] Miltas de Thessalie, qui étoit grand Devin, & qui avoit étudié avec lui dans l'Ecole de l'Académie. De tous ceux que le Tyran avoit bannis, & qui n'étoient pas moins de mille, [31] il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expedition, tous les autres l'abandonnerent saisis de crainte.

Eudemus de Cypre. Ce Dialogue est perdu. Timonides de Leucade. Miltas de Thessalie, grand Devin.

[32] Le rendez-vous fut dans l'Isle de Zacynthe, où les troupes s'assemblerent au nombre de près de huit cens hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercés & robustes, tous d'une audace

Zacynthe, le rendez-vous des troupes de Dion. Le petit nombre de ses troupes.

30. *Miltas de Thessalie, qui étoit grand Devin.*] Un Devin jouoit un grand rolle dans les grandes entreprises. Aussi n'y avoit-il presque point d'expedition où il n'y en eût quelqu'un. C'étoit un membre necessaire & dont on savoit fort bien s'aider pour mener les esprits ; ce Miltas ne sera pas inutile.

31. *Il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expedition.*] Chose assez rare. Mais rien ne marque mieux combien la crainte du Tyran avoit rempli de frayeur tous les courages. Et cela va encore plus paroître par le découragement du reste des troupes quand elles apprennent qu'on les mene contre Denys.

32. *Le rendez-vous fut dans l'Isle de Zacynthe, où les troupes s'assemblerent au nombre de près de huit cens hommes.*] Voici un évenement bien extraordinaire, & je ne sai si l'Histoire en fournit des exemples, qu'un homme avec huit cens hommes & deux vaisseaux de charge aille attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. Je rapporterai sur cela une reflexion de Diodore, qui me paroît très-instructive pour les Princes & pour tous ceux qui gouvernent des Etats : *Qui auroit jamais*

dace & d'une experience au dessus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des troupes que Dion esperoit de trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec la derniere valeur.

Quand il fut question de partir, & que ces troupes entendirent que cet armement étoit pour aller contre la Sicile & contre Denys, ils furent tous très-consternés, & se repentirent de s'être engagés dans une entreprise si temeraire. Ils regardoient Dion comme un homme qui par un emportement très-furieux, par une demence outrée, & faute de meilleure esperance, se jettoit tête baissée dans des partis très-desesperés, & ils se mirent dans une veritable colere contre leurs Capitaines, & contre ceux qui les avoient enrollés, de ce qu'ils

Découragement de ces troupes quand on leur dit qu'on les menoit contre Denys.

jamais cru, dit-il dans le XVI. liv. *qu'un homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout d'un Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes & de bled, & autant de richesses qu'il en falloit pour entretenir largement & pour soudoyer des troupes si nombreuses? Qui outre cela habitoit la plus grande des Villes de Grece, & avoit des ports, des arsenaux & des citadelles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre d'alliés très-puissans? La cause des grands succès de Dion fut premierement sa magnanimité & son courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté. Mais la principale cause ce fut la lâcheté du Tyran & la haine que ses Sujets avoient pour lui, car toutes ces choses concourant ensemble dans le même temps, menerent contre toute apparence à une heureuse fin ces grandes actions qu'on a de la peine à croire.* Quelqu'un croira-t-il après cela que la force & la puissance sont des chaînes de diamant pour lier un Empire, comme le vieux Denys s'en étoit flatté? Les veritables chaînes de diamant pour les Empires ce sont la bonté, l'humanité, la justice des Princes & l'amour des Sujets.

qu'ils ne leur avoient pas déclaré d'abord quelle étoit la guerre qu'ils vouloient faire. Mais après que Dion dans un long discours leur eut expliqué les endroits foibles de la Tyrannie, & qu'il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit pas là comme Soldats, mais comme Officiers pour les mettre à la tête de tous les Syracusains & de tous les Peuples de Sicile préparés à la revolte depuis long-temps, & qu'après Dion, Alcimene, qui étoit le premier des Grecs en noblesse & en reputation, & qui marchoit lui-même à cette guerre, leur eut parlé pour guerir ce découragement, ils se rendirent & ne demanderent qu'à partir.

Dion les rassure.

On étoit alors dans le cœur de l'Eté; [33] les vents doux, appellés Etesies, regnoient sur la mer, & la Lune étoit dans son plein. Dion ayant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, & marcha ainsi en procession vers le Temple. Après le sacrifice il leur fit un grand festin dans le parc des lices de Zacynthe. Là tous ses Soldats furent étonnés de voir la quantité de vaisselle d'or & d'argent, de tables & autres meubles, qui surpassoient infiniment la somptuosité & la magnificence d'un particulier, & ils pensoient en eux-mêmes qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un

Dion fait un sacrifice magnifique à Apollon.

La richesse & la magnificence de Dion servent à persuader & à rassurer ses troupes.

33. *Les vents doux, appellés Etesies, regnoient.*] Les Etesies étoient des vents reglés qui venoient toutes les années en certaine saison. Selon Strabon c'étoit tantôt le vent de Nord, & tantôt le vent d'Est, car après l'avoir appellé *Eurus* dans le troisiéme livre, il l'appelle Borée dans le XVII. Ici c'est certainement le vent d'Est, *Eurus subsolanus*, puisqu'il porte Dion de l'Isle de Zacynthe au promontoire de Pachyne.

34. *Mais quant aux abeilles qui parurent sur les vaisseaux & dans*

qu'un homme, déja avancé en âge & maître de ces grandes richesses, allât se jetter dans des affaires si hazardeuses sans des esperances bien fondées, & sans être bien assuré que ses amis de Sicile lui fourniroient tous les moyens necessaires pour réussir.

Mais à la fin du repas après les libations & les prieres solemnelles, tout à coup la Lune vint à s'éclipser. Cela ne surprit nullement Dion, instruit de la route que le Soleil & la Lune font sous la Ligne appellée Ecliptique, & qui savoit que l'ombre qui tombe sur le corps de la Lune, n'est que l'effet du corps de la Terre qui se trouve alors entre elle & le Soleil, & qui intercepte sa lumiere. Mais ses Soldats troublés & effrayés par leur ignorance, avoient besoin de quelque consolation. C'est pourquoi Miltas le Devin, se levant au milieu d'eux, leur ordonna d'avoir bon courage & de s'attendre au plus heureux succès, car la Divinité leur promettoit une éclipse de tout ce qu'il y avoit alors de plus éclatant; *Or*, leur dit-il, *il n'y a rien de plus éclatant que la Tyrannie de Denys, & vous en allez éteindre tout l'éclat dès que vous serez arrivez en Sicile*. Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipse à haute voix au milieu de l'Assemblée.

Eclipse de Lune.

Dion étoit instruit des causes des éclipses.

Explication ingenieuse que Miltas, le Devin, donna de ce que présageoit l'eclipse.

34 Mais quant aux abeilles qui parurent sur les

& dont un essaim alla se poser sur la pouppe de celui de Dion.] C'est une chose assez singuliere & bien remarquable, un essaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette superstition ne regnoit pas seulement parmi les Grecs, elle regnoit aussi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Ciceron, qui dans son Oraison *de Haruspicum responsis*, écrit: *si examen apum ludis in scenam venisset, haruspices acciendos ex Etruria putaremus. Videmus universi repente*

les vaisseaux & dont un essaim alla se poser sur la pouppe de celui de Dion, il ne parla qu'en particulier à lui & à ses amis, " & leur dit qu'il craignoit que ses actions, qui certainement seroient grandes & glorieuses, ne fussent de peu de durée, & qu'après avoir jetté un grand éclat, elles ne vinssent promptement à se faner & à se flêtrir.

Prudence de Miltas.

Abeilles de mauvais augure.

On dit que les Dieux envoyerent aussi à Denys des signes & des prodiges. Un aigle enleva à un de ses Gardes sa pique, & l'ayant portée fort haut en l'air, il la laissa tomber dans la mer. Les eaux de la mer, qui baigne les murailles de la Citadelle, furent douces pendant un jour entier, & cela parut à tous ceux qui en burent. Il lui nâquit des cochons qui n'avoient point d'oreilles. Les Devins consultés sur cela répondirent que c'étoit une marque de revolte, & de desobéissance, car les Sujets n'auront plus d'oreille pour les ordres du Tyran. Quant à la douceur des eaux de la mer, ils dirent que c'étoit un signe que les temps tristes & fâcheux alloient se changer en temps heureux & agreables pour les Syracusains. Et sur l'aigle qui enleva la pique, ils dirent que l'aigle est le serviteur fidelle de Jupiter, & que la pique est la marque de la domina-

Signes que les Dieux envoyent aussi à Denys.

Pique enlevée en l'air par un aigle.

Les eaux de la mer devenuës douces pendant tout un jour.

Cochons nez sans oreilles.

Explication ingenieuse que les Devins donnent de ces signes.

repente examina tanta servorum immissa in Populum Rom. septum atque inclusum, & non commovemur? Atque in apum fortasse examine nos ex Etruscorum scriptis haruspices ut a servitio caveremus monerent, &c. „ Si un essaim d'abeilles „ étoit venu tout d'un coup dans la scene pendant que „ nous célébrons les Jeux, nous croirions qu'il faudroit „ faire venir d'Etrurie les Haruspices. Aujourd'hui nous „ voyons tous de nos propres yeux tant d'essaims d'esclaves fondre sur le Peuple Romain clos & couvert „ dans son theatre, & nous n'en sommes point émus? „ Peut-

mination & de la puissance, & par consequent que le plus grand & le Maître des Dieux meditoit la ruïne & la destruction de la Tyrannie. Voilà ce que rapporte Theopompe.

Embarquement de Dion au port de Zacynthe.

Les Soldats de Dion s'embarquerent sur deux vaisseaux de charge. *Ils* étoient suivis d'un troisiéme vaisseau, qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames. Outre les armes dont ils étoient couverts, Dion porta encore deux mille boucliers, grande quantité de piques, de javelines, & de toutes sortes de traits, & il avoit fait de grandes provisions de vivres, afin qu'ils ne manquassent de rien pendant qu'ils seroient en mer, car il falloit que pendant toute leur navigation ils fussent à la merci de la mer & des vents, parce qu'ils craignoient d'approcher de la terre, & qu'ils étoient avertis que *Philistus* à l'ancre sur les côtes de la *Pouille les attendoit* au passage.

Dion arrive de Zacynthe, au Cap de Pachyne, en treize jours.

Ils navigerent douze jours par un vent doux & frais, & le treiziéme jour ils arriverent à Pachyne, qui est un Cap de Sicile. Dès qu'ils y eurent touché, le Pilote cria qu'on descendît promptement à terre, parce que s'ils s'éloignoient de la côte & qu'ils abandonnassent ce Cap, ils courroient risque d'être balottés plu-

„ Peut-être que sur cet essaim d'abeilles ces Haruspices, „ après avoir consulté leurs livres Toscans, nous averti- „ roient de nous garder de l'esclavage, *&c.*" Voyez la Vie de Brutus.

35. *Et leur dit qu'il craignoit que ses actions, qui certainement seroient grandes & glorieuses, ne fussent de peu de durée.*] Pourquoi les abeilles prédisent-elles des actions d'un grand éclat, mais de peu de durée ? Est-ce parce qu'elles se nourrissent de fleurs, & que les fleurs sont l'emblême de ce qu'il y a de plus agreable & de plus passager ?

plusieurs jours & plusieurs nuits sur la haute mer, [36] en attendant le vent de midi dans la saison de l'Eté où ils étoient. Mais Dion, qui craignoit de faire sa descente si près des ennemis, & qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le Cap de Pachyne; il ne l'eut pas plûtôt passé que voilà un vent de nord qui excite une furieuse tourmente, & éloigne ses vaisseaux de la Sicile. En même temps les éclairs & les tonnerres crevant les nuës, car c'étoit alors le lever de l'Arcture, versent du Ciel une tempête affreuse & une pluye si violente que les Matelots étonnés ne reconnoissent plus leur route. Comme ils ne savent où le vent les porte, ils s'apperçoivent tout à coup que leurs vaisseaux poussés par les flots, vont donner vis-à-vis de la côte Orientale d'Afrique contre l'Isle de Cercine à l'endroit où elle est la plus dangereuse à cause des pointes & des rochers dont elle est bordée. Comme il s'en falloit encore fort peu qu'ils ne fussent jettés & brisés contre ces rochers, ils firent de si grands efforts avec leurs perches qu'enfin après des peines infinies ils éloignerent de là leurs vaisseaux, & voguerent ainsi sans tenir de route jusqu'à ce que la tempête fût appaisée. Alors ayant rencontré un petit bâtiment ils apprirent qu'ils étoient à un endroit appellé les Têtes de la grande Syrte. Comme ils perdoient entierement courage à cause de la bonace qui survint, & pendant laquelle ils étoient dans une agitation continuelle sans pouvoir avan-

Dion battu d'une furieuse tempête.

Le lever de l'Arcture vers le commencement de Septembre. Il est trois jours orageux.

Entre Cyrene & Tripoli.

36. *En attendant le vent de midi dans la saison de l'Eté où ils étoient.*] Car il vient de dire que les Etesies régnoient alors, & c'étoient ces vents-là qui les avoient portés au Cap

avancer, tout d'un coup la côte leur envoya quelques souffles d'un vent de midi lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & ce changement leur parut si extraordinaire qu'ils osoient à peine le croire en le sentant. Ce vent augmentant peu à peu & prenant de la force, ils déployerent toutes leurs voiles, & après avoir fait leurs prieres aux Dieux, ils éloignerent les côtes d'Afrique & cinglerent vers la haute mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainsi quatre jours fort legerement, & le cinquiéme ils entrerent dans le Port de Minoa, petite Ville de Sicile & de la domination des Carthaginois.

C'étoit le seul vent qui pouvoit les porter en Sicile.

Dion arrive de la grande Syrte à la côte de Sicile le cinquiéme jour.

Ville sur la côte meridionale de Sicile.

Il arriva par hazard que le Commandant, nommé Synalus, Carthaginois, se trouva alors dans sa place. Il étoit ami particulier & hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût lui & que ce fussent ses vaisseaux, il se mit en devoir d'empêcher ses Soldats de descendre. Ils descendirent pourtant avec leurs armes, mais sans tuer personne, car Dion le leur avoit défendu à cause de l'amitié qu'il avoit contractée avec le Commandant Carthaginois; mais les troupes de la Garnison ayant pris la fuite, ils les suivirent de si près qu'ils entrerent avec eux pêle-mêle dans la place & s'en rendirent maîtres.

Diodore l'appelle Pyralus.

Dion se rend maître de Minoa, & la rend au Gouverneur Carthaginois.

Quand les deux Commandans se furent entrevus & salués, Dion rendit la Ville à Synalus sans y avoir fait aucun dommage, & Synalus logea & nourrit les Soldats de Dion, & lui

Cap de Pachyne, & s'ils avoient été une fois éloignés de ce Cap, pour regagner la Sicile ils auroient eu besoin du vent de midi, qu'ils ne pouvoient pas attendre si-tôt.

lui aida à faire tous les préparatifs necessaires. Mais ce qui les encouragea plus que toutes choses, ce fut que par un cas d'avanture très-singulier & très-heureux Denys se trouvoit alors absent, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit embarqué, & qu'avec quatre-vingts vaisseaux il avoit pris la route d'Italie. Voilà pourquoi Dion exhortant ses Soldats à se rafraîchir & à se délasser dans cet endroit, après avoir souffert si long-temps dans la penible navigation qu'ils avoient faite, ils refuserent de lui obéir se hâtant de ravir l'occasion, & presserent Dion de les mener promptement à Syracuse.

Denys absent de Sicile quand Dion y arriva.

Dion donc laissant là toutes les armes qu'il avoit de reste, & tous ses bagages, & ayant prié Synalus de les lui envoyer quand il en seroit temps, marcha droit à Syracuse. Dans sa marche deux cens chevaux d'Agrigente, de ceux qui habitoient le quartier d'Ecnomus, se vinrent d'abord joindre à lui. Ceux de la Ville de Gela suivirent leur exemple, & le bruit de sa venuë s'étant promptement répandu dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion, sœur de Denys, & à qui le Tyran avoit laissé le commandement de tous les amis qui lui restoient à Syracuse, lui envoya en toute diligence un courrier en Italie avec des Lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. En attendant son retour il veilloit à empêcher & à prevenir les troubles & les mouvemens qui pouvoient s'élever dans la

Dion forcé par ses Soldats, marche à Syracuse.

Timocrate envoye un courier à Denys en Italie pour lui apprendre l'arrivée de Dion,

37. *Il rencontra un homme de sa connoissance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler.*] C'étoit un acte de Religion de porter chez soi pour sa famille une partie des victi-

la Ville, où tous les esprits étoient portés à la revolte, mais ils n'osoient encore éclater, & se tenoient en repos à cause de la crainte où ils étoient & de leur défiance reciproque.

Accident bien extraordinaire arrivé au courier de Timocrate.

Cependant il arriva un accident bien extraordinaire au Courrier que Timocrate avoit dépêché, car étant abordé en Italie, & ayant traversé la Ville de Rhege, faisant tout son possible pour arriver promptement à la Ville de Caulonia où étoit Denys, [37] il rencontra un homme de sa connoissance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler, & après avoir pris une portion des chairs de cette victime, il continua son chemin en toute diligence. Mais quand il eut couru une partie de la nuit, il se trouva si las & si fatigué qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Il se coucha donc comme il étoit dans un *bois près du chemin*; *un loup vint attiré par l'odeur*, & prenant les chairs de la victime, qui étoient liées à sa valise, il emporta aussi la valise où étoient les Lettres. Le Courrier éveillé, ne trouvant plus son paquet, battit tous les environs pour le chercher, & ne l'ayant point trouvé, il prit le parti de ne pas se presenter devant le Tyran sans ses Lettres, & de s'enfuir si loin qu'on ne pût le déterrer. Denys donc ne put apprendre que tard & par d'autres la guerre qu'il avoit en Sicile.

Ville sur la côte meridionale de Sicile.

Comme Dion s'avançoit vers Syracuse, ceux de Camarine se joignirent à lui dans sa marche, & tous les jours il lui arrivoit grand

victimes qui avoient été immolées, & c'en étoit un de même quand on rencontroit quelcun qui remportoit cette partie du sacrifice d'en prendre aussi une portion.

grand nombre de Syracusains qui s'étant revoltés, s'étoient retirés à la campagne. [38] Les Leontins & ceux de la Campanie, qui gardoient le château d'Epipoles avec Timocrate, sur un faux avis que Dion leur fit donner qu'il alloit tourner ses armes contre leurs Villes, abandonnerent tout aussitôt Timocrate pour aller au secours de leurs Citoyens. Cette bonne nouvelle ayant été portée à Dion, qui campoit dans un lieu, appellé *Macrai*, il fit prendre les armes à ses gens la nuit même, & arriva sur le bord du fleuve d'Anape qui n'est qu'à dix stades de la Ville. Là il fit halte, offrit un sacrifice sur la rive du fleuve, & adressa ses prieres au Soleil levant. En même temps les Devins lui prédirent de la part des Dieux la victoire. Tous ceux qui étoient présens, voyant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cause du sacrifice, se couronnerent aussi en même temps comme animés par un seul & même esprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans sa marche, tous mal armés veritablement, car ils n'avoient pour armes que ce qu'ils avoient pû rencontrer, mais par leur courage & par leur bonne volonté ils suppleoient

La haute Ville de Syracuse.

Ou *Acrai*, lieu près de Syracuse.

Douze cens cinquante pas.

Dion fait ses prieres au Soleil levant.

Car le Tyran avoit ôté les armes à tous les habitans.

38. *Les Leontins & ceux de la Campanie.*] Y avoit-il dans la Sicile une Contrée appellée la Campanie? Aucun Auteur n'en a parlé. Faut-il entendre la contrée d'Italie qui porte ce nom? Mais quelle apparence que Dion quittât la Sicile pour aller porter ses armes dans la Campanie? Je croi ce mot corrompu, & qu'il faut en substituer un autre à sa place.

39. *Et enlever ceux qu'on appelloit les* Prosagogides, Rapporteurs, *gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes.*] Je sai bon gré à Plutarque de la note infamante qu'il don-

pleoient au défaut de leurs armes ; de forte que dès que Dion eut donné l'ordre de marcher ils se mirent à courir de toute leur force avec une extrême joye, & avec de grands cris, s'exhortant les uns les autres à aller recouvrer leur liberté.

De tous les *Syracusains* qui étoient restés dans la Ville, les plus honnêtes gens & les plus connus, vêtus de belles robes blanches, allerent *les recevoir aux portes*, & le Peuple *alla se jetter sur les amis du Tyran*, [39] & enlever ceux qu'on appelloit *Prosagogides*, *Rapporteurs*, gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes, qui couroient journellement la Ville, & se mêlant avec les Citoyens, s'ingeroient dans toutes leurs affaires, & rapportoient au Tyran [40] ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient pensé. Ceux-là furent les premiers punis, on les assomma sur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'ayant pû se jetter dans la Citadelle, prit un cheval, sortit de la Ville, & dans sa fuite il sema par-tout le trouble & l'effroi, relevant les forces de Dion, & les faisant beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient, afin qu'il ne parût pas avoir abandonné trop legerement la Ville.

Rapporteurs gens maudits, & ennemis des Dieux & des hommes.

Rapporteurs assommés à coups de bâtons.

Timocrate abandonne la Ville & s'enfuit.

Dans ce moment Dion parut à la vuë des mu-

donne ici aux rapporteurs en les appellant *gens maudits & ennemis des Dieux & des hommes.* On ne sauroit rien dire de pis & c'est ce qu'ils meritent.

40. *Ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient pensé.*] Plutarque pouvoit ajoûter, *& souvent ce qu'ils n'avoient ni pensé ni dit.* Ce trait manque au caractere du rapporteur, qui ne rapporte pas seulement ce qu'il a entendu, mais le plus souvent ce qu'il n'a pas entendu, & qu'il a forgé lui-même.

Il avoit alors cinquante mille hommes.

murailles. Il marchoit à la tête de ses troupes magnifiquement armé, ayant d'un côté son frere Megaclès, & de l'autre l'Athenien Callippus, tous deux couronnés de chapeaux de fleurs. Après lui marchoient cent Soldats étrangers très-bien faits, qu'il avoit choisis pour ses Gardes, les autres suivoient en bel ordre de bataille conduits par leurs Capitaines, & par les Chefs des bandes. Les Syracusains les voyoient avec une satisfaction merveilleuse, & les recevoient comme une procession sacrée, que les Dieux mêmes voyoient avec plaisir, & qui leur ramenoit la Democratie & la Liberté quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur Ville.

La marche de Dion à la tête de son Armée, regardée comme une procession sainte.

Après que Dion fut entré par les portes Menitides, il fit sonner les trompettes pour appaiser le tumulte & le bruit, & dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un Heraut *que Dion & Megaclès, venus pour abolir la Tyrannie, affranchissoient les Syracusains & tous les Peuples de Sicile du joug du Tyran.* Et voulant haranguer lui-même le Peuple, il monta au haut de la Ville le long de la ruë appellée Achradine. Par-tout où il passoit les Syracusains avoient dressé des deux côtés de la ruë des tables & des coupes, & préparé des victimes, & à mesure qu'il passoit devant leurs mai-

Publication que Dion fait faire par un Heraut.

41. *Et lui adressoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.*] Que l'on compare l'état où se trouvoit Dion dans cette grande journée, je ne dis pas avec celui où se trouvoit alors Denys, dépossedé & vaincu, mais avec celui où il se trouvoit dans sa plus grande puissance & lorsque tout plioit sous lui, & l'on verra la difference infinie qu'il y a entre un Tyran & un Prince bienfaisant & juste.

42. Il

maisons, ils jettoient sur lui toutes sortes de fruits & de fleurs, [41] & lui adressoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.

Dion dans sa marche est adoré & invoqué comme un Dieu.

Au pied de la Citadelle & au dessous du lieu appellé Pentapyle, [42] il y avoit une Horloge solaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le Peuple répandu tout-autour, & l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer & pour conserver sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre & voulant lui marquer leur reconnoissance & leur affection, l'élurent lui & son frere Capitaines Généraux avec une autorité souveraine, & de leur consentement & à leur priere même ils leur joignirent vingt des Citoyens les plus considerables, dont la moitié étoit de ceux qui ayant été chassés par le Tyran, étoient revenus avec Dion.

Cadran au Soleil à Syracuse.

Dion & son frere élus Capitaines généraux par les Syracusains.

D'abord sur ce que Dion en haranguant le Peuple avoit mis sous ses pieds le magnifique bâtiment que Denys avoit élevé & dont il avoit orné la Ville, cela parut aux Devins un signe très-éclatant & d'un heureux présage; mais aussi comme cet édifice étoit une Horloge solaire, & que c'étoit sur cette Horloge qu'il avoit été nommé Général des Syracusains, ces mêmes Devins craignoient que ces grandes actions n'éprouvassent promptement quel-

Superstition de ces Devins.

42. *Il y avoit une Horloge solaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir.*] C'étoit une Tour où il y avoit un cadran au Soleil. Les Pheniciens furent les premiers qui firent un cadran dans l'Isle de Syros avant le temps d'Homere. Mais c'étoit un cadran pour les solstices. Trois cens ans après Homere, Pherecyde en fit un pour marquer les heures, & après cela ils furent communs.

quelque changement de fortune, parce que le Soleil n'est jamais fixe & qu'il tourne toûjours.

Ensuite Dion ayant pris le Château d'Epipoles, il délivra tous les Citoyens qui y étoient prisonniers & l'environna de bonnes murailles. Sept jours après Denys arriva d'Italie, & entra par mer dans le Château. Le même jour un grand nombre de chariots apporterent à Dion les armes qu'il avoit laissées à Synalus, & d'abord il les distribua aux Citoyens, qui n'en avoient point. Tous les autres s'armerent & s'équiperent le mieux qu'ils purent, se montrant tous pleins d'ardeur & de bonne volonté.

Denys envoye des Ambassadeurs à Dion, qui les renvoye au Peuple.

Denys commença par envoyer des Ambassadeurs à Dion en particulier pour le tenter. Mais Dion lui ayant déclaré qu'il n'avoit qu'à s'adresser aux Syracusains, comme à un Peuple libre, Denys leur fit faire par ces Ambassadeurs des propositions très-humaines & très-gracieuses, leur promettant que les impôts qu'ils payoient, seroient extrêmement moderés & reduits; & que pour eux ils seroient exempts de tout service, excepté aux guerres qui se feroient de leur consentement & par leur avis. Les Syracusains se moquerent de ces belles promesses; & Dion fit réponse aux Ambassadeurs, *que Denys n'envoyât plus parler à eux qu'il n'eût auparavant déposé la Tyrannie, & que quand il l'auroit déposée, il lui aideroit à obtenir du Peuple tout ce qui seroit juste & raisonnable, & qu'il tâcheroit encore de rendre sa condition plus avantageuse en tout ce qu'il pourroit, se souvenant toûjours de l'union qui étoit entre eux.*

Propositions de ces Ambassadeurs.

Réponse de Dion à ces Ambassadeurs.

De-

Denys accepte les conditions que Dion lui offre.

Denys fut content de ces offres, & envoya de nouveaux Ambassadeurs pour demander qu'on lui députât à la Citadelle quelques Syracusains, avec lesquels il pût conferer sur ce qui étoit expedient pour les uns & pour les autres, & regler à l'amiable tous les articles du Traité. On y envoya ceux que Dion choisit lui-même, & bien-tôt il se répandit un bruit de la Citadelle dans toute la Ville, que Denys alloit se démettre de la Tyrannie, & qu'il y renonçoit plus pour l'amour de lui-même que pour l'amour de Dion. Mais ce n'étoit qu'une feinte, une tromperie & une ruse pour surprendre les Syracusains; car les Députés, qu'on lui envoya de la Ville, ne furent pas plûtôt entrés dans la Citadelle qu'il les retint prisonniers, & le lendemain à la pointe du jour, il fit boire beaucoup de vin à ses Soldats étrangers & les envoya attaquer la muraille dont Dion avoit environné la Citadelle.

Perfidie de Denys.

Grand combat à la muraille de la Citadelle.

Comme les Syracusains ne s'attendoient pas à cette attaque, & que de ces Barbares, les uns avec une audace étonnante & un bruit horrible abattoient cette muraille, & les autres l'épée à la main tomboient de furie sur eux, il n'y en eut pas un qui osât faire ferme, excepté les Soldats étrangers de Dion. Car ceux-ci n'eurent pas plûtôt entendu le bruit qu'ils volerent au secours, quoiqu'ils ne sussent pas bien comment s'y prendre, & qu'ils ne pussent ni donner, ni entendre les ordres, à cause des cris & du tumulte des Syracusains qui fuyoient, & qui en fuyant se mêloient avec eux, & mettoient tous leurs rangs en desordre. Dion voyant donc que la parole étoit inutile, &

qu'on

qu'on ne l'entendoit point, & voulant montrer par l'action ce qu'il falloit faire, se jetta le premier tête baissée sur les ennemis. Il y eut autour de lui un combat des plus vifs & des plus terribles; car il n'étoit pas moins connu des ennemis que des amis. Ces Soldats de Denys fondirent sur lui tous ensemble avec fureur, & en jettant des cris effroyables. L'âge l'avoit déja rendu un peu pesant pour de si grands combats, mais par sa force & par son courage, il soûtint vigoureusement ceux qui se jettoient sur lui, & en tailla en pieces une grande partie. Enfin il fut blessé à la main d'un coup de pique. Sa cuirasse put à peine resister à tous les autres traits, & à tous les coups de main qu'il reçut à travers son bouclier, tout percé de javelines & de piques qui se briserent contre lui avec tant de roideur, qu'enfin il fut porté par terre. Ses Soldats l'enleverent sur l'heure du milieu des ennemis; il leur laissa Timonide pour les commander, & montant à cheval, il courut par toute la Ville, arrêta la fuite des Syracusains, & ayant pris les Soldats étrangers, qu'il avoit laissés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais & dispos & bien déliberés contre les Barbares déja fatigués, & rebutés de leur entreprise; ils s'étoient flattés que du premier effort ils emporteroient la Ville d'emblée, & voyant ensuite contre leur esperance, qu'ils trouvoient en tête des hommes très-vaillants & très-aguerris, ils commencerent à reculer vers la Citadelle. Dès qu'ils eurent lâché le pied, les Grecs les poursuivirent avec encore plus d'ardeur, & les presserent si vivement qu'ils furent enfin obligés de se

Valeur heroïque de Dion.

Dion porté par terre, & enlevé par ses Soldats, laisse Timonide à sa place.

Il reparoit à la tête de ses Soldats étrangers.

se renfermer dans leurs murailles ; après n'avoir tué que soixante-quatorze hommes de Dion, & avoir perdu de leurs gens un très-grand nombre.

Glorieuse victoire de Dion.

Cinq mille livres.

Dion honoré d'une couronne d'or par ses Soldats.

Denys envoye des Herauts à Dion avec des Lettres des femmes de sa maison.

Lettre de Denys sous le nom d'Hipparinus.

Cette victoire fut éclatante & glorieuse. Les Syracusains pour couronner la valeur de ces Soldats étrangers, leur donnerent à chacun cent mines, & ces Soldats honorerent Dion d'une couronne d'or. En même temps il vint de la part de Denys des Herauts, qui portoient à Dion des Lettres des femmes de sa maison, & de quelques autres. Il y en avoit une avec cette adresse, *A mon Pere*, qui paroissoit être d'Hipparinus. C'étoit le nom du fils de Dion, quoique Timée assure qu'il s'appelloit Areteus, du nom de sa mere Arete ; mais sur cela il est plus sûr d'en croire Timonide, qui étoit ami & compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres Lettres furent luës en presence des Syracusains. Elles ne contenoient que des prieres & des supplications de ces femmes. Quand on vint à celle qu'on croyoit d'Hipparinus, les Syracusains, par respect pour Dion, ne vouloient pas qu'elle fût décachetée & luë publiquement, mais Dion s'y opiniâtra, l'ouvrit & la lut. Il se trouva qu'elle étoit de Denys lui-même. Les paroles s'adressoient à Dion, & la substance étoit pour les Syracusains ; car elle étoit tournée en forme de priere & de justification, mais dans le fond c'étoit une calomnie adroite contre Dion pour le rendre suspect ; car il le faisoit souvenir de tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur & de zèle pour l'établissement de la Tyrannie. Cela étoit accompagné de menaces terribles con-

Artifice de Denys pour rendre Dion suspect.

tre les personnes qui lui devoient être ses plus cheres, contre sa sœur, sa femme & son fils. Et ces menaces dégeneroient à la fin en supplications très-basses, mêlées de grandes lamentations. Ce qui piqua davantage Dion, c'est qu'il le conjuroit de ne pas abolir la Tyrannie, de la garder pour lui, & de ne pas remettre en liberté des hommes qui le haïssoient, & qui se souvenoient des maux qu'il leur avoit faits, mais de les assujettir, & de donner par-là à ses amis & à ses parens une sûreté entiere.

Ces Lettres ayant été luës tout haut devant toute l'Assemblée, les Syracusains, au lieu d'admirer & de reverer, comme cela étoit juste, l'impassibilité & la grandeur d'ame de Dion, qui pour la justice, l'honnêteté & la vertu resistoit aux plus grandes liaisons de la Nature, & faisoit taire le sang, tirerent de là des prétextes de soupçons & de craintes, s'imaginant que Dion se trouvoit dans une necessité presque indispensable d'épargner le Tyran, & commencerent à jetter les yeux sur d'autres Chefs pour les conduire.

Soupçons injustes des Syracusains contre Dion.

Cette ardeur pour le changement augmenta encore quand ils surent qu'Heraclide revenoit. Cet Heraclide étoit un des bannis, homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandemens considerables qu'il avoit eus sous les Tyrans, mais d'ailleurs homme peu ferme dans ses resolutions, inconstant & leger en tout, & auquel on pouvoit encore moins se fier dans les affaires, où il s'agissoit de prééminence & d'honneurs. Cet Heraclide ayant eu quelque different avec Dion dans le Peloponese, resolut de faire bande

Heraclide, son caractere.

de à part, & de marcher avec ses seules forces contre le Tyran.

Etant arrivé à *Syracuse* avec sept Galeres à trois rangs de rames & trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiegé pour la seconde fois dans son Château, & les *Syracusains*, qui avoient la tête levée. D'abord il chercha à se glisser dans les bonnes graces du *Peuple*, & naturellement il avoit quelque chose d'attrayant qui gagnoit la confiance, & qui étoit très-propre à exciter une populace, qui ne demande qu'à être flattée. Il gagna donc & attira à lui très-facilement cette commune, qui haïssoit déja la gravité de Dion comme une qualité insupportable & très-mal-propre au Gouvernement, & qui par la licence, la fierté, & l'audace que sa victoire venoit de lui inspirer, prétendoit être traitée comme un Etat populaire avant même que d'être devenuë un Peuple libre. En effet courant d'abord de leur chef à une Assemblée, ils élurent Heraclide pour leur Amiral. Dion étant survenu, se plaignit hautement, & dit que la Charge dont ils venoient de revêtir Heraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée à lui auparavant, & qu'il ne seroit donc plus Généralissime si un autre commandoit sur mer. Ces remontrances obligerent les Syracusains malgré eux à ôter à Heraclide la Charge dont ils venoient de l'honorer.

Il cherche à se glisser dans les bonnes graces du Peuple.

Gravité regardée par le Peuple, comme une qualité insupportable & très-mal-propre au Gouvernement.

Le Peuple élit de son chef Heraclide Amiral.

Sur les plaintes de Dion, les Syracusains lui ôtent cette Charge.

Au sortir de l'Assemblée Dion manda Heraclide, & après lui avoir fait quelques legeres reprimandes sur ce que contre l'honnêteté, la justice, & le bien public il étoit entré en lice contre lui pour lui disputer le premier

rang dans un moment si dangereux & si délicat, qu'un rien étoit capable de tout perdre, il convoqua lui-même une Assemblée, & en presence du Peuple il nomma Heraclide Amiral, & conseilla au Peuple de lui donner des Gardes comme il en avoit lui-même. Heraclide en paroles & dans tout ce qui paroissoit au dehors, faisoit la cour à Dion, confessoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoissance, le suivoit par-tout en rampant, & executoit ses ordres; mais sous main il corrompoit & excitoit le Peuple & tous ceux qui aimoient les nouveautés, & par ses brigues & par ses cabales secretes, il précipita Dion dans des troubles où il ne savoit plus que faire ni que devenir. Car s'il consentoit que Denys sortît de la Citadelle par un Traité, d'abord on l'accusoit de l'épargner & de vouloir le sauver; & si pour ne vouloir pas les fâcher il continuoit le siege sans faire aucune proposition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien-aise de faire durer la guerre, afin de commander plus long-tems, & de tenir toûjours ses Citoyens en respect & en crainte.

Generosité de Dion pour ce même Heraclide.

Troubles où la malice d'Heraclide précipite Dion.

Il y avoit dans la Ville un certain Sosis, homme fort célèbre parmi les Syracusains par sa méchanceté, par sa temerité, & par son audace, & qui faisoit consister le comble de la liberté à pousser l'insolence & la licence jusqu'aux derniers excès.

Sosis, homme célèbre par sa méchanceté.

Cet homme dressant des pieges à Dion, un jour en pleine Assemblée du Peuple se leva & accabla d'injures les Syracusains de ce qu'ils ne s'appercevoient pas qu'ils ne s'étoient dé-

li-

livrés d'une Tyrannie pleine d'emportement, de temerité, & d'yvresse, que pour se donner un maître très-sobre, & très-vigilant. Après ce debut, où il se montra l'ennemi declaré de Dion, il sortit de l'Assemblée.

Ce qu'il dit en pleine Assemblée, pour rendre Dion odieux.

Le lendemain on le vit courir tout nud par la Ville, la tête & le visage tout couverts de sang, comme fuyant des gens qui le poursuivoient. En cet état il se jetta au milieu de la Place où le Peuple étoit assemblé, se mit à crier que c'étoient les Soldats étrangers de Dion qui l'avoient si maltraité, & montra sa tête blessée. A ses cris plusieurs des habitans s'irriterent & s'éleverent contre Dion, disant qu'il faisoit des choses horribles & tyranniques, d'ôter ainsi aux Citoyens la liberté de parler en leur faisant craindre les plus grands dangers & la mort même.

Artifice dont il se sert pour perdre Dion.

Cependant, quoique cette Assemblée fût fort turbulente & fort seditieuse, Dion ne laissa pas d'y venir pour se justifier. Il fit voir que ce Sosis étoit frere d'un des Gardes de Denys, & que c'étoit ce Garde qui par ses sollicitations l'avoit porté à faire tous ses efforts pour jetter le trouble & la division dans la Ville, parce que l'unique voye de salut pour Denys, c'étoit la dissension des Citoyens & leur défiance reciproque. En même tems les Chirurgiens appellés pour visiter la playe de Sosis, trouverent qu'elle n'étoit que superficielle, & que ce n'étoit point l'effet d'un coup violent, car les blessures faites avec le tranchant d'une épée, sont toûjours plus profondes au milieu, au lieu que celle de Sosis étoit legere d'un bout à l'autre, & avoit plusieurs têtes, ce qui marquoit qu'elle avoit

Dion vient à l'Assemblée pour se justifier, & fait voir tout l'artifice de Denys.

Rapport des Chirurgiens sur la blessure de Sosis.

 été

été faite à plusieurs reprises par le blessé même que la douleur avoit obligé de s'arrêter plusieurs fois, & qui avoit continué ensuite jusqu'à ce qu'il se fût mis tout en sang. Ce qui confirma ce rapport des Chirurgiens, c'est que sur l'heure même quelques gens connus apporterent dans l'Assemblée un rasoir, & dirent qu'en marchant par la ruë ils avoient rencontré ce Sosis tout ensanglanté, qui disoit qu'il fuyoit les Soldats de Dion qui venoient de le mettre en cet état; qu'ils s'étoient mis incontinent à poursuivre ces Soldats & qu'ils n'avoient vû personne, mais que sous une roche creuse, d'où il paroissoit que ce Sosis venoit de sortir, ils avoient trouvé ce rasoir.

Ce rapport des Chirurgiens comment confirmé.

Les affaires de Sosis alloient déja assez mal, mais après qu'à toutes ces preuves il en fut survenu de plus fortes encore, celles de ses propres domestiques, qui déposerent que ce matin-là même avant le jour il étoit sorti de sa maison seul tenant ce rasoir dans sa main, alors tous ceux qui calomnioient Dion se deroberent, & le Peuple ayant condamné Sosis à la mort, remit Dion dans ses bonnes graces. Il ne laissa pas d'avoir toûjours ces Soldats étrangers pour suspects, [43] sur-tout voyant que la plûpart des combats contre le Tyran se donnoient par mer.

Déposition des domestiques de Sosis.

Sosis condamné à mort.

Mais après que Philistus fut arrivé de la Poüille au secours de Denys avec plusieurs Galeres, comme ces Soldats étrangers n'étoient

Philistus arrive de la Poüille au secours de Denys avec plusieurs Galeres.

43. *Sur-tout voyant que la plûpart des combats contre le Tyran se donnoient par mer.*] Car par-là ces Syracusains s'imaginerent que les troupes étrangeres, qui n'étoient plus

toient que des troupes pesamment armées pour les combats de terre, alors le Peuple crut qu'ils ne seroient plus d'aucun service pour cette guerre, & qu'ils seroient entierement sous sa dépendance, parce qu'ils étoient eux des troupes de mer, & les plus forts comme maîtres de la Flotte. Une chose encore augmenta extrêmement leur fierté, ce fut une bataille navale qu'ils gagnerent contre Philistus. Après cette victoire ils s'emporterent contre cet ennemi avec beaucoup de cruauté & de barbarie. Il est vrai qu'Ephorus écrit que ce Philistus, quand il vit sa Galere prise, se tua lui-même. Mais Timonide, qui depuis le commencement jusqu'à la fin se trouva à tous les combats avec Dion, écrivant au Philosophe Speusippe tout le détail de cette action, rapporte que Philistus fut pris en vie par les Syracusains, sa Galere ayant échoué contre la côte; que d'abord ils lui ôterent la cuirasse, le mirent tout nud, lui firent mille indignités, quoiqu'il fût déja vieux, & qu'après lui avoir coupé la tête, ils livrerent son corps à leurs enfans avec ordre de le traîner le long de l'Achradine, & d'aller le jetter dans les carrieres. Timée, poussant encore plus loin l'indignité, dit que ces enfans, prenant ce cadavre par sa jambe boiteuse, le traînerent par toute la Ville, exposé aux insultes & aux brocards des Syracusains, qui voyoient avec plaisir traîner par sa jambe boiteuse celui qui avoit dit qu'*il ne falloit pas* que

Les Syracusains gagnent une bataille navale contre Philistus.

Traitement indigne fait à Philistus par les Syracusains.

plus d'aucun service, épieroient l'occasion de se rendre maîtres de la Ville pendant qu'ils seroient engagés dans quelque combat sur mer.

Mot que Philistus avoit dit à Denys.

que Denys fût si mal avisé que de s'enfuir de la Tyrannie sur un cheval fort leger, mais qu'il devoit se faire traîner par la jambe plûtôt que de la quitter.

Cependant Philistus rapporte ce mot dit à Denys comme le mot d'un autre, & non pas comme le sien. Mais Timée, prenant pour prétexte, non sans quelque ombre de justice, le zèle & l'empressement de Philistus pour le maintien de la Tyrannie & sa fidelité pour le Tyran, a pris plaisir à remplir son Histoire de calomnies contre lui. [44] Peut-être ceux qui souffrirent alors de l'injustice du Tyran sont-ils pardonnables de s'être emportés jusqu'à un excès de colere qui leur ôta tout sentiment de leur affreuse cruauté. Mais des Historiens, qui long-temps après viennent à écrire tout ce qu'il a fait & dit, qu'il n'a jamais offensés & qui doivent toûjours prendre la Raison pour guide dans leurs Ecrits, en verité le soin même de leur reputation devroit les empêcher de lui reprocher outrageusement & avec d'indignes railleries des malheurs dans lesquels le plus honnête homme du monde peut être précipité par un revers de Fortune. D'un autre côté Ephorus n'est pas non plus fort sage de faire ces grands éloges de Philistus. Car bien qu'il soit le plus habile & le plus adroit des Ecrivains pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injustes,

Prétexte des calomnies dont Timée a rempli son Histoire contre Philistus.

Belle reflexion de Plutarque sur le devoir de l'Historien.

Timée blâmé par Plutarque sur ses emportemens contre Philistus.

Ephorus blâmé de même sur les grands éloges qu'il a faits de Philistus.

Caractere de l'Historien Ephorus.

44. *Peut-être ceux qui souffrirent alors de l'injustice du Tyran sont-ils pardonnables.*] Cette reflexion de Plutarque est très-sage. Les cruautés exercées contre un ennemi peuvent être pardonnables à ceux qui ont souffert de son injustice. Mais que des Ecrivains, qui viennent long-temps après & qui n'ont rien eu à démêler avec lui, exercent la

tes, & des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des discours ornés de beaux sentimens & de figures très-pathetiques, cependant quelques efforts qu'il fasse il ne pourra jamais effacer de ses Écrits l'idée qu'il donne de lui-même; qu'il a toûjours été le plus grand partisan de la Tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré & recherché la pompe, le luxe, la puissance, les richesses, & l'alliance des Tyrans. *Mais celui qui ne s'attache ni à louer les actions de Philistus, ni à lui reprocher ses malheurs, tient le juste milieu que l'Histoire demande, & remplit le devoir de l'Historien.*

Le juste milieu que l'Histoire demande.

Après la mort de Philistus, Denys, envoya offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes, & ses troupes, avec tout l'argent necessaire pour les soudoyer pendant cinq mois, si par un Traité on vouloit lui permettre de se retirer en *Italie* pour y passer le reste de ses jours, & d'y jouir des revenus de la contrée appellée *Gyate*, dans le territoire de Syracuse, qui étoit très-fertile, très-riche, & d'une grande étenduë, car elle s'étendoit depuis la côte de la mer jusqu'au milieu des terres. Dion rejetta cette offre & fit réponse qu'il devoit s'adresser aux Syracusains; mais les Syracusains, qui esperoient de prendre Denys en vie, chasserent les Ambassadeurs.

Offres que Denys envoye faire à Dion.

Reponse de Dion.

De-

la même cruauté contre sa memoire en remplissant leurs Ecrits de reproches & de railleries souvent très-mal fondées, cela est indigne d'un Historien. Il n'en est pas moins indigne, d'en faire de grands éloges par un esprit de parti. Il faut tenir le milieu, se servir de sa Raison & rendre justice à tout le monde.

Denys remet la Citadelle à son fils Apollocrate, & prend la fuite.

Denys déchu de cette esperance, remit la Citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate, & ayant observé le moment d'un vent favorable, il embarqua sur ses vaisseaux tout ce qu'il avoit de plus cher & de plus precieux, tant pour les personnes que pour les richesses, fit voile & déroba son départ à Heraclide, Amiral des Syracusains. Celui-ci se voyant fort blâmé & fort tourmenté par ses Citoyens à cause de cette negligence, s'avisa, pour les appaiser, de leur détacher un des Orateurs, appellé Hippon, qui étoit son coûteau pendant, qui appella le Peuple à un partage des terres, lui disant que le commencement de la liberté, c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Heraclide appuyant de son côté tout ce que disoit Hippon, & excitant une revolte contre Dion, qui s'y opposoit, fit tant qu'il porta les Syracusains à ordonner ce partage, à retrancher la paye à ses Soldats étrangers, & à créer de nouveaux Capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de la severité trop dure & trop insupportable de Dion. Les Syracusains donc, voulant se relever tout d'un coup de la Tyrannie comme d'une maladie très-longue & très-perilleuse, & se gouverner avant le temps comme Peuple libre, se tromperent infiniment dans les mesures qu'ils prirent, & éloignerent les bonnes intentions de Dion, [45] qui comme un habile Medecin vouloit encore les contenir dans une diete exacte & sage.

Heraclide blâmé, comment appaise le Peuple.

Hippon Orateur des Syracusains.

L'égalité, le commencement de la liberté.

La pauvreté, le commencement de la servitude.

Les Syracusains qui commençoient à secouer le joug du Tyran, comparés à des convalescens.

L'As-

45. *Qui comme un habile Medecin vouloit les contenir dans une diete exacte & sage.*] Plutarque compare les Syracusains, qui, avant que d'être libres, vouloient user d'une plei-

L'Assemblée étant donc convoquée pour l'élection des nouveaux Officiers, on étoit alors au milieu de l'Eté, tout d'un coup il survint des tonnerres extraordinaires, & des signes du Ciel les plus sinistres, qui durerent quinze jours sans aucune discontinuation. Ces prodiges étonnerent le Peuple, & le plongerent dans une frayeur religieuse qui l'empêcha d'élire ces Officiers. Mais quelques jours après le temps s'étant rassuré, les Orateurs voulurent profiter de ce calme & faire l'élection. Pendant qu'ils y procedoient, il y eut un boeuf, qui traînoit une charette, & qui, quoiqu'accoûtumé à la foule & au bruit, entra ce jour-là en fureur, on ne sait comment, contre celui qui le conduisoit, & secouant le joug, courut de toute sa force, & entra dans le theatre où il écarta & dissipa tout le Peuple qui se mit à fuir en grand desordre. Au sortir du theatre il courut dans les ruës, sautant, bondissant, & renversant tout ce qu'il trouva sur son passage dans tout le quartier de la Ville que les ennemis occuperent depuis.

Signes du Ciel pendant quinze jours.

Prodige d'un boeuf qui secouë le joug, entre dans le Theatre & fait de grands desordres.

Les Syracusains se moquant de cette avanture, élurent vingt-cinq nouveaux Officiers, du nombre desquels fut Heraclide. En même temps ils envoyerent secretement sollicitér les Soldats étrangers d'abandonner Dion, & de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le Gouvernement de la Ville comme aux Citoyens naturels. Ces Soldats n'écouterent point ces offres, au contraire met-

Malgré cette avanture les Syracusains élisent vingt-cinq nouveaux Officiers.

Ils envoyent sollicitér les Soldats étrangers d'abandonner Dion.

Fidelité merveilleuse.

pleine & entiere liberté, à des convalescens qui, avant que d'être entierement rétablis, veulent vivre comme dans une santé parfaite, & rien n'est plus juste que cette comparaison.

de ces Soldats étrangers pour Dion.

mettant Dion au milieu d'eux avec une fidelité & une affection dont il y a peu d'exemples, & lui faisant un rempart de leurs corps, & de leurs armes, ils le menoient hors de la Ville sans faire le moindre mal à personne, mais accablant de grands reproches d'ingratitude & de perfidie tous ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin. Les Syracusains, qui meprisoient leur petit nombre, qui prenoient pour une marque de leur crainte de ce qu'ils ne les attaquoient pas les premiers, & qui d'ailleurs se voyoient les plus forts, commencerent à les charger, ne doutant point qu'ils ne les défissent tous dans la Ville, & qu'ils ne les passassent tous au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Les Syracusains chargent les Soldats de Dion dans la Ville.

Horrible necessité où Dion se trouve reduit.

Dion se trouvant reduit à cette horrible necessité, & exposé à cette rigueur de la Fortune, qu'il falloit ou combattre contre ses Citoyens, ou mourir avec ses troupes, tendoit les mains aux Syracusains & les prioit le plus affectueusement qu'il lui étoit possible, en leur montrant la Citadelle pleine d'ennemis, qui paroissoient sur les murailles, & qui voyoient tout ce qui se passoit. Enfin voyant qu'il étoit impossible d'arrêter l'impetuosité de ce Peuple, & que la Ville étoit battuë & agitée par les souffles orageux des Orateurs, comme un vaisseau est agité sur la vaste mer par un vent de tempête, il commanda à ses Soldats de

Ménagement de Dion pour ce peuple ingrat.

46. *Ils firent aussi des largesses à ses Soldats.*] Il y a dans le Grec τὺς ξένυς ἀπελάμβανον μισϑοῖς. *Ils recueillirent ses Soldats en leur faisant, &c.* mais Henri Etienne croyoit qu'il falloit lire ἀνελάμβανον, & j'ai suivi cette leçon, d'autant plus que cette façon de parler est familiere à Plutarque qui se sert souvent du mot ἀναλαμβάνειν pour dire,

de marcher serrés sans faire la moindre charge. Ces Soldats obéirent, se contentant de faire bruire leurs armes, & de pousser de grands cris, comme s'ils alloient se jetter sur les Syracusains. Ceux-ci furent si effrayés de ce faux-semblant, qu'il n'en resta pas un seul & qu'ils s'enfuirent tous par toutes les ruës sans que personne les poursuivît, car d'abord Dion obligea ses Soldats à presser leur marche & les mena dans les terres des Leontins.

Les Syracusains prennent la fuite au seul bruit des armes de ces Soldats étrangers.

Les Officiers des Syracusains, devenus l'objet des brocards & des risées de toutes les femmes de la Ville, & voulant reparer leur honneur, firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre Dion, & l'ayant atteint au passage d'une riviere, ils firent approcher leur Cavalerie pour escarmoucher. Mais quand ils virent que Dion ne supportoit plus leurs insultes avec sa douceur ordinaire, & avec cette bonté de pere, qu'ils avoient éprouvée tant de fois, & qu'emporté par la colere, il faisoit tourner tête à ses Soldats & les mettoit en bataille, ils eurent peur, & s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la premiere, ils regagnerent la Ville avec peu de perte.

Ils se remettent à poursuivre Dion, & prennent encore la fuite.

Les Leontins reçurent Dion avec de grands honneurs. [46] Ils firent aussi des largesses à ses Soldats & les declarerent Citoyens. Peu de jours après, ils envoyerent des Ambassadeurs aux

Bon traitement que les Leontins font à Dion & à ses Soldats.

dire, comme Hesychius l'a expliqué, *δειπνίζειν, φιλοφρονεῖσθαι, cœna excipere, comiter tractare.* C'est ainsi qu'il a dit dans la Vie de Cesar, *δῆμον ἀνελάμβανεν ἑστιάσεσι καὶ θέαις*; dans celle d'Antoine, *πολλαῖς ἀνελάμβανε φιλοτιμίαις τὸν δῆμον*, & dans celle de Periclès, *διανομαῖς χρημάτων τοὺς πολλοὺς ἀνελάμβανε.* C'est ici la même chose.

aux Syracuſains ; leur demander juſtice pour ces troupes qu'ils avoient ſi maltraitées, & les Syracuſains en envoyerent de leur côté aux Leontins pour accuſer Dion.

Les Syracuſains & Dion, jugés dans une Aſſemblée des Leontins.

On donne le tort aux Syracuſains.

Tous les Alliés s'étant aſſemblés dans la Ville des Leontins, la choſe miſe en délibe- ration, on donna le tort aux Syracuſains, mais ceux-ci ne voulurent pas s'en tenir à ce qui avoit été jugé par les Alliés ; car ils é- toient déja devenus inſolens & ſuperbes, par- ce qu'ils n'avoient plus perſonne qui les tînt en bride, & qu'ils ne ſe ſervoient que de Com- mandans, qui étoient eux-mêmes eſclaves du Peuple, & qui le craignoient.

Nypſius arrive à Syracuſe avec un ſecours pour le Tyran.

Il eſt battu par les Syracuſains.

Les Syracuſains s'abandonnent à la débauche, & perdent leur ville.

[47] Il arriva cependant à Syracuſe des Gale- res de Denys, qui ſous les ordres de Nypſius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux aſſiegés. Il y eut là un grand combat na- val, où les Syracuſains remporterent la vic- toire, & prirent quatre Galeres du Tyran. Enflés de cet avantage, ils en abuſerent inſo- lemment, & à cauſe de l'anarchie où ils vi- voient, ils tournerent toute leur joye à faire des feſtins pleins de diſſolution, & des aſſem- blées

47. *Il arriva cependant à Syracuſe des Galeres de Denys, qui ſous les ordres de Nypſius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux aſſiegés.*] Diodore raconte ceci d'une maniere plus agréable & plus merveilleuſe, car il écrit que Denys envoya à Syracuſe Nypſius de Naples, qui étoit un Général plein de prudence & de valeur, & qu'il envoya avec lui des vaiſſeaux de charge tout remplis de bled & d'autres proviſions. La famine étoit alors ſi grande dans la Citadelle que les Soldats de Denys, après avoir beaucoup ſouffert, ſe reſolurent enfin à rendre aux Syracuſains la Citadelle. Ils envoyerent la nuit faire cette propoſition, & ils devoient ſe rendre le lendemain matin : mais au point du jour, comme ils alloient executer le Traité, Nypſius parut avec ſes Galeres, & aborda près d'Arethuſe. L'abondance ſuccedant tout

blées folles & licentieuses, & negligerent si absolument tout ce qui étoit necessaire pour leur sûreté, que lorsqu'ils croyoient être déja maîtres de la Citadelle, ils perdirent leur Ville. Car Nypsius, voyant qu'il n'y avoit rien de sain dans aucun quartier de la Ville, & que la folie & la débauche regnoient par-tout, que le Peuple depuis le matin jusques bien avant dans la nuit, ne faisoit que boire, yvrogner & danser au son des flûtes, & que les Officiers se divertissoient eux-mêmes à ces assemblées desordonnées, ou n'osoient donner leurs ordres & faire violence à un Peuple échauffé par le vin, il se servit habilement d'une occasion si favorable. Il alla attaquer la muraille, qui environnoit le Château, & s'en étant rendu maître, & l'ayant abattuë en plusieurs endroits, il lâcha ses Soldats dans la Ville qu'il leur abandonna au pillage, leur ordonnant de faire contre tous ceux qu'ils rencontreroient tout ce qu'ils voudroient, ou qu'ils pourroient.

Nypsius profite de ce desordre.

Il se rend maître de la Ville & l'abandonne au pillage.

Les Syracusains s'apperçurent promptement de la faute qu'ils avoient faite, & du danger où ils étoient, mais ils ne purent y donner ordre

&

tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, & convoqua une Assemblée, & parlant aux Soldats conformément au temps, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers; ainsi la Citadelle sur le point d'être livrée, fut sauvée contre toute esperance. Pendant ce temps-là les Syracusains montent à la hâte sur leurs Galeres, & vont attaquer ces Soldats qui étoient empressés à faire leurs provisions. Il y eut là un grand combat, où les Syracusains furent vainqueurs. Ils coulerent à fond quelques Galeres, en prirent quelques autres, & poursuivirent le reste jusqu'à terre, &c. Tous les mouvemens, qui operent des surprises, sont precieux dans l'Histoire, comme dans la Poësie, & doivent être conservés avec grand soin, car ils font un très grand plaisir.

& y remedier que fort lentement & avec beaucoup de peine, tant ils étoient étourdis & étonnés, car c'étoit un vrai sac de Ville: là les hommes étoient égorgés; ici on abattoit les murailles; d'un autre côté on emmenoit les femmes & les enfans, & on les faisoit entrer dans la Citadelle, malgré leurs larmes & leurs cris, & par-tout les Officiers desesperoient d'apporter aucun ordre à leurs affaires, & ne pouvoient se servir des Citoyens contre les ennemis qui étoient pêle-mêle avec eux dans tous les endroits de la Ville.

Les Syracusains se repentent de leur ingratitude, & de leur folie.

Les choses étant en cet état, & le danger approchant déja du quartier de l'Achradine, [48] le seul homme sur lequel ils pussent placer leur derniere esperance & leur derniere ressource, ils l'avoient tous également dans l'esprit, mais personne n'osoit le proposer, si grande étoit la honte qu'ils avoient tous de l'ingratitude dont ils avoient payé ses services, & de la folie qu'ils avoient faite de le chasser. Enfin la derniere necessité les pressant, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du côté des Alliés, & de la Cavalerie,

48. *Le seul homme sur lequel ils pussent placer leur derniere esperance & leur derniere ressource, ils l'avoient tous également dans l'esprit.*] Amiot a fait ici une faute très-considerable, en disant du quartier de l'Achradine, ce que Plutarque dit de Dion. Car voici comme il a traduit. *Et approchant desja le peril du quartier de l'Achradine où l'on n'avoit encore point touché, & sur lequel seul se pouvoit plus appuyer l'esperance de leur ressource, il n'y avoit celui qui ne sentist bien en soi-mesme qu'il falloit rappeller Dion.* Cette traduction est également contraire, & aux paroles & au sens. Aux paroles, en ce que Plutarque a écrit εἰς ὅν, sur lequel, & non pas εἰς ἥν, comme il auroit écrit s'il avoit parlé de l'Achradine, πρὸς Ἀχραδινὴν πλησιάζοντες. εἰς ἥν, &c. & au sens, en ce que si l'Achradine eût

été

rie, *qu'il falloit rappeller Dion, & faire venir les troupes du Peloponese, qui étoient dans les terres des Leontins.*

Dès que cette voix eut été entenduë, & que quelqu'un eut eu le courage de la lâcher, ce ne fut plus qu'un cri de tous les Syracusains, qui avec des larmes de joye se mirent à prier les Dieux qu'ils voulussent le leur ramener, qui témoignoient l'impatience qu'ils avoient de le revoir, & qui rappelloient dans leur mémoire sa force & son courage au milieu des plus grands dangers, où non seulement il étoit toûjours intrepide, mais il leur inspiroit encore son intrepidité, & les portoit à aller tête baissée à l'ennemi sans aucune crainte. Ils lui envoyerent donc sur l'heure même de la part des Alliés Archonides & Telesides, & de la part de la Cavalerie, cinq hommes de son corps avec Hellanicus à leur tête. Ces Députés coururent tout le jour sur leurs chevaux à bride abbattuë, & firent tant de diligence qu'ils arriverent à la Ville des Leontins à l'entrée de la nuit. [49] Ils mettent pied à terre, & se jettant d'abord aux pieds de Dion tout baignés de larmes,

Tous les Syracusains crient qu'il faut rappeller Dion.

Ils envoyent des Députés à Dion pour le prier de revenir.

été capable de fonder leur derniere esperance & leur derniere ressource, les affaires des Syracusains n'étoient donc pas encore déplorées, & ils n'avoient pas encore un si grand besoin de Dion.

49. *Ils mettant pied à terre, & se jettant d'abord aux pieds de Dion tout baignés de larmes, ils lui exposent l'extrémité où étoient les Syracusains.*] Quel moment pour Dion! Ceci ressemble parfaitement à l'Ambassade qu'Agamemnon & les autres Princes envoyent à Achille, pour tâcher de fléchir sa colere, & de le porter à venir secourir les Grecs reduits à l'extrémité. La verité justifie ici par l'Histoire ce qu'Homere étale dans sa fable de plus touchant. L'Histoire même va plus loin, comme on va le voir dans la suite.

mes, ils lui exposent l'extrémité où sont les Syracusains. Déja quelques Leontins & plusieurs Soldats du Peloponese, qui les avoient vû arriver, s'étoient amassés autour de Dion, & à voir leur empressement & leur posture humiliée, ils se doutoient bien qu'il étoit survenu quelque chose de très-extraordinaire & de très-nouveau.

Les deux principaux Députés expliquent dans l'Assemblée la grandeur de leurs maux.

Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'Assemblée, qui se forma dans le moment, car tout le Peuple y accourut avec beaucoup de zèle. Les deux principaux Députés Archonides & Hellanicus étant introduits, expliquerent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, & conjurerent les troupes étrangeres *de venir promptement secourir les Syracusains, & d'oublier les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, attendu que ces pauvres malheureux en portoient une peine bien plus grande que celle que les plus maltraités d'entre eux auroient voulu leur imposer.*

Dion veut parler, & il en est empêché quelque temps par ses larmes.

Ces Députés ayant fini, un morne silence regna dans tout le theatre où se tenoit l'Assemblée. Dion se leva, mais dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les Soldats étrangers lui crioient d'avoir bon courage, & compatissoient à sa douleur. Enfin s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes: *Hommes Peloponesiens, & vous, nos Alliés, je vous ai assemblés ici, afin*

Beau discours de Dion.

50. *Car pour moi, il ne m'est plus permis de déliberer sur ce que je dois faire, puisque Syracuse perit.*] Voilà comme doit parler un homme de bien. Tout son ressentiment doit se taire, quand sa patrie est en peril, & il ne lui est pas même honnête de déliberer. Si cette avanture de Dion

afin que vous déliberiez sur ce qui vous regarde, car pour moi, il ne m'est plus permis de déliberer sur ce que je dois faire, puisque Syracuse perit. Si je ne puis la sauver, je vais me perdre avec elle au milieu de ses feux, & m'ensevelir sous ses ruïnes. Mais pour vous, si vous êtes resolus de nous secourir encore cette fois, nous qui sommes les plus imprudens & les plus malheureux des hommes, venez relever & sauver la Ville de Syracuse qui est votre ouvrage. Que si les justes sujets de plainte, que vous avez contre les Syracusains, vous portent à les abandonner dans l'état où ils se trouvent, & à les laisser perir, puissiez-vous au moins recevoir des Dieux un digne loyer de la vertu, de la fidelité & de l'affection que vous m'avez ci-devant témoignées, & souvenez-vous toûjours de Dion, qui en premier lieu ne vous a point abandonnés quand vous avez été maltraités par ses Citoyens, & qui ensuite n'a pas abandonné ses Citoyens quand ils sont tombés dans l'infortune.

Il n'avoit pas encore cessé de parler que les Soldats étrangers se leverent avec de grands cris, & le presserent de les mener & de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les Députés des Syracusains, ravis de joye, les saluent, les embrassent, & leur souhaitent à Dion & à eux toutes sortes de biens & de prosperités de la part des Dieux. Quand le tumulte fut appaisé, Dion ordonna à ses troupes d'al-

Les Soldats étrangers pressent Dion de les mener au secours de Syracuse.

Dion ordonne à ses troupes de

50 Dion ressemble à celle d'Achille, les caractères sont bien differents. Mais Homere a voulu peindre un homme colere, emporté, inexorable, & l'Histoire a offert à Plutarque un homme vertueux que la Philosophie avoit formé, & il le peint par les traits de la vertu la plus sublime.

d'aller se préparer au départ, & dès qu'elles auroient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit resolu de partir cette même nuit, & d'aller secourir Syracuse.

se préparer au départ.

Cependant à Syracuse les Capitaines de Denys firent pendant tout le jour le plus de maux qu'ils purent à la Ville, & dès que la nuit fut venuë ils se retirerent dans la Citadelle avec perte de quelques-uns de leurs Soldats. Ce petit repit redonna courage & fit revenir la confiance aux Orateurs seditieux des Syracusains, qui se flattant que les ennemis se tiendroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, exhortoient les habitans *à laisser là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur secours avec ses troupes étrangeres, & à ne pas leur ceder en vertu & en courage, comme s'ils les reconnoissoient plus braves & plus gens de bien, mais de sauver eux-mêmes & par leurs seules forces, leur Ville & leur liberté.*

Insolence des Orateurs de Syracuse, & aveuglement du Peuple.

[51] Voilà donc d'abord de nouveaux Députés envoyés à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir. Mais en même temps il en partit d'autres de la part de la Cavalerie, de la part des principaux habitans, & de la part de ses amis pour le presser de hâter sa marche. Cela fut cause qu'il ne marcha que lentement & au petit pas. Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssoient Dion, se saisirent

Nouveaux Deputés envoyés à Dion pour l'empêcher de venir. Autres Députés pour le presser de hâter sa marche.

Ceux qui haïssoient Dion, se sai-

51. *Voilà donc d'abord de nouveaux Députés envoyés à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir.*] Quel changement de scene ! La Poësie invente-t-elle des surprises plus imprévuës ? Ce n'est pas encore là tout.

52. *Dans ce moment Nypsius fit sortir de la Citadelle ses Soldats & plus déterminés & en plus grand nombre.*] Autre chan-

ſirent des portes de la Ville pour l'empêcher d'y entrer. [52] Dans ce moment Nypſius fit ſortir de la Citadelle ſes Soldats & plus déterminés & en plus grand nombre, qui d'abord acheverent d'abattre la muraille qui les enfermoit, coururent par toute la Ville & la ſaccagerent. C'étoit par-tout un meurtre horrible, non ſeulement des hommes, mais des femmes & des enfans; peu s'amuſoient au pillage, on ne penſoit qu'à tout ruïner, car Denys, deſeſperant de ſes affaires, & haïſſant mortellement les Syracuſains, vouloit comme enterrer la Tyrannie ſous les ruïnes de la Ville. Pour prévenir le ſecours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des deſolations & des ruïnes, qui eſt le feu, brûlant de leurs propres mains avec des torches & des brandons tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant ſur les autres des dards enflammés. Les Syracuſains, qui fuyoient pour éviter les flammes, étoient attrapés & égorgés dans les ruës, & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriere, ſe retiroient dans les maiſons, en étoient chaſſés par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maiſons embraſées & qui tomboient ſur les paſſans. Et ce furent ces flammes même qui ouvrirent la Ville à Dion en obligeant les Citoyens à s'accorder pour lui en ouvrir les portes. Dion ne ſe hâtoit pas beaucoup depuis qu'il avoit appris que les ennemis s'étoient ren-

[Marginal notes: ſiſſent des portes de la Ville, pour l'empêcher d'y entrer. — Nypſius ſe rend une ſeconde fois maître de la Ville, & veut la brûler. — Le feu la plus prompte des deſolations. — Horrible état des Syracuſains.]

changement. Quelle préparation pour l'entrée de Dion dans Syracuſe, au moment le plus vif! Jamais l'art a-t-il imaginé des ſurpriſes plus variées, & des changemens plus ſubits? Dans le moment qu'on ferme les portes à Dion, c'eſt alors qu'on a le plus beſoin de ſon ſecours, & il va être reçu comme un Dieu.

renfermés dans la Citadelle. Mais le matin avant la pointe du jour, il lui vint au devant des Cavaliers qui lui apprirent que les ennemis avoient repris la Ville pour la seconde fois ; un peu plus avant il reçut des couriers de ceux qui lui étoient opposés & qui le pressoient de hâter sa marche. Le mal étant devenu plus grand, [53] Heraclide lui-même lui envoya son frere, & ensuite son oncle Theodote, pour le conjurer de venir promptement les secourir, n'y ayant plus personne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant blessé & la Ville presque entierement ruïnée & reduite en cendres.

Dion reçoit plusieurs courriers qui le pressent de se hâter.

Ces nouvelles furent apportées à Dion comme il étoit encore à soixante stades des portes. D'abord il apprit à ses Soldats le pressant danger où étoit la Ville, & après leur avoir donné ses ordres, il marcha non lentement, comme il avoit fait jusques-là, mais le plus diligemment qu'il lui fut possible, recevant courriers sur courriers qui le conjuroient de se hâter. Ses Soldats firent en cette occasion une si grande diligence & marquerent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promptement aux portes de la Ville & qu'il entra dans le quartier appellé *Hecatompedon.* Là il détacha ceux qui étoient legerement armés & les envoya contre les ennemis, afin que les Syracusains en les voyant reprissent courage ; & cependant il mit en bataille son Infanterie pesamment armée avec ceux

Sept mille cinq cens pas.

[53] *Heraclide lui-même lui envoya son frere, & ensuite son oncle Theodote.*] Voilà ses ennemis mêmes reduits à lui envoyer courriers sur courriers. Il faut avouer que si la matiere est grande & belle, Plutarque y a bien repondu par

eux des Citoyens qui accouroient de tous côtés, & venoient se joindre à sa troupe. Il les separa par petits corps auxquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun sous differents Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, & paroître plus fort & plus redoutable.

Dion met ses troupes en bataille dans la Ville, & les separe par petits corps.

Après avoir tout disposé de cette maniere, & fait ses prieres aux Dieux, il marcha au travers de la Ville contre l'ennemi. Par toutes les ruës où il passoit, c'étoit des acclamations, des cris de joye & des clameurs de victoire, mêlées de prieres & d'exhortations de tous les Syracusains, qui appelloient Dion leur Sauveur & leur Dieu, & ses Soldats, leurs Concitoyens & leurs freres. Dans cette grande occasion il n'y eut pas un seul homme de la Ville qui s'aimât assez & qui fût assez amoureux de la vie, pour n'être pas beaucoup plus en peine du salut de Dion, que du sien propre, & pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres, le voyant marcher le premier à un si grand peril au travers du sang, du feu, & des morts dont les ruës & les Places étoient toutes couvertes.

Marche de Dion au travers de la Ville.

Il n'y avoit pas un seul Syracusain qui ne fût plus en peine du salut de Dion que du sien propre.

De l'autre côté la vuë des ennemis n'étoit pas moins terrible, car la rage & le desespoir les animoient, & ils étoient en bataille le long de la muraille qu'ils avoient abbatuë, & dont les débris rendoient l'accès très-difficile & très-perilleux. Mais ce qui troubloit & effrayoit en-

par son art, & qu'il a bien profité des momens que la Fortune avoit ménagés pour rendre cette Histoire plus surprenante & plus merveilleuse.

encore davantage ces Soldats de Dion, & qui rendoit leur marche plus penible, c'étoit le danger des feux, car de quelque côté qu'ils tournassent ils marchoient à la lueur des flammes, qui devoroient les maisons, & il falloit qu'ils passassent sur des ruïnes au milieu des feux, qu'ils s'exposassent à être écrasés par de grands pans de muraille, par des planchers & par des toits qui crouloient à demi consumés par les flammes, & que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuse mêlée de poussiere, ils conservassent leurs rangs.

Grand danger auquel Dion & ses Soldats étoient exposés avant que de joindre l'ennemi.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtés qui purent en venir aux mains à cause de la petitesse du lieu & de l'inégalité du terrein. Mais enfin les Soldats de Dion encouragés & fortifiés par les cris, & par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que les Soldats de Nypsius furent forcés. La plûpart se sauverent dans la Citadelle, qui étoit fort proche, & ceux qui demeurerent dehors s'étant dissipés, furent taillés en pieces par les troupes étrangeres qui les poursuivirent.

Les Soldats de Dion forcent enfin les troupes de Nypsius.

Le temps ne permit pas que l'on goûtât sur l'heure le fruit & la joye de cette victoire, ni qu'on fît les réjouïssances que meritoit un si grand exploit, tous les Syracusains étant allés au secours de leurs maisons, & étant occupés toute la nuit à éteindre le feu qu'ils n'éteignirent qu'avec beaucoup de peine.

Dès

54. *Et d'exterminer du Gouvernement cet esprit de sedition & de cabale, qui est une maladie veritablement furieuse, & pire que la Tyrannie.*] Plutarque caracterise parfaitement

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres Orateurs seditieux n'osa rester dans la Ville; mais se condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour se dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Heraclide & Theodote, qui vinrent se remettre entre les mains de Dion, avouant *qu'ils en avoient très-mal usé envers lui, & le conjurant d'être meilleur à leur égard, qu'ils ne l'avoient été au sien; qu'il étoit seant & convenable à Dion, qui dans toutes les autres vertus étoit au-dessus de tous les autres hommes, de se montrer encore superieur en magnanimité & en force pour dompter sa colere, à des ingrats qui venoient se confesser vaincus par lui en vertu & en courage dans la chose même qu'ils avoient osé lui disputer.* Heraclide & Theodote ayant fait ces supplications, les amis de Dion lui conseilloient de ne pas épargner des hommes si méchans & si envieux, mais d'abandonner Heraclide aux Soldats, [54] & d'exterminer du Gouvernement cet esprit de sedition & de cabale, qui est une maladie veritablement furieuse, & pire que la Tyrannie. Mais Dion, pour les adoucir, leur disoit que *les autres Capitaines passoient leur vie à s'exercer aux armes, & à apprendre le mêtier de la guerre; que pour lui il avoit passé un fort long temps à l'Académie à apprendre à dompter la colere, l'envie & toute opiniâtreté, & que la marque de la victoire, que l'on a remportée sur ses passions, ce n'est pas d'être doux & affable à ses amis & aux*

Les Orateurs seditieux se sentant coupables prennent la fuite.

Heraclide & Theodote se remettent à la discretion de Dion: Discours d'Heraclide à Dion.

Esprit de sedition & de cabale pire que la Tyrannie.

Ce que Dion dit ici, fait l'éloge de l'Académie.

tement ici l'esprit de sedition & de cabale. Certainement il n'y a pas de peste plus dangereuse pour les Etats.

Il faut être doux & humain à ses ennemis.

aux gens de bien, [55] *mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice, & toûjours prêt à leur pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant à paroître superieur à Heraclide en puissance & en prudence, qu'en bonté, justice, & humanité,* [56] *car c'est en cela que consiste la superiorité veritable & solide. Dans les grands succès de la guerre, si on n'a personne qui prétende nous en disputer la gloire, ou la partager avec nous, on a sûrement la Fortune qui en revendique une partie. Que si Heraclide est un méchant, un perfide, un envieux, faut-il que Dion souille sa vertu par un emportement de colere? Il est vrai que les Loix humaines declarent la vengeance plus juste & plus permise que l'injustice que l'on commet le premier.* [57] *Mais si on consulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foiblesse. Et la*

La veritable superiorité consiste dans la bonté & l'humanité.

La vengeance vient de foiblesse comme l'injustice.

55. *Mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice.*] Et voilà ce que la Philosophie de Platon enseigne parfaitement, en faisant voir qu'il ne faut faire de mal à personne, pas même à ceux qui nous en font. On peut voir sur cela des maximes admirables dans le *Gorgias* & dans le *Criton.*

56. *Car c'est en cela que consiste la superiorité veritable & solide.*] Il seroit à souhaiter que ces hommes fiers qui se piquent de rendre avec usure les injures qu'on leur a faites, écoutassent cette verité & qu'ils apprissent que c'est dans l'humanité, dans la bonté & dans la justice que consiste la veritable superiorité. C'est ce qu'a reconnu un grand Empereur, (Marc Antonin) car il a dit que *c'est dans la bonté que consiste la veritable force.*

57. *Mais si on consulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foiblesse.*] Cette décision est aussi vraye que profonde. Il y a autant de foiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier. Et c'est la même injustice. Aussi Platon a fait voir que d'introduire dans la vie cette maxime, qu'il est permis de se venger & de rendre le mal pour le mal, c'est bâtir la justice sur des injustices entassées, & ouvrir une source

la méchanceté de l'homme, quoique difficile à déraciner, n'est pourtant d'ordinaire ni si brutale, ni si indomptable [58] *qu'elle ne se corrige & ne s'adoucisse enfin, vaincue par les bienfaits, sur-tout si on l'attaque souvent avec des plaisirs & des graces.*

La méchanceté de l'homme n'est pas indomptable. Le moyen de la dompter.

Dion en se servant de ces raisonnemens, pardonna à Heraclide & le laissa aller. Il se remit ensuite à enfermer la Citadelle d'une nouvelle clôture, [59] & ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu & de l'apporter. Et quand la nuit fut venue il fit travailler ses Soldats, pendant que les Syracusains reposoient. De cette maniere il eut environné le Château d'une bonne palissade avant qu'on s'en fût apperçu, de sorte que le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promptitude de l'execution, ce fut un su-

Dion environne la Citadelle d'une palissade.

intarissable de crimes & d'iniquités. Ce ne sera plus qu'un débordement d'injures & de vengeances.

58. *Qu'elle ne se corrige & ne s'adoucisse enfin, vaincue par les bienfaits, sur-tout si on l'attaque souvent avec des plaisirs & des graces.*] Ce sentiment est très-beau, mais malheureusement Dion appliqua mal sa maxime en faisant du bien à Heraclide, car il ne put corriger cette malice inveterée & cet esprit pervers, qui recomba bientôt dans ses anciennes pratiques. Mais Dion fit encore plus mal de le faire tuer dans la suite, vaincu par ses rechutes dans la revolte & la sedition.

59. *Et ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu.*] Ἵνα κόψαντες τάφρον. Cet endroit a été suspect à quelques Interpretes sur ce que τάφρος ne signifie pas un *pieu*, mais un *fossé*, & ils lisoient σταυρὸν, ce qui est rendu très-vraisemblable par le mot qui suit, ἐλάσαι ἀποσταυρώσεις. Autrefois j'avois cru qu'il falloit suppléer & corriger le texte, & que Plutarque avoit écrit ἵνα κόψαντες σκόλοπα τάφρῳ ἐγγὺς καταβάλωσιν. *D'aller couper chacun un pieu & de l'apporter au pied du fossé.*

sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour ses ennemis, que pour les Citoyens.

Dion enterre les morts & délivre les prisonniers.

[60] Sa palissade achevée, il enterra les morts, délivra les prisonniers qu'on avoit faits, qui n'étoient pas moins de deux mille; & convoqua une Assemblée.

Heraclide propose d'élire Dion Generalissime sur terre & sur mer.

Là Heraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion Généralissime avec autorité souveraine sur Terre & sur Mer. Tous les plus gens de bien & les plus considerables reçurent favorablement cette proposition, & vouloient qu'elle passât, & qu'elle fût autorisée par les voix du Peuple; mais la tourbe des Mariniers & des Artisans, fâchée de voir sortir la Charge d'Amiral des mains d'Heraclide, & persuadée qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion & plus soûmis aux volontés du Peuple, s'y opposa de tout son pouvoir, & Dion se relâcha en cela pour l'amour d'elle, & remit à Heraclide le commandement général sur mer. Mais il les offensa d'un autre côté très-griévement, car il empêcha le partage qu'ils vouloient faire des terres & des maisons, & cassa & annulla tout ce qui avoit été ordonné sur cette matiere.

Cette proposition est rejettée par les Mariniers, & par les gens de Metier. Leur raison.

Dion remet à Heraclide le commandement sur mer.

Il empêche le partage des terres.

Heraclide recommence ses cabales contre Dion.

De là Heraclide tira un nouveau prétexte de recommencer ses menées & ses cabales; pendant le sejour qu'il fit à Messine il passoit les jours à pratiquer & à flatter les Matelots & les Soldats qu'il avoit menés avec lui, & à les irriter contre Dion, qu'il accusoit de vouloir usurper la Tyrannie, & cependant il traitoit sous main avec Denys par le moyen d'un Spar-

60. *Sa palissade achevée, il enterra les morts.*] Amiot a fait ici une grande faute en mettant *rachepta*.

Spartiate nommé Pharax. Les plus considerables des Syracusains s'en étant doutés, il y eut dans le camp une sedition qui causa dans Syracuse une si grande disette de vivres que Dion ne savoit que devenir, & qu'il s'entendoit blâmer de tous ses amis d'avoir ainsi fortifié & élevé contre lui-même un homme aussi intraitable & aussi méchant qu'Heraclide, & entierement corrompu par l'envie & par l'ambition.

Pharax Spartiate, ami de Denys.

Sedition du camp qui cause la disette dans Syracuse.

Pharax étoit campé avec un corps de troupes sous la Ville de Neapolis dans les terres d'Agrigente. Dion se mit en campagne à la tête des Syracusains, mais il differoit tous les jours de l'attaquer, attendant une occasion plus favorable. Sur cela Heraclide & ses Matelots se mirent à crier *que Dion ne vouloit point terminer cette guerre par une bataille, mais la faire durer pour commander plus long-temps.* Cela alla si avant qu'il fut forcé de donner la bataille, & il la perdit. Il est vrai que la déroute ne fut pas grande, & que le desordre des troupes de Dion vint plus de leur mesintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion se preparoit à en venir à un second combat, & il disposoit & rangeoit déja ses troupes, les animant & les encourageant par ses discours. Mais à l'entrée de la nuit on vint l'avertir qu'Heraclide avoit mis à la voile avec toute sa Flotte & qu'il alloit à Syracuse, resolu de s'emparer de la Ville, & de lui en défendre l'entrée.

Dion forcé de donner la bataille, & il est battu.

Sur le moment il choisit dans sa Cavalerie ce qu'il avoit de meilleur & de plus déterminé, & marcha toute la nuit avec tant de diligence que le lendemain sur la troisiéme heure du jour il arriva aux portes de Syracuse,

Vingt-huit lieuës.

[61] après avoir fait une marche de sept cens stades. Heraclide, voyant que tous les efforts, qu'il avoit faits pour le devancer avec sa Flotte, avoient été inutiles, & qu'il étoit demeuré derriere, retourna sur ses pas, & errant çà & là sans tenir de route certaine & sans avoir aucun but, il rencontra par hazard Gesyle le Spartiate qui lui dit qu'il étoit envoyé de Lacedemone pour commander en chef les Siciliens dans cette guerre, comme avoit fait autrefois Gylippe. Heraclide le reçut donc avec beaucoup de joye, & se l'attachant, pour ainsi dire, comme un préservatif contre Dion, il le montra en pompe aux Alliés, & envoya un Heraut à Syracuse porter l'ordre *de recevoir ce Spartiate pour Capitaine Général des Citoyens.* Dion répondit *que Syracuse avoit assez de Généraux, & que si les affaires en demandoient necessairement un de Sparte, ce seroit lui-même que cela regarderoit, les Spartiates l'ayant honoré du droit de bourgeoisie.*

Gesyle Spartiate se dit envoyé de Lacedemone, pour commander les Siciliens. Heraclide envoye ordre à Syracuse de recevoir Gesyle pour General.

Réponse de Dion au Heraut d'Heraclide.

Sur cette réponse Gesyle renonça à la Charge de Général, & ayant fait voile vers Syracuse il alla trouver Dion, & moyenna le raccommodement d'Heraclide avec lui, sous les sermens les plus forts & les assurances les plus grandes qu'Heraclide donna de sa soûmission & de son obéïssance, sermens auxquels Gesyle intervint, & qu'il scella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion & qu'il puniroit Heraclide, si jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion & de violer la foi jurée.

Gesyle raccommode Heraclide avec Dion.

Dès

61. *Après avoir fait une marche de sept cens stades.*] Sept cens stades font 87500. pas; cela feroit vingt-huit lieues, à vingt-cinq stades par lieue, & quand on mettoit quatre mille pas pour une lieue, ce seroit toûjours près

Dès ce moment les Syracusains congedierent leurs troupes de mer, car outre qu'ils n'en avoient plus besoin, c'étoit un grand sujet de dépense & une occasion continuelle aux Commandans d'exciter des seditions. Et ils continuerent le siege de la Citadelle en rebâtissant la muraille qui avoit été abattuë.

Les Syracusains congedient leurs troupes de mer.

Comme personne ne venoit au secours des assiegés, que le pain commençoit à leur manquer, & que les Soldats devenoient mutins, & n'observoient plus de discipline, le fils de Denys, desesperant de ses affaires, fit une capitulation avec Dion par laquelle il lui remit la Citadelle avec toutes les armes & toutes les autres provisions de guerre, prit sa mere & ses sœurs, remplit cinq Galeres de ses effets & de ses gens, & alla trouver son pere, car Dion lui donnoit tout moyen de se retirer en sûreté. Il n'y eut personne dans toute la Ville de Syracuse qui ne voulût repaître ses yeux de l'agreable spectacle de ce départ, & si quelques-uns y manquoient par hazard, les autres ne manquoient pas de les appeller & de les gronder même de ce qu'ils ne venoient pas solemniser un si beau jour, & voir le Soleil levant éclairer de ses rayons la liberté de Syracuse. Car si encore aujourd'hui la fuite de Denys passe pour un des plus grands & des plus signalés exemples de l'instabilité de la Fortune, quelle grande joye ne durent point avoir, & de quels sentimens de fierté ne durent pas être animés ceux qui le chasserent, & qui avec

Apollocrate fils de Denys, capitule & remet la Citadelle à Dion.

Il s'embarque avec sa mere & ses sœurs, & va trouver son pere.

près de vingt-deux lieues. Je laisse à juger aux gens de guerre, si depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin la Cavalerie peut faire une si longue traite.

vec si peu de moyens & de forces ruïnerent la plus grande des Tyrannies qui ayent jamais été.

Dion s'avance vers la Citadelle.

Apollocrate ayant fait voile, & Dion marchant pour entrer dans la Citadelle, les femmes qui y étoient, n'eurent pas la patience de l'attendre, elles sortirent au devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque menoit avec elle le fils de Dion; & Arete marchoit après elle fondant en larmes & ne sachant comment elle devoit saluer son mari & lui parler après avoir été mariée à un autre. Dion embrassa d'abord sa sœur & ensuite son fils. Alors Aristomaque lui presentant Arete, *Dion*, lui dit-elle, *nous avons été toûjours malheureuses pendant que vous avez été en exil. Mais aujourd'hui que vous êtes revenu & que vous avez vaincu, vous avez ôté de dessus nous cet opprobre de servitude, & vous avez dissipé nos miseres & nos tristesses, tellement que nous osons lever les yeux, excepté cette pauvre infortunée toute seule, que j'ai eu la douleur, miserable que je suis, de voir marier à un autre pendant votre vie, malgré ses larmes & ses soupirs. Puis donc que la Fortune vous fait le maître de notre destinée, comment prenez-vous cette dure necessité où elle a été assujettie? Vous saluera-t-elle comme son oncle? vous embrassera-t-elle comme son mari?* Aristomaque ayant ainsi parlé, Dion, le visage baigné de pleurs, embrassa tendrement sa femme, lui remit entre les mains son fils, & lui ordonna d'aller dans la maison où il habitoit, [62] parce qu'il avoit rendu aux Syracusains leur Citadelle.

Il rencontre à l'entrée sa sœur, son fils & sa femme Arete.

Beau discours d'Aristomaque à Dion.

Dion eut la modestie de ne pas prendre la Citadelle pour son habitation.

Après

62. *Parce qu'il avoit rendu aux Syracusains leur Citadelle.*] Amiot s'est fort trompé ici en traduisant, ayant mis le château en sa puissance.

63. *Pour lui il n'avoit les siens meublés que sur un seul petit*

Après ce grand succès il ne voulut point jouir de sa fortune presente avant que d'avoir rendu graces à ses amis, comblé de presens les Alliés de Syracuse, & distribué sur-tout aux Citoyens, qu'il connoissoit, & aux Soldats étrangers une partie du profit & de l'honneur qu'ils meritoient, portant en cela sa générosité & sa magnanimité au-delà de ses forces & de sa puissance, se traitant d'ailleurs lui-même fort simplement & fort modestement, & se contentant des choses les plus communes, & qui tomboient les premieres sous sa main. Cela le rendoit l'admiration de tout le monde, car on ne pouvoit se lasser d'admirer que lorsque non seulement la Sicile, mais Carthage & la Grece entiere avoient les yeux sur lui, étoient les temoins de ses prosperités, & le regardoient comme celui de tous les Capitaines dont la valeur & la fortune étoient les plus généralement reconnuës & les plus éclatantes, il fût cependant aussi modeste dans ses habits, dans son équipage, & dans sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, & non pas avec des gens de guerre, avec des Officiers & des Soldats, qui regardent les débauches, les plaisirs & les voluptés comme des consolations necessaires pour adoucir les fatigues & les travaux qu'ils essuyent, & les dangers auxquels ils sont exposés. Aussi Platon lui écrivoit que *la Terre entiere n'avoit les yeux attachés que sur lui seul.* [63] Pour lui il n'avoit les siens

Magnanimité & générosité de Dion.

Sa simplicité & sa modestie.

Les gens de guerre regardent les plaisirs & les voluptés comme des consolations necessaires à leur état.

petit endroit d'une seule Ville, sur l'Académie.] Avec quel art Plutarque releve la sagesse de Dion. Pendant que toute la Terre a les yeux attachés sur lui, il n'est point touché de cette admiration générale, & n'a les siens attachés

Dion au milieu de la gloire n'avoit les yeux attachés que sur l'Academie.

Les seules choses que les Philosophes Académiciens estiment & admirent.

siens attachés que sur un seul petit endroit d'une seule Ville, sur l'Académie, & il ne reconnoissoit d'autres spectateurs, ni d'autres Juges que ses Philosophes, qui n'admiroient ni ses actions, ni son courage, ni sa victoire, mais qui regardoient seulement s'il useroit avec sagesse & avec moderation de sa fortune, & s'il se montreroit temperant & modeste dans de si grands succès.

Dion ne rabat rien de sa gravité & de sa fierté.

Platon grondoit souvent Dion de sa fierté.

Solitude compagne inseparable de la fierté.

Heraclide recommence ses pratiques.

Quant à la gravité & à la fierté dont il étoit dans le commerce, & à l'inflexible severité avec laquelle il traitoit le Peuple, il se piqua de n'en rien relâcher, quoique ses affaires demandassent souvent quelque sorte de politesse, de douceur & de grace, & que Platon l'en grondât souvent, & qu'il lui écrivît, comme nous l'avons déja vu, que *la fierté habite avec la solitude*. Mais il paroît que son naturel étoit entierement éloigné des attraits de l'insinuation & de la persuasion, & d'ailleurs il vouloit corriger & ramener les Syracusains gâtés & corrompus par ces sortes de flatteries, car Heraclide se remit encore à flatter & à caresser le Peuple. [64] Premierement, Dion l'ayant envoyé

tachés que sur l'Académie, sur cette école de sagesse & de vertu.

64. *Premierement, Dion l'ayant envoyé appeller au Conseil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'Assemblée.*] Par cette réponse Heraclide faisoit sa cour au Peuple. Il refuse d'aller au Conseil, parce que ce Conseil étoit la marque de l'Aristocratie. Et il dit qu'il ira à l'Assemblée, parce que c'étoit la marque de la Democratie, qu'Heraclide vouloit rétablir.

65. *Mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernemens, où l'on n'avoit qu'à choisir.*] Le passage de Platon, que Plutarque a en vuë,

envoyé appeller au Conseil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'Assemblée avec ses Citoyens quand elle seroit convoquée. Ensuite il fit un crime à Dion de n'avoir pas rasé la Citadelle, & d'avoir empêché le Peuple, qui vouloit aller ouvrir le tombeau de Denys, en tirer le cadavre, & le jetter dehors, & d'avoir fait venir de Corinthe des gens qui l'aidassent de leurs conseils & qui gouvernassent avec lui, dédaignant de se servir de ses Citoyens.

Il refuse d'aller au Conseil.

Accusations d'Heraclide contre Dion.

En effet Dion avoit appellé des Corinthiens, dans l'esperance que par leur secours il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de Gouvernement qu'il avoit imaginée. Car il se proposoit d'empêcher absolument cette Democratie pure, qu'il regardoit, non comme un Gouvernement, " mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernemens, où l'on n'avoit qu'à choisir, & d'établir un Gouvernement composé de celui de Lacedemone & de celui de Crete, tous deux mêlez de la Royauté & de la Democratie, où l'Aristocratie

Democratie pure, une foire de Gouvernemens de toute espece.

Gouvernemens de Lacedemone & de Crete mêlés de Royauté & de Democratie.

vuë, est du VIII. Liv. de la Republ. tom. 2. pag. 557. où ce *Philosophe* fait voir que dans la pure Democratie chacun vit à sa guise avec une entiere licence. Et comme les femmes & les enfans aiment les habits variés de toutes sortes de couleurs, il y a aussi des gens qui trouvent cette sorte de Gouvernement le plus admirable. C'est là qu'il faut chercher une forme de Gouvernement, puisque celui-là les embrasse tous. En effet quand on arrive dans un Etat Democratique, on peut choisir le Gouvernement qui plait davantage, comme étant arrivé à une foire & à un encan de Gouvernemens. ὥσπερ εἰς παντοπώλιον ἀφικομένῳ πολιτειῶν.

tocratie domineroit toûjours, & décideroit sur-tout des plus grandes affaires. Et il voyoit que le Gouvernement des Corinthiens penchoit plus vers l'Oligarchie, & que les affaires principales ne s'y décidoient point par les suffrages du Peuple; & comme il prévoyoit qu'Heraclide s'opposeroit à son dessein, & qu'il le connoissoit d'ailleurs homme turbulent, brouillon, leger & seditieux, [66] il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allerent donc dans sa maison où ils le tuerent. Les Syracusains furent fort affligés de sa mort, mais comme Dion lui fit des funerailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son Armée, & qu'ensuite il harangua le Peuple, ils s'appaiserent & lui pardonnerent ce meurtre, persuadés, qu'il n'étoit pas possible que la Ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de seditions tant qu'Heraclide & Dion auroient gouverné ensemble.

Dion consent au meurtre d'Heraclide.

Il lui fait des funerailles magnifiques.

Il y avoit un compagnon de Dion, nommé Callippus, qui étoit d'Athenes, & dont Platon assure que la connoissance que Dion avoit faite avec lui, n'étoit point venuë de l'étude de la Philosophie, mais qu'elle étoit née du commerce du monde, comme cela est assez ordinaire, pour s'être rencontré souvent avec

Callippus Athenien, comment Dion avoit fait connoissance avec lui.

66. *Il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire.*] Je sai qu'il y a des Politiques, qui sur le caractere de cet Heraclide, après tout ce que Dion avoit fait pour lui, & sur la situation où les affaires étoient alors, décideront qu'il étoit permis à Dion de le faire tuer & de se délivrer enfin d'un obstacle éternel au bien qu'il vouloit procurer à Sy-

avec lui au theatre, aux sacrifices, pour avoir été initié sous sa conduite aux Mysteres, & pour avoir été des mêmes plaisirs. Ce Callippus avoit fait la guerre avec lui & avoit acquis beaucoup de reputation par son courage, jusques-là que de tous ses amis il fut le premier qui entra l'épée à la main dans Syracuse couronné d'un chapeau de fleurs, & il s'étoit distingué dans tous les combats où il s'étoit trouvé. Mais la guerre ayant emporté les plus considerables & les plus braves des amis de Dion, & Heraclide ayant été tué, ce Callippus vit que le Peuple de Syracuse manquoit de Chef, & que les Soldats mêmes de Dion jettoient les yeux sur lui pour le mettre à leur tête. Alors devenu le plus scelerat de tous les hommes, & se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte & de son ami, & comme quelques-uns l'assurent, ayant encore reçu des ennemis trente talens pour recompense de cette action abominable, il corrompit & aposta contre Dion quelques Soldats étrangers; & voici comment il se prit à ourdir cette trame très-pernicieuse & très-maligne. Tous les jours il alloit rapporter à Dion des choses que les Soldats avoient dites contre lui, soit qu'ils les eussent dites veritablement, ou qu'il les eût inventées lui-même. Par ce moyen il gagna tellement la confiance de

Ce sont les propres termes de Platon dans sa VII. Lettre.

Callippus avoit acquis une grande reputation de courage.

Il entreprend de tuer Dion pour se mettre à sa place.

Trente mille écus.

Les moyens qu'il prit pour executer son dessein.

Syracuse; mais je sai aussi que c'est une Politique très-mondaine & très-opposée à la verité, & qu'il n'est jamais permis de tuer sans aucune forme de justice. Il ne faut d'autre Juge sur cette matiere que la conscience même de Dion, que Plutarque va bien-tôt nous representer bourrelée pour ce meurtre.

de Dion, & se procura une si grande licence qu'il pouvoit aller parler secretement à qui il vouloit, & dire en liberté tout ce qu'il lui plaisoit d'imaginer contre Dion, qui lui en donnoit l'ordre lui-même, afin qu'aucun de ceux qui étoient mal intentionnés & qui avoient pour lui quelque haine sécrete, ne pût lui être caché. Il arriva de là d'un côté que Callippus connut bien-tôt ceux qui avoient mauvaise volonté, & qui conservoient dans le cœur quelque venin, & qu'il lui fut facile de les ameuter; & de l'autre que si quelqu'un rejettoit ses avances, & alloit decouvrir à Dion que Callippus avoit voulu le tenter & l'avoit sollicité contre son service, Dion n'en étoit ni ému, ni fâché, dans la pensée] que Callippus ne faisoit en céla qu'executer ses ordres.

' Fantôme horrible qui se presente à Dion.

Quand cette trahison fut déja toute formée & toute prête à éclater, il se presenta à Dion un grand Fantôme très-monstrueux. Il étoit assis sur le soir dans un portique de sa maison, enseveli dans ses profondes pensées. Tout d'un coup il entendit un bruit sourd à l'autre bout du portique, & ayant jetté ses regards de ce côté-là, car il y avoit encore assez de jour, il apperçut une grande femme qui par son visage & par ses habits ressembloit parfai-

'67. *Et les pria de demeurer & de passer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entièrement troublé & hors de lui-même.*] Je ne suis pas surpris que Dion ait vu un Fantôme, car l'imagination d'un homme atrabilaire, comme Dion, pouvoit fort bien lui presenter un de ces objets terribles. Mais comment un homme de courage comme lui en est-il si effrayé, qu'il prie ses amis de demeurer & de passer la nuit avec lui? Ce n'est pas faute de courage que Dion retient ses amis, mais c'est qu'il ne veut pas s'exposer à voir encore cet objet funeste. Car ces Fantômes ne

faitement à une des Furies, telles qu'on les represente sur les theatres, & qui avec un grand balai balayoit toute la maison. Etonné & effrayé de ce Spectre, il envoya querir ses amis, leur raconta la vision qu'il avoit euë, [67] & les pria de demeurer & de passer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même, & qu'il craignoit que ce Fantôme ne vînt encore se presenter devant lui quand il seroit seul; mais cela n'arriva point.

Dion prie ses amis de passer la nuit avec lui, à cause de la frayeur que lui avoit causé ce Spectre.

[68] Quelques jours après, son fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adolescence, pour quelque chagrin & quelque emportement, [69] dont le sujet étoit leger & puerile, se précipita du toit la tête la premiere & se tua. Cette calamité de Dion, bien loin d'adoucir & de retenir Callippus, l'obligea à se hâter d'executer sa trahison. Il fit courir un bruit parmi les Syracusains que Dion se voyant sans enfans, avoit resolu d'appeller le fils de Denys, Apollocrate, pour le faire son heritier, parce qu'il étoit cousin-germain de sa femme & son petit-neveu, fils de la fille de sa sœur.

Le fils de Dion se précipite du toit & se tue.

Calomnie de Callippus contre Dion.

Déja Dion, sa sœur & sa femme commençoient à avoir quelques soupçons des pratiques de Callippus, & de tous côtés il leur en venoit des indices. Mais Dion, comme cela est

Dion avoit des indices des pratiques de Callippus.

ne se presentent point en si bonne compagnie, ils ne paroissent à un homme que lorsqu'il est seul.

68. *Quelques jours après, son fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adolescence.... se précipita du toit la tête la premiere & se tua.*] Plutarque rapporte cet accident comme l'explication du Spectre. Cette Furie, qui balayoit sa maison, commence à la balayer en précipitant son fils dans le tombeau.

69. *Dont le sujet étoit leger & puerile.*] Les mots du texte *καὶ παιδίαν ἀπαρχὴν λαβόντος* sont corrompus. Il faut lire comme dans un Ms. *καὶ παιδικὴν ἀρχὴν λαβούσης*.

Dion bourrelé du meurtre d'Heraclide.

est vraisemblable, fâché de ce qu'il avoit fait contre Heraclide, ayant sur le cœur ce meurtre, qu'il regardoit comme une tache horrible à sa vie & à toutes ses grandes actions, & en étant bourrelé, dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre obligé tous les jours de se précautionner, non seulement contre ses ennemis, mais encore contre ses amis. Et Callippus, voyant que ces femmes faisoient une recherche exacte du fait dont on les avoit averties, & craignant qu'elles ne vinssent à l'averer, alla les trouver, fondant en larmes, leur protestant qu'il n'en étoit rien, & leur disant qu'il étoit prêt de leur en donner toutes les assurances qu'elles pourroient desirer.

Callippus détruit les soupçons qu'on avoit contre lui.

Le grand serment, & quel il étoit.

De Cerès & de Proserpine.

Elles lui demanderent qu'il fît ce qu'on appelle le grand serment. Et voici quel il est: Celui qui doit assurer quelque chose par ce serment descend dans le Temple des Déesses Thesmophores. Là après certains sacrifices, il met sur lui la mante de pourpre de la Déesse Proserpine, & tenant une torche allumée il pro-

70. *Non que ce jour ajoûte peut-être rien à son crime, car la Déesse n'auroit pas été moins offensée.*] Amiot a très-mal traduit cet endroit, *non que je pense qu'il eust expressément choisi ce jour-là, sçachant très-bien qu'il offensoit & pechoit toujours contre elle en quelque jour qu'il eust tué son confrere.* Il y a là deux fautes considerables; l'une en ce qu'il contredit ce que Plutarque vient de dire que Callippus attendit la fête de Proserpine pour executer son crime, *il se moqua si visiblement de ces Déesses qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré.* Et l'autre, en ce qu'il attribuë à ce scelerat des reflexions qui ne lui entrerent nullement dans la pensée & qui sont contraires à ce qu'on vient de lire qu'il se moquoit de ces Déesses visiblement. Ces paroles sont un jugement que Plutar-

prononce les paroles du serment. Callippus ayant fait toute cette ceremonie & prêté ce serment redoutable, se moqua si visiblement de ces Déesses qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré, & qu'il commit ce meurtre le propre jour de Proserpine, [70] non que ce jour ajoûte peut-être rien à son crime, car la Déesse n'auroit pas été moins offensée de son impieté en quelque jour qu'il l'eût commise, & qu'il eût tué Dion, vu même qu'il lui avoit servi d'introducteur aux saints Mysteres, & qu'il l'avoit initié.

Le jour de fête n'ajoûte rien au crime, par rapport à la Divinité.

Circonstance qui aggrave le crime de Callippus.

Il y avoit plusieurs complices de la conjuration, & ce jour-là, comme [71] Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits, ayant avec lui bon nombre de ses amis, les conjurés environnerent sa maison; les uns occuperent les portes, les autres se mirent devant les fenêtres, & ceux qui devoient mettre les mains sur lui & faire le coup, c'étoient des Soldats Zacynthiens, entrerent dans la chambre en simple tunique & sans épée. En même temps ceux de dehors tirerent la porte sur eux, afin que personne ne pût

Meurtre executé d'une maniere bien singuliere.

marque fait lui-même sur cette action impie. Le jour au fond n'ajoûte rien à un crime, & Dieu en est également offensé en quelque jour qu'on le commette. Cela est très-vrai. Cependant on peut dire que la malice & l'impieté sont plus marquées, & plus consommées dans celui qui, pour commettre un crime, attend un des plus saints jours & qui profane la sainteté des Mysteres.

71. *Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits.*] Je suis persuadé que cette chambre étoit la salle à manger, & que ces lits étoient les lits sur lesquels on mangeoit, car la coûtume de manger couché étoit fort ancienne en Grece. Et les Siciliens avoient pu la prendre des Romains.

pût entrer ni sortir. Ces Soldats se jetterent sur lui, & firent tous leurs efforts pour l'étouffer; n'en pouvant venir à bout, ils demanderent une épée. Personne du dedans n'osa ouvrir la porte, quoique Dion eût avec lui plusieurs de ses amis, mais chacun esperant que s'il le laissoit tuer, il sauveroit sa vie, aucun n'osa le secourir. Les meurtriers furent assez long-temps à attendre en cet état sans rien faire, enfin un certain Lycon de Syracuse donna par la fenêtre à un de ces Zacynthiens, un poignard avec lequel ils égorgerent comme une victime Dion, qu'ils tenoient depuis long-temps entre leurs mains, & qui étoit dans des transes mortelles.

Dion tué au milieu de ses amis, sans qu'aucun ose le secourir.

Après cette sanglante execution ils mirent en prison sa sœur, & sa femme, qui étoit grosse. Cette pauvre femme fit miserablement ses couches dans cette prison, & mit au monde un fils,[72] qu'elles resolurent même de nourrir après avoir gagné les Gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callippus se trouvoit déja embarrassé dans beaucoup d'affaires.

La sœur & la femme de Dion mises en prison, & la femme y accouche d'un fils.

D'abord après le meurtre de Dion, Callippus fut quelque temps dans une fortune éclatante, & tint Syracuse sous sa main. Il écrivit même à la Ville d'Athenes, qui de toutes les Villes étoit celle, qu'après les Dieux immortels il devoit le plus respecter & redouter, s'étant souillé d'un si grand crime. Mais sur cette Ville il me semble qu'on a parlé fort

Fortune éclatante de Callippus pendant quelque temps.

Grand éloge d'Athenes.

72. *Qu'elles resolurent même de nourrir.*] Amiot a ajouté fort mal, plûtôt que d'en faire.

73. *Qu'ayant perdu une grosse Ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage.*] Cette râpe s'appelloit [illegible], mais

fort bien, & fort veritablement, quand on a dit *que les gens de bien, qu'elle portoit, l'étoient au suprême degré, & que les méchans y étoient souverainement méchans*, comme ce même terroir porte le plus excellent miel & la ciguë la plus prompte & la plus presente.

A Athenes les bons y sont souverainement bons, & les méchans souverainement méchans.

Mais Callippus ne fut pas long-temps un reproche contre la Fortune & les Dieux, comme s'ils souffroient paisiblement & sans indignation qu'un homme se fût élevé à une si grande puissance par un crime si détestable & si impie; il en porta bien-tôt la peine qu'il meritoit, car étant parti avec des troupes pour se rendre maître de Catane, il perdit Syracuse. Et sur cela on rapporte qu'il dit [73] qu'*ayant perdu une grosse Ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage*. Il alla ensuite attaquer Messine où il perdit beaucoup de monde, & particulierement tous les Soldats Zacynthiens, qui avoient tué Dion. N'y ayant donc dans toute la Sicile aucune Ville qui voulût le recevoir, mais toutes le haïssant & le chassant comme un scelerat, il se retira à Rhege, où il vécut fort pauvrement ayant beaucoup de peine à nourrir & à entretenir les Soldats qu'il avoit menés. Enfin il fut assassiné par Leptines & par Polyperchon, & l'on prétend même que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit servi pour assassiner Dion, car on le reconnut à sa taille, il étoit court comme les dagues de Sparte, & à la beauté de l'ouvrage, car il étoit d'un travail

Callippus ne fut pas long-temps un reproche contre les Dieux.

Callippus prend Catane, & perd Syracuse.

Mot qu'il dit sur cela.

Tous les Soldats Zacynthiens qui avoient tué Dion, perissent au siege de Messine.

Callippus assassiné par Leptines & par Polyperchon.

mais les petites gens, au lieu de κατάνη disoient κατάνα. Callippus faisoit donc allusion à ce mot κατάνα, qui étoit dans la bouche du Peuple. C'est ce qu'il est impossible de faire sentir en notre Langue.

recherché & exquis. Voilà quelle fut la punition que Callippus reçut de son horrible crime.

Pour Aristomaque & Arete, dès qu'elles furent sorties de prison, Icetes de Syracuse, qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui, & en eut d'abord un très-grand soin avec une fidelité & une générosité qui auroient été toûjours proposées en exemple s'il avoit perseveré; mais enfin gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau, & les ayant fait embarquer comme s'il les envoyoit au Peloponese, il donna ordre à ceux qui les menoient, de les tuer sur la route, & de les jetter dans la mer. Il y a des Auteurs qui écrivent qu'elles y furent jettées toutes vivantes, & le petit enfant avec elles. [74] Cet Icetes ne fut pas long-temps sans recevoir aussi le châtiment de sa noire infidelité, car ayant été pris par Timoleon, il fut mis à mort; & les Syracusains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître, comme nous l'avons écrit en détail dans la Vie de Timoleon.

Fin malheureuse de la sœur & de la femme de Dion par l'infidelité d'Icetes.

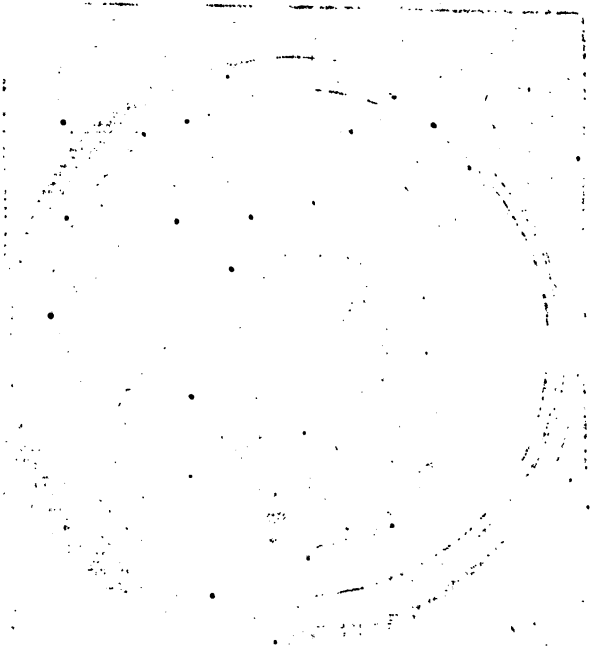
Icetes puni par Timoleon.

Timoleon fait mourir aussi les deux filles de ce traitre.

74. *Cet Icetes ne fut pas long-temps sans recevoir aussi le châtiment de sa noire infidelité.*] Cette seule Vie nous fournit plusieurs grands exemples de la punition reservée aux crimes. Dion consent au meurtre d'Heraclide, & il est tué lui-même bien-tôt après. Callippus fait assassiner Dion par des Soldats Zacynthiens, tous ces Soldats perissent à un siege, & Callippus est assassiné à son tour par Leptines & Polyperchon. Icetes fait perir Aristomaque & Arete avec son petit enfant, & il est bien-tôt après mis à mort par l'ordre de Timoleon, & les Syracusains font mourir ses deux filles, de sorte que toute la vengeance divine paroît là avec tout son éclat. Grande instruction pour les hommes qui ont du penchant au crime!

BRU-


BRUTUS.



BRUTUS.

MARCUS BRUTUS, dont nous écrivons la Vie, descendoit de ce Junius Brutus [1] auquel les anciens Romains éleverent dans le Capitole au milieu des Statuës des Rois, une Statuë de bronze qui tenoit une épée nuë à la main, pour marquer qu'il avoit chassé de Rome les Tarquins avec beaucoup de vertu & de courage. Mais ce même Junius n'ayant pas eu soin d'adoucir par la Raison son naturel trop dur, & l'ayant laissé ainsi dans sa dureté comme le fer des épées, qui après avoir été battu tout ardent est trempé dans l'eau froide, & qui par-là est devenu d'une trempe qui resiste à tout, il se laissa emporter à tuer ses propres fils par la même impetuosité de colere qui l'avoit excité contre les Tyrans. [2] Au lieu que ce dernier, ayant cul-

Origine de Brutus du côté paternel.

Naturel trop dur de Junius Brutus.

1. *Auquel les anciens Romains éleverent dans le Capitole au milieu des Statuës des Rois.*] Les anciens Romains avoient donc dans le Capitole les Statuës des Rois. C'est-à-dire sans doute des premiers Rois de Rome, & peut-être d'Albe. Ce passage est remarquable & singulier.

2. *Au lieu que ce dernier, ayant cultivé ses mœurs par*

Marcus Brutus avoit cultivé son naturel par l'étude des Lettres & de la Philosophie.

cultivé ses mœurs par l'étude des Lettres, & par la Raison dans le sein de la Philosophie, & ayant aiguisé son naturel, qui étoit grave & doux, pour le rendre capable d'executer les plus grandes choses, paroît avoir été merveilleusement disposé & par la nature & par l'éducation à tout ce qu'il y a de beau & d'honnête. [3] De sorte que ceux même qui le haïssent le plus à cause de sa conjuration contre Cesar, s'il y a quelque chose de grand dans cet exploit, ils l'attribuent à Brutus, & ce qu'il y a de plus odieux & de plus blâmable, ils le donnent à Cassius, Allié & ami particulier de Brutus, mais qui n'avoit les mœurs, ni si simples, ni si pures.

Brutus haï à cause du meurtre de Cesar.

Son origine du côté maternel.

Servilie, mere de Brutus, descendoit de cet ancien Servilius Ahala, qui voyant que Spurius Melius tendoit à usurper la Tyrannie, & excitoit des troubles & des seditions parmi le Peuple, prit un poignard sous son bras, alla à la Place, [4] s'approcha de lui comme pour l'entretenir & pour lui parler de quelque affaire,

l'étude des Lettres, & par la Raison dans le sein de la Philosophie.] Mais s'il eût si bien cultivé son naturel par la Raison dans le sein de la Philosophie, auroit-il tué Cesar ? action horrible que la Philosophie ne sauroit ni enseigner, ni approuver.

3. *De sorte que ceux qui le haïssent le plus à cause de sa conjuration contre Cesar.*] Plutarque avouë donc que de son temps encore il y avoit des gens qui haïssoient Brutus à cause de sa conjuration contre Cesar. Je suis persuadé que cette haine a continué depuis, & qu'elle continuera dans tous les siecles.

4. *S'approcha de lui comme pour l'entretenir.*] Tite-Live raconte cette Histoire d'une maniere plus vraisemblable, Livre IV. sect. 14. Et il y a des Historiens qui assurent que Servilius, qui étoit alors Général de la Cavalerie, tua Me-

faire, & comme Spurius penchoit la tête pour l'entendre, il lui plongea son poignard dans le sein, & le tua. Cette origine du côté maternel est certaine, & reconnuë de tout le monde.

Son origine du côté paternel contestée.

Quant à son origine du côté paternel, ceux qui à cause du meurtre de Cesar se sont déclaré ses ennemis, & ne perdent aucune occasion de lui donner des marques de leur haine, [5] nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus, qui chassa les Tarquins. Car ils soûtiennent qu'après que ce Brutus eut fait mourir ses enfans, sa race fut entierement éteinte, & ils disent qu'il étoit Plebeïen, [6] descendu d'un Intendant de la maison de ce Brutus, & que ce n'étoit que depuis peu qu'il étoit parvenu aux charges & aux dignités de la Republique.

Soutenuë par le Philosophe Posidonius, ses preuves.

Mais le Philosophe Posidonius écrit qu'il n'y eut que deux fils de Brutus, qui étant hommes faits, furent mis à mort, comme l'Histoire le rapporte; [7] qu'il en resta un troisième en bas âge, & que de cette branche descendoit

Melius par l'ordre du Dictateur Quintus Cincinnatus. Cela arriva près de 400 ans avant le meurtre de Cesar.

5. *Nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus, qui chassa les Tarquins.*] De ce nombre est Denys d'Halicarnasse, & qui ne le fait nullement par aucune haine contre Brutus. Il se fonde même sur l'autorité des Historiens les plus exacts. On peut le voir, Livre V.

6. *Descendu d'un Intendant de la maison de ce Brutus.*] Amiot a obmis cette ligne mal à propos.

7. *Qu'il en resta un troisième en bas âge, & que de cette branche descendoit Brutus.*] Il falloit bien qu'il y eût quelque sorte de tradition qui parloit de ce troisième fils, car autrement Brutus auroit-il prié Pomponius Atticus de faire sa genealogie?

cendoit Brutus. Pour le confirmer il rapporte qu'il y avoit encore de son temps des hommes considerables de cette famille auxquels on trouvoit beaucoup de ressemblance avec les traits du visage de la Statuë de cet ancien Brutus. En voilà assez sur cet article.

Ressemblance de ceux de cette famille, avec les Statuës de l'ancien Brutus.

Caton le Philosophe étoit frere de Servilie, mere de Brutus, & ce fut celui que Brutus tâcha le plus d'imiter comme son oncle, qui devint même bien-tôt son beau-pere, car Brutus épousa sa fille. De tous les Philosophes Grecs il n'y en avoit aucun, pour dire cela en géné-ral, dont il ne connût les sentimens & la doctrine, mais il s'attacha particulierement à la Secte de Platon. Il n'eut un grand goût, ni pour la nouvelle, ni pour la moyenne Académie, & s'appliqua entierement à l'ancienne. C'est pourquoi il eut bien toûjours en singuliere estime Antiochus l'Ascalonite, mais il fit son ami particulier & son commensal de son frere Ariston, qui veritablement étoit fort inferieur à beaucoup d'autres Philosophes en savoir & en éloquence, mais qui en douceur de mœurs, en sagesse, & en bonne conduite le disputoit aux plus excellents. Et pour Empylus, dont il fait lui-même mention dans ses Lettres, & dont ses amis ont souvent parlé comme d'un hommé qui vivoit avec lui dans sa maison, c'étoit un Orateur célèbre qui a laissé sur le meurtre de Cesar un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'est pas un Ouvrage méprisable.

Caton, le Philosophe, étoit frere de Servilie, mere de Brutus.

Brutus épousa la fille de Caton son oncle.

Il étoit instruit des sentimens de toutes les Sectes, mais il s'attacha à celle de Platon.

Il fait son ami particulier du Philosophe Ariston, frere d'Antiochus.

Empylus Orateur célèbre.

Son livre sur le meurtre de Cesar.

Brutus étoit suffisamment exercé dans la Langue Latine pour haranguer des Soldats & pour plaider devant le Peuple, mais il s'étoit particulierement attaché à la Langue Grecque, &

Brutus s'étoit particulierement attaché à la Langue Grecque.

& on remarque dans ses Lettres qu'il affectoit sur-tout la brièveté Laconique & sententieuse, comme lorsque la guerre étant déjà commencée il écrivit aux habitans de Pergame, *J'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella ; si vous l'avez donné de votre bon gré, avouez que vous m'avez fait une grande injustice ; & si c'est malgré vous, faites-le voir en m'en donnant volontairement.*

Il imitoit la briéveté sentencieuse des Lacedémoniens.

Quelques-unes de ses Lettres.

Une autre fois il écrivit aux Samiens : *Vos déliberations sont longues, & les effets fort lents, quelle pensez-vous donc qu'en sera la fin?*

Dans une autre Lettre, qu'il leur écrivit au sujet de ceux de Patare, il leur dit : *Les Xanthiens, pour avoir refusé d'user de ma clemence, ont fait de leur patrie leur tombeau par un effet de leur desespoir. Et les Patareiens, pour s'être remis à ma discretion, ont conservé leur liberté, & tous leurs privileges. Choisissez donc ou la sage conduite de ceux de Patare, ou le sort de ceux de Xanthe, cela depend de vous.*

Etant encore fort jeune il accompagna Caton son oncle à l'expedition de Cypre où on l'envoya contre Ptolemée. Mais ce Prince s'étant fait mourir lui-même, Caton, obligé de faire quelque sejour à Rhodes pour des affaires importantes, avoit envoyé un de ses amis, nommé Caninius, pour veiller à la conservation & à la garde des richesses de Cypre, & craignant que ces thresors ne le tentassent, & qu'il ne pût s'empêcher d'en détourner quelque partie, il écrivit à Brutus de se rendre incessamment à Cypre de la Bithynie où il étoit

Il accompagna son oncle Caton à l'expedition de Cypre.

Ptolomée, Roi de Cypre s'empoisonne.

Brutus envoyé de la Bithynie à Cypre par

son oncle pour veiller à la conservation des richesses de cette Isle.

toit resté malade, & où il étoit convalescent. Brutus fit ce voyage à contre-cœur, tant à cause de la honte qu'il avoit pour Caninius, qu'il voyoit indignement traité par Caton, que parce qu'il lui paroissoit que cet emploi d'aller regir tous ces biens, n'étoit ni honnête en lui-même, ni convenable à un jeune homme comme lui, qui n'avoit encore rien fait, & qui ne s'étoit appliqué qu'à l'étude des Lettres & de la Philosophie. Cependant il s'évertua & s'acquitta de cette commission avec tant de soin & d'exactitude qu'il merita les louanges de Caton. Tous les effets de Ptolemée furent vendus, & il porta à Rome tout l'argent qui en revint.

Il regarde cette commission comme indigne de lui.

Il la prit, & la maniere dont il s'en acquitta.

Il porte à Rome tout l'argent des effets du Roi Ptolemée.

Les affaires commencerent à se brouiller dans ce temps-là, Pompée & Cesar ayant pris les armes l'un contre l'autre, & tout l'Empire se trouva divisé. Dans cette conjoncture on ne doutoit pas que Brutus n'embrassât le parti de Cesar, d'autant plus que son pere avoit été tué par l'ordre de Pompée; [8] mais préferant les interêts du public aux siens, & persuadé que les raisons, que Pompée avoit de faire la guerre, étoient meilleures que celles de Cesar, il se joignit à lui. Jusques-là quand il l'avoit rencontré il n'avoit pas daigné lui parler, estimant que c'étoit une abomination

Il embrasse le parti de Pompée, qui lui parut plus juste, quoiqu'il eût fait tuer son pere.

8. *Mais préferant les interêts du public aux siens.*] Voilà l'action d'un grand Personnage. Il embrassa le parti du meurtrier même de son pere, parce qu'il lui parut plus juste que celui de Cesar, & que c'étoit le Chef de la République, au lieu que Cesar en étoit l'ennemi. Les veritables hommes d'Etat n'ont d'autre interêt que celui de la patrie.

9. *A l'Armée tous les momens qu'il n'étoit point avec Pompée,*

tion que de parler au meurtrier de son pere. Mais alors se soûmettant à lui comme au Chef de la Republique, il navigea en Sicile en qualité de Lieutenant de Sestius, à qui étoit échu par sort le Gouvernement de cette Isle. Mais comme il n'y avoit là aucune occasion de faire de grandes actions, & que Pompée & Cesar étoient déja en presence avec leurs Armées tout prêts à décider de l'Empire par un combat, il alla volontaire en Macedoine pour partager ce danger. Et l'on dit que lorsqu'il arriva au camp, Pompée qui étoit assis dans sa tente, fut si ravi & si agréablement surpris de le voir, qu'il se leva & qu'il courut l'embrasser devant tout le monde comme le Personnage le plus considerable qu'il eût dans ses troupes. [9] A l'Armée tous les momens qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses Livres & à l'étude des Lettres, non seulement pendant tout le temps qu'on étoit là sans rien faire, mais le jour même qui précéda la grande bataille de Pharsale.

Lieutenant de Sestius en Sicile.

Il va volontaire en Macedoine pour se trouver à la bataille de Pharsale.

Honneur que Pompée lui fait à son arrivée.

Comment il employoit son temps à l'Armée.

On étoit alors au cœur de l'Eté, il faisoit une chaleur étouffante, & on étoit campé dans des lieux maréçageux. Les valets, qui portoient la tente de Brutus, n'arriverent que tard, & quoi-qu'il se fût extrêmement fatigué en les attendant, il ne se baigna & ne se fit frotter

[9] *pée, il les passoit avec ses Livres & à l'étude des Lettres.*] Il seroit à souhaiter que les jeunes Officiers voulussent suivre cet exemple, & qu'ils passassent à la lecture des bons Livres le temps qu'ils perdent en débauches & en inutilités. Leur esprit étant enrichi de bonnes choses, les fourniroit à leur courage dans les occasions, & chaque campagne passée de cette maniere en vaudroit plusieurs.

frotter d'huile que vers le midi, encore avec peine ; & après avoir mangé un morceau, pendant que les autres dormoient, ou qu'ils étoient occupés de ce qui arriveroit le lendemain, il demeura jusqu'au soir exposé au Soleil, à écrire un abregé qu'il faisoit de l'Histoire de Polybe. On dit que Cesar ne l'oublia point en cette rencontre, & qu'il recommanda à tous ses Officiers de ne pas tuer Brutus dans le combat, mais de l'épargner, & s'il se rendoit volontairement à eux, de le lui amener, & que s'il s'opiniâtroit à combattre pour s'empêcher d'être pris, de le laisser aller, & de ne lui faire aucune violence. On prêtend qu'il en usa ainsi pour faire plaisir à Servilie, mere de Brutus. [10] Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame, qui étoit devenue éperdument amoureuse de lui. Et Brutus étant venu au monde dans le temps que cette passion étoit dans sa force, Cesar se persuada qu'il étoit son fils. On rapporte à ce propos qu'un jour qu'on traitoit dans le Senat des grandes & importantes affaires de Catilina, qui avoient pensé renverser Rome de fond en comble, Caton & Cesar, qui étoient presens & assis l'un près de l'autre, se trouvoient de different avis.

La veille de la bataille il fut tout le jour au grand soleil à continuer un abregé qu'il faisoit de Polybe.

Cesar recommanda à ses Officiers de ne pas le tuer dans le combat.

Cesar avoit été amoureux de Servilie, mere de Brutus.

Il croyoit que Brutus étoit son fils.

10. *Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame.*] Cet amour n'étoit pas caché, car un jour Cesar lui fit present d'une perle qu'il avoit achetée plus de cinq cens mille livres, & pendant les guerres civiles, il lui fit donner pour un morceau de pain, de grandes & belles terres, qui avoient été confisquées, & qu'il faisoit vendre publiquement, & c'est sur cela que Ciceron dit ce bon mot, car comme on s'étonnoit du vil prix pour lequel ces terres avoient

avis. Dans ce moment quelqu'un entra & rendit un billet à Cesar. Cesar se mit à le lire tout bas, & alors Caton, qui se défioit de lui, se mit à crier *que Cesar faisoit des choses horribles de recevoir jusques dans le Senat des avis & des Lettres des ennemis de la Republique*. Sur cela il s'éleva un grand bruit. En même temps Cesar donna à Caton la Lettre telle qu'elle étoit, Caton la prit, & ayant vu que c'étoit une Lettre lascive, que Servilie lui écrivoit, il la jetta à Cesar en lui disant, *Tien, yvrogne*, & continua d'exposer son opinion comme il avoit commencé. C'est ainsi que la passion de Servilie pour Cesar étoit publique & connue de tout le monde.

Plaisant [illegible] de Cesar & de Caton dans le Senat.

Caton appelle Cesar yvrogne en plein Senat.

Après la défaite de Pharsale & la fuite de Pompée, son camp ayant été forcé, Brutus se sauva par une des portes sans être apperçu, & se jetta dans un lieu marécageux, plein d'une eau dormante, & tout rempli de roseaux, où il se cacha, & la nuit il se sauva à Larisse d'où il écrivit à Cesar, qui fut ravi d'apprendre qu'il étoit sauvé, & qui lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non seulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de lui, & il n'y eut pas un de ses Courtisans

Brutus se sauve de la défaite de Pharsale.

Il écrit à Cesar, qui lui mande de venir le trouver.

avoient été abandonnées à Servilie. *Quo melius*, inquit, *emptum sciatis, Tertia deducta est*, ,, & afin que vous sa-,, chiez que le marché a été meilleur que vous ne pen-,, sez, la troisiéme a été rendue". Car on disoit que Servilie livroit à Cesar sa fille *Tertia*, c'est-à-dire, sa troisiéme. La grace de ce mot ne sauroit passer dans une autre langue, car *deducta est*, est un terme équivoque qui sert aux marchés, & à ces commerces infames qu'on n'ose nommer.

Cesar lui pardonne & le fait son favori.

sans à qui il fit plus d'honneur & qui fût plus avant dans ses bonnes graces.

Brutus jugea mieux que les autres de la route que Pompée avoit prise.

Comme personne ne pouvoit lui dire où Pompée pouvoit s'enfuir, & que tout le monde étoit en doute, Cesar marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut savoir sur cela sa pensée, & comme il lui parut par ses raisonnemens qu'il avoit mieux jugé de la fuite de Pompée que tous les autres, il se rendit à son opinion, & prit la route d'Egypte. Mais Pompée, qui effectivement s'étoit retiré en Egypte comme Brutus l'avoit conjecturé, trouva la mort dans les lieux mêmes où il cherchoit un asyle.

Il obtient grace pour Cassius.

Brutus obtint aussi grace de Cesar pour Cassius, [11] & parla aussi pour le Roi d'Afrique. Il est vrai qu'il fut accablé par le grand nombre, & par le poids des charges qui étoient contre lui, mais malgré tout cela il ne laissa pas par son éloquence de lui sauver une grande partie de son Royaume. Et l'on dit que lorsque Brutus plaida cette cause devant Cesar, il n'eut pas plûtôt commencé, que Cesar dit tout haut, *Je ne sai pas ce que veut ce jeune homme, mais tout ce qu'il veut, il le veut très-fortement.* En effet sa gravité ferme & constante ne se laissant jamais aller à rien accorder aux prieres & à la faveur, mais toûjours déterminée par la Raison, se portoit d'un

Mot de Cesar sur Brutus qui plaidoit devant lui.

Caractere de Brutus.

11. *Et parla aussi pour le Roi d'Afrique.*] On ne lit nulle part que Brutus eût été obligé de plaider pour le Roi d'Afrique. Mais il est certain qu'il plaida pour le Roi Dejotarus. Et c'est dans cette occasion-là même que Cesar dit ce bon mot de Brutus ; c'est Ciceron même qui le rapporte dans la 1. Lettre du XIV. liv. à Atticus. *De quo quidem ille ad quem diverti, Cæsarem solitum dicere, magni refert hic quid*

d'un choix libre à tout ce qu'il y avoit de plus honnête & de plus louable, & quand il avoit une fois pris son parti, il employoit tout ce qu'il avoit de vehemence & de force pour y réussir, & il ne se rebutoit jamais qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Il étoit si éloigné de se laisser flatter & amadouer par les prieres injustes, & vaincre par l'impudente importunité des demandeurs, ce qu'on honore du nom de honte de refuser, qu'il trouvoit cette défaite très-honteuse à un grand homme, & qu'il disoit ordinairement *que ceux, qui n'avoient jamais la force de rien refuser, lui paroissoient avoir mal employé la fleur de leur jeunesse.*

Il trouvoit la honte de refuser une excuse très-indigne d'un grand homme.

Mot de Brutus sur ceux qui avoient honte de refuser.

Quand Cesar fut sur le point de passer en Afrique contre Caton & Scipion, il confia à Brutus toute la Gaule en deçà des Alpes pour le bonheur de cette Province. Car au lieu que toutes les autres Provinces, comme si elles eussent été païs de conquête, se virent en proye à l'insolence & à l'avarice des Gouverneurs à qui on les avoit confiées, Brutus fut au contraire pour celle-là un soulagement & une consolation de tous ses malheurs passés, & tout le bien qu'il y faisoit, il le rapportoit à Cesar, afin qu'on lui en eût toute l'obligation. De sorte que quand Cesar revint & qu'il traversa l'Italie, il n'y eut point de spectacle

Cesar confia la Gaule Cisalpine à Brutus.

La maniere dont il s'y conduisit.

quid velit : sed quidquid volt, valde volt. Idque eum animadvertisse cum pro Dejotaro Nicaea dixerit, valde vehementer eum visum & libere dicere. Il faut donc, ou que le passage de Plutarque soit corrompu, ou que ce soit une faute de sa memoire, comme Victorius & Cruserius l'ont remarqué.

tacle si agreable pour lui, que de voir le bon état de ces Villes, & Brutus, qui ne travailloit qu'à lui faire honneur & qu'à augmenter sa reputation, & qui s'attachoit à lui, & l'accompagnoit avec beaucoup de respect & de reconnoissance.

Il y avoit à Rome plusieurs sortes de Pretures, & il paroissoit que celle qui étoit de la plus grande dignité, & qu'on appelle *la Preture Urbaine*, seroit donnée à Brutus préferablement à Cassius. Quelques-uns disent qu'étant déja brouillés pour quelque autre sujet, mais sans éclat, la concurrence pour cette charge les porta d'autant plus facilement à une rupture, quoiqu'ils fussent alliés, car Cassius avoit épousé Junie, sœur de Brutus. Mais d'autres prétendent que ce debat entre eux fut l'ouvrage de Cesar, qui en secret avoit promis son appui & sa faveur à l'un & à l'autre. Leur querelle alla si avant, & ils se piquerent tellement tous deux qu'ils en vinrent à plaider leur cause, & à appuyer chacun leur droit. La vertu & la grande reputation de Brutus combattoient contre beaucoup de grands & de beaux exploits que Cassius avoit faits contre les Parthes. Cesar, après avoir entendu leurs raisons & consulté avec ses amis, dit, *La cause de Cassius est plus juste, mais il faut donner la premiere Préture à Brutus.* Ainsi Cassius n'eut que la seconde, & il se loua bien moins de Cesar pour celle qu'il avoit obtenue, qu'il ne s'en plaignit pour celle qui lui avoit été refusée.

Brouillerie entre Brutus & Cassius aboutit à une rupture par leur concurrence à la Preture.

Cassius avoit épousé Junie, sœur de Brutus.

Brutus & Cassius plaident leur cause devant Cesar.

Cesar prononce en sa faveur de Brutus, & lui adjuge la Preture Urbaine.

Brutus en toute autre chose, comme en celle-là, disposoit à son gré de toute la puissance de Cesar, & s'il eût voulu, il ne tenoit qu'à

Brutus disposoit de toute la puissance de Cesar.

qu'à lui d'être le premier de tous ses amis, & d'avoir le plus de credit auprès de ce Prince. Mais la brigue de Cassius l'en détournoit & l'attiroit insensiblement à elle, non qu'il se fût reconcilié avec Cassius depuis le different qu'ils avoient eu, mais c'est qu'il entendoit tous les jours ses amis lui souffler aux oreilles, *qu'il ne devoit pas se laisser adoucir & apprivoiser par Cesar, & qu'il devoit au contraire fuir ses caresses tyranniques & les graces qu'il lui faisoit, & par lesquelles il cherchoit bien moins à honorer sa vertu, qu'à lier sa force & à endormir son courage.*

Discours que ses amis lui tenoient pour l'éloigner de Cesar.

Cesar ne laissoit pas d'être dans quelque défiance, & d'entendre tous les jours des rapports, qui le lui rendoient suspect; mais s'il craignoit son grand courage, l'autorité que lui donnoient sa haute reputation & le grand nombre de ses amis, il se confioit d'ailleurs en ses mœurs toûjours droites & pures. Cependant une marque de ses soupçons, c'est qu'un jour qu'on lui rapportoit qu'Antoine & Dolabella remuoient & machinoient quelques nouveautés, il répondit, *Ce ne sont pas ces gras & ces poupins-là que je crains, mais ces maigres & ces pâles*; voulant parler de Brutus & de Cassius.

Brutus suspect à Cesar.

Mot de Cesar sur Antoine & Dolabella, & sur Brutus & Cassius.

Quelque temps après, comme quelques-uns de ses amis accusoient Brutus auprès de lui, & qu'ils l'exhortoient à s'en donner de garde, on rapporte que portant sa main sur son estomac, *Eh croyez-vous*, leur dit-il, *que Brutus n'ait pas la patience d'attendre que ce petit corps foible ait fait son temps?* témoignant par-là qu'après sa mort il n'appartenoit qu'à Brutus seul de lui succeder. En effet il paroît

Autre mot de Cesar sur Brutus.

Cesar pensoit qu'après sa mort, Brutus devoit être seul heritier de sa puissance.

roît qu'il auroit été bien sûrement le premier dans Rome, s'il se fût contenté d'être encore un peu de temps le second, & s'il eût laissé consumer peu à peu la grande puissance de Cesar & fanner la gloire de ses grands exploits. Mais Cassius, homme bouillant & emporté & qui haïssoit beaucoup plus Cesar en particulier, qu'il ne haïssoit le Tyran en public, lui enflamma le courage, & lui fit précipiter ses desseins. Aussi disoit-on, *que Brutus haïssoit la Tyrannie, & que Cassius haïssoit le Tyran.* Et il prétendoit avoir contre lui de grands sujets de plainte; il se plaignoit sur-tout que Cesar lui avoit enlevé ses lions; car Cassius devant être Edile, avoit fait ramasser & mener à Megare quantité de lions pour les Jeux qu'il devoit donner au Peuple, & Cesar les ayant trouvés dans cette place, quand elle fut prise par Calenus, les retint pour lui. On dit que ces lions firent beaucoup de mal aux Megariens, car dans le moment que la Ville fut prise, ils ouvrirent les loges de ces animaux & leur ôterent leurs chaînes, afin qu'ils arrêtassent l'impetuosité des ennemis. Mais ces lions, au lieu d'aller contre les ennemis, se jetterent sur ces pauvres habitans, & comme ils fuyoient çà & là sans armes, ils les déchirerent, de sorte que ce spectacle fut si horrible, qu'il fit pitié même à leurs ennemis.

Plaintes de Cassius contre Cesar.

Cesar retint pour lui les lions que Cassius avoit ramassés pour ses jeux.

Grand desordre que ces lions lâchés firent dans Megare.

On prétend que ce fut la principale cause de la conspiration que Cassius trama contre Cesar. Mais on se trompe, car il est certain que Cassius avoit naturellement une haine & une antipathie invincible pour toute la race des Tyrans, comme il le donna à connoître étant encore enfant. Un jour qu'il étoit allé à l'école

Haine naturelle & antipathie mortelle de Cassius pour toute la race des Tyrans.

cole, où étoit aussi Faustus, fils de Sylla, celui-ci se mit à louer parmi ses camarades, & à élever la Monarchie de son pere. Cassius qui l'entendit, se leva de sa place, & alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs & les parens de Faustus vouloient poursuivre Cassius & demander reparation de cette injure, mais Pompée l'empêcha, & ayant fait venir les deux enfans devant lui, il leur demanda comment la chose s'étoit passée. Alors Cassius prenant la parole dit: *Allons, Faustus, di devant cet homme, si tu l'oses, ce qui m'a mis en colere contre toi, afin que je te couvre encore la joue.* Voilà quel étoit Cassius.

Cassius étant à l'école avec Faustus, fils de Sylla, lui donne deux soufflets.

Il le menace encore devant Pompée qui vouloit les accommoder.

Brutus étoit excité & aiguillonné tous les jours par les exhortations de ses amis, par des bruits de ville, par des Lettres qu'il recevoit, & par des écriteaux que les Citoyens affichoient pour le presser d'executer ce qu'il avoit projetté, car au bas de la statuë de l'ancien Brutus, celui de ses ancêtres qui avoit chassé les Rois, on trouva écrit, *Plût à Dieu que tu fusses en vie, Brutus!* Et une autre fois, *Où ès-tu, Brutus? Que n'ès-tu encore vivant?* Et le Tribunal même, sur lequel Brutus rendoit la Justice comme Preteur, se trouvoit tous les matins semé de billets où on avoit écrit, *Brutus, tu dors & tu n'ès pas veritablement Brutus.* Et la cause de tous ces écrits seditieux, c'étoient les flatteurs de Cesar, qui outre les honneurs excessifs qu'ils inventoient tous les jours pour lui, alloient la nuit mettre des diadêmes sur ses Statuës, dans l'esperance que par-là ils porteroient le Peuple à lui donner le titre de Roi, au lieu de celui de Dictateur, dont on l'avoit honoré. Mais il en

Brutus excité contre Cesar par ses amis, par des billets & par des écriteaux.

Les flatteurs de Cesar la cause de son malheur.

en arriva tout autrement, comme nous l'avons écrit en détail dans la Vie de Cesar.

Lorsque Cassius sonda ses amis pour les porter à conjurer contre Cesar, ils promirent tous, pourvu que Brutus fût le Chef de la conjuration. Car cet exploit ne demandoit pas tant la force & le courage, qu'il demandoit la reputation d'un homme tel que lui, [12] qui commenceroit le sacrifice, & qui par sa seule presence en assureroit la justice & la sainteté; que sans cela ils en auroient moins de courage dans l'execution, & après l'avoir executé, ils seroient plus exposés aux soupçons & aux reproches, parce que tout le monde penseroit que si l'action eût été belle & honnête, jamais Brutus n'auroit refusé d'y avoir part.

Belle preuve de la grande opinion qu'on avoit de Brutus.

Cassius, ayant trouvé ces raisons bonnes & valables, alla chercher Brutus, & ce fut la premiere fois qu'il lui parla depuis leur different. Après leur reconciliation & les premieres caresses, Cassius demanda à Brutus, *S'il n'avoit pas resolu de se trouver au Senat le jour des Calendes de Mars*, car il avoit entendu dire que ce jour-là les amis de Cesar devoient ouvrir la proposition de le declarer Roi. Brutus ayant répondu *qu'il ne s'y trouveroit point*; *Eh quoi*, repartit Cassius, *vous ne vous y trouverez point? Mais si on nous appelle? Alors*, ré-

Cassius va trouver Brutus.

Leur conversation.

12. *Qui commenceroit le sacrifice, & qui par sa seule presence en assureroit la justice & la sainteté.*] Rien n'est plus honorable pour Brutus, mais il faut déplorer ici l'illusion de l'Esprit humain, de croire que le meurtre de Cesar passeroit pour un acte plein de justice & de sainteté, parce que Brutus seroit complice.

13. *Mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie.*] C'est une idée pleine de force. Quelle éloquence il y a à considé-

répondit Brutus, *mon devoir sera de ne pas me taire, mais de m'y opposer de toutes mes forces & de mourir avant la perte de la liberté.* Cassius, encouragé par ces paroles, *Où est donc le Romain*, repartit-il, *qui souffrira que vous mouriez? Ne vous connoissez-vous plus vous-même, Brutus, & ignorez-vous qui vous êtes? Pensez-vous que ces écriteaux, dont votre Tribunal est tapissé tous les matins, viennent des Artisans & d'une vile populace, & qu'ils ne viennent pas plûtôt des premiers & des plus gens de bien de nos Citoyens? Ne vous y trompez point, des autres Preteurs ils en attendent des largesses, des Jeux & des combats de Gladiateurs;* [13] *mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie. Ils sont tous prêts à tout souffrir pour vous, pourvu que vous vous montriez tel que vous devez être, & qu'ils esperent que vous serez.* En finissant ces mots, il l'embrassa & le baisa. Et s'étant separés de cette maniere, ils allerent chacun de leur côté trouver leurs amis.

L'abolition de la Tyrannie, une dette de la maison de Brutus.

Il y avoit un certain Q. Ligarius, qui avoit été des amis de Pompée, & qui ayant été accusé devant Cesar d'avoir suivi son parti, avoit été absous par Cesar même. Mais étant beaucoup

siderer l'abolition de la Tyrannie faite par Junius Brutus, comme une dette qu'il avoit laissée à ses descendants, qui étoient obligés de l'acquitter. Tant qu'il y auroit un Brutus de cette famille, il devoit exterminer les Tyrans. Ce que Cassius dit ici, se doit étendre à tout; les actions de vertu que font les grands hommes sont autant de dettes qu'ils ont contractées pour leurs descendants qui doivent les acquitter en les imitant.

coup moins touché de reconnoissance pour son absolution, que plein de ressentiment pour le danger qu'il avoit couru, il étoit dans son coeur ennemi mortel de Cesar, & extrêmement attaché à Brutus. Celui-ci l'étant allé voir un jour qu'il étoit malade dans son lit, *Ah, Ligarius*, lui dit-il en entrant, *en quel temps êtes-vous malade!* A ces mots Ligarius se souleve, s'appuye sur le coude, & lui prenant la main, [14] *Mais Brutus*, lui dit-il, *si vous formez quelque entreprise digne de votre courage, je me porte bien.*

Ligarius ennemi mortel de Cesar, & attaché à Brutus.

Brutus va chez lui pour le gagner.

Beau mot de Ligarius à Brutus.

Dès ce moment, ils commencerent à sonder tous ceux qu'ils connoissoient, & auxquels ils avoient le plus de confiance, ils leur communiquoient leur secret, & ils choisissoient leurs complices, non seulement parmi leurs amis, mais parmi ceux qu'ils connoissoient les plus hardis, les plus déterminés, & les plus affermis dans le mépris de la mort. C'est pourquoi ils cacherent leur entreprise à Ciceron, quoique de tous leurs amis, ce fût celui sur l'affection & sur la fidelité duquel ils comptoient davantage. Mais ils craignoient que comme naturellement il manquoit d'audace, que l'âge lui avoit donné de plus la timide précaution des vieillards, & qu'il étoit accoûtumé à vouloir porter par ses raisonnemens chaque chose jusqu'au dernier degré de su-

Les Conjurés cachent leur entreprise à Ciceron, & pourquoi.

Ciceron avoit alors soixante-trois ans.

14. *Mais Brutus*, lui dit-il, *si vous formez quelque entreprise digne de votre courage, je me porte bien.*] C'est un beau mot, il seroit à souhaiter qu'il eût été dit pour une occasion plus louable, plus juste, & plus digne du courage d'un homme de bien. Mais c'est ainsi que doit parler tout homme de guerre. J'en connois qui étant très-malades un jour d'action, se sont pourtant bien por-

sureté, il n'émoussât la pointe de leur courage, & ne rallentît l'ardeur d'une entreprise, qui demandoit une prompte execution. Brutus negligea aussi de s'ouvrir à deux de ses meilleurs amis, à Statilius, Philosophe Epicurien, & à Favonius, l'émule & l'imitateur de Caton. Et la cause de cela fut qu'un jour s'entretenant & philosophant avec eux, il leur avoit jetté, pour les sonder, un propos qu'il avoit fait venir de fort loin, & par un long circuit. Favonius avoit répondu qu'une Guerre civile étoit mille fois pire que la Monarchie la plus injuste; & Statilius, que l'homme prudent & sage n'alloit point s'exposer à des dangers certains, & s'embrouiller d'affaires pour les ignorans & pour les fous. [15] Labeon, qui étoit present, combattit ces deux sentimens avec beaucoup de force. Mais Brutus n'en dit pas davantage, & ne voulut rien décider, comme trouvant encore cette matiere pleine de difficultés & de doutes.

Guerre civile mille fois pire que la Monarchie la plus injuste.

L'homme sage ne va point s'exposer à des dangers certains pour les fous.

Le lendemain il découvrit à Labeon tout leur dessein. Labeon y entra avec beaucoup d'ardeur, & il jugea qu'il étoit à propos de s'associer un autre Brutus, surnommé Albinus, qui veritablement n'étoit pas un homme de main, ni un homme courageux & ferme, mais il étoit fortifié d'un grand nombre de Gladiateurs, qu'il nourrissoit pour en donner des spectacles au Peuple, &

Labeon entre dans la conjuration.

Les Conjurés s'associent Brutus Albinus.

portés ce jour-là même; leur courage leur a tenu lieu de santé.

15. *Labeon, qui étoit present, combattit ces deux sentimens avec beaucoup de force.*] La Philosophie fournit en effet de bonnes raisons pour les combattre. Mais je voudrois bien que Plutarque nous eût rapporté celles que Labeon employa; car il est certain que les maximes de Statilius & de Favonius ne laissent pas d'être fortes.

& d'ailleurs il étoit fort bien auprès de Cesar. Cassius & Labeon lui en parlerent, & il ne leur répondit rien, mais il alla trouver Brutus en particulier, & ayant su de lui-même qu'il étoit le Chef des Conjurés, alors il s'engagea de bon cœur, & promit de les aider de tout son pouvoir; & la plûpart des autres & tous les meilleurs & les plus considerables, ce fut la seule reputation de Brutus qui les entraîna. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sans s'être liés par aucun serment, sans avoir ni donné ni reçu la foi sur les autels par des sacrifices, ils garderent tous si bien le secret, & celerent si religieusement l'entreprise sans en laisser échapper au dehors le moindre signe, que quoique les Dieux en avertissent par des prédictions, par des visions, par des prodiges, & par les signes des victimes, personne n'y ajoûta foi.

Secret extraordinairement gardé dans cette conjuration.

Les Dieux avertissent de la conjuration, par des signes & des prodiges.

Cependant Brutus, qui voyoit que c'étoit uniquement à lui que les plus nobles, les plus vertueux, & les plus magnanimes Personnages de Rome avoient attaché leur fortune, & qui envisageoit sans cesse la grandeur du peril auquel il les exposoit, tâchoit en public de contenir ses pensées en lui-même sans en rien faire paroître au dehors, & de composer si bien son esprit & son visage, qu'on ne pût appercevoir en lui la moindre agitation. Mais quand il étoit rentré chez lui, & sur-tout la nuit, il n'étoit plus le même, car tantôt ses inquietudes l'éveilloient en sursaut, tantôt se plongeant dans des raisonnemens profonds qui lui développoient les grandes difficultés de son entreprise, il s'agitoit sans cesse & se tourmentoit. Sa femme, qui étoit couchée près de

Attention de Brutus à composer son visage, & toutes ses actions.

Ses inquietudes & son agitation quand il étoit rentré chez lui.

Sa femme Porcie s'en apperçoit.

de lui, s'apperçut bien-tôt qu'il étoit plein d'un trouble extraordinaire, & qu'il rouloit dans sa tête quelque dessein difficile, hazardeux, & dont il avoit de la peine à démêler l'issuë.

Cette Dame, nommée Porcie, étoit, comme nous l'avons déja dit, fille de Caton. Brutus, qui étoit son neveu, l'avoit épousée toute jeune encore, quoiqu'elle fût déja veuve de Bibulus, & qu'elle eût de lui un petit enfant qui fut nommé Bibulus comme son pere, & dont on a encore aujourd'hui un petit Livre, qui est intitulé, *Memoires de Brutus*. Porcie, qui étoit savante dans la Philosophie, fort attachée à son mari, & d'une grandeur de courage accompagnée de prudence & de bon sens, ne voulut point demander à son mari son secret avant que d'avoir fait sur elle-même cette épreuve : elle prit un petit couteau, dont les Barbiers se servent pour faire les ongles, & ayant fait sortir de sa chambre ses femmes, elle se fit une profonde incision à la cuisse, de sorte qu'elle perdit beaucoup de sang, & que bien-tôt après elle tomba dans des douleurs très-vives & dans une fiévre très-violente avec de grands frissons.

Porcie veuve de Bibulus.

Son fils Bibulus, Auteur d'un Livre intitulé *Memoires de Brutus*.

Caractere de Porcie.

Essai qu'elle fait de sa constance.

Comme Brutus étoit dans de grandes alarmes, & se tourmentoit beaucoup pour cet accident, Porcie dans le fort de sa douleur, lui parla en ces termes : *Brutus, je suis fille de Caton, & je vous ai été donnée, non pour être seulement compagne de votre lit & de votre table, comme les concubines, mais pour partager avec vous vos biens & vos maux. De votre côté, vous ne m'avez jamais donné le moindre sujet de me plaindre de mon mariage, mais*

Discours de Porcie à Brutus.

Les femmes sont pour partager les biens & les maux avec leurs maris.

mais moi quelle preuve & quelle marque puis-je vous donner de mon amour & de ma reconnoissance, si je ne suis capable ni de supporter avec vous un accident fâcheux & secret, ni d'être votre confidente dans un dessein hazardeux qui demande de la fidelité & de la constance? Je sai bien qu'en général le naturel des femmes paroit trop foible pour porter comme il faut un secret. Mais, Brutus, [16] *la bonne éducation & le commerce des hommes sages & vertueux ont quelque pouvoir & quelque influence sur les mœurs. Et j'ai l'avantage d'être fille de Caton, & femme de Brutus. Cependant je ne me suis pas si fort reposée sur cela que je ne me sois encore défiée de moi-même. Mais presentement j'en suis sûre, & je sai que je suis invincible à la douleur.* En finissant ces mots, elle lui montre sa playe, & lui raconte l'essai qu'elle a fait. Brutus, étonné & ravi d'admiration, leve les mains au Ciel, & prie les Dieux, *qu'ils lui fassent la grace de réussir si bien dans son entreprise, qu'on le juge digne d'être le mari d'une femme telle que Porcie.* En même temps il la fit panser, & s'empressa à lui donner tous les soulagemens necessaires.

Le commerce des sages influe beaucoup sur les mœurs.

Admiration de Brutus pour la vertu de Porcie, & la priere qu'il fait aux Dieux.

Le jour ayant été indiqué pour la tenue du Senat, comme on étoit persuadé que Cesar ne manqueroit pas de s'y trouver, on étoit déja con-

16. *La bonne éducation & le commerce des hommes sages & vertueux ont quelque pouvoir & quelque influence sur les mœurs.*] Cela est indubitable; comme on se colore & on se hâle quand on est long-temps au Soleil, on prend de même quelque teinture de vertu dans le commerce des sages. C'est pourquoi Epictete disoit, *Au lieu de faire la cour à un vieillard riche, fais-la à un homme sage, ce commerce ne te fera point rougir, & tu ne te retireras jamais d'auprès de lui les mains vuides.* Nouv. Man. Liv. IV. Max. VII.

17. *Il leur paroissoit même que le lieu leur étoit presenté exprès*

convenu qu'ils executeroient ce jour-là leur entreprise. Car alors ils feroient tous ensemble, sans donner le moindre soupçon, & ils auroient avec eux tous les premiers & les plus gens de bien de la Ville, qui après l'action executée saisiroient avidement la liberté, & se joindroient à eux pour la défendre. [17] Il leur paroissoit même que le lieu leur étoit presenté exprès par la Providence, & qu'il n'y en avoit pas de plus propre à leur dessein, car c'étoit un des portiques qui sont autour du theatre, & dans lequel il y a une grande salle garnie de sieges tout à l'entour, au milieu de laquelle étoit la Statue de Pompée, que la Ville lui avoit élevée, lorsqu'il avoit orné & embelli ce quartier, en y faisant bâtir ce theatre & ces portiques.

La salle de Pompée regardée par les Conjurés comme un lieu présenté par la Providence pour le meurtre de Cesar.

Ce fut donc dans ce lieu-là que le Senat fut convoqué précisément pour le quinze de Mars, jour que les Romains appellent les *Ides*. De sorte qu'il sembloit que quelque Dieu amenoit là Cesar devant la Statuë de Pompée pour venger sa mort.

Le jour assigné étant venu, Brutus prit un poignard sous sa robe sans communiquer son dessein à personne qu'à sa femme seule, & se rendit au Senat. Tous les autres Conjurés s'assembloient chez Cassius [18] pour accompagner à la Place son fils, qui devoit prendre la robe

près par la Providence.] Que l'esprit de l'homme est incomprehensible! Ces Conjurés croyent que la Providence leur presente exprès, pour le meurtre de Cesar, la salle où est la Statue de Pompée, afin qu'il paroisse qu'elle venge le meurtre de Pompée sur Cesar. Ils croyent donc que Cesar va être puni d'un meurtre qu'il n'a pas fait, & ils vont en commettre un eux-mêmes. La Providence ne le vengera-t-elle point?

18. *Pour accompagner à la Place son fils, qui devoit prendre la robe virile.*] J'avois ainsi traduit à la lettre ce passa-

robe virile ce jour-là. De là ils entrerent tous ensemble dans le portique de Pompée, où ils attendirent Cesar, qui devoit arriver bien-tôt.

La force, la constance & la liberté d'esprit des Conjurés dans ce terrible moment.

[19] C'est-là que quelqu'un, qui auroit su le secret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la constance & la fermeté de ces hommes au milieu du plus grand de tous les dangers; car plusieurs d'entre eux en qualité de Preteurs étant obligés de donner audience, non seulement écoutoient avec douceur les parties, & entendoient leurs differens, comme s'ils n'avoient eu aucune autre affaire dans la tête, mais encore ils jugeoient très-exactement & rendoient des sentences très-précises & pleines de raison & de sens, y apportant toute leur application, comme ils auroient pu faire dans le temps le plus libre & le plus tranquille. Il y eut une des parties, qui ayant été condamnée & ne voulant pas payer, en appella à Cesar, & se mit à faire beaucoup de bruit, & à protester contre la sentence. Alors Brutus jettant les yeux sur les assistans, dit tout haut, *Cesar ne m'a jamais empêché & ne m'empêchera jamais de faire ce que les Loix demandent.*

Il parle ainsi pour les Conjurés.

Ce-

passage qui est très-clair dans le texte, *τὸν υἱὸν αὐτῦ τὸ καλύμενον ἀνδρεῖον ἱμάτιον ἀναλαμβάνοντα.* Mais m'étant souvenu que Plutarque dans la Vie d'Antoine appelle cette robe virile *τέλειον ἱμάτιον*, je m'imaginai, car la Critique est quelquefois visionaire, je m'imaginai, dis-je, qu'il falloit peut-être rétablir ici cette Epithete & lire ainsi tout le passage, *τὸν υἱὸν αὐτῦ τὸν καλύμενον Ανδρεῖον τέλειον ἱμάτιον ἀναλάμβανοντα*, *son fils appellé Andreus qui prenoit ce jour-là la robe virile*, & je mis à la marge ce mot *Andreus* pour me souvenir d'éclaircir ce fait, avant que de faire ma remarque & que de hazarder cette correction. Mais dans la suite n'ayant rien trouvé qui appuyât ma conjecture, ni qui prouvât que

le

Cependant il arriva fortuitement bien des choses capables de les déranger & de les troubler. La premiere & la plus dangereuse, c'est que Cesar tarda long-temps à venir, & qu'il n'arriva que le jour étant déja bien avancé, car n'ayant pu avoir les sacrifices favorables, il avoit été retenu dans sa maison par sa femme, & les Devins lui avoient défendu d'en sortir. La seconde, c'est que quelqu'un s'approcha de Casca, qui étoit un des Conjurés, & le prenant par la main, il lui dit à l'oreille, *Tu m'as bien caché ton secret, Casca, mais Brutus m'a tout découvert.* Comme Casca parut étonné, l'autre se mit à rire, & continuant, *Eh par quels moyens*, lui dit-il, *serois-tu devenu en si peu de temps assez riche pour briguer l'Edilité?* Ces paroles remirent Casca, qui d'abord trompé par l'ambiguïté de ses paroles, avoit été sur le point de lui découvrir tout le secret. Il arriva encore qu'un des Senateurs, nommé Popilius Lenas, salua plus affectueusement que de coûtume Brutus & Cassius, & s'étant approché d'eux, il leur dit tout bas: *Je prie les Dieux que vous acheviez heureusement ce que vous avez dans la pensée; mais hâ-*

Contretemps capables de déranger les Conjurés.

Casca sur le point de découvrir son secret sur un mot ambigu qu'on lui dit.

Mot de Popilius Lenas à Brutus & à Cassius.

le fils de Cassius fut appellé *Andreus*, je l'abandonnai, & ayant malheureusement oublié d'effacer ce mot de la marge, il s'est glissé de là dans le texte. Voilà la source de cette erreur qui paroît d'abord risible. Comme on ne reproche point à un Officier de guerre un échec aussi-tôt reparé que reçu, j'espere qu'on ne me reprochera pas une faute aussi-tôt reconnuë que faite, ou plutôt qui a été commise sans avoir été faite.

19. *C'est-là que quelqu'un, qui auroit su le secret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la constance & la fermeté de ces hommes.*] Le tour est fort adroit. Il est aisé d'y reconnoître les manieres d'Homere que Plutarque imite souvent sans qu'on y fasse attention.

hâtez-vous, car votre affaire n'est plus secrete; & ces paroles finies il les quitta, leur laissant un grand soupçon que la conjuration étoit découverte.

Dans ce moment Brutus vit un homme de sa maison qui accouroit & qui venoit lui apprendre que sa femme étoit mourante, car Porcie éperduë, pleine d'inquietude sur ce qui pouvoit arriver, & ne pouvant supporter le poids de ses chagrins & de ses transes, avoit toutes les peines du monde à se tenir chez elle, & au moindre bruit, au moindre cri qu'elle entendoit, elle tressailloit de frayeur, & forcenée comme les personnes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle sortoit dehors, interrogeant tous ceux qui venoient de la Place, leur demandant *Que fait Brutus?* & envoyant messages sur messages. Enfin l'affaire traînant en longueur à cause du retardement de Cesar, les forces du corps ne purent resister à une si longue détresse, elles s'affoiblirent & manquerent tout à coup, l'esprit étant accablé par la violente agitation où la tenoit cette terrible incertitude. Elle n'eut pas le temps de regagner sa chambre, car sa foiblesse l'obligea de s'asseoir près de la porte de sa maison, & là elle fut surprise d'une grande défaillance & d'un saisissement général qui la priva de tout sentiment; son visage changea entierement, ses yeux s'éteignirent, & elle perdit absolument la voix. Ses femmes, la voyant en cet état, se mirent à faire des cris & des hurlemens horribles, & les voisins étant accourus, dans un moment la Renommée eut répandu par-tout le bruit qu'elle étoit morte. Mais ayant bien-tôt rouvert les yeux à la lumiere,

Inquietude & allarme de Porcie.

Elle tombe en défaillance.

miere, & étant revenuë de sa pâmoison, ses femmes l'emporterent & la coucherent. Brutus à la nouvelle de sa mort fut fort troublé, comme on peut le croire, cependant il n'abandonna point ce qu'il avoit entrepris pour le bien public, & son affliction ne le porta point à se dérober pour aller chez lui.

Constance de Brutus sur le bruit de la mort de sa femme.

Déja on annonce que Cesar arrive en litiere. Comme il étoit alarmé des mauvais signes des victimes, qu'il avoit immolées, il avoit resolu de ne décider ce jour-là aucune affaire importante, mais de proroger le Senat sous prétexte de quelque indisposition. Quand il descendit de sa litiere, Popilius Lenas, le même qui un peu auparavant avoit dit à Brutus & à Cassius, *qu'il prioit les Dieux qu'ils réussissent dans leur entreprise*, s'empara de lui, & l'entretint fort long-temps. Cesar lui prêta l'oreille fort patiemment & avec beaucoup d'attention. Les Conjurés, car on peut leur donner ce nom, quoi qu'ils n'eussent point fait de serment, n'entendoient pas ce qu'il disoit, mais le soupçon, dont ils étoient prévenus sur ce que Lenas leur avoit dit, leur faisoit conjecturer que ce long entretien n'étoit qu'une declaration détaillée de tout leur complot. Ils en furent tous consternés, & se regardant les uns les autres, ils se donnerent comme un signal par l'air de leur visage, qu'il ne falloit pas attendre qu'on vînt les saisir au corps, mais qu'ils devoient se tuer eux-mêmes.

Cesar arrive au Senat, resolu de le proroger.

Longue conversation de Lenas avec Cesar, suspecte aux Conjurés.

Extrémité où leur desespoir pensa les porter contre eux-mêmes.

Déja Cassius & quelques autres portoient la main aux poignards qu'ils avoient sous leurs robes, & étoient prêts à les tirer, lorsque Brutus s'apperçut à la contenance de Lenas, qu'il

avoit plus l'air d'un homme qui prie avec beaucoup d'instance & de soûmission, que d'un homme qui accuse. Il ne dit pourtant rien, parce qu'il y avoit parmi eux beaucoup de gens qui n'étoient pas de la conspiration, mais par la gayeté de son visage il rassura Cassius, & un moment après Lenas ayant baisé la main de Cesar, se retira, faisant bien voir par-là que dans cette longue conversation il n'avoit parlé que pour lui, & de quelques affaires qui le regardoient.

Tout d'un coup Brutus se rassure & rassure Cassius.

Le Senat étant entré dans la salle où il étoit convoqué, tous les Conjurés entourerent la chaise de Cesar, comme ayant à lui parler, & l'on dit que Cassius tournant les yeux sur la Statuë de Pompée, l'appella à son secours comme si elle avoit du sentiment. [20] Trebonius attira Antoine à la porte, & l'entretint là long-temps pour l'amuser & le retenir dehors.

Les Conjurés entourent la chaise de Cesar avant qu'il soit entré.

Cassius, quoiqu'Epicurien, tourne les yeux sur la Statuë de Pompée, & l'appelle à son secours.

Quand Cesar entra, tout le Senat se leva pour lui faire honneur, & dès qu'il fut assis tous les Conjurés l'ayant environné, firent avancer Tullius Cimber, comme pour lui demander le rappel de son frere qui étoit exilé, & ils faisoient tous semblant d'appuyer sa cause en lui touchant les mains, & en lui baisant l'estomach & la tête. D'abord il voulut rejetter ces caresses & ces prieres trop importunes, mais

20. *Trebonius attira Antoine à la porte, & l'entretint là long-temps pour l'amuser & le retenir dehors,*] Dans la Vie de Cesar, il nous a dit qu'Antoine fut retenu dehors par Brutus Albinus; & ici il nous dit que ce fut par Trebonius. Voilà une contradiction bien manifeste, & qu'il est impossible de sauver. Plutarque s'est trompé dans la Vie de Cesar, & ici il rentre dans la verité. Tous les Historiens, qui ont écrit ce fait, témoignent que ce fut Trebonius qui re-

mais voyant qu'ils ne se rebutoient pas, il s'éleva contre eux, & voulut les repousser par la force. Alors Cimber lui prenant la robe avec ses deux mains, la retira de dessus ses épaules, & Casca, qui étoit justement derriere lui, tirant son poignard, le frappa le premier près de l'épaule, & lui fit une blessure qui n'étoit pas fort profonde; Cesar s'étant tourné, saisit la poignée du poignard qui l'avoit frappé, & s'écria en langage Romain, *Scelerat de Casca, que fais-tu?* Et Casca s'adressant à son frere, en langage Grec, l'appella à son secours. Cesar frappé par plusieurs mains regardoit tout autour pour repousser cette foule d'ennemis & pour se sauver. Dans ce moment il apperçut Brutus, qui levoit le poignard sur lui, alors quittant la main de Casca, qu'il tenoit encore & se couvrant la tête de sa robe, il abandonna son corps aux coups. Tous les Conjurés se jetterent en même temps sur lui, & comme ils le frappoient tous à la fois sans aucune précaution, ils se blesserent les uns les autres, jusques-là que Brutus, qui voulut aussi avoir part au meurtre, reçut une grande blessure à la main, & que tous les autres furent couverts de sang.

Casca frappe le premier Cesar.

Cesar saisit le poignard de Casca.

Cesar cesse de se défendre dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui.

Les Conjurés en frappant tous ensemble se blessent les uns les autres.

Cesar ayant été tué de cette maniere, Brutus s'avança au milieu de la salle, & voulut par-

retint Antoine à la porte. Et Ciceron plus digne encore d'être cru que tous ces Historiens, le rapporte formellement dans sa II Philippique, lorsqu'adressant la parole à Antoine lui-même, il lui dit, *Quum interficeretur Cæsar, tum te à Trebonio vidimus sevocari.* Et dans la Philippique XIII. *Sceleratum Trebonium! Quo scelere nisi quod te Idibus Martiis à debita tibi peste seduxit.* Voulant dire qu'Antoine ne meritoit pas moins d'être tué que Cesar.

parler pour justifier l'action, & pour arrêter & encourager le Senat; mais tous les Senateurs effrayés prirent la fuite en grand desordre, se jettant en foule à la porte, & s'entrepoussant avec beaucoup de confusion & de tumulte; sans que personne les pressât, ni les poursuivît, car il avoit été resolu qu'on ne tueroit que Cesar, & qu'on ne feroit qu'appeller tout le monde à la liberté.

Les Senateurs effrayés prennent la fuite.

Au commencement quand on délibera sur cette conjuration, tous les autres furent d'avis qu'avec Cesar il falloit aussi tuer Antoine, parce qu'il étoit homme insolent, hautain, ami de la Monarchie, qu'en hantant le Soldat & se familiarisant avec lui il avoit acquis beaucoup de credit & d'autorité dans les troupes, & sur-tout parce qu'étant naturellement audacieux & plein d'ambition, il étoit encore fortifié par la dignité de Consul, se trouvant alors Collegue de Cesar. Mais Brutus s'opposa à cet avis, se fondant premierement sur la justice qui seroit violée, & en second lieu leur donnant quelque esperance de changement du côté d'Antoine; car il ne desesperoit pas qu'ayant naturellement le cœur grand & étant ambitieux & avide de gloire, quand il se verroit défait de Cesar, il ne voulût aussi aider sa patrie à recouvrer la liberté, enflammé par leur exemple d'une noble émulation pour tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus honnête. Par ces raisons Brutus sauva la vie à Antoine, qui le jour du meurtre, pendant que l'effroi regnoit par-tout, se déguisa sous l'habit d'un homme du Peuple, & prit la fuite.

Les Conjurés étoient d'avis de tuer aussi Antoine, leurs raisons.

Brutus s'opposa seul à cet avis, & sauva la vie à Antoine.

Antoine prend la fuite sous l'habit d'un homme du Peuple.

Brutus & ses complices se retirerent d'abord au

au Capitole les mains sanglantes, & montrant leurs poignards nuds, & ils appelloient les Citoyens à embrasser la liberté. D'abord ce ne fut dans toutes les ruës que des cris & des allées & venuës de gens qui au premier bruit de ce meurtre couroient à l'avanture sans aucun dessein formé, ce qui augmenta encore l'effroi & le tumulte.. Mais quand on vit qu'on ne tuoit personne, & qu'on ne touchoit pas même aux choses les plus exposées au pillage, alors les Senateurs & grand nombre d'autres Citoyens reprenant courage, monterent au Capitole, & allerent trouver les Conjurés.

Brutus fait un grand discours au Peuple accouru au Capitole.

Tout le Peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un grand discours pour gagner ses bonnes graces & pour lui rendre raison de ce qu'ils venoient d'executer. Le Peuple l'ayant entendu se mit à les louer & à leur crier qu'ils descendissent du Capitole. Encouragés par ces cris, ils descendent avec assurance dans la Place. Tout le Peuple les suit en foule; Brutus marche à la tête, au milieu des plus considerables & des plus illustres des Citoyens qui l'environnent, l'accompagnant honorablement, & qui le menent du Capitole jusqu'à la Tribune. A cette vue la populace, quoi que ce fût une tourbe de gens ramassés & tout prêts à exciter une revolte, craignit & respecta la presence de Brutus, & attendit modestement & dans le silence ce qui arriveroit.

Les Conjurés descendent du Capitole dans la Place.

Le Peuple fait connoître que le meurtre de Cesar lui avoit déplu.

Brutus s'étant avancé, tout le monde lui donnoit une paisible audience, mais ils firent bientôt voir combien l'action leur avoit déplu, car Cinna ayant commencé à parler & à accuser Cesar, ils entrerent dans une furieuse colere & l'accablerent d'injures, de sorte que les

Les Conjurés se retirent encore au Capitole. Conjurés se retirerent encore au Capitole; & Brutus, qui craignoit d'y être assiegé, renvoya les principaux de ceux qui étoient montés avec lui, trouvant qu'il n'étoit pas juste que ceux qui n'avoient point eu part à l'action, partageassent le danger.

Le Senat se rassemble le lendemain dans le Temple de la Terre. Antoine, Plancus & Ciceron proposent de dresser un Edit de pacification. Le Senat donne un Edit très-honorable aux Conjurés. Cependant le Senat s'étant assemblé le lendemain dans le Temple de la Terre, & Antoine, Plancus & Ciceron ayant proposé de dresser un Edit de pacification, & d'accorder une amnistie générale, le Senat ordonna, non seulement une sûreté & une impunité entiere pour les Conjurés, mais il ajoûta que les Consuls donneroient leur avis sur les honneurs qu'on devoit leur decerner. Celà étant arrêté & passé, le Senat se leva; Antoine envoya sur l'heure même son fils en ôtage au Capitole, & Brutus en descendit avec ses compagnons. Dès qu'ils furent ensemble ce ne furent que caresses & embrassades. Antoine donna à souper à Cassius, & Lepidus à Brutus. Tous les autres Conjurés furent menés souper de même chez leurs amis.

Le Senat se rassemble, & fait de grands honneurs à Antoine. Le lendemain à la pointe du jour le Senat s'étant encore assemblé, fit de grands honneurs à Antoine sur ce qu'il avoit si sagement éteint les premiers feux d'une guerre civile. Ensuite on donna de grandes louanges à Brutus, & enfin on fit la distribution des Provinces. On fait la distribution des Provinces aux Conjurés. On decerna l'Isle de Crete à Brutus, l'Afrique à Cassius, à Trebonius l'Asie, la Bithynie à Cimber, & on donna à l'autre Brutus la Gaule autour du Po. A Brutus Albinus.

Cela fait, il fut question du Testament de Cesar & de la maniere dont on devoit faire ses funerailles. Antoine, qui étoit present, fut d'a-

d'avis qu'on devoit lire son Testament en public, & que ses funerailles devoient se faire à la vuë de tout le monde, & être très-honorables, de peur que si on les faisoit à la dérobée, & sans les honneurs qui lui étoient dûs, cela n'irritât le Peuple: Mais Cassius s'y opposa de tout son pouvoir: Brutus ceda à Antoine, & se rangea de son parti, en quoi il paroît qu'il fit une seconde faute. La premiere fut qu'il épargna Antoine, & que par-là, il conserva & fortifia contre la ligue un ennemi très-puissant & très-dangereux, & la seconde fut sur ces funerailles, en souffrant qu'on les fit comme Antoine l'avoit proposé, ce qui pensa tout perdre. Car premierement Cesar ayant donné par son Testament soixante & quinze drachmes à chaque Citoyen, & ayant legué au Peuple ses jardins, qu'il avoit au-delà du Tibre, où est presentement le Temple de la Fortune, à la lecture de ces dispositions tous les Citoyens sentirent pour lui une affection très-violente & un regret infini de sa mort. Ensuite le corps ayant été porté au milieu de la Place, Antoine, qui fit l'éloge funebre, comme c'étoit la coûtume, voyant le Peuple fort ému par son discours, il le précipita dans un excès de compassion, car il prit la robe de Cesar toute sanglante, & la déployant aux yeux de la populace, il lui montra tous les coups dont elle étoit percée, & par-là le grand nombre de blessures que Cesar avoit reçues sur son corps. Alors il n'y eut plus ni ordre ni discipline. Les uns crioient qu'il falloit tuer ces meurtriers; les autres, [41] comme on avoit

Differens avis sur la maniere dont on devoit faire les funerailles de Cesar.

Deux grosses fautes de Brutus.

Plutarque parle ainsi par rapport aux vues de Brutus.

Trente sept livres dix sols.

Antoine fait l'Oraison funebre de Cesar, terrible effet de son discours, & de ces funerailles faites en public.

[41] *Comme on avoit déja fait au Convoi de Clodius.*] Plutarque n'a-

avoit déja fait au Convoi de Clodius le seditieux harangueur du Peuple, allerent prendre dans les boutiques, qui étoient autour de la Place, les bancs, les sieges & les tables, & les entassant, ils en éleverent un grand bucher, y placerent le mort & le brûlerent au milieu de plusieurs Temples & de plusieurs lieux d'asyle inviolables & sacrés. Quand le bucher fut bien allumé, chacun s'en approcha de son côté, & en tira des tisons ardens avec lesquels ils coururent tous à la maison des meurtriers pour y mettre le feu. Mais comme ils s'étoient déja munis & fortifiés contre cette attaque, ils repousserent ce danger.

Bucher fait à Cesar des bancs, des sieges & des tables des boutiques.

Il y avoit un Poëte, nommé Cinna, qui n'avoit eu aucune part à la Conjuration, & qui au contraire étoit ami de Cesar. Ce Cinna eut la veille ce songe: Il lui sembla que Cesar le prioit à souper, qu'il le refusoit, & que Cesar le pressa tant, & lui fit tant de violence, qu'enfin le prenant par la main il l'emmena & le conduisit dans un lieu vaste & ténébreux, où il le suivit malgré lui & dans un saisissement horrible. Cette vision l'inquieta si fort qu'il en eut la fiévre toute la nuit. Malgré cela le matin, comme on emportoit le corps de Cesar, il eut honte de ne pas se trouver à son convoi, se leva pour y aller, & se mêla parmi la foule dans le moment que le Peuple étoit le plus emporté & le plus aigri. Dès qu'on le vit, on le prit pour cet autre Cin-

Songe du Poëte C. Helvius Cinna.

L'accomplissement de ce songe. Cinna mis en pieces par le Peuple.

n'ayant point parlé de la mort de Clodius n'a pu nous apprendre ce qui se passa à ses funerailles. C'est le seul endroit où il soit parlé de cette particularité, au moins je ne me souviens pas d'en avoir rien lû ailleurs. Si l'on ne [illegible] le peuple, on s'étonneroit qu'il ait fait pour ce fo-

Cinna qui tout recemment avoit dit mille injures à Cesar en pleine assemblée; & le Peuple se jettant sur lui le mit en pieces.

Brutus & ses complices, craignant un pareil sort, sur-tout après le changement d'Antoine, sortirent de la Ville & demeurerent quelque temps à Antium pour retourner à Rome [22] dès que la premiere fougue de cet emportement seroit calmée, ce qu'ils esperoient bien-tôt d'une multitude, dont tous les mouvemens sont toûjours fort prompts, & qui n'a jamais de tenuë. D'ailleurs ils avoient pour eux le Senat, qui, quoiqu'il n'eût fait aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna, avoit poursuivi & fait prendre ceux qui avec des tisons ardens étoient allés pour brûler leurs maisons. Déja même le Peuple, fâché contre Antoine, qui tranchoit du Monarque, & faisoit toutes choses avec un pouvoir absolu, desiroit Brutus, & s'attendoit qu'il viendroit bien-tôt en personne leur donner les Jeux qu'il leur devoit en qualité de Preteur. Mais Brutus, ayant été averti que plusieurs des Soldats Veterans, qui avoient servi sous Cesar, & reçu de lui des terres & des maisons, lui dressoient des embûches pour le tuer, & qu'ils se glissoient dans la Ville par petits pelotons, il n'osa y retourner. Son absence n'empêcha pas que le Peuple n'eût les Jeux qu'il lui devoit, rien n'y fut épargné, & ils furent d'une très-grande magnificence, car ayant fait acheter de tous côtés plusieurs bêtes étran-

Brutus & ses complices sortent de Rome, & s'arrêtent pour quelque temps à Antium.

Le Senat ne fit aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna.

Les Veterans dressent des embûches à Brutus pour venger Cesar.

seditieux ce qu'il fait ici pour ce grand homme.

22. *Dès que la premiere fougue de cet emportement seroit calmée.*] Au lieu de παρανθῇ du texte, il faut lire comme dans un MS. μαρανθῇ; & dans la ligne suivante il faut lire φαρομένοις, au lieu de φερομένοις.

étranges, [23] il voulut qu'on n'en donnât, ni qu'on n'en reservât aucune, mais qu'elles fussent toutes employées à ses Jeux. Il alla même en personne jusqu'à Naples pour parler à des Comediens, à des Farceurs, & autres tels Ministres du Dieu Bacchus, & pour les engager. Et voulant avoir à quelque prix que ce fût, un Comedien, nommé Canutius, qui avoit beaucoup de reputation dans son Art, il écrivit à ses amis & les pria instamment de ne rien oublier pour lui persuader de venir; car il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs. Il écrivit aussi à Ciceron qu'il falloit absolument qu'il assistât à ses Jeux, & il l'en pressoit avec de grandes instances.

Brutus absent donne de magnifiques Jeux au Peuple.

Les soins qu'il se donne pour cela.

Canutius Comedien Grec de grande reputation.

Arrivée du jeune Octave, qui fut appellé Cesar Auguste.

Comme les affaires étoient en cet état, voici un nouveau changement par l'arrivée du jeune Octave. Il étoit fils de la Niece de Jule Cesar qui l'avoit adopté & déclaré son heritier par son Testament. Il étudioit à Apollonie quand César fut tué, & il l'attendoit là pour le suivre à la guerre qu'il avoit résolu d'aller faire aux Parthes. Mais dès qu'il eut appris ce meurtre, il partit pour Rome. Et prenant d'abord le nom de Cesar pour commencer à gagner par-là le Peuple, & distribuant à tous les Citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, il excita des factions contre Antoine, & à force d'argent il attira & assembla un grand nombre de Veterans, qui avoient servi sous Cesar. Ciceron s'étant aussi declaré pour lui à cause de la haine qu'il avoit pour Antoine, Brutus l'en reprit très-aigrement, & lui écrivit pour lui repro-

Il distribue à tous les Citoyens l'argent que Cesar lui avoit laissé.

Ciceron se declare pour le jeune Cesar.

23. *Il voulut qu'on n'en donnât aucune.*] Car ceux qui don-

procher *qu'il ne redoutoit nullement un Maître, mais qu'il craignoit seulement un Maître qui le haïssoit, & qu'il ne cherchoit qu'à ménager une servitude douce & humaine, en écrivant & disant par-tout que le jeune Cesar étoit doux & humain: mais*, ajoûtoit-il, *nos ancêtres n'ont jamais pû supporter des Maîtres, quelque doux qu'ils ayent été.* Et il l'assuroit *que pour lui jusqu'à ce moment il n'avoit déterminé ni de faire la paix, ni de faire la guerre, mais qu'il étoit fortement resolu de ne se rendre jamais esclave, quelque chose qui pût arriver, & qu'il étoit fort étonné de voir Ciceron craindre une guerre civile, parce qu'elle est pleine de dangers, & ne pas craindre une paix honteuse & indigne, & ne demander d'autre recompense pour avoir chassé Antoine de la Tyrannie, que d'établir Cesar Tyran.* Tel étoit Brutus dans les premieres Lettres qu'il écrivoit.

Lettre de Brutus à Ciceron.

Les anciens Romains ne pouvoient souffrir des Maîtres quelque doux qu'ils fussent.

Déja tout le Peuple Romain étoit partagé, les uns prenoient le parti de Cesar, & les autres embrassoient celui d'Antoine, & les Armées étoient à l'encan comme sous un Crieur public au plus offrant & dernier encherisseur. Brutus desesperant donc de ses affaires, resolut de quitter l'Italie, & ayant traversé par terre toute la Lucanie, il se rendit à Elée, qui est sur le bord de la mer. Porcie, devant en partir pour s'en retourner à Rome, tâchoit de cacher la douleur qu'elle avoit de se separer de son mari, mais un Tableau la trahit, quoiqu'elle eût d'ailleurs beaucoup de courage. Le sujet de ce Tableau étoit tiré de l'Histoire des Grecs, c'étoit

Le Peuple Romain partagé entre Cesar & Antoine.

Ville de la Lucanie sur la côte de la mer.

donnoient les Jeux faisoient quelquefois de ces liberalités, ce qui diminuoit d'autant le plaisir du Peuple.

Dans Elée, il y avoit un Tableau de l'Adieu d'Hector & d'Andromaque.

Porcie est frappée de ce Tableau qui lui represente l'image de son malheur.

[24] c'étoit l'Adieu d'Hector & d'Andromaque, qui recevoit de ses mains son fils Astyanax & qui avoit les yeux attachés sur ce cher mari. Porcie, ayant vû ce Tableau, l'image de son malheur la frappa, & la fit fondre en larmes. Et comme elle ne pouvoit s'en détacher, elle alla plusieurs fois dans le même jour le regarder & se rassasier de pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, la voyant en cet état, se mit à prononcer les paroles qu'Andromaque dit à Hector dans Homere, *Mon cher Hector, vous me tenez lieu de pere, de mère, de freres; toutes mes tendresses sont réunies dans un si cher époux*. Et Brutus souriant, *Mais je ne saurois*, dit-il, *adresser à Porcie les mêmes paroles qu'Hector adresse à Andromaque: Retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines, & distribuez à vos femmes leur ouvrage; car la foiblesse naturelle de son corps l'empêche bien d'égaler les exploits, dont nous sommes capables, mais par sa fermeté & par son courage elle ne combattra pas pour sa patrie moins genereusement que nous*. C'est une particularité que l'on sait de Bibulus, fils de Porcie, qui la rapporte dans les Memoires qu'il a composés.

Dans le VI. liv. de l'Iliade.

Brutus en continuant le passage d'Homere, donne un grand éloge à Porcie.

Brutus va Athenes, où il est honorablement reçu.

Il alloit tous les jours entendre les Philosophes.

Brutus partit d'Elée, & fit voile vers Athenes; le Peuple le reçut avec toutes les marques d'une veritable affection, & avec des acclamations très-grandes, & fit en son honneur les plus beaux Decrets, & il alla loger chez un de ses anciens hôtes. Tous les jours il alloit entendre Theomneste, Philosophe Académicien, & Cratippe, qui suivoit la Secte Peripateticienne,

24. *C'étoit l'Adieu d'Hector & d'Andromaque*]. Amiot a fort maltraité cet endroit en traduisant: *comment Andromaque accompagnoit son Mary Hector ainsi qu'il sortoit de la ville*

ne, & philosophant avec eux il paroissoit être dans un profond loisir, & n'avoir aucune affaire, & cependant il faisoit tous ses préparatifs pour la guerre sans donner le moindre soupçon. Il envoya en Macedoine Herostrate pour pratiquer ceux qui commandoient les troupes dans ce païs-là, & prit avec lui tous les jeunes gens qui étoient venus de Rome pour étudier à Athenes, du nombre desquels étoit le fils de Ciceron, qu'il louë extraordinairement, disant que *soit qu'il veillât ou qu'il dormît, c'étoit une chose admirable de voir combien il étoit fier, & ennemi des Tyrans.*

Il faisoit secretement tous ses préparatifs pour la guerre.

Il emmene avec lui tous les jeunes Romains qui étudioient à Athenes.

Eloge que Brutus fait du fils de Ciceron.

Dès qu'il eut commencé à s'entremettre des affaires à visage découvert, il reçut avis que quelques vaisseaux Romains chargés de richesses venoient d'Asie, & que le Capitaine, qui les commandoit, très-honnête homme & son ami particulier, leur faisoit tenir la route d'Athenes; il alla au devant & le rencontra près de la Ville de Caryste sur la côte de l'Eubée. Là s'étant abouché avec lui, il lui persuada de lui remettre ses vaisseaux, & les ayant reçus il le traita magnifiquement à souper, car même il se rencontra par hazard que c'étoit la fête de Brutus, le propre jour de sa naissance.

Brutus persuade à un Capitaine de lui remettre les vaisseaux qu'il ramenoit d'Asie chargés de richesses.

Quand ils furent à table & qu'ils eurent commencé à boire, on fit d'abord des libations en l'honneur de la victoire de Brutus & de la liberté des Romains, & Brutus voulant engager & fortifier encore plus ses convives, demanda une plus grande coupe, & l'ayant prise pleine de vin, il [25] prononça

ville de Troyes. Il fait bien voir par-là qu'Homere lui étoit inconnu.

25. *Prononça sans aucun sujet apparent ce vers que Patrocle dit*

Brutus prononce à table un vers d'Homere, qui fut le présage de son malheur. Dans le XVI. liv. de l'Iliade.

ça sans aucun sujet apparent ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant, *Mais le fils de Latone, secondé par mon cruel destin, m'a ôté la vie.* Les Historiens ajoûtent à cette particularité qu'à la journée de Philippes, quand il sortit de sa tente pour le dernier combat, il donna à ses Soldats pour mot *Apollon.* C'est pourquoi ils prétendent que ce vers, qu'il prononça, fut un présage du malheur qui lui arriva à cette bataille.

Deux cens cinquante mille livres.

Quelques jours après ce repas Antistius lui délivra cinq cens mille drachmes de l'argent qu'il conduisoit en Italie. Tous les Soldats qui restoient de l'Armée de Pompée, & qui étoient encore errants dans la Thessalie, se rendirent de très-bon coeur auprès de lui. Il enleva à Cinna cinq cens chevaux qu'il menoit à Dolabella en Asie, & s'étant rendu par mer à la Ville de Demetriade, d'où on enlevoit pour Antoine une grande quantité d'armes, que Jule Cesar avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius, Préteur de la Macedoine, lui ayant remis son Gouvernement, & tous les Rois, Princes & Potentats des environs s'étant ligués avec lui, & lui ayant donné toutes leurs forces, il eut nouvelles que Caius Antonius, frere d'Antoine, étoit parti d'Italie, & venoit à Epidamne & à Apollonie, pour joindre les troupes que Gabinius y tenoit assemblées. Mais Brutus, vou-

Brutus enleve à Cinna cinq cens chevaux.

Il se rend maître des armes que Cesar avoit fait faire à Demetriade pour la guerre des Parthes.

Hortensius lui remet la Macédoine.

Plusieurs Rois & Princes se liguent avec lui.

dit à Hector en mourant.] Plutarque veut dire que Brutus avoit prononcé ce vers tout d'un coup sans l'avoir amené par aucune chose précedente qui le fondât. Mais il ne faut pas s'imaginer que Brutus prononçât ce vers sans sujet & sans aucune vue. On buvoit à la Liberté des Romains, cette liberté étoit le fruit de la mort de Cesar, & comme Bru-

voulant le prévenir & lui enlever ces troupes avant son arrivée, fit d'abord prendre les armes à ceux qu'il avoit avec lui, & marcha par des lieux raboteux & difficiles pendant une neige affreuse, & fit tant de diligence, qu'il laissa fort loin derriere lui ses sommiers, qui portoient ses vivres. Etant arrivé devant les murailles d'Epidamne, le travail & le froid, qu'il avoit endurés, lui causerent une maladie, qu'on appelle *Boulimie*, & qui arrive assez ordinairement aux hommes & aux bêtes qui ont beaucoup fatigué, sur-tout dans un temps de neige, soit que la chaleur naturelle renfermée au dedans par le froid du dehors, & par la condensité des pores, consume très-promptement toute la nourriture, ou que la vapeur subtile & perçante de la neige fonduë penetrant le corps en chasse la chaleur naturelle, qu'elle dissipe au dehors. Car il semble que c'est cette chaleur éteinte par le froid qu'elle rencontre en sortant sur la superficie du corps, qui fait les sueurs qui arrivent dans cette maladie. Mais c'est de quoi nous avons écrit plus amplement dans un autre Traité.

Il marche par un temps de neige pour enlever les troupes que Gabinius commandoit à Epidamne.

Il tombe dans la maladie appellée *Boulimie*.

La cause de cette maladie.

Dans le VI. liv. des Propos de table, quest. VIII.

Brutus étant donc tombé dans une grande défaillance, & personne dans son camp n'ayant pas la moindre chose à lui donner à manger, ses gens furent obligés de recourir à leurs ennemis, & s'étant approchés des portes, ils demanderent aux Gardes un peu de pain. Ces Gar-

Les gens de Brutus ont recours aux ennemis pour avoir dequoi lui donner à manger.

Brutus avoit l'idée toute occupée de cette mort, il dit ce vers d'Homere pour faire entendre qu'en commettant ce meurtre il avoit prêté sa main à Apollon & à la cruelle destinée de ce Prince, & que c'étoient les Dieux & le Destin qui l'avoient tué. Mais ce vers, qu'il appliquoit à la mort de Cesar, devint par l'évenement le présage de la sienne.

Gardes, ayant appris l'accident arrivé à Brutus, allerent eux-mêmes lui porter à manger & à boire. En reconnoiſſance de cette généroſité, Brutus, devenu maître de la Ville, traita avec beaucoup d'humanité, non ſeulement ces Gardes, mais encore tous les autres pour l'amour d'eux.

Reconnoiſſance & humanité de Brutus.

Caius Antonius s'étant jetté dans Apollonie, manda à toutes les troupes, qui étoient aux environs, de l'y venir trouver. Mais quand il vit qu'au contraire elles alloient ſe rendre à Brutus, & que ceux d'Apollonie même étoient fort portés pour lui, il abandonna la Ville, & ſe retira à Buthrote, après avoir perdu en chemin trois Cohortes qui furent taillées en pieces par Brutus. Enſuite il voulut forcer quelques poſtes que les troupes de Brutus avoient occupés autour de Billis, & ayant engagé un grand combat avec le jeune Ciceron, il fut battu; car Brutus ſe ſervoit du fils de Ciceron comme d'un grand Capitaine, & eut des ſuccès conſiderables par ſon moyen.

Caius Antonius ſe jette dans Apollonie & eſt obligé d'en ſortir.

Il ſe retire à Buthrote, & perd en chemin trois Cohortes que Brutus taille en pieces.

Il eſt encore battu par le fils de Ciceron.

A quelques jours de là Brutus ayant ſurpris Caius Antonius dans des lieux pleins de marais, & fort éloigné de ſa retraite, il ne voulut pas qu'on le chargeât, mais il l'enveloppa avec ſa Cavalerie, & ordonna à ſes gens d'épargner des troupes, qui ſeroient bien-tôt pour eux, ce qui arriva, car elles ſe rendirent avec leur Général, de ſorte que Brutus avoit déja ſous ſes ordres un aſſez bon corps d'Armée. Il retint donc long-temps auprès de lui Caius Antonius, le laiſſant joüir de tous ſes honneurs, car il lui laiſſa même les enſeignes de ſa dignité de Commandant, quoique pluſieurs, & Ciceron même, lui écriviſſent de Rome, & le preſ-

Brutus force Caius Antonius à ſe rendre à lui avec ſes troupes.

Honneur que Brutus lui fait.

On écrit de Rome à Brutus pour le

pressassent de le faire mourir. Mais voyant enfin qu'il commençoit à pratiquer sourdement les Capitaines, & qu'il ne cherchoit qu'à faire quelque remuëment, il le mit dans une de ses Galeres, où il le fit garder fort étroitement. Les Soldats, qu'il avoit corrompus, s'étant retirés à Apollonié, écrivirent à Brutus qu'il n'avoit qu'à y venir, & qu'ils rentreroient dans leur devoir; mais Brutus leur manda *que ce n'étoit pas la coûtume de leurs ancêtres que le Général allât trouver les Soldats rebelles; qu'il falloit que ces Soldats se rendissent auprès de leur Général, & que par leurs soumissions ils desarmassent sa colere.* Ils se rendirent donc auprès de lui, eurent recours aux prieres, & il leur pardonna.

Pressé de faire mourir Caius Antonius.

Il se contente de le mettre en prison dans une de ses Galeres.

Réponse de Brutus à des Soldats rebelles qui l'appelloient pour rentrer dans le devoir.

Comme il étoit sur le point de passer en Asie, il reçut les nouvelles du changement qui étoit arrivé à Rome. Le jeune Cesar étoit soûtenu & fortifié contre Antoine par le Senat. Mais ayant chassé Antoine de l'Italie, il étoit devenu formidable, car il demandoit le Consulat contre les Loix, & entretenoit de grandes Armées, dont la Ville n'avoit aucun besoin. Et comme il voyoit que le Senat supportoit avec peine son agrandissement, qu'il jettoit déja les yeux sur Brutus, & qu'il lui decernoit de nouveaux Gouvernemens, & lui confirmoit ceux qu'il avoit déja, il avoit commencé à craindre lui-même, & avoit envoyé offrir à Antoine son amitié, & ayant comme investi Rome avec ses troupes, il s'étoit fait donner le Consulat, n'étant encore qu'à peine dans son adolescence, car il n'étoit que dans sa vingtiéme année, comme il l'écrit lui-même dans ses Commentaires. En même temps il avoit

Changement qui étoit arrivé à Rome depuis le depart de Brutus.

Le jeune Cesar se fait donner le Consulat à l'âge de XX. ans.

Ses Commentaires.

Il appelle en Justice Brutus & ses complices pour le meurtre de Cesar.

avoit appellé en Justice Brutus & ses complices pour avoir tué le premier & le plus grand Personnage de Rome, & celui qui étoit dans les plus grandes dignités, & cela sans aucune forme de justice, & il avoit chargé Lucius Cornificius de l'accusation de Brutus, & Agrippa de celle de Cassius. Et comme les accusés n'avoient pas comparu, ils avoient été condamnés par contumace, les Juges ayant été forcés de donner leurs suffrages sans autre délai. On dit aussi que lorsque le Heraut avoit appellé Brutus à haute voix de dessus la Tribune, selon la coûtume, l'ajournant à comparoître devant ses Juges, le Peuple avoit gemi manifestement, que les gens de bien avoient baissé la tête sans oser dire un seul mot, & qu'on avoit vû Publius Silicius verser des larmes, ce qui dans la suite le fit comprendre parmi les proscrits. Après quoi Cesar, Lepidus & Antoine s'étant raccommodés & ayant fait entre eux cette fameuse Ligue si connuë sous le nom de Triumvirat, ils avoient partagé les Provinces, & fait cette horrible proscription de deux cens Citoyens, dont ils mirent la tête à prix. Ciceron fut du nombre de ceux qui perirent en cette occasion.

Les accusés sont condamnés par contumace.

Dion l'appelle Silicius Coronas.

Triumvirat de Cesar, Lepidus & Antoine.

Ces nouvelles ayant donc été portées en Macedoine, Brutus, forcé d'imiter cette barbarie, écrivit à Hortensius de faire mourir Caius

Brutus écrit à Hortensius de faire mourir C.

26. *Et Brutus dit publiquement qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit causé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de sa mort même.*] Car la mort de Ciceron, sur-tout à l'âge de LXIV. ans, étoit un accident ordinaire dont on pouvoit & on devoit se consoler; mais il n'y avoit rien de plus honteux ni de plus déplorable que cette ligue horrible qui l'avoit causée, & sous laquelle tout l'Em-

Caius Antonius pour venger la mort de Ciceron, & celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit son ami, & l'autre son proche parent. Celà fut cause que dans la suite Antoine, ayant fait prisonnier Hortensius à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frere. [26] Et Brutus dit publiquement, *qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit causé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de sa mort même, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de blâmer ses amis de Rome de ce qu'ils se rendoient esclaves plus par leur faute que par celle des Tyrans, [27] & qu'ils avoient la lâcheté de voir & de souffrir des choses dont le seul recit auroit dû leur être insupportable & leur faire horreur.*

Antonius par represailles.

Antoine égorge Hortensius sur le tombeau de son frere.

Beau mot de Brutus.

Quand il fut passé en Asie avec son Armée, qui étoit déja fort nombreuse & en très-bon état, il donna ordre qu'on assemblât une grande Flotte sur la côte de Bithynie & au Port de Cyzique, & cependant il alla par terre, calmant les Villes & donnant audience aux Princes & aux Gouverneurs. Il écrivit en même temps à Cassius pour le détourner du voyage d'Egypte, & pour le faire venir en Syrie, car il lui manda *que ce n'étoit point pour se donner l'Empire à eux-mêmes, mais pour mettre leur patrie en liberté, qu'ils avoient assemblé de si grandes forces; qu'ils ne devoient donc point aller errants & vagabonds par le monde, mais que*

Brutus donne ordre qu'on assemble une Flotte sur la côte de Bithynie.

Il écrit à Cassius pour le détourner du voyage d'Egypte.

l'Empire avoit eu la bassesse de plier. Voilà ce qui devoit faire gemir un veritable Romain.

27. *Et qu'ils avoient la lâcheté de voir & de souffrir des choses dont le seul recit auroit dû leur être insupportable.*] Il y a beaucoup de force dans ce trait. Quelle lâcheté n'est-ce point de voir & de souffrir ce qu'on ne devoit pas même pouvoir entendre?

Celles de Brutus bien plus nobles.

Brutus, jamais ses ennemis mêmes ne lui ont reproché des vuës si interessées & si injustes. Au contraire Antoine lui donna cette grande louange devant une infinité de témoins, *Qu'il étoit le seul des Conjurés qui eût conspiré contre Cesar par le seul attrait de la beauté & de la grandeur de cette action, & que tous les autres y avoient été excités par la haine particuliere qu'ils avoient pour lui & par l'envie qu'ils lui portoient.*

Grande louange qu'Antoine donne à Brutus.

De là vient que Brutus dans tout ce qu'il écrit, paroît manifestement avoir moins de confiance dans ses nombreuses troupes, que dans sa vertu, car étant déja à la veille du danger auquel il alloit s'exposer, il écrit à Atticus *que ses affaires étoient au comble de la Fortune, car ou il affranchiroit les Romains par sa victoire, ou il se delivreroit de la servitude par sa mort; que toutes les autres choses étoient en bon état pour eux, & dans une assiette ferme & assurée, mais qu'il y avoit encore une seule chose très-incertaine, & dont ils ne pouvoient s'assurer, c'est s'ils vivroient ou s'ils mourroient libres.* [28] Il dit qu'*Antoine portoit la peine duë à sa folie, en ce que pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius, & des Catons, & partager leur gloire, il avoit mieux aimé se joindre à Octave,* [29] *& ne tenir que le second rang, & que s'il n'étoit pas vaincu avec lui dans la bataille, qui s'alloit donner, il lui feroit bientôt*

Lettre que Brutus écrit à Atticus la veille de la bataille de Philippes.

28. *Il dit qu'Antoine portoit la peine duë à sa folie.*] Il n'est pas étonnant que Brutus, qui en tuant Cesar croyoit avoir fait la plus grande, la plus juste, & la plus belle action du monde, blâmât Antoine d'avoir plûtôt suivi le parti du jeune Cesar, que celui des meurtriers de Jule. Mais Antoine pourroit trouver des défenseurs, qui ne manqueroient pas de raisons pour soûtenir que le parti qu'il

tôt la guerre. En quoi il paroît qu'il prophetisa de loin ce que l'évenement justifia dans la suite.

Prophetie de Brutus qu'Antoine feroit bientôt la guerre à Cesar.

Pendant le souper, qu'ils firent à Smyrne, Brutus demanda à Cassius une partie des grandes sommes qu'il avoit ramassées, lui alleguant que toutes celles, qu'il avoit eues de son côté, il les avoit dépensées à bâtir & à équiper cette nombreuse Flotte, qui reduiroit toute la Mer Mediterranée en leur pouvoir. Mais les amis de Cassius l'empêchoient de donner cet argent : *Il n'est pas juste*, lui disoient-ils, *que ce que vous avez conservé de vos épargnes, & ce que vous avez levé sur les Peuples en vous exposant à leur haine, vous le donniez à Brutus, afin qu'il s'en serve à gagner le Peuple & à faire des largesses aux Soldats.* Malgré tout cela Cassius lui en donna la troisiéme partie, après quoi s'étant separés encore pour aller executer chacun les choses dont ils étoient chargés, Cassius se rendit maître de Rhodes, & usa durement & fierement de sa fortune, quoiqu'en entrant dans la Ville, comme les habitans l'appelloient leur Maître & leur Roi, il leur eût répondu avec modestie, *Je ne suis ni Roi, ni Maître; je suis le meurtrier de celui qui vouloit se rendre notre Maître & notre Roi.*

Brutus demande à Cassius une partie des sommes qu'il avoit ramassées.

Les amis de Cassius veulent l'empêcher de donner cet argent, & lui rendre Brutus suspect.

Cassius lui en donna la troisieme partie.

Cassius se rend maître de Rhodes, & la traite durement.

Réponse de Cassius aux Rhodiens qui l'appelloient leur Maître & leur Roi.

Brutus demanda aux Lyciens de l'argent & des troupes. Mais l'Orateur Naucrate obligea les

Les Lyciens se revoltent

qu'il avoit pris étoit le plus honnête & le plus louable.

29. *Et ne tenir que le second rang.*] Mais quel rang auroit-il tenu s'il se fût joint aux autres? Cassius auroit-il souffert qu'il eût été le premier? On va voir dans un moment que Brutus & Cassius seront sur le point de se brouiller pour quelques sommes que le premier demandoit à l'autre.

contre Brutus, à cause des sommes & des troupes qu'il leur demandoit.

les Villes à se revolter, & les habitans du païs occuperent quelques montagnes pour fermer les passages. Brutus envoya contre eux un détachement de Cavalerie, qui les ayant surpris à table pendant leur dîner, en passerent six cens au fil de l'épée, après quoi s'étant rendu maître de plusieurs Châteaux & petites Villes, il relâcha sans rançon tous ceux qu'il fit prisonniers, dans l'esperance que cette action de douceur lui attireroit l'affection des Peuples. Mais ils étoient fort opiniâtres, le dommage qu'ils souffroient dans leurs terres les irritoit, & ils méprisoient ces marques de douceur & d'humanité, qui n'empêchoient pas leurs pertes. Enfin il alla mettre le siege devant la Ville de Xanthe, où tous les plus braves de la Lycie s'étoient enfermés.

Action de douceur de Brutus, très-Inutile.

Il va mettre le siege devant la Ville de Xanthe, capitale de la Lycie.

Pendant le siege quelques-uns de la Garnison, profitant de la riviere, qui baignoit leurs murailles, tâchoient de se sauver en nageant entre deux eaux. Mais on les prenoit avec des filets que les assiegeants tendirent tout au travers du courant & au haut desquels étoient attachées des sonnettes, qui avertissoient dès le moment qu'il y avoit quelqu'un de pris. Une nuit les Xanthiens firent une sortie & mirent le feu à quelques machines dont on battoit leurs murailles; ils furent repoussés dès qu'ils eurent été apperçus. Mais un vent impetueux ayant porté les flammes jusques sur les creneaux des murailles, les maisons voisines étoient en danger de s'embraser. Alors Brutus, craignant pour la Ville, commanda à ses troupes de courir à son secours & d'éteindre le feu. En même temps un subit desespoir & une rage plus forte que tout le discours de la Raison, & que l'on

Filets avec des sonnettes tendus au travers du fleuve Xanthus, pour empêcher les Lyciens de se sauver.

Brutus veut secourir la Ville qui s'embrasoit.

Desespoir & rage des Xanthiens.

l'on ne sauroit comparer qu'à un violent desir de la mort, s'emparerent des Xanthiens. Tout à coup on vit libres & esclaves avec leurs femmes & leurs enfans, tout âge & tout sexe, border leurs murailles, & tirer de là sur ceux qui travailloient à éteindre le feu, & portant eux-mêmes des brassées de roseaux & de bois, & de tout ce qu'ils pouvoient trouver de plus combustible, ils les jettoient au milieu de l'embrasement pour l'étendre dans toute la Ville en lui fournissant toûjours une nouvelle matiere pour le nourrir & pour l'irriter. Quand la flamme se fut répanduë par-tout, & qu'ayant embrasé tous les quartiers de la Ville, elle eut commencé à éclater très-vivement & à élever ses tourbillons, Brutus, saisi de compassion, se montroit par-tout à cheval sous les murailles, très-disposé à les secourir, & tendant les mains aux Xanthiens, il les conjuroit d'épargner & de sauver leur Ville. Mais personne ne l'écoutoit, au contraire ils cherchoient tous à perir, non seulement les hommes & les femmes, mais encore les petits enfans, dont les uns criant & hurlant, se jettoient au milieu des flammes, les autres se précipitoient du haut des murailles; on en voyoit qui se presentoient aux épées de leurs peres & qui montrant leur gorge nuë, les pressoient de frapper.

Ils tirent sur leurs ennemis qui travailloient à les sauver & à eteindre le feu.

Brutus à cheval s'approche des murailles, & conjure les Xanthiens d'avoir pitié de leur Ville.

Les enfans des Xanthiens imitent le desespoir de leurs peres.

Quand la Ville fut presque toute consumée, on apperçut une femme qui ayant son enfant mort à son cou se pendoit elle-même, & qui avec une torche allumée qu'elle tenoit à la main, mettoit le feu à sa maison. Brutus n'eut pas la force de voir un spectacle si tragique & si horrible, il se mit à pleurer quand on lui en fit le rapport, & fit publier à son de trompe un

Action horrible d'une femme de Xanthe.

Brutus propose un prix

rent malheureusement. [30] Theodote seul obtint encore de la Fortune quelque petit terme, pour aller mener une vie honteuse, miserable & vagabonde, sans feu ni lieu. Mais enfin il ne put échapper à Brutus, qui parcouroit l'Asie; on le mena devant lui, & puni du dernier supplice, il acquit un plus grand renom par sa mort, qu'il n'avoit fait par toute sa vie.

Brutus fait mourir Theodote.

Brutus envoya prier Cassius de le venir trouver à Sardis, & étant averti de son arrivée, il alla au devant de lui avec ses amis. Toute l'Armée en bataille les salua l'un & l'autre du titre d'*Imperator*; mais comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes affaires entre deux hommes, qui ont chacun grand nombre d'amis & de partisans & tant de Capitaines & de gens de guerre sous leurs ordres, ils eurent tous deux beaucoup de plaintes & de reproches à se faire reciproquement. C'est pourquoi dès qu'ils furent arrivés à Sardis, avant que de rien resoudre, ils s'enfermerent tous deux seuls dans une chambre, fermerent les portes sur eux, & là sans autres témoins ils commencerent à étaler leurs sujets de plainte. Ensuite ils en vinrent à des reproches sanglans & à des accusations violentes, & enfin la douleur & le dépit leur arrachant des larmes, ils se porterent à se dire des choses très-outrageantes avec beaucoup d'emportement. Leurs amis, qui les entendoient par dehors, étonnés de la violence de leur colere & de ce haut ton, qu'ils avoient pris, craignirent qu'ils ne se portassent à des extrémités

Plaintes reciproques de Brutus & de Cassius.

Ils s'enferment tous deux dans une chambre à Sardis.

Ils s'emportent l'un contre l'autre.

30. *Theodote seul obtint encore de la Fortune quelque petit terme pour aller mener une vie honteuse, miserable & vagabonde, sans feu ni lieu.*] Comme si la Fortune avoit voulu promener

tés encore plus grandes, mais il leur étoit défendu d'entrer. Dans ce moment Marcus Favonius, qui avoit été grand zelateur de Caton pendant sa vie, & qui avoit embrassé la Philosophie, moins par le choix de sa Raison, que par une impetuosité naturelle & par une passion de forcené, se mit en devoir d'entrer. Les domestiques voulurent l'en empêcher, mais c'étoit une affaire très-difficile que de retenir Favonius à quelque chose qu'il se portât, car il étoit violent en tout & haut à la main. Il ne tenoit aucun compte de sa dignité de Senateur, & il la ravaloit souvent par une liberté de parler, qui tenoit du Cynique, mais la plûpart des gens ne faisoient que rire & se divertir de ses injures & de ses mots à contre-temps. Poussant donc la porte malgré ceux qui la gardoient il entra, & contre-faisant sa voix, il prononça les vers que Nestor dit dans Homere à Agamemnon & à Achille pour appaiser leur dissension: *Mais croyez-moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai frequenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui suivoient mes conseils.* Cassius ne fit que rire de cette extravagance, mais Brutus, plus serieux, le prit par les épaules & le chassa, l'appellant *franc chien, & faux cynique.* Cependant ils ne pousserent pas plus loin leur contestation & se separerent. Cassius donna ce jour-là même un grand souper où Brutus se trouva, & y amena ses amis qu'il avoit priés. Ils ne furent pas plûtôt à table que Favonius y vint après s'être bai-

Philosophie souvent embrassée moins par raison que par humeur.

Caractere de Favonius.

Dans le 1. liv. de l'Iliade.

Injures que Brutus dit a Favonius.

mener en divers lieux ce monstre pour faire voir cet exemple de malediction, Theodote fut vagabond cinq ou six ans.

baigné. Brutus le voyant entrer se mit à crier, qu'il ne l'avoit pas invité, [31] & commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout. Mais lui se fourrant par force au lit du milieu, il s'y plaça. Le repas fut assaisonné de plaisanteries qui ne furent pas desagreables, & les propos de Philosophie n'en furent pas bannis.

Brutus juge un Preteur accusé de concussion & le note d'infamie.

Le lendemain Brutus jugea le procès d'un homme qui avoit commandé les Armées en qualité de Preteur, & qu'il avoit lui-même employé. C'étoit Lucius Pella, accusé par les Sardiens de vols, pilleries, & concussions, & il le nota d'infamie. Ce jugement affligea extrêmement Cassius, qui quelques jours auparavant ayant à juger deux de ses amis accusés des mêmes crimes, s'étoit contenté de leur faire en particulier quelques reprimandes, les avoit renvoyés & avoit continué de s'en servir. C'est pourquoi il se plaignoit de Brutus, & l'accusoit d'être trop severement attaché à la Loi & à la Justice, dans un temps qui demandoit plus de politique & plus d'humanité. Brutus lui repondit, *qu'il devoit se souvenir des Ides de Mars, jour auquel ils avoient tué Cesar, qui ne pilloit ni ne tourmentoit lui-même personne, mais qui prêtoit son appui à ceux qui le faisoient sous*

Ce jugement déplut à Cassius, & pourquoi.

Cassius accuse Brutus d'être trop attaché à la justice.

Belle remontrance de Brutus à Cassius sur sa trop grande indulgence.

31. *Et commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout.*] Il y avoit trois lits autour de la table; le plus honorable étoit celui du milieu, celui du haut bout étoit après, & celui du bas bout étoit le moindre. Brutus veut qu'on place Favonius au lit du haut bout, comme un homme de dignité, car il étoit Senateur. Mais il se fourre au beau milieu comme à la place la plus honorable. Ces differents rangs de lits ont été expliqués dans les remarques sur la Sat. VIII. du II. liv. d'Horace.

32. *Car en supportant les premiers.*] J'ai tâché de rendre clair

sous son autorité, c'est pourquoi, ajoûtoit-il, *s'il y a un prétexte honnête de negliger la Justice, il valloit bien mieux souffrir les malversations des amis de Cesar, que de fermer les yeux sur celles des nôtres*, [32] *car en supportant les premiers, nous ne pouvions être taxés que de dissimulation & de peu de courage, au lieu qu'en souffrant les autres, nous passons pour complices de leur iniquité, & nous avons encore notre part aux peines & aux dangers auxquels ils s'exposent.* Voilà quelle étoit la vertu dont Brutus faisoit profession.

Pourquoi il vaut mieux supporter les malversations des amis des autres que celles de nos amis.

Quand ils furent sur le point de quitter l'Asie, on dit qu'il arriva à Brutus un grand & merveilleux prodige. C'étoit naturellement un homme très-vigilant, [33] & qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit, tant à cause de sa grande temperance & de la sobrieté avec laquelle il vivoit, que des travaux auxquels il s'étoit accoûtumé. Jamais il ne dormoit le jour, & la nuit il ne reposoit que lorsque tout le monde étoit couché, & qu'il ne trouvoit rien à faire, ni personne avec qui parler. Et alors ayant la guerre sur les bras, & se trouvant chargé de toutes les affaires, il avoit toûjours l'esprit occupé de ce qui pouvoit arriver. C'est pourquoi, après avoir un peu sommeillé

Brutus dormoit fort peu.

clairement le sens de ce passage, mais je dois avertir qu'il est corrompu dans le texte & qu'il faut rétablir la leçon d'un MS. où on lit, ἐκείνως μὲν ἀνανδρίας, τῶν δ' ἀδικίας δόξα, &c.

33. *Et qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit.*] Par ce préambule Plutarque nous dispose fort à croire que c'est ce défaut de sommeil qui enfanta le Fantôme que Brutus crut voir. Car une tête échauffée par de longues veilles voit ce que les autres ne voyent point.

meillé d'abord après son souper, il passoit le reste de la nuit à dépêcher les affaires les plus pressées. Et s'il lui arrivoit quelquefois d'avoir achevé de meilleure heure, & d'avoir quelque peu de temps de reste, il l'employoit à lire quelque Livre jusqu'à la troisiéme garde où les Centurions, les Tribuns, & tous les autres Officiers avoient accoûtumé de se rendre auprès de lui pour recevoir ses ordres. Comme il étoit donc sur le point de partir avec toute son Armée, une nuit qui étoit très-obscure, sa tente n'étant éclairée que par une petite lampe, qui ne rendoit qu'une lumiere très-foible, & toute son Armée étant ensevelie dans le silence & dans le sommeil, il étoit plongé dans une meditation profonde, roulant dans sa tête mille differents pensers; tout d'un coup il lui sembla qu'il entendoit quelqu'un entrer dans sa tente. Il jetta les yeux sur l'entrée, & vit une figure horrible, un corps étrange & monstrueux qui s'approcha de lui, & qui se tint debout près de son lit sans lui dire une seule parole. Il eut l'assurance de lui demander, *Qui ès-tu donc? Es-tu un homme? Es-tu quelque Dieu? Que viens-tu faire dans ma tente, & que veux-tu?* Le Fantôme lui repondit, *Brutus, je suis ton mauvais Genie, & tu me verras bien-tôt dans les plaines de Philippes. Eh bien*, repartit Brutus sans se troubler, *nous t'y verrons*. Après quoi le Fantôme ayant disparu, Brutus appella ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avoient rien entendu ni rien vu. Il se remit à veiller, & à penser à ses affaires, & dès que le jour fut venu, il alla trouver Cassius, & lui raconta la vision qu'il

Comment il passoit les nuits.

Vers les trois heures du matin.

Fantôme qui s'apparoit à Brutus.

Brutus lui demande qui il est.

Réponse du Fantôme.

Réponse de Brutus.

34. *Or il n'est nullement croyable qu'il y ait des Demons.*

qu'il avoit euë. Alors Cassius, qui suivoit les sentimens d'Epicure, & qui avoit accoûtumé de disputer sur cela avec Brutus, se mit à lui dire, *Brutus, nous tenons nous autres, dans notre Philosophie, que nous ne sentons, ni ne voyons veritablement tout ce que nous croyons voir & sentir. Car nos Sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, sont fort trompeurs, & notre imagination est très-prompte & très-propre à les affecter, & à leur imprimer successivement toutes sortes de sentimens & d'idées, sans aucun sujet apparent, ou pour mieux dire sur un neant qui n'a nulle existence; ils sont comme une cire molle toûjours prête à recevoir toutes les figures & les images qu'on veut y imprimer, & notre ame ayant en elle-même, & ce qui fait l'impression & ce qui la reçoit, peut facilement sans autre secours que d'elle-même, se changer & si diversifier en toutes sortes de figures & de formes. C'est ce que témoignent assez les differentes formes de nos songes pendant notre sommeil; car notre faculté imaginative les excite sur un commencement très-petit & très-leger & leur fait prendre toutes sortes de passions, & les figures de Fantômes les plus étranges & les plus hideuses. Car cette faculté imaginative a cela de sa nature qu'elle est toûjours en mouvement, & ce mouvement n'est autre chose que l'imagination même & la pensée. Et il y a encore cela de plus en vous, c'est que votre corps attenué & échauffé par le travail, échauffe aussi votre imagination, la subtilise & la pervertit.* [34] *Or il n'est nullement croyable qu'il y ait des Demons ou Genies, & quand il y en auroit,*

Cassius étoit Epicurien.

Discours qu'il fait à Brutus pour lui remettre l'esprit sur le Fantôme qu'il avoit vu.

Nos Sens sont comme une cire molle.

Faux principe de Cassius.

ou Genies.] Ce Discours de Cassius est mêlé de vrai & de faux

roit, il seroit ridicule de croire qu'ils prendroient la figure & la voix des hommes, & que leur vertu & leur puissance s'étendroient jusqu'à nous. [35] *Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût, afin que nous ne missions pas seulement notre confiance dans cette grande quantité d'armes & de chevaux, & dans cette nombreuse Flotte, mais que nous nous appuyassions encore sur le secours des Dieux, qui ne manqueroient pas d'assister les Chefs de la plus belle & de la plus sainte de toutes les entreprises.* Par de tels discours, Cassius tâchoit de calmer & de remettre l'esprit de Brutus.

Cassius appelle la conjuration contre Cesar, la plus sainte des entreprises.

Prodige de deux aigles, qui accompagnent les enseignes de Brutus.

Comme les Soldats commençoient à se mettre en marche, des aigles, fondant ensemble du haut des nuës, se rabbattirent sur les premieres enseignes & accompagnerent l'Armée, toûjours nourries par les Soldats jusqu'à la Ville de Philippes, où elles s'envolerent & disparurent la veille du combat.

Brutus & Cassius subjuguent tout le païs, jusqu'à la mer.

Brutus avoit déja reduit sous son obéïssance la plûpart des Peuples des environs, & s'il restoit quelque Ville ou quelque Prince à subjuguer,

faux. Il est vrai que notre imagination échauffée peut nous seduire & nous presenter des objets faux, que nous voyons comme s'ils étoient veritables & réels; mais Cassius pousse trop loin son principe en disant qu'il n'est nullement croyable qu'il y ait des Esprits. Car il est indubitable qu'il y en a, qui peuvent se presenter à nous, nous parler, nous exciter, nous prédire les choses futures. Mais il en est des apparitions des Esprits comme des songes. Il y en a de faux, & il y en a de vrais. Il y en a que notre imagination forge, & d'autres que Dieu envoye.

35. *Je souhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût.*] Cela est fort adroit pour achever de dissiper les horreurs de Brutus. Il a voulu lui insinuer qu'il est faux qu'il y ait des Demons, des Esprits, & ensuite il lui fait voir qu'il seroit

guer, Cassius & lui acheverent alors de les reduire, & assujettirent tout le païs jusqu'à la mer vis-à-vis de Thasos.

Isle de la Mer Egée.

Là ayant surpris Norbanus campé dans les détroits près d'un lieu appellé Symbolon, ils l'envelopperent & le forcerent d'abandonner ce poste qui étoit fort avantageux, il s'en fallut même fort peu qu'ils ne lui enlevassent toute son Armée, Cesar n'ayant pu le suivre à cause d'une maladie qui l'obligea à demeurer derriere; mais Antoine vint fort à propos à son secours, ayant fait une diligence si étonnante que Brutus même ne pouvoit la croire. Cesar n'arriva que dix jours après. [36] Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Cesar. Tout l'espace qui étoit entre les deux Armées, les Romains l'appellent *la plaine de Philippes*. Jamais on n'avoit vu deux si grosses & si nombreuses Armées de Romains campées l'une contre l'autre, & prêtes à se charger. Celle de Brutus étoit beaucoup inferieure en nombre à celle de Cesar, mais elle brilloit bien davantage par la ma-

Montagne près de Philippes.

Norbanus chassé d'un poste avantageux.

Position des deux Armées dans la plaine de Philippes.

L'Armée de Brutus moins nombreuse que celle de Cesar, mais plus magnifique.

seroit à souhaiter qu'il y en eût, car s'il y en avoit, ils ne viendroient pas leur prédire des maux, mais des biens, & au lieu de leur être contraires, ils leur seroient favorables. Ainsi, qu'il y ait des Demons, ou qu'il n'y en ait point, le Fantôme de Brutus est faux, & ce n'est qu'une illusion de la faculté imaginative de son ame.

36. *Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Cesar.*] Il est aisé de voir que le texte est corrompu en cet endroit par la faute des Copistes, qui ont mis Cassius pour Brutus, & Brutus pour Cassius. Plutarque lui-même dans la Vie d'Antoine met Antoine opposé à Cassius, & Brutus opposé à Cesar. Il faut donc lire dans le texte *καὶ καταςρατοπέδευσιν Ἀντώνιον Κάσσιος, Βροῦτος δὲ Καίσαρα.*

magnificence de tout son équipage & par l'éclat de son armure, car la plûpart des armes des Soldats étoient d'or, ou d'argent, qu'on leur avoit fourni sans mesure; quoique dans tout le reste Brutus eût accoûtumé les Capitaines à suivre la sagesse & la modestie, & à fuir toute superfluité; mais il étoit [37] persuadé que la richesse des armes, que les Soldats ont toûjours entre leurs mains, & dont ils se couvrent, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition, & rend plus âpres au combat les avares, & les force à défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang des armes qu'ils gardent comme leur unique bien.

Les armes de la plûpart des Soldats de Brutus étoient d'or ou d'argent.

Brutus croyoit que la magnificence des armes augmente le courage des Soldats.

César fit dans son camp un sacrifice pour purifier son Armée, & fit distribuer une petite mesu-

César purifie son Armée dans son camp, contre la coûtume des Romains.

37. *Persuadé que la richesse des armes, que les Soldats ont toûjours entre leurs mains, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition.*] C'étoit aussi le sentiment de César: *Habebatque tam cultos (milites) ut argento & auro politis armis ornaret; simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni.* Sueton. Jul. Cæs. c. 67. C'étoit encore celui de Sertorius, dont Plutarque dit *que ce qui lui acquit les bonnes graces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques & enrichir leurs boucliers.* Mais ce n'étoit pas le sentiment de Mithridate, dont Plutarque dans la Vie de Lucullus dit *qu'instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une Armée magnifique, il bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent.* Ce n'étoit pas non plus le sentiment de ces Romains dont Tite-Live dit qu'ils avoient appris de leurs Capitaines, *Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam verius quam arma esse. Nitentia ante rem, deformia inter sanguinem & vulnera. Virtutem esse militis decus, & omnia illa victoriam sequi, & ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse.* Liv. IX. 40. Si ces armes d'or rendent quelquefois les avares plus âpres au combat, comme Brutus le pensoit, elles peuvent les disposer aussi à pren-

dre

mesure de bled, & cinq drachmes par tête à chaque Soldat, pour le sacrifice. Mais Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette mesquinerie, fit ce sacrifice de purification hors de ses retranchemens en pleine campagne, comme c'est la coûtume des Romains, & distribuant ensuite quantité de victimes par compagnies, & cinquante drachmes à chaque Soldat, il augmenta par-là considerablement l'affection & la bonne volonté de toute l'Armée.

Brutus purifie la flotte hors de ses retranchemens.

Vingt-cinq livres.

Pendant cette ceremonie, il arriva à Cassius un signe qui lui parut funeste. Car le Licteur qui portoit devant lui les faisceaux, lui donnant la couronne, qu'il devoit mettre sur sa tête, pour sacrifier, la lui presenta à l'envers, [38] & l'on dit qu'un peu auparavant dans une

Signes funestes arrivés à Cassius avant la bataille.

dre plûtôt la fuite pour sauver leur bien, & rendre même les ennemis plus âpres & plus opiniâtres pour les gagner. Et cela me fait souvenir du mot d'un grand Capitaine qui disoit, *miles non timet nisi vestitus*. C'est à nos Généraux à décider entre des autorités si respectables. Pour moi, si j'ose dire ici mon avis, je crois qu'il faut que des troupes ayent de bons habits & de bonnes armes, & que l'on doit laisser l'or & la parure aux femmes & aux troupes des Barbares. Et c'étoit le sentiment d'Homere qui dans le second liv. de l'Iliade remarque qu'un Officier des alliés des Troyens alloit au combat chargé d'or comme une jeune fille.

Ὃς καὶ χρυσὸν ἔχων πόλεμον δ' ἴεν ἠΰτε κούρη.

Et cet or ne lui servit qu'à être la proye d'Ajax qui le tua. Dans le texte au lieu de ὥσπερ κτήματα, il faut lire comme dans un Mſ. ὥσπερ κτημάτων.

38. *Et l'on dit qu'un peu auparavant dans une procession la Victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre.*] Dion, qui a rapporté tous ces prodiges dans le liv. XLVII. dit seulement *qu'un Soldat, qui portoit une Victoire, comme les Soldats en portent d'ordinaire, tomba en marchant.* Il ne dit point que cette Victoire fût d'or, ni que ce fût la Victoire de Cassius, Plutarque paroit mieux instruit que Dion.

Victoire d'or portée en pompe à la tête des troupes.

une procession la Victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre, celui qui la portoit ayant bronché. De plus quantité d'oiseaux carnaciers paroissoient tous les jours dans le camp, [39] & l'on vit plusieurs essaims d'abeilles qui s'étoient assemblées au dedans du camp dans un certain lieu que les Devins firent enfermer, & qu'ils mirent hors de l'enceinte des retranchemens, pour expier ce présage, [40] & pour éloigner la crainte superstitieuse, qui avoit déja ébranlé Cassius malgré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté, & entierement soûmis & captivé l'esprit de toutes les troupes. C'est pourquoi Cassius n'étoit nullement d'avis de hazarder alors la bataille, mais il vouloit qu'on traînât la guerre en longueur, d'autant plus qu'ils avoient plus d'argent que l'ennemi, & qu'ils lui étoient inferieurs en armes & en troupes.

Abeilles, de mauvais augure.

Selon la coûtume pour avertir que c'étoit un lieu sacré.

Cassius ébranlé par ces prodiges, malgré la doctrine d'Epicure dont il faisoit profession.

Cassius est d'avis de differer la bataille, ses raisons.

Brutus, au contraire, veut qu'on la donne, & pourquoi.

Brutus au contraire avoit toûjours cherché & cherchoit encore plus que jamais à en venir à une bataille décisive, afin de rendre plûtôt la liberté à sa patrie, ou de délivrer au moins de tant de maux tout le monde déjà épuisé par les dépenses infinies qu'il falloit faire pour entretenir ces nombreuses Armées, [41] & accablé

39. *Et l'on vit plusieurs essaims d'abeilles.*] Nous avons vu déja dans la Vie de Dion que les abeilles étoient regardées comme de mauvais augure, & je crois en avoir donné la raison. V. les pag. 38 & 39. de ce même Tome.

40. *Et pour éloigner la crainte superstitieuse, qui avoit déja ébranlé Cassius malgré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté.*] Voici de ces faux Philosophes qui se dementent dans les occasions. Quand on est dans un faux systême, il est presque impossible qu'on ne soit ébranlé par les accidens qui le combattent, car quand même ces accidens

blé de toutes les autres miseres que la guerre entraîne neceſſairement.

D'ailleurs comme il voyoit que dans toutes les eſcarmouches, & dans tous les partis ſes gens étoient toûjours les plus forts, & battoient les ennemis, cela lui élevoit le courage. De plus il y avoit une grande deſertion dans ſon Armée; tous les jours quantité de deſerteurs alloient ſe rendre à Ceſar, & il y en avoit un plus grand nombre encore qu'on ſoupçonnoit de n'attendre que l'occaſion pour ſuivre leur exemple. C'eſt ce qui fit changer pluſieurs des amis de Caſſius, & qui les obligea de ſe ranger dans le Conſeil à l'avis de Brutus. Il n'y eut qu'un ſeul des amis de ce dernier qui s'oppoſa à ſon ſentiment, ce fut Atellius. Il opina qu'il falloit gagner l'Hyver. Brutus lui demanda, *Quel avantage eſperes-tu donc tirer d'attendre encore une année? Quel avantage?* repartit Atellius, *quand il n'y en auroit point d'autre, j'aurai toujours celui d'avoir vécu un an de plus.* Cette réponſe fâcha Caſſius & déplut extrêmement à tous les Officiers qui aſſiſtoient à ce Conſeil, & il fut reſolu que l'on donneroit la bataille le lendemain.

Grande deſertion dans l'Armée de Brutus.

Atellius, le ſeul des amis de Brutus qui s'oppoſa à ſon avis.

Brutus ſoupa ce ſoir-là gayement, plein de gran-

Brutus ſoupe gayement en.

dens feroient faux & vains, il ſuffit qu'il y en ait de veritables de même nature, notre ame, qui a en elle les ſemences du Vrai & qui eſt née pour la Verité, eſt émuë de ces accidens tout faux qu'ils ſont, & les prenant pour vrais, elle les rapporte à leur ſource, & ainſi elle ſort de ce faux ſyſtême qu'elle avoit ſuivi.

41. *Et accablé de toutes les autres miſeres que la guerre entraîne neceſſairement.*] J'ai dit en général ce que le texte explique en particulier, *καὶ ςρατιαῖς καὶ ἀρπάγμασιν*. Mais ce dernier mot eſt corrompu, il faut lire comme dans un Mſ. *καὶ προςάγμασιν*.

publié la veille de la bataille.

grandes & belles esperances, s'entretint pendant tout le souper de discours de Philosophie; & après le souper il reposa un peu de temps. Mais

Cassius soupe en particulier, & est sombre & pensif.

Cassius, selon le rapport de Messala, soupa en son particulier avec un petit nombre d'amis qu'il avoit amenés avec lui, & pendant tout le repas il fut sombre, pensif & taciturne, quoique ce ne fût pas son naturel. Après le souper il prit la main de Messala, & la serrant par maniere de caresse, comme il avoit accoûtumé,

Ce que Cassius dit à Messala après souper.

il lui dit en langage Grec, *Messala, je vous prends à témoin* [42] *qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée; je suis forcé malgré moi de mettre au hazard d'une bataille la liberté de ma patrie, & de la jouer comme à un seul coup de dé. Veritablement nous avons bon courage & grand sujet d'esperer quand nous considerons les faveurs de la Fortune, de laquelle nous aurions grand tort de nous défier, quand même nous suivrions de mauvais conseils.* Messala ajoûte [43] qu'en finissant ces dernieres paroles, il l'embrassa, & lui dit adieu, [44] & que lui Messala le pria à souper pour le lendemain qui étoit le jour de sa naissance.

Le

42. *Qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée.*] Au lieu de παράσχειν, il faut lire comme dans un Ms. πάσχειν.

43. *Qu'en finissant ces dernieres paroles.*] Il faut comme dans un Ms. ταῦτα εἰπόντα. Car c'est Cassius qui en finissant embrasse Messala.

44. *Et que lui Messala le pria à souper pour le lendemain qui étoit le jour de sa naissance.*] Le Grec est un peu obscur. Car on ne voit pas bien si le lendemain est le jour de la naissance de Cassius, ou celui de la naissance de Messala. J'ai suivi le dernier sens. Cassius sombre & pensif, comme il étoit, ne pensoit gueres à prier à souper pour le lendemain. Ce fut Messala qui le pria & qui le pria pour le

le

Le lendemain à la pointe du jour on exposa dans le camp de Brutus & dans celui de Cassius le signal de la bataille, qui étoit une cotte d'armes de pourpre, & les deux Chefs parlerent ensemble au milieu des deux camps. Cassius adressa le premier la parole à Brutus, & lui dit, *Brutus, puissions-nous remporter la victoire & passer ensemble le reste de nos jours en repos & en prosperité! Mais comme les plus grandes affaires des hommes sont toûjours les plus incertaines, & que si la bataille vient à tourner autrement que nous n'esperons, il nous sera peut-être impossible de nous revoir, dites-moi, qu'avez-vous resolu sur la fuite, ou sur la mort?*

Brutus & Cassius parlent ensemble entre les deux camps le jour de la bataille.

Discours de Cassius à Brutus.

Brutus lui répondit, *Cassius, pendant que j'étois encore jeune, & sans experience des choses du monde,* [45] *je m'avisai, je ne sai comment, de composer un Traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même, comme n'étant ni pieux, ni digne d'un homme de se soustraire à l'ordre des Dieux, & de ne pas recevoir courageusement tout ce qu'ils envoyent, mais de reculer & de fuir.* [46] *Presentement*

Réponse de Brutus.

Brutus croyoit qu'il n'étoit ni pieux, ni digne de l'homme de se tuer soi-même.

le jour de sa fête. Car c'étoit la coûtume de prier ses amis le jour de sa naissance.

45. *Je m'avisai, je ne sai comment, de composer un Traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même.*]. C'est la bonne & saine doctrine, que Brutus avoit apprise dans l'école de l'Académie, & il l'avoit suivie parce qu'elle est conforme à toutes les lumieres de la Raison & aux regles de la Verité même. On va voir les belles raisons qu'il donne de son changement.

46. *Presentement l'état de notre fortune me force de changer d'avis.*] Mais pourquoi ce changement le force-t-il de changer? La Verité depend-elle des vicissitudes de la Fortune? Et ce qui est vrai aujourd'hui, deviendra-t-il faux

Il change de sentiment sans raison.

ment l'état de notre fortune me force de changer d'avis ; & si Dieu ne donne pas à cette journée une issuë heureuse pour nous , je suis resolu de ne plus tenter d'autres esperances , & de ne plus mettre d'autre équipage de guerre sur pied , mais de me délivrer de tant de miseres & d'embarras , en me louant de la Fortune & très-content d'elle. Le jour des Ides de Mars je donnai ma vie à ma patrie , [47] *& c'est par ce don que j'en ai fait que j'en ai mené depuis une autre toute libre & très-glorieuse.* A ces mots Cassius se prit à soûrire , & embrassant Brutus , *Avec ces sentimens si nobles* , lui dit-il , *allons donc aux ennemis , car ou nous remporterons la victoire , ou nous ne craindrons plus les vainqueurs.*

Brutus demande à Cassius le commandement de l'aile droite, & l'obtient.

Après cet entretien ils se mirent à parler de l'ordonnance de la bataille en presence de leurs amis. Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aile droite , que tout le monde croyoit plûtôt dû à Cassius à cause de son âge & de sa grande experience. Cependant Cassius le lui accorda & ordonna de plus que Messala , qui étoit à la tête de la plus brave & la plus aguerrie de toutes leurs Legions , combattît à cette aile. Sur le moment Brutus fit sortir de ses retranchemens sa Cavalerie magnifiquement parée , & mit en bataille son Infanterie.

Les Soldats d'Antoine travailloient à tirer de

faux demain parce que mes affaires auront changé , & que la Fortune ne me sera plus favorable ? Quel pitoyable raisonnement !

47. *C'est par ce don que j'en ai fait que j'en ai mené depuis une autre toute libre.*] Car c'étoit en exposant sa vie qu'il s'étoit

de grandes tranchées depuis les marais, où ils étoient campés, au travers de la plaine, pour couper à Cassius le chemin de la mer, pendant que Cesar ne faisoit de son côté aucun mouvement, ou pour mieux dire son Armée; car pour lui, une maladie, dont il avoit été attaqué, l'avoit obligé de s'éloigner. Ses troupes ne s'attendoient pas que les ennemis en viendroient à une bataille, elles croyoient seulement qu'ils feroient quelques charges sur les travailleurs, & qu'à coups de traits ils tâcheroient de les troubler & de les mettre en desordre, & sans prendre garde à ceux qui étoient campés devant elles, & qui s'ébranloient pour venir les attaquer, elles s'étonnoient du grand bruit qu'on faisoit autour des tranchées, & qui venoient jusques dans leur camp sans qu'elles pussent démêler ce que ce pouvoit être.

Cesar Auguste obligé par une maladie de s'éloigner de son camp avant la bataille.

Cependant Brutus avoit envoyé à tous les Capitaines de petits billets où étoit écrit le mot de la bataille, & lui à cheval parcourant tous les rangs, il exhortoit ses troupes. Il y en eut bien peu qui eussent la patience d'entendre le mot qu'il avoit donné, & la plûpart sans l'attendre, fondirent impetueusement sur l'ennemi avec de grands cris. Le desordre de cette marche précipitée causa une grande inégalité & un grand vuide entre les Legions qui se trouverent par-là separées & éloignées les unes des autres. Celle de Messala la premiere, & ensuite

Brutus envoye par des billets le mot de la bataille, ce mot étoit *Liberté*.

Son aile s'ébranle avec trop de précipitation.

Desordre que cause cette marche précipitée.

s'étoit délivré ce jour-là du joug de celui qu'il appelloit Tyran. Le beau sens que cela presente ne permet pas de douter qu'il ne faille corriger le texte ou il s'est glissé une faute considerable, ἀλλ' ὃν ἔζησα δὶ ἐκεῖνον, & qu'il ne faille lire comme dans un MS. ἄλλον ἔζησα δὶ ἐκεῖνον, &c.

ſuite les plus prochaines paſſerent au-delà de l'aîle gauche de Ceſar, & ſans faire autre choſe qu'écorner les derniers rangs & renverſer quelques Soldats qu'elles trouverent ſur leur chemin, elles tirerent outre & donnerent dans le camp de Ceſar, qui, comme il l'écrit lui-même dans ſes Memoires, ne venoit que de ſe faire tranſporter ailleurs ſur une viſion qu'un de ſes amis nommé Marcus Artorius avoit euë la nuit en ſonge, & qui ordonnoit que Ceſar ſe retirât & ſortît promptement du camp. Cela le fit paſſer pour mort, car ſa litiere, qui heureuſement ſe trouva vuide, fut percée d'une infinité de traits & de piques. Il ſe fit un grand meurtre dans le camp; tous ceux qui furent pris, furent tués, & l'on paſſa au fil de l'épée deux mille Macedoniens, qui étoient venus depuis peu au ſecours de Ceſar. Ceux qui ne coulerent pas le long de cette aîle gauche, mais qui l'attaquerent de front, la renverſerent facilement à cauſe du deſordre où la perte de ſon camp l'avoit jettée, taillerent en pieces trois Legions, & entraînés par l'impetuoſité de la victoire, ils ſe jetterent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards, & Brutus étoit avec eux.

Memoires de Ceſar Auguſte.

Viſion qu'eut Marcus Artorius Medecin d'Auguſte.

Grand meurtre que Brutus fait dans le camp d'Auguſte.

Aîle gauche d'Auguſte renverſée & défaite.

Mais ce que les vainqueurs, éblouïs de ce grand ſuccès, ne remarquerent point, [48] l'occaſion le fit remarquer aux vaincus, elle leur fit voir l'aîle gauche des ennemis, que commandoit Caſſius, toute nuë & ſeparée de ſon aîle droite, qui s'étoit trop écartée à la pourſuite

Les vaincus remarquent la faute qu'avoient faite les vainqueurs, & en profitent.

48. *L'occaſion le fit remarquer aux vaincus.*] Il s'eſt gliſſé dans le texte une faute très-ridicule: ἐδείκνυε τοῖς ἡττημένοις ὁ Καῖσαρ. *Ceſar le fit remarquer aux vaincus.* Ceſar

suite des vaincus. Donnant donc tête baissée sur ces troupes, dont le flanc étoit découvert, ils firent de très-grands efforts; ils ne purent pourtant jamais rompre le corps de bataille qui les reçut avec beaucoup de valeur, mais ils renverserent l'aîle gauche, tant à cause du desordre qui s'y étoit mis, qu'à cause de l'ignorance où elle étoit de ce qui se passoit à son aîle droite, & la poursuivant chaudement, ils entrerent dans le camp, qu'ils pillerent sans qu'aucun des deux Generaux y fût present. Car Antoine, dit-on, se dérobant à la fureur de la premiere charge, s'étoit retiré dans le marais, & Cesar s'étoit fait transporter ailleurs, & ne paroissoit nulle part. Il y eut même des Soldats qui se presenterent à Brutus, disant qu'ils l'avoient tué, lui montrant leurs épées sanglantes, & pour plus grande confirmation, ils lui specifioient comment il étoit fait & l'âge qu'il pouvoit avoir.

Le camp de Cassius pillé par l'aîle droite d'Auguste commandée par Antoine qui s'étoit retiré.

Des Soldats se presentent à Brutus & se vantent d'avoir tué Auguste.

Déja le corps de bataille de Brutus avoit passé sur le ventre avec un grand meurtre à ceux qui lui étoient opposés, & il paroissoit absolument que Brutus avoit vaincu de son côté pendant que Cassius étoit vaincu du sien. Et la seule chose qui ruina toutes leurs affaires, ce fut que Brutus ne daigna pas aller au secours de Cassius, qu'il croyoit vainqueur, & que Cassius n'attendit pas Brutus, qu'il croyoit défait & tué. Car Messala donne pour une preuve de leur victoire, qu'ils prirent trois aigles, & plusieurs autres enseignes aux ennemis,

Brutus bat de son côté, & Cassius est battu du sien.

Grande faute de l'un & de l'autre.

Marques de la victoire de l'aîle droite de Brutus.

Cesar ne peut être ici. Plutarque avoit écrit ὁ καιρὸς, *l'occasion la fit remarquer*, &c. Et il est ainsi dans un MS.

mis, & que les ennemis ne leur en prirent pas une seule. Mais Brutus en s'en retournant après avoir pillé le camp de Cesar fut tout étonné de ne plus voir le pavillon de Cassius dressé comme de coûtume, car c'étoit un pavillon fort élevé & qui paroissoit de loin, & de ne plus voir les autres tentes debout, car la plûpart avoient été abattuës & mises en pieces dès que les ennemis furent entrés dans le camp. Mais ceux qui croyoient avoir meilleure vuë que les autres, l'assuroient [49] qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes, & beaucoup de boucliers d'argent qui alloient & venoient dans le camp de Cassius, & qu'à en juger par le nombre de ces troupes & par leur armure, il ne paroissoit pas que ce fussent celles qu'on avoit laissées pour le garder; que cependant on ne voyoit point au delà un aussi grand nombre de corps morts qu'il y en devroit avoir vraisemblablement, si tant de Legions avoient été défaites.

Cela commença à donner à Brutus quelque soupçon du malheur qui étoit arrivé, & ayant laissé une garde suffisante dans le camp des ennemis, il rappella tous ceux qui s'étoient débandés à la poursuite des fuyards, & les rallia pour marcher au secours de Cassius. Et voici comme les choses s'étoient passées de son côté : Dès qu'il vit les troupes de Brutus se détacher pour fondre sur l'ennemi, sans attendre ni le mot, ni l'ordre de charger, cela lui déplut extrêmement, & ce qui le fâcha encore davan-

Ce qui s'étoit passé du côté de Cassius.

49. *Qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes.*] Il manque au texte un mot qui est suppléé par les MSS. πολλὰ μὲν ὁρᾷν κράνη λάμποντα.

davantage, ce fut de voir qu'ils ne furent pas plûtôt maîtres du camp, qu'ils coururent au pillage & negligerent d'assurer leur victoire & d'envelopper les ennemis. Cela lui fit perdre un temps considerable, car en s'amusant & differant ainsi, ce retardement plus que la diligence, & l'habileté des Généraux à qui ils avoient affaire, fit qu'il se trouva lui-même enveloppé par l'aile droite de Cesar. En même temps toute sa Cavalerie se débanda & prit la fuite vers la mer. Voyant son Infanterie suivre cet exemple, il fit tous ses efforts pour la retenir & pour la rallier, & prenant une enseigne à l'Officier qui la portoit, il la planta à terre à ses pieds; mais avec cela il ne put encore empêcher ses Gardes mêmes de l'abandonner. De sorte que forcé de quitter la partie, il se retira avec peu de gens sur une éminence d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit dans la plaine; mais pour lui il ne vit rien, à peine voyoit-il le pillage de son camp, car il avoit la vuë foible. Mais ceux qui étoient avec lui, 50. virent quelque Cavalerie s'avancer; c'étoit celle que Brutus envoyoit à son secours, & Cassius la prit pour la Cavalerie des ennemis, qui le poursuivoit. Il ne laissa pas d'envoyer un de ceux qui étoient avec lui, nommé Titinnius, pour la reconnoître. Dès que Titinnius se fut approché de cette Cavalerie, elle le reconnut pour ami, & pour un fidelle serviteur de Cassius, & ses amis les plus familiers descendant en même temps de cheval

Fautes de l'aile droite que commandoit Brutus.

L'aile gauche que commandoit Cassius, enveloppée par l'aile droite d'Auguste commandée par Antoine.

Cassius abandonné par sa Cavalerie & par son Infanterie, est forcé de se retirer.

Il avoit la vuë foible.

Erreur de Cassius qui fut cause de sa mort.

Titinnius ami fidelle de Cassius.

50. *Virent quelque Cavalerie s'avancer.*] Le texte est corrompu, un Manuscrit le retablit fort bien de cette maniere: οἱ δὲ περὶ αὐτὸν ἱππεῖς ἰδόντες πολλοὺς προσελαύνοντας.

val avec de grands cris de joye, se mirent à le caresser & à l'embrasser. Les autres l'entourerent tout à cheval avec des chants de victoire & un grand bruit de leurs armes dont ils faisoient retentir toute la plaine pour marquer l'excès de leur joye. Par-là ils firent un très-grand mal, car Cassius, qui ne démêloit pas bien tous ces mouvemens, crut veritablement que c'étoient les ennemis qui envelоppoient Titinnius pour le prendre. Au desespoir de cette vuë, il dit ces paroles, *Le trop grand attachement que j'ai eu pour la vie, m'a fait attendre jusqu'à voir un de mes amis enlevé à mes yeux par les ennemis pour l'amour de moi*, & se retira dans une tente qui étoit deserte, y traînant avec lui un de ses Affranchis, nommé Pindare, qu'il avoit toûjours gardé auprès de lui pour une telle necessité depuis la défaite de Crassus par les Parthes. Il étoit échappé à cette défaite, mais alors se couvrant la tête de sa robe, il lui tendit sa gorge toute nuë & lui commanda de frapper & de lui trancher la tête, car on la trouva separée du corps. Et après ce coup on ne vit plus paroître Pindare, ce qui donna lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il l'avoit tué sans son commandement. Quelques momens après on reconnut & on vit arriver cette Cavalerie, & Titinnius avec une couronne, qu'ils lui avoient mise sur la tête, prenoit le devant pour venir trouver Cassius. Mais quand il approcha de sa tente, & qu'aux cris, aux pleurs & aux lamentations de ses amis, qui se desesperoient, il connut le malheur qui étoit arrivé à son Général, & ce qui l'avoit trompé, il tira son épée, & après s'être dit mille in-

Cassius se reproche d'avoir differé trop long-temps sa mort.

Pindare un des Affranchis de Cassius.

Cassius avoit été avec Crassus à la guerre contre les Parthes.

Il se fait tuer par Pindare.

injures, & s'être reproché sa lenteur & son retardement, il se la passa au travers du corps, & se tua.

Titinnius trouvant Cassius mort se tuë lui-même.

Brutus, informé de la défaite de Cassius, s'avançoit en diligence, & il n'apprit sa mort que quand il fut près de son Camp. Il entra dans sa tente, pleura sur son corps, l'appella *le dernier des Romains*, comme n'étant pas possible que Rome portât desormais un homme d'un si grand courage, le fit ensevelir, & l'envoya dans l'Isle de Thasos, de peur que s'il faisoit ses funerailles dans le camp, cela n'y causât quelque desordre. Après quoi il assembla ses troupes, les consola, & voyant qu'on avoit pillé tous leurs bagages les plus necessaires, il leur promit à chacun deux mille drachmes pour ce qu'ils avoient perdu. A cette promesse ils reprirent courage, admirerent l'excès de sa liberalité, & quand il se retira, ils l'accompagnerent avec de grandes acclamations, l'exaltant comme le seul des quatre Généraux qui n'avoit pas été vaincu. Et dans la verité l'effet fit voir clairement que ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit espéré de vaincre. Car avec le peu de Legions qui lui restoient, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Que s'il les avoit eu toutes sous sa main, qu'il eût pu s'en servir, & que la plus grande partie de son aîle n'eût pas passé au delà des ennemis pour aller piller leur camp, il est très-vraisemblable qu'il les auroit tous battus, & qu'il n'y auroit pas eu un seul de leurs corps, qui se fût sauvé de la défaite générale.

Brutus pleure sur le corps de Cassius. Le grand éloge qu'il lui donne.

Il l'envoye dans l'Isle de Thasos pour ses funerailles.

Mille livres.

Brutus le seul des quatre Généraux qui n'eût pas été vaincu dans cette journée.

Il mourut de son côté dans ce combat huit mil-

Perte du côté de Brutus.

mille hommes, [51] en comptant les valets des Soldats, que Brutus appelloit *Bryges*. Et du côté des ennemis, Messala croit qu'il y en eut plus de deux fois autant de tués sur la place. Cette grande perte les avoit entierement découragés, mais un esclave de Cassius, nommé Demetrius, arriva le soir même dans la tente d'Antoine avec la robe & l'épée du mort dont il s'étoit saisi. Cette vuë les rassura tellement, que dès le lendemain à la pointe du jour ils parurent en bataille. Mais Brutus voyoit ses deux camps dans un branle fort dangereux, & comme dans une espece d'orage, car le sien, tout rempli de prisonniers, avoit besoin d'une bonne & sûre garde, & celui de Cassius supportoit avec peine le changement de Général. D'ailleurs une secrete envie & une haine sourde s'étoient emparées de ceux qui avoient été battus, & les aigrissoient étrangement contre leurs camarades qui avoient battu. C'est pourquoi il se contenta de tenir ses troupes sous les armes, & n'accepta point le combat. De tous les prisonniers il fit mettre à part les esclaves, qui par leurs allées & venuës parmi ses Soldats lui étoient suspects, & commanda qu'on les passât au fil de l'épée, & pour tous les hommes libres, il en renvoya une grande partie, disant [52] *qu'ils avoient été dé-*

Brutus appelloit les valets *Bryges*. Perte du côté d'Auguste.

Demetrius, un des esclaves de Cassius, porte à Antoine la robe & l'épée de son Maître.

Auguste & Antoine reparoissent en bataille le lendemain.

Brutus refuse le combat, ses raisons.

Jalousie qui s'éleve dans l'Armée de Brutus.

Brutus fait passer au fil de l'épée tous les esclaves prisonniers.

Beau mot de Brutus sur les pri-

51. *En comptant les valets des Soldats, que Brutus appelloit* Bryges.] Brutus appelloit *Bryges* les valets des Soldats. Bryges pour *Phryges*, *Phrygiens*, parce que c'étoit ordinairement de ces Nations Barbares que venoient ces valets, qui suivoient les troupes; Βρίγες, dit Hesychius, *οἱ μὲν Φρύγες, οἱ δὲ Βάρβαροι.*

52. *Qu'ils avoient été déja pris par les ennemis.*] On n'étoit pas entré dans la finesse de ce mot de Brutus. Il regarde les Romains, qui avoient suivi le parti d'Auguste

déja pris par les ennemis, & qu'avec eux ils seroient prisonniers & esclaves, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & Citoyens. Et comme il voyoit que plusieurs de ses amis & de ses Officiers en haïssoient mortellement quelques-uns, & ne pouvoient leur pardonner, il les cacha pour les dérober à leur furie, & les renvoya secretement.

sonniers qu'il renvoyoit.

Bonté & humanité de Brutus.

Parmi les prisonniers il y avoit un Volumnius, Mime de profession, & un Saculion, Bouffon de son métier. Brutus n'en faisoit aucun compte, mais ses amis les amenerent devant lui, leur reprochant que tout prisonniers qu'ils étoient, ils ne s'empêchoient pas de railles & de brocarder avec insolence. Comme Brutus, qui avoit bien d'autres choses dans la tête, ne disoit pas un seul mot, Messala Corvinus fut d'avis qu'après les avoir fait fouetter en plein theatre, on les renvoyât tout nuds aux Généraux des Ennemis, pour leur faire honte de ce qu'à l'Armée même ils avoient besoin de tels convives & de tels amis pour rire & se divertir à table.

Volumnius Mime, & Saculion Bouffon, parmi les prisonniers.

Avis de Messala sur ce qu'on devoit faire de ces deux prisonniers.

Quelques-uns de ceux qui étoient presens, se mirent à rire de cet avis de Messala; mais Casca, celui qui avoit donné le premier coup à Cesar, dit, *En verité cela est fort mal de fai-*

Reprimande très-serieuse

re & d'Antoine, comme des gens qui par cet engagement s'étoient rendu esclaves, & qui ne meritoient que d'être avec ces maîtres qu'ils avoient choisis, avec lesquels ils croupiroient dans une honteuse servitude, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & Citoyens, car la liberté & l'état de veritable Citoyen ne se trouvoient que dans le parti de Brutus. C'est un trait de satire des plus piquants.

que Casca leur fait.

faire ainsi les funerailles de Cassius en riant & en plaisantant. C'est à vous, Brutus, ajoûta-t-il, *de faire voir quel souvenir vous conservez de votre Collegue, en punissant, ou en sauvant ces plaisans-ci, qui ne manqueront pas de se moquer de lui, & de prendre sa mort même pour le sujet de leurs bouffonneries.* A cela

Réponse de Brutus.

Brutus, veritablement en colere, lui répondit, *Pourquoi me demandez-vous donc mon avis, Casca, & que ne faites-vous ce que bon vous semble?* Alors prenant cette réponse pour un consentement contre ces malheureux, [53] ils les emmenerent & les firent mourir.

Le Mime & le Bouffon, mis à mort par l'ordre de Casca.

Brutus distribuë aux Soldats l'argent qu'il leur avoit promis.

Ensuite Brutus fit aux Soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit fait esperer. Et après les avoir un peu grondés de ce que sans attendre ni le mot, ni l'ordre de donner, ils s'étoient hâtés de charger l'ennemi avec beaucoup de desordre, il leur promit que si à la seconde bataille ils faisoient bien leur devoir, il leur abandonneroit au pillage deux grandes Villes, Thessalonique & Lacedemone. Et voilà dans toute la Vie de Brutus le seul reproche qu'on puisse lui faire, & dont il est impossible de le justifier. [54] Car si dans la suite Antoine & César ont payé à leurs Soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant de presque tou-

Il leur promet le pillage de Thessalonique & de Lacedemone, s'ils font bien leur devoir.

Beau jugement de Plutarque sur cette promesse.

53. *Ils les emmenerent & les firent mourir.*] Ce fut l'effet de l'humeur tetrique de Casca. Cela paroît indigne. Voilà deux victimes bien honorables pour le bûcher de Cassius, qu'un Bouffon & un Mime! Ils ne meritoient que le mépris.

54. *Car si dans la suite Antoine & Cesar ont payé à leurs Soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant.*] Il n'y a rien de plus horrible que cette action de César & d'Antoine, qui chasserent des Villes & des maisons

les

toute l'Italie ses anciens habitans pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres, & pour se mettre en possession des Villes qui ne leur appartenoient point, on sait qu'ils ne se proposoient d'autre fin dans cette guerre que de vaincre & de dominer. [55] Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le Peuple même ne lui permettoit ni de vaincre, ni de se sauver que par les voyes de l'honnêteté & de la justice, sur-tout après la mort de Cassius qu'on accusoit d'être celui qui poussoit Brutus à toutes les violences qui lui échappoient. Mais comme sur la mer quand le gouvernail d'un vaisseau vient à être brisé par la tempête, les Matelots tâchent d'ajuster & de clouer à la place quelque piece de bois, le moins mal qu'il leur est possible & seulement pour obéir à la necessité, & pour s'en servir à leur grand besoin, de même Brutus, qui avoit à conduire une si grande Armée, & à manier des affaires si grandes & si hazardeuses, & qui n'avoit point de Général pareil à lui & d'un aussi grand poids, étoit forcé de se servir de ceux qu'il avoit, & de faire & dire beaucoup de choses, selon qu'ils le trouvoient à propos. Ce qu'il jugeoit alors de plus necessaire & de plus pressé, c'étoit de faire tout ce

Horrible injustice d'Auguste & d'Antoine.

Ce que le Peuple même exigeoit de Brutus, à cause de sa grande vertu.

Cassius accusé de toutes les violences de Brutus.

Plutarque cherche à pallier la faute & l'injustice de Brutus.

les anciens habitans pour les donner à leurs troupes. Virgile ne conserva son bien que par la faveur des protecteurs qu'il avoit auprès d'Auguste.

55. *Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le Peuple même ne lui permettoit.*] Quel éloge pour Brutus, & combien cela le releve-t-il au dessus de Cesar & d'Antoine! Mais quel malheur pour lui d'avoir terni l'éclat de cette vertu par une promesse si indigne!

ce qui pouvoit rendre les Soldats de Cassius plus souples & plus soûmis, car ils étoient devenus intraitables, fiers & hautains dans le camp, à cause de l'Anarchie où ils vivoient depuis la mort de leur Général, & lâches & timides contre l'ennemi à cause de leur défaite.

Les Soldats de Cassius devenus intraitables après sa mort.

Mais Antoine & Cesar n'étoient pas en meilleurs termes, car ils se trouvoient dans une grande disette de vivres, & parce qu'ils campoient dans un fond, ils s'attendoient à un Hyver fort rude & fort mal-sain. En effet ils étoient renfermés dans des marais, & après la bataille, les pluyes d'Automne étant venuës avoient rempli les tentes de fange, & l'eau s'étoit ensuite gelée à l'arrivée du froid. Comme ils étoient en cet état, ils reçurent encore nouvelles d'un grand échec arrivé sur mer à leurs troupes. Car les navires de Brutus étoient tombés sur un grand renfort qu'on amenoit d'Italie à Cesar, & l'avoient défait, de maniere qu'il ne s'en étoit sauvé qu'une bien petite partie, & ceux qui s'étoient sauvés, furent si pressés de la famine qu'ils mangerent jusqu'aux cordages & aux voiles de leurs vaisseaux.

Mauvaise situation d'Auguste & d'Antoine après la bataille.

Troupes qu'on amenoit à Auguste par mer, battuës par la Flotte de Brutus.

Voiles & cordages mangés dans une famine.

Sur

56. *On ne l'apprit que vingt jours après.*] Le Texte est obscur en cet endroit, & le passage a été mal traduit. Quand Brutus n'auroit été informé de son bonheur qu'un moment avant la seconde bataille, cela auroit suffi pour l'empêcher de la donner. Mais il l'ignore, comme cela paroit par la suite. Car Clodius qui venoit lui en donner l'avis ne fut point crû, on le regarda comme un forgeur de nouvelles & on ne daigna pas le faire parler à Brutus.

57. *Mais il semble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par plusieurs Maîtres.*] Car l'Empire ne pouvoit plus se soutenir; il falloit necessairement qu'il ne fût regi que par un seul. Pendant qu'il y auroit eu plusieurs pretendans ou à l'Em-

Sur ces nouvelles, ils se hâterent d'en venir à une bataille décisive avant que Brutus pût être informé du bonheur qui lui étoit arrivé. Car ce combat de mer s'étoit donné justement le même jour que la bataille de terre, mais le hazard, plûtôt que la paresse ou la mauvaise volonté des Officiers, fit que Brutus ignora ce grand succès. [56] On ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût su auparavant, il n'en seroit pas venu à une seconde bataille, ayant toutes les provisions necessaires à son Armée pour un long temps, & étant campé dans un lieu commode, de sorte que son camp n'avoit rien à craindre ni de l'Hyver, ni des ennemis. D'ailleurs comme il se voyoit entierement maître de la mer, & que de son côté il avoit remporté la victoire par terre, cela relevoit ses esperances & lui enfloit extrêmement le courage. [57] Mais il semble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par plusieurs Maîtres; & demandoient necessairement un souverain Monarque qui les gouvernât. C'est pourquoi Dieu voulant ôter du monde le seul hom-

Malheur de Brutus d'avoir ignoré le grand succès que sa Flote avoit eu.

Les affaires des Romains demandoient à être regies par un seul.

l'Empire, ou à la Royauté, c'étoit une source continuelle de guerres civiles, & il n'y avoit rien de plus incompatible qu'un Monarque & Brutus. Il falloit donc que Brutus mourût. Tout ce que nous voyons ici prouve merveilleusement la verité du sentiment de Platon, que de tous les Gouvernemens le plus parfait c'est la Monarchie. Mais il faut que le Monarque soit soûmis à la Loi & qu'il se regarde comme le Lieutenant de Dieu, de qui il a reçu les Loix & le sceptre; s'il se soustrait à cette autorité, il dégenere en Tyran & il gouverne ses Peuples avec un sceptre de fer, qui n'est pas celui que Dieu lui avoit donné. Dans le texte au lieu de μοναρχίαν il faut lire μοναρχοῦ, ou comme dans un Ms. μοναρχίας.

Soin de la Providence qui vouloit donner un seul Maître aux Romains.
Un déserteur de l'Armée d'Auguste vient pour avertir Brutus du gain du combat naval, & on l'en empêche.
Seconde apparition du Fantôme de Brutus.
Publius Volumnius avoit fait une relation de la bataille de Philippes.
Prodiges qu'il rapportoit dans sa relation.
Aigle toute couverte d'abeilles.
Le bras d'un Officier sué de l'huile de roses.
Combat de deux Aigles au milieu des deux Armées.

homme qui pouvoit faire obstacle à celui qui étoit appellé à cette Monarchie, empêcha que Brutus ne fut averti de cette grande victoire, & dans le moment presque qu'il alloit en être informé. Car comme il se préparoit à donner cette seconde bataille, un déserteur des Ennemis, nommé Clodius, vint la veille dans son camp pour lui apprendre que César & Antoine ayant eu le vent de la défaite de leur Flotte, se hâtoient d'en venir à un second combat avant qu'il pût en avoir l'avis. Mais il ne fut point cru; on ne daigna pas même le mener à Brutus; & on le méprisa comme un homme qui ne savoit rien de certain, ou qui venoit donner des nouvelles agréables, qu'il avoit forgées pour plaire & pour être mieux reçu.

On assure que cette même nuit le Fantôme que Brutus avoit déja vu, se présenta à lui sous la même forme, & qu'après avoir été quelque moment en sa présence sans lui dire une seule parole, il disparut. Mais Publius Volumnius, homme fort versé dans la Philosophie, & qui depuis le commencement de la guerre avoit toûjours accompagné Brutus, ne parle nullement de ce prodige, il dit seulement que la première Aigle se trouva toute couverte d'abeilles, qu'il y eut un des Chefs des bandes, dont le bras sua une huile de roses, & qu'on eut beau le frotter & tâcher de l'essuyer, jamais on n'en put venir à bout, & qu'avant le combat, deux Aigles fondant l'une

18. *Que toute la plaine étoit dans un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat.*] Cela est très-vraisemblable, la superstition pour les augures occupant généralement tous les esprits. Ce prodige ressem-

me sur l'autre avec furie, combattirent long-temps au milieu des deux Armées; [a] que toute la plaine étoit dans un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat, & qu'enfin l'Aigle, qui étoit du côté de Brutus, ceda & prit la fuite. On parle aussi beaucoup d'un certain Ethiopien, qui le matin au point du jour, comme on ouvrit les portes du camp, rencontra l'Enseigne qui portoit l'Aigle, & fut mis en pieces par ses Soldats effrayés de l'augure qu'ils tirerent de cette rencontre.

L'Aigle du côté de Brutus battuë.

Ethiopien rencontré au point du jour par les troupes de Brutus, & tué sur le champ.

Quand Brutus eut fait sortir son Armée de ses retranchemens, & qu'il l'eut rangée en bataille vis-à-vis de celle des ennemis, il fut assez long-temps sans donner le signal de la charge. Car comme il visitoit tous les rangs, il lui tomba dans l'esprit quelques soupçons, & on vint même lui faire des rapports fâcheux contre quelques-unes de ses Compagnies. D'ailleurs il voyoit que sa Cavalerie étoit peu disposée à commencer le combat, & qu'elle attendoit ce que feroit l'Infanterie. Ensuite un de ses Capitaines, reconnu pour un excellent Officier, & fort estimé pour sa valeur, passant tout à coup à cheval près de lui, alla à sa vuë se rendre aux ennemis; on l'appelloit Camulat. Brutus en fut très-fâché, & partie par colere, partie de peur d'un changement plus grand & d'une défection générale, il marcha d'abord à l'ennemi, le Soleil penchant vers la neuviéme heure du jour. Il enfonça de

Seconde bataille de Brutus contre Auguste & Antoine.

Mauvaise volonté des troupes de Brutus.

Camulat Officier de l'Armée de Brutus passe aux ennemis à sa vuë.

semble bien à ceux que nous voyons dans Homere, & il pourroit bien être que ces Historiens auroient voulu donner à l'Histoire les ornemens de la Poësie.

Brutus à la tête de son aile droite, enfonce l'aile gauche d'Auguste.

de son côté tout ce qui se presenta devant lui, & poursuivit vivement l'Aîle gauche des ennemis qui plia. Sa Cavalerie donna aussi avec l'Infanterie dès que l'ennemi fut mis en desordre, mais son Aîle gauche, quand les Officiers voulurent la faire marcher, craignant d'être enveloppée, car elle étoit beaucoup plus foible que la droite des ennemis, étendit ses rangs & laissa au milieu un assez grand intervalle, de sorte qu'affoiblie par ce moyen, elle ne put resister à l'effort des ennemis, & fut la premiere à prendre la fuite. Ceux qui l'avoient renversée, allérent sans perdre temps envelopper Brutus, qui faisoit tout le devoir de grand Capitaine, & de brave Soldat, & qui dans ce grand danger executoit & de la tête & de la main tout ce qui pouvoit lui assurer la victoire. [59] Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit perdre la seconde. Car à cette premiere

Mauvaise manœuvre de son aile gauche.

Elle prend la fuite.

Brutus envéloppé par l'aile droite des ennemis qui avoit battu sa gauche.

Valeur heroïque de Brutus.

59. *Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit perdre la seconde*]. Voici un évenement bien rare & bien singulier, que le même succès qui a fait gagner une premiere bataille, en fasse perdre une seconde. C'est ce qui arriva à Brutus. Il gagna le premier combat, parce qu'il enfonça les troupes d'Auguste qui étoient devant lui, & qu'il tailla en pieces trois Legions. Et il perdit le second, parce qu'il renversa avec la même vigueur les troupes qui lui étoient opposées. D'où vint donc cette difference qui produisit ce dernier échec ? Plutarque ne paroît pas s'être expliqué assez nettement, son idée n'est pas assez développée, & il est difficile de la suivre d'abord. Dans cette obscurité j'ai consulté un des plus grands genies de notre siecle & qui a fait une étude particuliere de Plutarque. Comme ce passage lui étoit déja connu, il m'a fait l'honneur de me repondre que Plutarque vouloit faire entendre que la perte de la seconde bataille vint de ce que Brutus ayant enfoncé encore les ennemis, & son

ar-

miere journée tout ce qu'il y eut d'ennemis rompus, furent tués sur la place, & à cette seconde, où Brutus enfonça tout ce qui étoit devant lui, de toutes les troupes de Cassius qui furent renversées à son aile gauche, il n'y eut que très-peu de gens tués, & ceux qui se sauverent [60] étant tout effrayés encore de leur premiere defaite, remplirent le reste de l'Armée de trouble, & y répandirent le découragement. Là fut tué le fils de Caton combattant vaillamment parmi les plus braves & les plus généreux de la jeunesse Romaine. Quoiqu'il fût vivement pressé & tout recru, il ne prit point la fuite, & ne recula point, mais combattant toûjours, & faisant de terribles coups de main en se nommant par son nom & par celui de son pere, il fut enfin porté par terre & tomba sur un monceau de morts qu'il avoit abattus autour de lui. Tout ce qu'il y avoit de plus braves gens furent aussi

Le fils de Caton tué en faisant des prodiges de valeur.

ardeur l'ayant trop éloigné de son aile gauche où étoient les troupes de Cassius, qui avoient été battuës au premier combat, cette aile fut renversée avec peu de perte, & que ceux qui échapperent de ce peril, effrayés encore de leur premiere défaite, jetterent dans le reste de l'Armée le desordre & la terreur. Si cette aile gauche avoit été toute taillée en pieces, Brutus auroit encore pu gagner le combat, car ayant déja renversé l'aile gauche des ennemis, il seroit revenu contre l'aile droite victorieuse qui n'auroit pu le soutenir. J'ai ajoûté une ligne dans la traduction pour rendre la chose plus intelligible.

60. *Etant tout effrayés encore de leur premiere défaite.*] C'est ainsi à mon avis qu'on doit expliquer le mot du texte τῷ προηττῆσθαι περιδεεῖς ὄντες. Ces troupes se souvenoient de leur défaite à la premiere bataille, & des troupes qui ont été déja battuës depuis peu & qui viennent de prendre la fuite, sont bien plus effrayées encore que les autres. Ce προηττῆσθαι ne me paroît pas pouvoir être expliqué de leur défaite à ce dernier combat.

aussi tués en s'exposant aux plus grands dangers pour Brutus.

Il y avoit dans l'Armée un certain Lucilius, qui étoit des amis particuliers de Brutus. Ce Lucilius voyant quelques Cavaliers Barbares des plus ardents à la poursuite, ne faire aucun compte de tous ceux qu'ils rencontroient, & pousser toûjours contre Brutus, il resolut de s'opposer à eux & de les arrêter au peril de sa vie. Demeurant donc un peu derriere il cria lui-même qu'il étoit Brutus, & il fut cru sur ce qu'il pria qu'on le menât à Antoine parce qu'il craignoit Cesar, & qu'il ne se fioit qu'à Antoine. Ces Cavaliers, ravis de cette bonne rencontre, & croyant avoir eu la plus heureuse fortune du monde, emmenerent cet homme qu'il étoit déja nuit, après avoir envoyé devant quelques-uns d'entre eux pour annoncer cette bonne nouvelle à Antoine. Ils ne lui eurent pas plûtôt parlé, que transporté de joye il alla au devant de ceux qui le menoient. Tous ceux qui avoient ouï dire qu'on amenoit Brutus en vie, accoururent de tous côtés & le suivirent, les uns plaignant son infortune, & les autres trouvant indigne de sa gloire & de sa reputation d'avoir mieux aimé devenir la proye des Barbares que de mourir glorieusement.

Action généreuse de Lucilius pour sauver Brutus, en danger d'être pris.

Il est pris pour Brutus & mené à Antoine.

On accourt de tous côtés pour voir Brutus Prisonnier.

Quand ils furent assez près, Antoine s'arrêta pour penser comment il devoit recevoir Brutus. Dans ce moment Lucilius s'avança, & adressant la parole à Antoine, il lui dit avec une généreuse hardiesse : *Antoine, personne n'a pris Brutus, & je puis vous assurer que nul de ses ennemis ne le prendra vivant, à Dieu ne plaise que la Fortune ait tant de pouvoir sur la Vertu.*

Discours hardi de Lucilius à Antoine.

Vertu. Mais quelque part qu'on le trouve, mort ou vif, on le trouvera toûjours dans un état digne de lui. Pour moi, j'ai abusé vos Cavaliers en leur disant que j'étois Brutus, & je viens ici tout prêt à souffrir les tourmens les plus horribles, je ne demande aucun quartier.

Lucilius ayant prononcé ces paroles d'un ton ferme, & tout le monde étant dans un grand étonnement, Antoine tourna les yeux sur ceux qui l'avoient amené & leur dit, *Mes compagnons, vous êtes sans doute bien fâchés de cette méprise, & pleins de ressentiment contre cet homme qui vous a trompés. Mais sachez que vous avez fait une meilleure capture que celle que vous poursuiviez. Car vous cherchiez à prendre un ennemi, & vous nous avez amené un ami. Pour moi, je vous jure que si vous m'aviez amené Brutus en vie, je ne sai pas encore de quelle maniére j'en aurois usé.* [61] *Puissai-je toûjours rencontrer plûtôt des amis comme celui-ci, que des ennemis!* En finissant ces mots il embrassa Lucilius, le remit entre les mains d'un de ses amis, & dans la suite il se servit toûjours de lui & le trouva très-attaché & très-fidelle à son service.

Ce qu'Antoine dit sur cela en s'adressant à ses compagnons.

Brutus ayant traversé une riviére dont les bords étoient fort escarpés & couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin, car il étoit déja nuit; il s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ses amis & de ses principaux Officiers, & là regardant d'abord le Ciel, qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers Grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit: *Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux*

Brutus prononce un vers de la Medée d'Euripide.

61. *Puissai-je toujours* &c.] Amiot a gâté cet endroit.

maux ne se dérobe point à votre vuë ! & [62] il dit que l'autre lui étoit échappé. Ensuite il nomma par leur nom tous ceux de ses amis qui avoient été tués à ses yeux, & se mit à soûpirer, mais il soûpira sur-tout au souvenir de Flavius & de Labeon. Ce dernier étoit son Lieutenant, & Flavius étoit Capitaine des Ouvriers.

Dans ce moment quelqu'un de sa compagnie eut soif, & voyant que Brutus avoit soif aussi, il prit un casque & courut à la riviere pour y puiser de l'eau. En même temps on entendit du bruit de l'autre côté de la riviere, & Volumnius se détacha avec Dardanus, Ecuyer de Brutus, pour voir ce que c'étoit. Ils retournerent bien-tôt après, & demanderent s'il y avoit encore de l'eau pour boire. Alors Brutus, riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius, *Elle est toute buë, mais on vous en apportera bien-tôt d'autre*, & envoya le même qui y avoit déja été. Il fut en grand danger d'être pris, & ne se sauva qu'avec beaucoup de peine & encore bien blessé. Comme Brutus conjecturoit qu'il n'avoit pas perdu beaucoup de ses gens à la bataille, Statylius se presenta à lui & lui promit qu'il passeroit au travers des ennemis, car il n'étoit pas possible de s'éclaircir autrement de ce qui se passoit dans son camp, & que s'il trouvoit les choses en bon état, il éleveroit en l'air un flambeau allumé & reviendroit à lui la nuit même. En effet Statylius arriva heureusement dans le camp, & le flambeau fut élevé. Mais comme il tardoit trop à revenir, Brutus dit, *Si Statylius étoit encore en vie, il seroit déja revenu*; mais

Dardanus. Ecuyer de Brutus.

Statylius offre à Brutus de passer au travers de l'Armée des ennemis pour aller voir ce qui se passoit dans son camp.

Il y va & éleve le signal dont on étoit convenu.

En revenant il tombe entre les mains des ennemis & est tué.

62. *Il dit que l'autre lui étoit échappé.*] Cet autre étoit ὦ τλῆμον ἀρετὴ &c.

mais il arriva par malheur qu'en revenant il tomba entre les mains des ennemis, qui le tuerent.

La nuit étant déja fort avancée, il se pencha, assis comme il étoit, vers son domestique Clitus, & lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole, & se mit à pleurer. Alors Brutus, tirant à lui son Ecuyer Dardanus, lui dit aussi quelque chose en particulier. Enfin il s'adressa à Volumnius, & lui parlant en langage Grec, il le fit ressouvenir des études & des exercices qu'ils avoient faits ensemble pour se former à la vertu, & le conjura de lui aider à prendre son épée & à se l'enfoncer dans le corps. Volumnius rejetta fort loin cette priere, & tous les autres en firent de même. Dans ce moment quelqu'un dit tout haut qu'on ne devoit pas demeurer là plus long-temps, & qu'il falloit s'enfuir : *Oui sans doute, il faut s'enfuir*, répondit brusquement Brutus en se levant, *mais c'est avec les mains, & non point avec les pieds*, & leur tendant à tous la main avec un visage gai, il leur dit *qu'il sentoit une satisfaction inexprimable de ce qu'aucun de ses amis ne lui avoit manqué & ne s'étoit démenti à son égard, & qu'il n'avoit qu'à se plaindre de la Fortune pour sa patrie; qu'il s'estimoit plus heureux que ceux qui avoient vaincu, non seulement par rapport au passé, mais encore pour le present, en ce qu'il laissoit après lui une reputation de vertu que les vainqueurs ne pourroient jamais laisser avec toutes leurs armes & toutes leurs richesses, car jamais*, ajoûta-t-il, *ils ne pourront empêcher qu'on ne dise d'eux qu'ils ont été des méchans & des injustes, qui ont vaincu des gens de bien pour usurper une domination, qui ne leur étoit nullement duë.*

Brutus, après avoir parlé à l'oreille à Clitus & à Dardanus, prie Volumnius de l'aider à se tuer.

Volumnius rejette sa priere.

S'enfuir avec les mains, & non avec les pieds.

Discours que Brutus tient à ses amis un moment avant que de se tuer.

A-

Après leur avoir parlé ainsi, il les conjura & les pressa de se sauver, & se retira un peu à l'écart avec deux ou trois de ses amis particuliers dont étoit Straton, qui avoit lié avec lui un étroit commerce par le moyen de la Rhetorique qu'il enseignoit. Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, & prenant son épée nuë avec ses deux mains, & l'appuyant à terre sur la poignée, il se jetta dessus & tomba mort. Il y en a qui disent que ce ne fut pas Brutus lui-même qui tint l'épée, mais que Straton vaincu par ses instantes prieres la lui tendit en détournant la vuë, & que Brutus se jettant dessus de grande roideur, se la passa au travers du corps, & expira sur l'heure.

Straton, Rheteur, ami particulier des Brutus.

Brutus se tuë.

Quelque temps après Messala, l'ami & le compagnon de Brutus, ayant fait sa paix avec Cesar, lui presenta ce Straton un jour qu'il n'avoit pas de grandes affaires, & la larme à l'œil lui dit, *Cesar, voici l'homme qui a rendu à mon Brutus le dernier service.* Cesar lui fit un très-bon accueil, & l'eut toûjours avec lui dans toutes ses campagnes, & à la bataille d'Actium, où il lui rendit autant de service & avec autant de fidelité & de courage qu'aucun des Grecs qu'il eût auprès de lui. Sur ce même Messala on rapporte qu'un jour que Cesar le loüoit de ce qu'après avoir été son plus grand

Messala presente Straton à Auguste qui le retint auprès de lui.

Straton le servit avec fidelité & courage à la bataille d'Actium.

69. *Cesar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juste.*] Cette réponse est pleine de hardiesse. Car par-là Messala dit à Cesar que le parti de Brutus étoit le meilleur & le plus juste, & que par consequent il ne l'auroit jamais quitté pendant que Brutus auroit vécu. Mais il lui dit aussi en même temps que Brutus mort le parti de Cesar étoit meilleur & plus juste que celui d'Antoine, & qu'il l'avoit embrassé par cette raison, & lui avoit été fidelle.

grand ennemi à la bataille de Philippes pour l'amour de Brutus, il s'étoit montré très-affectionné à son service à celle d'Actium, où il ne s'étoit nullement épargné, il lui répondit, [63] *Cesar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juste.*

Réponse généreuse de Messala à Auguste.

Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, commanda qu'on l'enveloppât dans une de ses plus riches cottes d'armes, & quelque temps après ayant su qu'on l'avoit volée, il fit mourir le voleur, & envoya les cendres de Brutus à sa mere Servilie. Et quant à Porcie sa femme, [64] Nicolas le Philosophe & Valere Maxime écrivent qu'elle fit dessein de mourir; & que comme ses amis l'empêchoient d'executer sa resolution, & étoient toûjours à la garder, elle prit un jour dans le feu des charbons ardens qu'elle avala en fermant la bouche, & s'étouffa de cette maniere. Cependant il court une Lettre de Brutus qui écrivoit à ses amis pour se plaindre d'eux, & pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient abandonné sa femme Porcie, & qu'ils avoient souffert qu'elle prît la resolution de mourir pour se délivrer d'une longue & fâcheuse maladie. Il paroit donc par là que le Philosophe Nicolas a confondu les temps. [65] Car cette Lettre, si elle est veritablement de Brutus, fait assez connoître la maladie

Antoine fait envelopper le corps de Brutus de sa plus riche cotte d'armes.

Il envoya ses cendres à sa mere Servilie.

Porcie se fait mourir en avalant des charbons ardens.

Lettre de Brutus sur la mort de sa femme.

64. *Nicolas le Philosophe.*] C'est Nicolas Damascene Philosophe Peripateticien, grand ami d'Auguste. Il avoit fait une Histoire universelle en 140. livres.

65. *Car cette Lettre, si elle est veritablement de Brutus, fait assez connoître la maladie de Porcie.*] Il veut dire qu'il paroissoit par cette Lettre que Porcie étoit morte avant son mari, & que par consequent l'Histoire de ces charbons est une fable. Mais d'un autre côté si cette Lettre étoit vraye, comment Nicolas Damascene auroit-il osé écrire que

ladie de Porcie, l'amour qu'elle avoit pour son mari, & la maniere dont elle mourut.

que Porcie étoit morte après Brutus & de cette étrange maniere, lorsqu'on avoit entre les mains cette Lettre de Brutus qui se plaignoit de sa mort? Il faut necessairement ou que la Lettre de Brutus fût supposée, ou que Nicolas Damascene ne l'eût pas vuë. Il y a plus d'apparence à la supposition.

LA COMPARAISON
DE DION ET DE BRUTUS.

Premier avantage de Dion sur Brutus. Il n'eut personne qui l'aidât.

Cassius n'étoit pas comparable à Brutus en vertu.

CEs grands personnages ayant eu tous deux de grandes & belles qualités, dont la premiere & la principale fut de s'être rendu très-grands par des commencemens très-petits, [1] Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Cassius, qui veritablement du côté de la reputation & de la vertu ne lui étoit pas comparable, mais qui dans les affaires de la guerre par son audace, par sa grande habileté, & par sa valeur, ne con-

1. *Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Cassius.*] Il est hors de doute que celui qui tire tout de lui-même est préferable à celui qui a de l'aide & du secours.

2. *Dans le temps que Brutus n'y pensoit point & se tenoit en repos.*] Dans le texte au lieu de ἀτρεμοῦντα Βρῦτον γίνεσθαι il faut lire comme dans un MS. ἀτρεμοῦντι Βρούτῳ γίνεσθαι.

3. *Et il ne fit pas non plus comme Brutus.*] Ce second avantage n'est pas peu considerale, car celui qui tire de la guerre toutes ses richesses & toute sa puissance, est censé ne la faire que pour son utilité, au lieu que celui qui

contribua pas moins que lui à ses grands exploits. Quelques-uns même lui attribuent le commencement de la grande entreprise, & disent qu'il fut l'auteur & le Chef de la conspiration contre Cesar [a] dans le temps que Brutus n'y pensoit point & se tenoit en repos; au lieu que Dion non seulement fournit du sien les armes, les navires & les troupes, mais ce fut lui encore qui pratiqua & gagna par lui-même les amis & les aides qui contribuerent à l'execution de tout ce qu'il entreprit. [3] Et il ne fit pas non plus comme Brutus qui tira des affaires & de la guerre même toutes ses richesses & sa puissance, car au contraire il fournit à la guerre son propre bien & tout son argent pour la liberté de ses Citoyens, en dépensant à cet usage tout ce qu'il avoit pour s'entretenir dans son exil.

Cassius auteur de la grande entreprise.

Second avantage de Dion sur Brutus. Celui-ci tire tout son bien de la guerre, & Dion fournit à la guerre tout le sien.

[4] Il y a plus encore, Brutus & Cassius voyant qu'il n'étoit pas sûr pour eux de demeurer en repos après qu'ils furent sortis de Rome, mais qu'ils étoient condamnés à mort & poursuivis, ils furent forcés de recourir à la guerre comme à leur seul asyle, de se faire un rem-

Troisiéme avantage de Dion sur Brutus. Celui-ci fut forcé de

y dépense son bien, passe pour avoir des vuës plus grandes & plus nobles, & est du moins plus genereux.

4. *Il y a plus encore, Brutus & Cassius voyant qu'il n'étoit pas sûr pour eux.*] Ce troisiéme avantage de Dion sur Brutus est plus considerable que les deux autres, car il vint d'une grandeur d'ame au dessus de tout. Brutus condamné à mort est forcé d'avoir recours à la guerre comme à son seul asyle, il ne pouvoit se sauver que par là, au lieu que c'est par une magnanimité toute pure que Dion entreprend la guerre contre Denys, c'est uniquement pour sauver la Sicile. Or tout ce qu'on fait pour l'amour des autres est toûjours plus grand que ce qu'on fait pour soi.

recourir à la guerre pour se sauver, & Dion n'y eut recours que pour sauver les autres.

rempart de leurs armes, & de s'exposer aux plus grands dangers, plus pour eux-mêmes, que pour leurs Citoyens. Il n'en est pas de même de Dion, il vivoit dans son exil plus sûrement & plus doucement que le Tyran qui l'avoit chassé, & ce fut dans ce temps-là même qu'il alla se jetter volontairement au milieu du plus grand peril pour sauver la Sicile.

Quatriéme avantage de Dion, le fruit de sa victoire.

[5] D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrés de Cesar, que pour les Syracusains d'être défaits de Denys. Car Denys ne nioit pas qu'il ne fût Tyran, & il remplit de maux infinis toute la Sicile, au lieu que la domination de Cesar, pendant qu'il travailloit à l'établir, fit à la verité dans ses commencemens beaucoup de maux & de peines à ceux qui voulurent s'y opposer, mais après qu'il eut tout vaincu, & qu'on s'y fut soûmis, il parut veritablement que ce n'étoit qu'un nom & une apparence de domination, plûtôt qu'une Souveraineté veritable, car on n'en vit jamais partir aucun acte cruel & tyrannique, au contraire il fit voir que les affaires

La domination d'Auguste causa d'abord beaucoup de maux, mais les suites en furent heureuses.

5. *D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrés de Cesar, que pour les Syracusains d'être défaits de Denys.*] On juge des actions des hommes par les effets qu'elles produisent, & qui ont été le but où on a visé. De ce côté-là Dion l'emporte de beaucoup sur Brutus. Car que vouloient faire Brutus & Dion? Brutus vouloit délivrer les Romains d'un Roi, & Dion vouloit délivrer la Sicile d'un Tyran. Or ces deux biens sont fort inégaux, ou pour mieux dire Brutus auroit fait un grand mal aux Romains en empêchant le jeune Cesar d'être Roi. Et Dion fit le plus grand de tous les biens à la Sicile en la délivrant de Denys. Brutus est donc de ce côté-là fort inferieur à Dion.

6. *C'est pourquoi aussi Jule Cesar n'eut pas été plûtôt tué que le Peuple Romain le regretta.*] Marque certaine que le Peuple

res, demandant un Monarque pour les gouverner, Dieu l'avoit donné à l'Empire comme un Medecin très-doux, seul capable de le rétablir. [6] C'est pourquoi aussi Jule Cesar n'eut pas été plûtôt tué que le Peuple Romain le regretta, & ne voulut jamais pardonner à ses meurtriers, au lieu que Dion fut sur-tout accusé devant ses Citoyens d'avoir laissé échapper Denys du Château de Syracuse, & de n'avoir pas voulu ouvrir le tombeau de son pere le vieux Denys.

Auguste donné par la Providence à l'Empire, comme un Medecin doux, seul capable de le rétablir.

[7] Que si l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un Général très-parfait & auquel on ne trouve rien à reprendre. Car il conduisoit toûjours très-sagement & très-heureusement toutes les affaires qu'il avoit projettées lui-même, & par sa grande habileté il rétablissoit toutes celles que les autres avoient gâtées & ruinées par leur faute. Au lieu que Brutus ne paroît pas avoir fait sagement, d'avoir donné la seconde bataille où il s'agissoit de tout, & quand il l'eut perduë, il ne trouva en lui aucune ressource pour se relever, mais au contraire

Cinquiéme avantage de Dion, les exploits de guerre.

Deux grandes fautes que commit Brutus.

Peuple Romain étoit déja accoûtumé au pouvoit d'un seul. Au lieu que le reproche qu'on fit à Dion marque la haine que les Siciliens conservoient pour le Tyran.

7. *Que si l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un Général très-parfait.*] Du côté de la valeur Dion ne pouvoit avoir aucun avantage sur Brutus, mais il en avoit un fort grand du côté de la prudence, & des ressources, ce qui fait un Général parfait. Brutus est repris ici avec raison de deux grandes fautes. La premiere d'avoir donné la seconde bataille où il s'agissoit de tout, lorsque ses ennemis alloient être défaits par la disette & par la mauvaise situation où ils étoient; & la seconde, après l'avoir perduë, de n'avoir trouvé en lui aucune ressource contre ce malheur, lorsqu'il avoit encore une Armée, & qu'il étoit maître de la mer.

traire il perdit courage, abandonna toutes ses esperances, & n'eut pas, comme Pompée, l'audace de combattre contre la Fortune, quoiqu'il dût encore beaucoup attendre des armes, & que par sa Flotte il fût absolument maître de la mer.

Le plus grand & le plus juste reproche que l'on fait à Brutus, qui donne un grand avantage à Dion.

[8] Le plus grand & le plus juste reproche que l'on fait à Brutus, c'est qu'ayant eu la vie sauve par la bonté de Cesar, qu'ayant obtenu de lui la liberté de tous ceux qui avoient été faits prisonniers avec lui, & pour lesquels il demanda grace, qu'étant regardé comme son meilleur ami, & en étant honoré & distingué pardessus tous les autres, il l'ait assassiné de sa propre main. Voilà un reproche qu'on ne sauroit faire à Dion. Au contraire étant ami & allié de Denys, il eut toujours soin de ses affai-

8. *Le plus grand & le plus juste reproche que l'on fait à Brutus.*] Ce reproche est très-bien fondé, car il n'y a rien de plus horrible pour Brutus que d'avoir assassiné son bienfaicteur, celui de qui il tenoit la liberté & la vie, & toutes sortes d'honneurs & de distinctions. Voilà de ce côté-là un grand avantage pour Dion, qui ne fit la guerre à Denys qu'après avoir été chassé & avoir reçu de lui toutes sortes d'injustices, & de mauvais traitemens. Mais ce reproche-là même va tourner à l'avantage de Brutus, si Plutarque en est cru.

9. *Mais dans cela même, si l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage est du côté de Brutus.*] De ce reproche qu'on fait à Brutus Plutarque en tire des raisons qui paroissent plausibles pour lui donner un très-grand avantage sur Dion. En effet il n'y a rien de plus heroïque que de sacrifier au bien public les plus grandes de toutes les obligations, & de s'exposer au plus grand de tous les dangers pour venger les injures publiques. Au lieu qu'il n'y a rien de grand dans celui qui n'écoute que son ressentiment pour venger ses injures particulieres. D'ailleurs Brutus & Cassius regardoient le meurtre de Cesar comme la plus juste & la plus sainte de toutes les actions. Or il n'y a rien de plus grand que de rompre tous les liens & de faire taire tous les sentimens les plus legitimes

faires, & lui aida à les rétablir. Mais après que Denys l'eut chassé de sa patrie, qu'il lui eut fait une injustice atroce en donnant sa femme à un autre, & qu'il lui eut pris tout son bien, alors seulement il entra ouvertement contre lui dans une guerre legitime & juste.

[9] Mais dans cela même, si l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage est du côté de Brutus. Car ce qui fait la principale louange de ces deux Personnages, [10] c'est la haine contre les Tyrans, & l'execration de leur mechanceté. Or cette haine se trouve pure dans Brutus & sans aucun mêlange d'interêt, [11] car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre Cesar, [12] il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie. [13] Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denys,

Ce reproche tourne à l'avantage de Brutus, & comment.

Premier avantage de Brutus sur Dion, la haine des Tyrans très-pure & sans interêt.

Cette haine interessée dans Dion.

mes pour faire une action juste & sainte. Mais il faut bien prouver que le meurtre de Cesar l'étoit. Et c'est ce que l'on ne sauroit jamais faire, & jamais la bonne Morale ne le souffrira. Toutes les raisons que Plutarque donne ici en faveur de Brutus étoient fort bonnes dans les écoles pour exercer des Rheteurs, mais elles ne valent rien données pour des verités constantes & indubitables & pour la regle de nos jugemens. Les Juges équitables prefereront toûjours infiniment l'exploit de Dion à celui de Brutus.

10. *C'est la haine contre les Tyrans, & l'execration de leur mechanceté.*] Voilà de grands mots, des mots horribles, mais où étoit cette execrable méchanceté de Cesar?

11. *Car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre de Cesar.*] Bien loin qu'il eût aucun sujet particulier de s'en plaindre, il en avoit beaucoup & de très-grands de s'en louer, & c'est ce qui aggrave horriblement son crime.

12. *Il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie.*] Il s'y exposa pour suivre les mouvemens impetueux de sa bile noire. Et il fit en deux ans plus de mal à l'Empire, que Cesar ne lui en auroit pu faire en cent.

13. *Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denys, jamais il ne lui auroit fait la guerre.*] C'est une conjecture de

nys, jamais il ne lui auroit fait la guerre, comme cela paroît clairement par les Lettres de Platon, où l'on voit que Dion ne se retira pas volontairement pour revenir contre Denys & pour le détruire, mais qu'il le détruisit parce que le Tyran l'avoit chassé de sa Cour.

Second avantage de Brutus, la vuë du bien public.

Davantage la seule vuë du bien public fit que Brutus devint ami de Pompée, de son ennemi qu'il étoit, [14] & qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de Cesar, il devint son ennemi, [15] comme n'ayant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié, que la justice seule. [16] Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denys, pendant que Denys eut de la confiance en lui; mais dès qu'il commença à s'en défier & à marquer pour lui quelque éloignement, il lui fit la guerre. C'est pourquoi tous ses amis ne furent pas persuadés qu'après avoir chassé

La justice la seule regle de la haine & de l'amitié de Brutus.

de Plutarque qui n'est pas bien sûre. Il est certain que Dion auroit fait tous ses efforts pour ramener Denys par la seule force de ses raisons, mais il n'est pas certain qu'enfin, si la méchanceté du Tyran fût montée à son comble, Dion n'eût pas pris les armes contre lui.

14. *Et qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de Cesar, il devint son ennemi.*] Ce passage est fort beau & fort considerable, mais il est défectueux & mal ponctué dans toutes les éditions; il y manque deux mots qu'il faut necessairement suppléer. Il y a dans les imprimés, ἔτι Βρῦτον μὲν καὶ Πομπηίῳ φίλον ἐποίησεν, ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον Καίσαρι, τὸ κοινῇ συμφέρον. Il n'y a personne qui en lisant cela ne sente qu'il y manque quelque chose. Il faut necessairement suppléer ces deux mots φίλον ὄντα, & lire & ponctuer tout le passage de cette maniere: ἔτι Βρῦτον μὲν καὶ Πομπηίῳ φίλον ἐποίησεν ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον φίλον ὄντα Καίσαρι τὸ κοινῇ συμφέρον.

15. *Comme n'ayant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié que la justice seule.*] Oui, mais une justice prise à sa guise, & non pas la justice veritable & réelle, qui n'est que la soumission & l'obéissance entiere à la Loi, seule regle de la Verité.

16. Et

se Denys, [17] il n'eût pas intention de se saisir de la Tyrannie en leurrant ses Citoyens par un nom plus doux & plus humain que celui de Tyran. Mais pour Brutus, on entendoit ses Ennemis mêmes dire par-tout que de tous ceux qui avoient conspiré contre Cesar, il étoit le seul qui ne se fût proposé d'autre but depuis le commencement jusqu'à la fin, que de rendre aux Romains leur Gouvernement tel qu'ils l'avoient reçu de leurs peres.

Dion soupçonné d'avoir voulu s'emparer de la Tyrannie.

Troisiéme avantage de Brutus, le but qu'il se proposa.

Outre tout cela le combat que Dion eut à donner contre Denys, étoit bien different de celui que Brutus eut à soûtenir contre Cesar. Car de tous ceux qui connoissoient Denys, il n'y en avoit pas un seul qui ne le méprisât comme un homme qui passoit sa vie dans la débauche du vin & des femmes, & à jouer aux dez. [18] Au lieu que de forger seulement dans sa

Quatriéme avantage de Brutus, la qualité de l'ennemi.

16. *Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denys, pendant que Denys eut de la confiance en lui.*] Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denys, mais il ne fit rien que de juste, & il esperoit tirer de sa confiance ce grand fruit qu'il le rameneroit à la justice, qu'il dompteroit en lui cette Charybde, ce monstre de Tyrannie, & qu'il le disposeroit à être un bon Roi. Mais après qu'il eut été chassé, & qu'il eut reçu de ce Tyran tous les mauvais traitemens, alors voyant qu'il n'y avoit plus rien de bon à esperer, il ne l'assassina point, il prit contre lui les armes. La justice n'a jamais été violée en rien dans le procedé de Dion.

17. *Il n'eût pas intention de se saisir de la Tyrannie.*] Mais c'est un soupçon auquel la conduite de Dion n'a jamais donné la moindre ombre de fondement.

18. *Au lieu que de forger seulement dans sa tête le dessein de ruïner Cesar.*] Je ne dis pas que ce dessein ne fût grand & ne demandât un grand courage. Mais Plutarque ne compte-t-il pour rien le dessein audacieux de Dion, qui avec huit cens hommes & sur deux vaisseaux de charge, va attaquer à force ouverte la puissance formidable d'un Tyran qui avoit quatre cens Galeres, cent mille hommes de

sa tête le dessein de ruïner Cesar, & de ne pas redouter la grande experience, le grand sens, la puissance & la fortune de cet homme, dont le seul nom faisoit trembler les Rois des Parthes & des Indes, & les empêchoit de dormir, c'est le Chef-d'œuvre d'une ame très-élevée & incapable de rien rabattre de son courage & de sa fierté par aucun motif de crainte. Aussi dès que l'un parut en Sicile, il y eut plusieurs milliers d'hommes qui se joignirent à lui contre Denys; au lieu que la gloire de Cesar après sa mort même soutint & rétablit la fortune chancelante de ses amis, & son nom seul éleva si haut celui qui le prit après lui, que de jeune enfant qu'il étoit, sans aucuns moyens & sans aucune ressource par lui-même, il devint d'abord le premier des Romains, qui se l'attacherent comme un remede, & un antidote contre la haine & la trop grande puissance d'Antoine.

La gloire de Cesar après sa mort même soûtint son parti.

[19] Que si quelqu'un veut nous opposer que Dion ne chassa Denys qu'à force de grands combats, & que Brutus tua Cesar tout nud, &

Objection contre Brutus.

de pied, dix mille chevaux, des forteresses, des Alliés & des richesses immenses?

19. *Que si quelqu'un veut nous opposer que Dion ne chassa Denys qu'à force de grands combats, & que Brutus tua Cesar tout nud, & dans le moment qu'il étoit seul & sans gardes.*] C'est ce qu'on opposera sans doute, & qu'on ne cessera jamais d'opposer. Car il y a bien de la difference entre chasser un Tyran à force d'armes & le vaincre dans de grands combats, & l'assassiner en le surprenant nud & sans gardes, & en tombant sur lui avec une foule de conjurés qu'on a eu l'adresse d'ameuter contre lui.

20. *Je répends que cela même est un acte qui marque toute la prudence & toute l'habileté du plus grand Capitaine.*] Mais je ne sai si c'est bien répondre. J'oserai dire que je n'en croi rien. Cela marque de l'adresse, de la prudence, de l'in-

& dans le moment qu'il étoit seul & sans gardes, [20] je réponds que cela même est un acte qui marque toute la prudence & toute l'habileté du plus grand Capitaine d'avoir surpris nud, seul & sans gardes un homme si redoutable & si puissant. Car il n'alla pas l'attaquer tout d'un coup, ni seul, ni avec peu de monde, mais il projetta son entreprise de longue main, & la concerta avec un grand nombre de complices qu'il y fit entrer, & dont aucun ne lui manqua. De sorte qu'il faut necessairement ou qu'il eût eu la prudence de les choisir tous gens de bien, ou qu'en leur faisant l'honneur de les choisir, il les eût rendu tels par son exemple. Au lieu que Dion se confia à des méchans, soit qu'il eût mal choisi, ou que de bons il les eût rendu méchans par sa negligence. Et ni l'un ni l'autre ne conviennent à un homme sage & prudent; aussi Platon le gronde-t-il dans ses Lettres d'avoir choisi de tels amis, qui enfin l'assassinerent.

Réponse à cette objection.

Mais cela est étranger à l'action. Brutus ne choisit que des amis fidelles: & Dion se confia à des méchans. Mais cela ne rend son action, ni moins belle, ni moins glorieuse.

Choix des amis, effet de la sagesse & de la prudence.

[21] D'ailleurs quand Dion eut été tué, personne

l'intrepidité, mais il ne marque point la prudence & l'habileté du plus grand Capitaine. N'a-t-on pas vu des actions toutes semblables executées par des hommes qui ne passoient pas pour de grands Capitaines? Que dis-je, n'a-t-on pas vu une action encore plus hardie, executée par un monstre seul que l'Enfer avoit vomi? Ce meurtre de Cesar ne doit point être imputé au courage, mais à l'humeur atrabilaire de Brutus & de Cassius. Il se trouve deux hommes capables d'assassiner Cesar, & il ne s'en est point trouvé qui ayent eu le courage de tuer ni Marius ni Sylla, deux monstres horribles qui faisoient gemir les Romains sous la plus cruelle des Tyrannies.

21. *D'ailleurs quand Dion eut été tué, personne ne se presenta pour venger sa mort.*] Mais la Sicile ne vengea-t-elle pas sa mort en refusant de recevoir son meurtrier Callippus,

sonne ne se presenta pour venger sa mort, au lieu que Brutus reçut de ses ennemis même les devoirs de la sepulture, car Antoine le fit enterrer honorablement, & Cesar lui conserva tous les honneurs qu'on lui avoit faits pendant sa vie, [22] jusques-là qu'on voyoit sa Statuë de bronze élevée publiquement dans Milan, Ville des Gaules en deçà des Alpes. Quelque temps après, Cesar lui-même traversant Milan, & voyant cette Statuë, qui étoit parfaitement ressemblante, & d'un travail exquis, passa outre, ensuite il s'arrêta un peu de temps, & en presence de ceux qui l'accompagnoient, & qui l'entendirent, il appella les Officiers & les Magistrats; & leur dit, *qu'il avoit surpris leur Ville manquant au Traité qu'elle avoit fait avec lui, & qu'elle recéloit un de ses ennemis dans ses murailles.* D'abord tous ces Officiers & ces Magistrats, comme on peut penser, nierent le fait, & ne sachant de qui il vouloit parler, ils se regardoient les uns les autres dans un étonnement qu'on ne peut exprimer. Cesar se tournant du côté de la Statuë, & la leur montrant leur dit avec un front severe, *Eh n'est-ce pas là mon ennemi que vous avez placé au milieu de votre Ville?* A ces mots ces Officiers, encore plus étonnés, garderent le silence, ne sachant que répondre. Alors Cesar se prit à rire, loua les

Auguste conserva à Brutus mort tous les honneurs qu'on lui avoit faits.

Statuë de Brutus dans une place de Milan.

Raillerie d'Auguste faite aux Milanois.

pas, & en le chassant de par-tout comme un scelerat indigne de trouver un asyle? Leptines & Polyperchon ne la vengerent-ils pas en assassinant ce monstre? Timoleon ne la vengea-t-il pas en faisant mourir l'infidelle Icetes? Enfin les Dieux ne la vengerent-ils pas en faisant perir presque aussi-tôt tous les Soldats Zacynthiens qui avoient aidé Callippus? Voilà des honneurs plus grands que les hon-

les Gaulois de ce qu'ils étoient fidelles à leurs amis dans leurs malheurs même, & commanda que la Statuë demeurât où elle étoit.

Auguste ordonne que la Statuë de Brutus soit conservée dans Milan.

honneurs de la sepulture qu'Antoine rendit à Brutus, & que ceux que Cesar lui conserva.

22. *Jusques là qu'on voyoit sa Statuë de bronze élevée publiquement dans Milan.*] Mais Milan pouvoit fort bien conserver cette Statuë de Brutus à cause de sa grande beauté.

ARTAXERXE.

LE premier des Rois de Perse, qui porta le nom d'Artaxerxe, se distingua au dessus de tous les autres Princes par sa bonté & par sa magnanimité, [1] & fut surnommé *Longuemain*, parce qu'il avoit la main droite plus lon-

Artaxerxe Longuemain.

Nous voici parvenus à la fin des Vies paralleles que l'on a conservées de Plutarque. Les quatre qui suivent & qui terminent ce grand Ouvrage sont dans un autre genre, & n'ont point de parallele. Plutarque en avoit fait plusieurs autres de la même maniere sans y ajoûter aucune Comparaison. Car il avoit fait la Vie d'Auguste, celle de Tibere, celle de Neron, celle de Caligula, celle de Vitellius, celle d'Hercule, celle d'Hesiode, celle de Pindare, celle de Craton, celle de Daiphante, celle d'Aristomene.

1. *Et fut surnommé* Longuemain, *parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre.*] Dans tous les temps on a donné aux Princes des surnoms tirés non seulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en sont frequens Cet Artaxerxe fut appellé *Longuemain*, parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre, ou, comme Strabon le pretend dans son XV. liv. parce qu'il avoit les bras si longs que quand il les étendoit tout debout, ils touchoient à ses genoux. Ce même Strabon est tombé sur ce sujet dans une grande faute de memoire, comme Ruauld le lui a reproché, il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe, car jamais Darius n'a été appellé *Longuemain*.

2. Car

longue que l'autre. Il étoit fils de Xerxès. Et le second Artaxerxe, dont nous écrivons la Vie, & qui fut surnommé *Mnemon*, étoit fils de la fille du premier. Car le Roi Darius eut de sa femme Parysatis quatre enfans ; Artaxerxe, qui étoit l'aîné, Cyrus le second ; & Ostanes & Oxathres les plus jeunes. Cyrus porta le nom de l'ancien Cyrus, & celui-ci eut le nom du Soleil, [2] car on dit que les Perses appellent le Soleil *Cyrus*. Artaxerxe fut d'abord appellé Arsicas [a], quoique Dinon assure que son premier nom fut *Oartes*. [3] Mais quoique Ctesias ait farci ses Livres de toutes sortes de fables non seulement incroyables, mais triviales & ridicules, il n'est pourtant pas vraisemblable qu'il ait ignoré le nom du Roi [4] à la Cour duquel il étoit en qualité de son Medecin & de

C'est-à-dire, *qui a bonne memoire.*

Origine d'Artaxerxe Mnemon.

De Cyrus fils de Cambyse, & dont Dieu avoit annoncé la naissance.

Cyrus, le Soleil chez les Perses.

[a] Ou Arsacas qui est le nom général des Rois de Perse.

Ctesias, ses Ecrits remplis de fables incroyables & ridicules.

2. *Car on dit que les Perses appellent le Soleil* Cyrus.] C'est le sentiment d'Hesychius. Κῦρος, dit-il, ἀπὸ τȣ̃ ἡλίȣ, τὸν γὰρ ἥλιον οἱ Πέρσαι Κῦρον λέγȣσιν. *Cyrus est ainsi appellé du nom du Soleil, car les Perses appellent le Soleil Cyrus.* Les Perses appelloient le Soleil *Cyrus*, comme les Egyptiens *Orus*, c'est-à-dire, *Seigneur* & *Maître*, & les Arabes *Urotalt*, *Dieu de la lumiere.* Car on trouve là les vestiges du mot *Cyrus*. Je croi que sur ce mot Persan les Grecs ont formé leur κύριος qui signifie *Seigneur*. Il est certain qu'il y a dans la Langue Grecque beaucoup de mots empruntés des étrangers.

3. *Mais quoique Ctesias ait farci ses Livres.*] Ce Ctesias étoit de Cnide. Il avoit écrit l'Histoire de ce qui s'étoit passé en Assyrie, & en Perse, Ἀσσυριακὰ καὶ Περσικά. Plutarque nous apprend ici le caractere de son esprit.

4. *A la Cour duquel il étoit en qualité de son Medecin & de celui de sa mere, de sa femme & de ses enfans.*] Voilà donc Ctesias qui étoit Medecin du Roi, de la Reine sa mere, de la Reine sa femme, & des Princes & Princesses ses enfans. Dans ces anciens temps on étoit persuadé qu'un seul Medecin pouvoit suffire à toute une Maison Royale, & je croi qu'on avoit raison.

de celui de sa mere, de sa femme & de ses enfans.

Caractere des deux freres Cyrus & Artaxerxe.

Cyrus fit paroître dès son enfance un naturel impetueux & violent; Artaxerxe au contraire paroissoit doux & moderé dans toutes ses actions & dans tous ses mouvemens. Il épousa par l'ordre du Roi & de la Reine une femme très-belle & très-vertueuse, & la retint ensuite contre leur volonté. Car Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit aussi la faire mourir. Mais Arsicas se jetta aux pieds de sa mere, & fit tant par ses prieres & par ses larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec beaucoup de peine, que le Roi non seulement n'ôteroit point la vie à sa femme, mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant sa mere avoit plus de tendresse pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnât après la mort de son pere. C'est pourquoi Darius étant tombé malade, elle le rappella de son Gouvernement de Lydie où il étoit, & il retourna à la Cour plein de grandes esperances que sa mere auroit disposé son pere à le nommer par son Testament heritier du Royaume préferablement à son aîné. Car Parysatis avoit même pour cela un prétexte specieux très-plausible, & dont l'ancien Xerxès s'étoit autrefois servi en cas pareil par l'avis de Demaratus; elle disoit qu'elle étoit accouchée d'Ar-

Parysatis avoit plus de tendresse pour Cyrus que pour Artaxerxe.

Prétexte dont Parysatis se servoit pour faire regner Cyrus preferablement à son aîné.

5. *Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne pût jamais obtenir cela de Darius.*] La raison, dont elle se servoit, n'étoit pas valable, car l'aîné, quoique né dans le temps que son pere étoit particulier, conserve son droit d'aînesse pour recueillir toute la fortune qui arrive ensuite à son pere, & est préferé aux enfans nés depuis cette grande elevation.

6. *Et alla à la Ville de Parsagades.*] Ville de Perse que Cyrus

d'Arsicas pendant que Darius n'étoit que simple particulier, & qu'elle avoit mis au monde Cyrus depuis que Darius étoit parvenu à la Couronne. [5] Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, & l'aîné fut declaré Roi sous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit Satrape de la Lydie & des Provinces maritimes de ces quartiers-là.

Artaxerxe né pendant que son pere n'étoit que particulier, & Cyrus après qu'il fut Roi.

Artaxerxe declaré Roi selon le droit de sa naissance.

Peu de jours après la mort de Darius, le Roi Artaxerxe partit de sa Capitale, [6] & alla à la Ville de Pasargades pour se faire sacrer, selon la coûtume, par les Prêtres de Perse. Dans cette Ville-là il y a un Temple de la Déesse qui préside à la Guerre, on peut conjecturer que c'est la même que Minerve. Il faut que celui qui doit être sacré entre dans ce Temple, que là il quitte sa robe, & qu'il prenne celle que l'ancien Cyrus portoit avant que de devenir Roi, & qu'on y garde avec beaucoup de veneration, &, qu'après avoir mangé une figue seche, il mâche des feuilles de Terebinthe, & qu'il avale un breuvage composé de vinaigre & de lait. S'il y a quelques autres usages, auxquels il soit obligé de se soûmettre, ils ne sont connus que des Prêtres & de celui qui est sacré.

Ville destinée pour le sacre des Rois de Perse.

Ceremonies pratiquées à ce sacre.

Dans le moment qu'Artaxerxe étoit prêt à faire toute cette Ceremonie, Tisapherne arrive auprès

Cyrus le Grand bâtit & à laquelle il accorda de grands privileges, parce qu'il avoit défait dans ce lieu-là Astyage, & acquis le Royaume par sa victoire. Ptolemée la nomme *Pasargarta*. On trouve encore quelque vestige de ce nom dans celui qu'elle a aujourd'hui, car selon le P. Lubin on la nomme *Darabegerd*, ou comme les Arabes *Valasgerd*.

auprès de lui, & lui amene un des Prêtres, qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus pendant son enfance, qui lui avoit enseigné la Magie, & qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perses de ce que son Eleve n'avoit pas été déclaré Roi. C'est pourquoi sa déposition contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable; il l'accusoit d'avoir formé le dessein de dresser des embûches au Roi dans le Temple, & lorsqu'il dépouilleroit sa robe, de se jetter sur lui & de le tuer. Les uns disent que sur cette accusation Cyrus fut arrêté, les autres assurent qu'il entra dans le Temple, qu'il s'y cacha & qu'il fut trahi par ce Prêtre, mais que sur le point qu'on alloit le faire mourir, sa mere le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses prieres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoyer dans les Provinces maritimes. Il ne fut pourtant pas satisfait de ce Gouvernement, & oubliant la grace que le Roi lui avoit faite, il ne se souvint que de l'affront qu'il en avoit reçu quand il avoit été fait prisonnier par son ordre, de sorte que le ressentiment & la colere l'exciterent encore à vouloir se faire Roi.

Cyrus accusé d'avoir conspiré contre Artaxerxe.

Cyrus arrêté.

Cyrus sauvé par sa mere qui obtint sa grace.

Il se revolte encore.

Il y a des Auteurs qui écrivent que n'étant pas content de ce qu'on lui donnoit pour sa table & pour son entretien, il s'étoit revolté contre le Roi. Mais ils disent en cela une chose très-ridicule, car quand il n'auroit pas eu d'autre ressource,

7. *Tantôt chargeant & accusant à son tour Tisapherne.*]. Il lui enleva les principales Villes de son Gouvernement d'Ionie, à l'exception de Milet qu'il alla assiéger, & ce fut

source, il avoit la Reine sa mere qui n'auroit pas manqué de lui fournir tout ce qu'il auroit voulu. D'ailleurs quelle plus grande marque veut-on de ses grandes richesses, que les nombreuses troupes étrangeres qu'il entretenoit en differents lieux par le moyen de ses amis & de ses hôtes, comme le rapporte Xenophon; car pour mieux cacher ses grands préparatifs, & pour tenir ses levées plus secretes, il ne tenoit pas toutes ces troupes ensemble, mais il avoit en différents lieux des gens qui sous divers prétextes lui levoient des Soldats étrangers, & Parysatis, qui étoit toûjours à la Cour auprès du Roi son fils, guerissoit tous ses soupçons, pendant que Cyrus de son côté écrivoit toûjours à son frere en homme soûmis, tantôt lui demandant des graces, [7] tantôt chargeant & accusant à son tour Tisapherne, pour persuader au Roi qu'il n'en vouloit qu'à lui, & que c'étoit à lui que s'adressoient toute sa fureur & toute sa jalousie. Joint à cela que le Roi étoit d'un naturel pesant & paresseux, ce que la plûpart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il est vrai qu'au commencement de son regne il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom, car il se montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient, il honoroit & recompensoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient merité par leurs services. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toûjours l'outrage & l'insulte. Quand on lui faisoit

Marque certaine des grandes richesses de Cyrus.

Dans la Retraite des dix mille, au commencement.

Faux semblant dont Cyrus amusoit le Roi son frere.

Naturel du Roi Artaxerxe.

sur ce qui aida beaucoup à tromper Artaxerxe qui crut que les levées que Cyrus faisoit étoient contre Tisapherne.

faisoit des presens, il marquoit être aussi aise que ceux qui les offroient, ou plûtôt que ceux qui en recevoient de lui, & quand il donnoit, c'étoit avec une joye qui marquoit sa bonté, son humanité, & son inclination généreuse & liberale. Les plus petites choses qu'on lui offroit, il les recevoit de très-bon cœur. Un certain Omisus lui ayant presenté un jour une grenade d'une excessive grosseur, *Par le Dieu Mithra*, s'écria-t-il en la recevant, *cet homme rendroit bien-tôt une petite Ville très-grande si on la lui confioit.* Une autre fois le Roi étant en marche, comme chacun s'empressoit à lui faire des presens, les uns d'une chose, & les autres d'une autre, il y eut un pauvre homme de métier qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la riviere, puisa de l'eau dans ses deux mains, & courut la lui presenter. Artaxerxe ravi lui envoya une coupe d'or, & mille Dariques. Un jour Euclidas de Lacedemone, ayant dit beaucoup de choses contre lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son Capitaine des Gardes: *Tu peux dire contre le Roi tout ce qu'il te plaît, & le Roi peut non seulement dire, mais faire tout ce que bon lui semble.*

Mot d'Artaxerxe sur un homme qui lui presenta une grenade d'une grosseur excessive.

Comment Artaxerxe recompense un pauvre homme qui lui presente de l'eau dans ses deux mains.

Ce qu'il fit dire à un medisant qui le déchiroit.

Une fois à une chasse Tiribase lui montrant sa robe toute déchirée, le Roi lui dit, *Que veux-tu que j'y fasse? Que vous en preniez une autre*, répondit Tiribase, *& que vous me donniez celle là. Je le veux*, dit le Roi, *je te la donne, mais en même-temps je te défends de la porter.* Tiribase ne fit pas grand compte de cette défense, non que ce fût un méchant homme, mais il étoit léger & évaporé. Il ne manqua pas de mettre sur l'heure même cette robe

Demande insolente de Tiribase.

Comment le Roi lui accorde sa demande.

robe du Roi, & non content de cela, il y ajoûta quantité d'ornemens & de joyaux d'or, que les Reines avoient seules le droit de porter. Tous ceux de la Cour en étoient indignés, car cela étoit expressément defendu par les Loix de Perse, mais le Roi ne fit qu'en rire, & lui dit; *Je te donne ces ornemens d'or à porter comme à une femme, & cette robe comme à un fou.*

Ornemens d'or que les Reines de Perse avoient seules le droit de porter.

Bon mot d'Artaxerxe à l'insolent Tiribase.

C'étoit une coûtume de tout temps observée que personne ne mangeoit à la table du Roi que sa mere, & sa femme, sa mere assise au dessus de lui, & sa femme au dessous. Artaxerxe y appella aussi ses deux jeunes freres Oxartes & Osathres. Mais ce qui plut aux Perses plus que tout le reste, ce fut de voir la Reine Statira sa femme se faire porter par les ruës dans une litiere ouverte & sans rideaux, qui permettoit aux femmes de ses Sujets de la saluer, & de l'approcher. C'est pourquoi la Reine étoit si fort aimée du Peuple. Cependant les esprits inquiets & remuants, & qui aimoient les nouveautés, alloient disant que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & liberal, qui aimât la guerre & qui comblât de biens ses serviteurs, & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage pour en soûtenir, & pour en augmenter l'éclat. Cyrus donc se confiant à tous ces discours qu'on tenoit à la Cour, autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, se prépara à la guerre.

Personne ne mangeoit à la table des Rois de Perse que sa mere & sa femme.

Artaxerxe fit manger avec lui ses deux freres.

La Reine Statira aimée des Perses, & pourquoi.

Partisans que Cyrus avoit à la Cour.

Cyrus se prepare à faire la guerre à son frere.

D'abord il écrivit aux Lacedemoniens pour les prier de le secourir & de lui envoyer des hommes, il promettoit des chevaux à ceux qui viendroient à pied, & des chars attelés à ceux qui

Grandes promesses que Cyrus fait aux Sol-

ceux qui viendront servir sous lui.

qui viendroient à cheval; à ceux qui n'auroient que des terres, il promettoit de leur donner des villages, & à ceux qui n'auroient que des villages, il leur promettoit des Villes. Il ajoûta que pour la solde de ceux qui serviroient dans ses troupes, elle seroit payée non par compte, mais par mesure & à tas; & parlant hautement & magnifiquement de lui-même, il disoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus Royal que son frére, qu'il étoit plus grand Philosophe, & mieux instruit de la Magie que lui, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui. Il ajoûtoit que son frere avoit été élevé dans une si grande timidité & dans une telle mollesse, qu'à la chasse il n'osoit se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char. Les Lacedemoniens écrivirent à Clearque, & lui ordonnerent d'obéir à Cyrus & d'executer ses ordres.

Plaisante qualité que Cyrus se donne.

Les Lacedemoniens lui envoyerent la Scytale.

Cyrus partit de Sardis & marcha vers les hautes Provinces de l'Asie pour faire la guerre à son frere. Il menoit avec lui une grosse Armée de Barbares, & près de treize mille Grecs soudoyés, & il trouvoit tous les jours de nouveaux prétextes pour faire agréer à son frere la levée de tant de troupes. Mais son veritable dessein ne fut pas long-temps caché, car Tisapherne, qui s'en douta, partit de Milet & alla en donner avis au Roi.

Tisapherne avertit le Roi des desseins de son frere.

A cette nouvelle la Cour fut dans un grand trouble. Toute la haine de cette guerre tomba sur la Reine Parysatis, qu'on en regarda comme la principale cause, & tous ses amis & ses serviteurs furent soupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Mais ce qui faisoit le plus de peine à Parysatis, c'étoit la Reine Statira qui au desespoir de cette guerre ne cessoit

Parysatis accusée d'être la cause de cette guerre.

soit de lui crier: *Qu'est devenuë la foi que vous avez si souvent donnée en vous rendant caution pour votre fils ? Que sont devenuës les ardentes prieres dont vous vous êtes servie pour arracher à la mort celui qui avoit conjuré contre le Roi son frere ? C'est par cette malheureuse tendresse que vous avez allumé cette guerre, & que vous nous avez précipités dans cet abyme de maux.*

Reproches que la Reine Statira fait à Parysatis.

Ces reproches continuels inspirerent à Parysatis, qui étoit naturellement vindicative & violente dans sa colere, & qui conservoit longtemps son ressentiment, une haine si implacable pour Statira, qu'elle chercha les moyens de la faire mourir. L'Historien Dinon écrit que ce fut pendant cette guerre même; mais Ctesias assure que ce fut quelque temps après, & il n'est pas vraisemblable que ce dernier ait ignoré le temps où cette noire trahison fut executée, lui qui étoit témoin oculaire de tout ce qui se passoit à cette Cour, & qui n'avoit aucune raison de changer les temps, & de ne pas raconter le fait tel qu'il étoit arrivé, quoique d'ailleurs cet Auteur s'éloigne assez souvent de la verité pour remplir son Histoire de fables & d'avantures tragiques. C'est pourquoi nous rapporterons le recit de cette Tragedie au temps auquel il l'a placée.

Parysatis cherche les moyens de faire mourir Statira.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi n'étoit pas resolu de combattre si-tôt, & qu'il ne se hâtoit pas d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il avoit fait dessein d'attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces, qui venoient de tous côtés, fussent assemblées,

Artaxerxe tire dans la plaine un retranchement de seize lieuës.

[8] & que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de quatre cens stades depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Medie. Entre l'Euphrate & ce retranchement on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par-là que Cyrus passa avec toute son Armée. Le Roi negligea de lui disputer ce passage, & le laissa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribase fut le premier qui eut l'audace de lui representer qu'il ne devoit pas fuir ainsi le combat, & abandonner à l'ennemi les Royaumes de la Medie, de Babylone, & de Suse même, pour aller se cacher au fond de la Perse; lui sur-tout qui avoit plusieurs fois autant de troupes que son ennemi, & dix mille Satrapes & Capitaines meilleurs que Cyrus & pour le combat & pour le Conseil.

Remontrance hardie que Tiribase fait au Roi.

Cyrus n'avoit que cent treize mille hommes & vingt chariots.

Ces paroles firent prendre au Roi la resolution de combattre. Il fit tant de diligence que [9] tout d'un coup il parut en bataille avec une Armée de neuf cens mille hommes tous bien lestes & bien équipés, & étonna extrêmement les troupes de Cyrus, qui par trop de confiance en leur courage, & par le mépris outré qu'ils avoient

Artaxerxe s'avance contre Cyrus avec une Armée de neuf cens mille hommes.

8. *Et que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur.*] Xenophon, plus croyable en ceci que Plutarque, ne donne à ce retranchement que cinq toises de largeur & trois de profondeur. Mais peut-être que du temps de Plutarque le nombre de toises étoit marqué differemment dans le texte de Xenophon.

9. *Tout d'un coup il parut avec une Armée de neuf cens mille hommes.*] Par le rapport des transfuges l'Armée d'Artaxerxe étoit de douze cens mille hommes sous quatre Généraux, Tisapherne, Gobrias, Arbaces, & Abrocomas; mais ce dernier n'arriva avec ses troupes qu'après la

avoient pour leurs ennemis, marchoient confusément & avec beaucoup de negligence, jusques-là qu'ils faisoient porter leurs armes. De sorte que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ses troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le Roi s'avança au petit pas, & dans un grand silence. Cette belle ordonnance & cette discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de desordre & de confusion dans une si grande multitude, & à entendre des cris barbares & desordonnés. Artaxerxe couvrit le front de sa phalange de ses meilleurs chariots armés de faux, afin que par l'impetuosité de leur course ils ouvrissent & missent en pieces les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens. Plusieurs Historiens ont eu soin de décrire cette bataille, mais Xenophon est celui qui la décrit le plus vivement, car on ne la lit pas, on la voit, & il tient toûjours son Lecteur dans la chose même, comme si elle étoit presente, & il le fait entrer dans la passion comme s'il étoit au milieu du peril, tant il la represente naïvement & avec énergie. [10] C'est pourquoi il ne seroit pas d'un homme sensé de la raconter après lui. Tout ce qu'on doit

Marche desordonnée des troupes de Cyrus.

Belle ordonnance de l'Armée d'Artaxerxe.

Comment Artaxerxe couvre le front de sa bataille.

Dans sa Retraite des dix mille. Eloge de ce recit de Xenophon.

Grande modestie de Plutarque.

la bataille, ainsi Plutarque ne parle ici que de ceux qui se trouverent au combat. Il devoit avoir aussi deux cens Chariots armés de faux, & il n'en eut que cent cinquante; mais outre cela il avoit six mille chevaux d'élite qui combattoient devant lui. Xenoph.

10. *C'est pourquoi il ne seroit pas d'un homme sensé de la raconter après lui.*] On voit par-tout des marques de la modestie de Plutarque. Il ne veut pas toucher à la relation que Xenophon a faite de la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, il trouve cette entreprise insensée. On connoît des Ecrivains qui ne sont pas si scrupuleux, ni si timides. Mais pourquoi Plutarque ne raconte-

doit faire, c'eſt de rapporter quelques particularités dignes de memoire qui lui ont échappé, ou qu'il a omiſes.

63 ſtades pas, c'eſt environ vingt lieuës.

Le lieu donc, où cette bataille ſe donna, eſt appellé Counaxa, & il eſt à cinq cens ſtades de Babylone. Un peu avant le combat Clearque conſeilloit à Cyrus de ne pas s'engager dans la mêlée, & de ſe tenir derriere les bataillons Macedoniens, & on rapporte que Cyrus lui répondit: *Que me dis-tu là, Clearque? Quoi, tu veux que dans le même temps que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être?*

Belle réponſe de Cyrus à Clearque.

Faute de Cyrus.

Cyrus fit là une grande faute de ſe jetter au milieu du peril ſans aucune précaution. Mais Clearque en fit de ſon côté une autre qui n'eſt pas moindre, ſi elle n'eſt même plus grande, [11] c'eſt qu'il refuſa de ranger ſes Grecs vis-à-vis du Roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné, & qu'il approcha ſon aile droite de la riviere, de peur d'être enveloppé par les ennemis qui le débordoient. Car s'il

Faute encore plus grande dont Plutarque accuſe Clearque.

conte-t-il pas cette bataille comme Xenophon, & pourquoi oblige-t-il ſon Lecteur à aller chercher un autre Ouvrage pour s'inſtruire, ou à demeurer ſans être inſtruit? C'eſt que Xenophon étoit alors entre les mains de tout le monde.

11. *C'eſt qu'il refuſa de ranger ſes Grecs vis-à-vis du Roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné.*] Ce reproche, que Plutarque fait à Clearque, qui commandoit l'aile droite de Cyrus, merite d'être examiné. Quand les Armées furent en bataille, Cyrus, qui paſſoit le long de la ligne avec Pigrès ſon truchement & trois ou quatre autres, cria à Clearque *qu'il donnât au milieu où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le ſuccès du combat.* Mais comme les ennemis étoient en ſi grand nombre qu'une ſeule de leurs ailes tenoit tout le front du corps de bataille de Cyrus, & le débordoit, Clearque craignit d'être enveloppé s'il abandonnoit la riviere, & il lui répondit, *qu'il ne ſe mît en peine de rien & qu'il auroit ſoin de faire*

s'il ne cherchoit qu'à se mettre en sureté, & qu'il n'eût d'attention qu'à se garantir lui-même de tout échec, il auroit encore mieux fait de ne bouger de sa maison. Mais après avoir fait en armes tant de milliers de stades depuis la mer jusqu'à la plaine de Babylone, sans que personne l'y contraignît, & dans la seule vuë de placer Cyrus sur le Thrône des Perses, d'avoir ensuite choisi pour se mettre en bataille un endroit d'où il ne pourroit sauver son Général qui le soudoyoit, mais où il pourroit combattre en sûreté, & tout à son aise, cela ressemble fort à un homme à qui la vuë du danger present fait abandonner l'idée du tout, & oublier le but de son entreprise. Car qu'aucun de ceux qui étoient rangés autour du Roi, n'eût soûtenu le choc des Grecs, s'ils l'eussent chargé, & que tous ces gens-là étant renversés & le Roi tué ou mis en fuite, Cyrus n'eût gagné la bataille, & qu'après sa victoire il n'eût été couronné, c'est de quoi personne ne sauroit douter,

Raisons dont Plutarque appuye le reproche qu'il fait à Clearque.

Il est certain que les troupes du Roi n'auroient pas soutenu l'attaque des Grecs.

faire ce qu'il faudroit. Plutarque accuse donc Clearque d'avoir fait une grande faute de n'avoir pas suivi l'ordre de son Général, & le malheureux succès du combat fait voir que Plutarque a raison. Cependant M. d'Ablancourt veut justifier Clearque dans sa note sur cet endroit de Xenophon. *Plutarque*, dit-il, *le blâme dans la Vie d'Artaxerxe, comme s'il avoit été cause par-là de la perte de Cyrus. Mais il n'étoit pas responsable de l'évenement, & savoit bien mieux la guerre que Plutarque.* Voilà deux mauvaises raisons. Un Officier se rend en quelque façon responsable de l'évenement quand il fait tout le contraire de ce que son Général lui a ordonné. Clearque savoit mieux la guerre que Plutarque, je le veux, mais Plutarque la savoit aussi bien que M. d'Ablancourt, & ce qu'il y a de plus fort encore, Cyrus la savoit aussi-bien que Clearque, & il avoit fort bien vu que le succès du combat dépendoit de cette attaque. Les raisons que Plutarque donne de sa censure sont très-solides.

douter, [12] & l'évenement même le montre. C'est pourquoi il faut bien plûtôt accuser Clearque d'avoir ruiné les affaires & causé la mort même de Cyrus par sa trop grande précaution, que de s'en prendre à la temerité & à la trop grande audace du Général. Car si Artaxerxe avoit eu à choisir lui-même l'endroit à mettre les Grecs en bataille, afin qu'ils lui fissent le moins de mal, il n'en auroit jamais pu trouver un meilleur, ni un plus commode que celui que Clearque prit près de la riviere, & fort loin d'Artaxerxe & de ceux qui étoient autour de lui, & [13] d'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe, ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant que de pouvoir se prévaloir de la victoire de Clearque. Aussi est-il constant qu'avant la bataille Cyrus avoit très-bien vu ce qui étoit le plus expedient pour le succès de cette journée, car il avoit ordonné formellement à Clearque de donner au milieu où étoit le Roi. Et Clearque, après avoir répondu qu'il auroit soin de faire ce qui seroit pour le mieux, ruïna & perdit tout. Car les Grecs battirent les Barbares comme ils voulurent, & les chasserent fort loin devant eux. Cyrus monté sur un cheval hardi & courageux, mais qui avoit la bouche mauvaise, on l'appelloit *Pasacas*, fut rencontré, comme le rapporte Ctesias, par Artagerses Général des Cadusiens, qui du plus loin qu'il le vit, poussa

Imprudence de Clearque dans le choix du poste où il se plaça.

Cyrus loue de l'ordre qu'il avoit donné à Clearque.

Artagerses Général des Cadusiens.

12. *Et l'évenement même le montre.*] Car les Grecs furent victorieux de leur côté, & Cyrus fut tué par Artaxerxe; ce qui ne seroit pas arrivé si les Grecs eussent attaqué le Roi.

13. *D'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe.*] Car non seulement les six mille chevaux, qui combat-

sa droit à lui & lui cria, *O le plus injuste & le plus insensé des hommes, toi qui deshonores le nom de Cyrus, qui est le plus grand nom qui soit parmi les Perses, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage très-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perses, & dans l'esperance de tuer le Roi ton frere & ton Seigneur, qui a autour de lui un million de serviteurs & d'esclaves mille fois plus vaillants que toi, & tu vas l'éprouver sur l'heure, car tu vas perdre ici la tête avant que d'avoir seulement vu la face du Roi.*

Discours qu'il adresse à Cyrus dans le combat.

En finissant ces mots il lui lança sa javeline de toute sa force. La cuirasse se trouva de si bonne trempe que la javeline ne la perça point, Cyrus ne fut point blessé, mais la violence du coup fut si grande qu'il chancella sur son cheval, & comme Artagerses faisoit tourner le sien, Cyrus lui lança sa javeline si heureusement au défaut de la cuirasse, qu'il lui perça le cou au dessus de la clavicule. Car qu'Artagerses ait été tué de la main de Cyrus, c'est de quoi presque tous les Historiens conviennent. Mais sur la mort de Cyrus, comme Xenophon n'en dit qu'un mot parce qu'il ne se trouva pas present au lieu où il fut tué, rien n'empêche que nous ne détaillions ici la maniere dont Dinon la raconte, & ensuite celle dont la rapporte Ctesias.

Cyrus le tuë de sa main.

Dinon écrit donc qu'Artagerses étant tombé

battoient devant lui, furent renversés, mais ses troupes qui le suivoient furent mises en desordre, & lui blessé il fut obligé de se retirer sur une éminence avec peu de gens. Et c'est de quoi Clearque ne pût s'appercevoir à cause du poste qu'il avoit pris.

bé du coup, Cyrus poussa son cheval de furie sur ceux qui étoient en bataille devant le Roi pour le couvrir ; qu'il les écarta ; qu'il joignit le Roi ; qu'il lui tua son cheval sous lui, & que le Roi étant tombé, Tiribase le dégagea, le monta sur un autre cheval, & lui dit : *Seigneur, souvenez-vous toûjours de cette journée, car elle merite de n'être pas mise en oubli ;* que dans ce moment Cyrus poussant encore à lui le blessa du second coup ; qu'après cela il le chargea encore, & qu'à cette troisiéme charge le Roi, plein d'indignation, dit à ceux qui étoient près de lui, *Il vaut beaucoup mieux mourir que de souffrir tant d'insultes*, & poussa son cheval contre Cyrus, qui tête baissée & sans aucun ménagement se jettoit au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappa de sa javeline dans le même temps que tous les autres tiroient aussi sur lui. Cyrus tomba mort, les uns disent que ce fut du coup que le Roi lui donna, & les autres assurent qu'il fut tué par un Soldat Carien, à qui le Roi, pour le recompenser de ce grand exploit, donna le privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique à la tête de l'Armée dans tous les combats, car les Perses appellent les Cariens des coqs à cause des crêtes dont ils ornent leurs casques. Voilà la maniere dont Dinon rapporte le fait, & voici celle de Ctesias, que j'ai un peu abregée.

Combat de Cyrus & d'Artaxerxe.

Cyrus est tué.

Privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique.

Cariens pourquoi appellés coqs par les Perses.

Après que Cyrus eut tué de sa main Artager-

14. *Et le tua.*] Mais Tisapherne étoit un des principaux Officiers d'Artaxerxe même. Y en avoit-il un autre de ce nom dans les troupes de Cyrus ? Je croi que ce

gerses, il poussa son cheval contre le Roi, & le Roi vola à sa rencontre, tous deux sans dire une seule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le Roi, & ne le blessa point. Le Roi lança sa javeline à Cyrus & le manqua, mais il frappa Tisapherne, homme d'un grand merite & fidelle serviteur de Cyrus, [14] & le tua. Alors Cyrus lança sa javeline contre son frere. Le trait perça la cuirasse, & lui entra environ deux doigts dans l'estomac, de sorte que le Roi tomba de son cheval. Le desordre se met dans ses troupes, elles prennent la fuite, & lui s'étant relevé, il gagna avec un petit nombre de ses gens, parmi lesquels étoit Ctesias, une petite éminence où il se tint en repos. Cyrus environné d'ennemis, fut emporté fort loin par son cheval qui prit le mords aux dents. Comme il étoit déja nuit, les ennemis ne purent le reconnoître, & ses gens étoient fort en peine, & le cherchoient avec grand soin. Mais enflé de sa victoire, & naturellement plein d'impetuosité, de feu & d'audace, il alloit çà & là au travers des ennemis leur criant en langage Persien, *Ouvrez-vous, pauvres gens, ouvrez-vous.* Comme il repetoit cela à tout moment, la plûpart s'ouvroient pour le laisser passer en lui donnant des marques de leur respect. Mais la tiare, qu'il avoit sur la tête, tomba malheureusement, & un jeune Perse, nommé *Mithridate*, passant par hazard près de lui, le frappa de sa javeline à la temple près de l'œil, sans le connoître. Il per-

Artaxerxe tue Tisapherne, ou plutôt, Satipherne.

Artaxerxe blessé par Cyrus.

Cyrus emporté par son cheval.

Il est blessé par un Soldat Perse nommé Mithridate.

ce nom est corrompu ici & qu'il faut rétablir la leçon du Manuscrit de la Bibliotheque de Saint Germain, où on lit *Satipherne* au lieu de *Tisapherne*.

perdît tant de sang par cette playe, que bientôt il fut saisi d'un vertige tenebreux, & tomba à terre évanouï, son cheval s'échappa & s'enfuit errant par la plaine. Le tapis, qui le couvroit, étant tombé, un esclave de celui qui l'avoit blessé le ramassa tout sanglant.

Quand Cyrus fut un peu revenu de sa défaillance avec assez de peine, quelques Eunuques, qui l'avoient suivi en petit nombre, tâcherent de le mettre sur un autre cheval, & de le sauver. Mais comme il n'avoit pas la force de se tenir à cheval, il crut qu'il iroit mieux à pied, & ses Eunuques le prenant sous les bras lui aidoient à marcher. Il avoit la tête si étonnée de sa blessure, qu'elle panchoit sur son épaule, & ne pouvant se soûtenir sur ses pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il étoit ranimé par la joye de la victoire qu'il croyoit avoir remportée, car il entendoit de tous côtés les fuyards qui appelloient Cyrus leur Roi, & qui demandoient quartier.

Cauniens, de la Ville de Caunus dans la Carie, miserables, qui suivoient

Dans ce moment quelques Cauniens, gens miserables, qui suivoient l'Armée du Roi, gagnant leur vie à rendre les services les plus bas

15. *Et son recit est comme un poignard émoussé dont il le tuë enfin après des peines infinies.*] Plutarque se moque ici du recit penible & laborieux que Ctésias fait de la mort de Cyrus, où après bien des avantures tragiques il est enfin obligé d'avoir recours à un miserable Caunien, qui ne le tuë pas même & qui ne le blesse qu'au jarret. Cyrus tombe & en tombant il ne meurt que du coup qu'il se donne à sa tête blessée, ce qui est très-ridicule.

16. *Lorsqu'Artasyras, qu'on appelloit* l'œil du Roi.] Les Rois de Perse avoient des Ministres que l'on appelloit *les yeux du Roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient vû dans le Royaume, & d'autres qu'ils appelloient *les oreilles du Roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient entendu. Car les Rois ne

bas & les plus abjets, se trouverent par hazard mêlés comme amis parmi les gens qui étoient autour de Cyrus. Mais enfin ayant reconnu avec peine les cottes d'armes rouges que ses gens portoient, ils virent que c'étoient des ennemis, car les troupes du Roi en portoient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner par derriere un coup de sa javeline à Cyrus sans le connoître. Le coup donna dans le jarret, & lui coupa le nerf. Cyrus tombe, & en tombant, sa temple blessée donne contre une pierre, & il rend l'esprit sur le moment. Voilà comment Ctesias raconte la mort de Cyrus. [15] Et son recit est comme un poignard émoussé dont il le tuë enfin avec des peines infinies.

l'Armée du Roi comme des goujats.

Les troupes de Cyrus avoient des cottes d'armes rouges.

Celles du Roi en portoient de blanches.

Cyrus tué par un Caunien selon Ctesias.

Cyrus ne venoit que d'expirer [16] lorsqu'Artasyras, * qu'on appelloit *l'œil du Roi*, passa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les Eunuques qui témoignoient une grande affliction & qui fondoient en larmes. Il s'adressa à celui qui paroissoit le plus fidelle & le plus attaché à son maître, & lui dit, *Pariscas, qui est celui que tu pleures ainsi assis près de lui?* *Eh,*

Artasyras Officier appellé *l'œil du Roi*.

ne peuvent ni tout voir, ni tout entendre par eux-mêmes, & ils ont besoin de secours, c'est pourquoi Aristote louë cet usage dans le XVI Chapitre du III Livre de sa Republique. *Il est peut-être absurde*, dit-il, *de penser qu'un homme seul voye mieux avec deux yeux, qu'il entend mieux avec deux oreilles, & qu'il agit mieux avec deux pieds & deux mains, que plusieurs avec plusieurs. C'est pourquoi aussi nous voyons que les Monarques se font plusieurs yeux, plusieurs oreilles, plusieurs pieds, & plusieurs mains, & que ceux qui sont affectionnés à eux & à leur Royaume, ils les associent à leur Empire*, &c. Aristophane ne laisse pas de plaisanter sur ce titre *d'œil du Roi*, dans ses Acharnenses, Acte I. Scene II & III.

Eh, Seigneur Artasyras, lui répondit Pariscas, *ne voyez-vous pas que c'est Cyrus qui est mort?* A ce mot Artasyras, étonné, exhorta l'Eunuque à avoir bon courage, & à garder bien le mort, & le quittant il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe qui desesperoit déja de ses affaires & croyoit tout perdu, & qui étoit dans un grand abattement tant par la soif qui le brûloit, que par la blessure qu'il avoit reçuë, & l'approchant il lui crie avec un transport de joye, *qu'il venoit de voir Cyrus mort.* D'abord le premier mouvement du Roi fut de l'aller voir lui-même, & il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu. Mais comme tout étoit rempli de crainte & d'effroi à cause du bruit qui s'étoit répandu que les Grecs avoient tout vaincu de leur côté, & qu'ils étoient encore à poursuivre les fuyards, & à tout passer au fil de l'épée, il changea d'avis & jugea plus à propos d'y envoyer un plus grand nombre de gens qui verroient si la nouvelle étoit vraye, & qui lui en feroient le rapport. Il y envoya donc trente hommes avec des flambeaux. Et comme il étoit sur le point de rendre l'ame par la grande soif qu'il enduroit, l'Eunuque Satibarsanes se mit à courir çà & là pour chercher de l'eau, car il n'y en avoit point dans la plaine, & le camp étoit fort éloigné. Enfin après avoir bien couru il rencontra par hazard un de ces pauvres Cauniens, qui portoit dans une méchante outre toute rapiecée environ huit verres d'une méchante eau toute corrompuë. Satibarsanes la prit & la porta au Roi, qui la but toute entiere. Après qu'il eut bu, l'Eunuque lui demanda *si cette boisson ne lui avoit pas paru bien*

Il va apprendre au Roi la mort de Cyrus.

L'Eunuque Satibarsanes apporte de l'eau corrompuë au Roi qui étoit sur le point de mourir de soif.

bien mauvaise, & le Roi lui jura par tous ses Dieux *que jamais il n'avoit bu avec tant de plaisir le vin le plus delicieux, ni l'eau la plus claire & la plus legere; j'en suis si content*, ajoûta-t-il, *que si je ne puis trouver celui qui te l'a donnée pour le recompenser, je prie les Dieux qu'ils le rendent heureux & riche.*

Cependant les trente hommes, qu'il avoit envoyés, reviennent pleins de joye, & lui confirment le bonheur dont il n'avoit osé se flatter. Déja il commence à se rassurer sur le grand nombre de gens qui se rassemblent autour de lui. Il descend dans la plaine à la clarté d'une infinité de flambeaux, & va au lieu où étoit le corps de son frere. Quand il fut devant ce corps il lui fit couper la main droite & la tête selon la Loi des Perses, & commanda qu'on lui apportât cette tête qu'il prit lui-même par les cheveux, qui étoient fort longs & fort épais, & il la montroit à ceux qui étoient encore dans le doute & qui fuyoient. Tous ces fuyards, étonnés, l'adoroient à la maniere de leur pays & se joignoient à ses troupes, de sorte qu'en très-peu d'heures il eut rallié autour de lui soixante-dix-mille hommes avec lesquels il reprit le chemin de son camp.

Artaxerxe fait couper la tête & la main à son frere selon la Loi des Perses.

Ctesias écrit qu'il n'avoit à cette bataille que quatre cens mille hommes effectifs. Mais Dinon & Xenophon en mettent un bien plus grand nombre. Et quant au nombre des morts, le même Ctesias dit qu'on rapporta au Roi, qu'il n'y en avoit en tout que neuf mille, & que pour lui à les voir, il avoit jugé qu'il y en avoit environ vingt mille, mais cet article demeure en contestation. Ce que

Le nombre des morts à cette bataille.

Ctesias ajoûte qu'il fut envoyé par le Roi avec Phaylle de Zacynthe & quelques autres vers les Grecs pour leur faire quelques propositions, c'est une fausseté insigne, car Xenophon savoit fort bien que Ctesias étoit au service du Roi, & il fait mention de lui dans ses Livres. Il n'est donc pas vraisemblable que si Ctesias avoit été envoyé aux Grecs de la part du Roi, & qu'il eût été chargé de leur porter des paroles si considerables, Xenophon l'eût oublié, [17] & qu'il n'eût parlé que de Phaylle. Mais le bon Ctesias, comme il paroît par ses Ecrits, étoit plein d'ambition & de vanité, d'ailleurs fort partial pour les Lacedemoniens & grand ami de Clearque, & dans ces recits il trouve toûjours moyen de se placer en certains endroits qui lui sont honorables, & qui lui donnent occasion de parler avantageusement de Clearque & de Lacedemone.

Fausseté insigne de Ctesias.

Son ambition, sa vanité & sa partialité pour les Lacedemoniens & pour Clearque.

Après la bataille, le Roi envoya de grands & de riches presens au fils d'Artagerses qui avoit été tué par Cyrus. Il recompensa aussi très-magnifiquement Ctesias & les autres, & ayant enfin trouvé le Caunien, qui avoit donné à Satibarsanes son outre d'eau, de pauvre miserable & d'inconnu qu'il étoit, il le fit riche & homme de grande consideration.

Artaxerxe recompense magnifiquement le Caunien qui avoit donné l'eau qu'il avoit buë.

Il mêloit souvent plus de douceur & de plaisanterie que de severité dans la punition de ceux qui avoient commis quelque faute. Un cer-

Il mêloit plus de plaisanterie que de severité dans les punitions.

17. *Et qu'il n'eût parlé que de Phaylle.*] Car Xenophon dans le II. Livre de la Retraite des dix mille, écrit qu'Artaxerxe envoya aux Grecs des Herauts, & avec eux Phaylle, qui étoit Grec & qui faisoit profession de sa-

certain Mede, nommé Arbaces, pendant le combat s'étoit jetté dans le parti de Cyrus, & ensuite après la mort de Cyrus il étoit revenu dans ses troupes; Artaxerxe ne le taxa ni de trahison ni de mauvaise volonté, mais seulement de timidité & de poltronnerie, & pour le punir, il le condamna à porter tout le jour à son cou dans la Place publique une courtisane toute nuë. Un autre, non content d'avoir aussi déserté, s'étoit encore vanté faussement d'avoir tué deux des ennemis, le Roi se contenta d'ordonner qu'on lui perçât la langue avec trois alênes.

Châtiment dont il punit un deserteur qui étoit revenu.

Il fait percer la langue à un autre deserteur, qui s'étoit vanté à faux d'avoir tué deux Cauniens.

Comme il croyoit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il vouloit que tout le monde le crût & le dît, il envoya de grands presens à Mithridate qui l'avoit blessé le premier, & commanda à ceux qu'il chargea de ces presens de lui dire, *Le Roi t'honore de ces presens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la lui as apportée.* Et le Carien, qui avoit coupé le jarret à ce Prince, & qui l'avoit fait tomber, lui ayant demandé aussi un present, le Roi le lui accorda, & lui fit dire par ceux qui le lui remirent, *Le Roi te fait ce present, parce que tu as été le second qui lui as apporté la bonne nouvelle. Car Artasyras a été le premier qui lui a appris la mort de Cyrus, & tu ès venu après lui.*

Il envoye de grands presens à Mithridate & au Carien qui avoient blessé Cyrus. Comment par orgueil il déguise les services qu'ils ont rendus.

Pour ce qui est de Mithridate, il se retira tout triste sans dire un seul mot. Mais le pauvre

savoir fort bien l'Art Militaire; mais il ne dit pas un mot de Ctesias. Aussi n'étoit-ce pas l'emploi d'un Medecin.

Sotte & malheureuse ambition du Soldat Carien.

vre malheureux Carien se laissa entraîner par sa sottise dans la passion la plus ordinaire aux hommes, qui est la vanité. Corrompu vraisemblablement par les grands biens que le Roi lui avoit faits, il se persuada qu'il devoit aspirer à des choses plus relevées & fort au-dessus de son état. Il ne voulut donc point souffrir que ces grands presens fussent regardés comme la recompense de la bonne nouvelle qu'il avoit portée au Roi, mais il se mit en colere, & alloit criant, protestant, & prenant tout le monde à témoin que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit duë. Le Roi informé de cette insolence, en fut si irrité, qu'il commanda qu'on lui coupât la tête sur l'heure. Sa mere Parysatis, qui se trouva presente, lui dit, *Seigneur, ne punissez point de cette maniere ce miserable Carien, laissez-m'en la vengeance, & souffrez que je lui donne le juste loyer de l'action dont il a eu l'audace de se vanter.* Le Roi le lui ayant permis, elle commanda aux Executeurs de prendre ce malheureux, de lui donner la question pendant dix jours, ensuite après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il mourût dans ce cruel supplice.

Punition horrible que la Reine Parysatis fait du Carien qui s'étoit vanté d'avoir tué Cyrus.

Mithridate perd sa prudence dans le vin & perit aussi malheureusement que le Carien.

Peu de temps après, Mithridate perit aussi malheureusement par sa sottise, car invité à un festin où étoient les Eunuques du Roi, & ceux

18. *Vêtu de la robe.*] Au lieu de ἐσθῆτι χρυσῇ κεκοσμημένος, *vêtu de la robe d'or*, il faut lire comme dans le Mſ. de la Bibliotheque de saint Germain, ἐσθῆτι καὶ χρυσῷ κεκοσμημένος, *vêtu de la robe, & orné des joyaux d'or* &c. comme cela paroît par le mot οἷς qui suit & qui se rapporte à la robe & aux joyaux.

19. En

ceux de sa mere Parysatis, il y alla [18] vêtu de la robe que le Roi lui avoit donnée,& orné de tous les joyaux d'or dont il lui avoit fait present. Quand on fut à table [19] & qu'on eut commencé à boire,le plus considerable des Eunuques de la Reine Parysatis commença à lui dire ; *Ah Mithridate, la belle & magnifique robe que le Roi t'a donnée ! les beaux bracelets ! les beaux carquans ! Quel cimeterre ! en verité le Roi t'a rendu bien heureux. Il t'a fait un sujet d'admiration & d'envie pour tous les hommes.* Mithridate, qui étoit déja échauffé par le vin, *Eh qu'est-ce que tout cela ?* lui répondit-il, *mon cher Sparamixas, je me montrai digne de bien plus grandes & plus belles recompenses le jour de la bataille.* A ces mots Sparamixas soûriant, *Je ne te parle point par envie*, lui-dit-il, *mais comme les Grecs disent en commun proverbe* [20] *que la verité est dans le vin, souffre que je te parle franchement. Quel si grand & si éclatant exploit est-ce là, mon cher, d'avoir ramassé la couverture du cheval de Cyrus, qui étoit tombée, & de l'avoir portée au Roi ?*

Quand l'Eunuque lui parloit ainsi, ce n'est pas qu'il ne sût la verité, mais il vouloit le faire parler devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la legereté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu mesuré dans ses discours, & qui n'étant plus maître de sa langue, dit, *Vous autres, vous parle-*

19. *Et qu'on eut commencé à boire.*] Au lieu de δειπνεῖν, qui est dans le texte, on lit πίνειν dans le Mſ. de la Bibliotheque de saint Germain.

20. *Que la verité est dans le vin.*] Il y a faute au texte : οἶνον καὶ ἀλήθειαν εἶναι. Il faut lire comme dans le Mſ. de saint Germain, οἴνῳ καὶ ἀλήθειαν ἐνεῖναι.

parlerez tant qu'il vous plaira de couvertures de cheval, & de telles autres sottises. Mais moi, je vous dis bien clairement & bien expressément que Cyrus a été tué de cette main. Car je ne lui tirai pas mon coup en vain, comme avoit fait Artagerses, mais je lui enfonçai ma javeline au plus près de l'œil dans la temple, & avec tant de roideur que je lui perçai la tête de part en part, & le jettai par terre, de sorte qu'il mourut de ce seul coup. Tous les autres qui étoient à table, prévoyant déja à ce discours la mort & la fin malheureuse de Mithridate, baisserent les yeux, & celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate, *Ne songeons qu'à boire & qu'à faire bonne chere en adorant la fortune du Roi, & laissons-là tous ces discours qui sont au dessus de nous.*

Mais le souper ne fut pas plûtôt fini que l'Eunuque alla tout rapporter à Parysatis, & Parysatis en alla informer le Roi, qui entra dans une furieuse colere comme se sentant démenti par-là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agreable pour lui dans sa victoire. Car il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fussent persuadés que dans les differentes charges qui s'étoient faites, & dans le fort de la mêlée, il avoit reçu une blessure de la main de son frere, & qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fît mourir Mithridate, & le condamna au supplice des auges. Voici quel est ce supplice: on creuse deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de maniere qu'elles joignent fort bien & s'emboitent ensemble. On couche le criminel sur

Le supplice des auges.

son

ſon dos dans l'une de ces auges, enſuite on met l'autre auge par deſſus, de maniere que tout le corps eſt bien couvert & bien enfermé, & qu'il ne ſort que la tête par un bout, & les pieds par l'autre. En cet état on lui donne à manger, & s'il refuſe d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait qu'on lui entonne dans la bouche. On lui en verſe auſſi par-tout ſur le viſage, & on le tourne toûjours au Soleil, afin qu'il l'ait inceſſamment dans les yeux, de ſorte que ſon viſage eſt toûjours couvert de mouches, que ce lait & ce miel y attirent. Comme il fait dans cette auge toutes les neceſſités que les hommes, qui mangent & boivent, ne ſauroient ſe diſpenſer de faire, de la corruption & de la pourriture de ſes excremens, il s'engendre quantité de vers qui lui rongent les chairs & qui penetrent juſqu'aux parties nobles. Quand on voit qu'il eſt mort, on ôte l'auge de deſſus, on trouve toute ſa chair mangée par ces vers, & l'on découvre par-tout ſur ſes entrailles des eſſains de cette vermine qui y ſont attachés & qui rongent encore. Mithridate donc après avoir langui dans ces tourmens pendant dix-ſept jours, mourut enfin avec beaucoup de peine.

Projet de Paryſatis de faire mourir tous ceux qui avoient eu part à la mort de ſon fils Cyrus.

Il ne reſtoit à Paryſatis pour executer tout ſon projet, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Meſabates, qui par l'ordre de ſon Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune priſe ſur lui, voici le piege que lui tendit Paryſatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup d'eſprit, & qui jouoit

Piege qu'elle tendit à Meſabates qui lui avoit coupé la tête & la main.

 par-

Paryſatis jouoit fort bien aux dez.

parfaitement bien aux dez, c'eſt pourquoi avant la guerre elle jouoit ſouvent avec le Roi, [21] & après la guerre, s'étant raccommodée avec lui, elle y jouoit encore. Elle étoit même de la plûpart de ſes plaiſirs, elle entroit dans le ſecret de ſes galanteries, & le ſervoit auprès de ſes maîtreſſes, en un mot elle ne le perdoit de vuë que le moins qu'il lui étoit poſſible, & ne laiſſoit à Statira, que le moins de temps qu'elle pouvoit d'être avec lui, car outre qu'elle la haïſſoit pardeſſus tout, elle vouloit avoir le principal credit auprès de ſon fils.

Complaiſance qu'elle avoit pour ſon fils Artaxerxe.

Un jour donc voyant que le Roi étoit ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dez mille dariques. Le Roi joua, elle ſe laiſſa perdre, & paya les mille dariques comptant; mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de jouer encore, & le pria de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne ſe doutoit pas de ſa noire malice, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes Eunuques les plus fidelles, que celui qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer.

Un darique valoit environ un écu d'or.

Paryſatis propoſe au Roi de jouer un Eunuque.

Les conditions du jeu.

Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y employe tout ce qu'elle a de ſcience &

21. *Et après la guerre, s'étant raccommodée.*] Il manque ici au texte trois ou quatre lignes que le Mſ. de ſaint Germain a heureuſement ſuppléées. Voici le paſſage entier. Μετὰ δὲ τὸν πόλεμον [διαλυθεῖσα πρὸς αὐτὸν οὐκ ἔφευγε τὰς φιλοφροσύνας· ἀλλὰ καὶ συνέπαιζε καὶ τῶν ἐρωτικῶν ἐκοινώνει συμπράττουσα καὶ παροῦσα καὶ ὅλως μικρότατον αὐτοῦ τῇ Στατείρᾳ μεταδι-

& d'adresse, & favorisée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choisit Mesabates, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ses mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun soupçon de la vengeance qu'elle meditoit, elle le livra aux Executeurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher ensuite tout de travers sur trois croix dressées à deux pieds de distance l'une de l'autre, & d'étendre sa peau à part sur des pieux dressés tout auprès, ce qui fut executé.

Parysatis gagne & choisit le malheureux Mesabates.

La punition qu'elle en fit.

Quand le Roi le sut, il en fut très-fâché & entra dans une furieuse colere contre elle, mais elle sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant: *Vraiment je vous trouve bien merveilleux & bien délicat de vous fâcher pour un méchant décrepit d'Eunuque. Et moi, qui ai perdu mille dariques, que j'ai fort bien payés, je n'en dis mot, & je suis contente.*

Le Roi donc piqué de la supercherie, que la Reine sa mere lui avoit faite, se repentit de sa facilité, & ne fit aucun éclat. Mais la Reine Statira, outre qu'elle étoit opposée en tout à sa belle-mere, se plaignoit hautement de ce que pour l'amour de Cyrus, elle faisoit perir très-cruellement & contre toute sorte de justice les Eunuques du Roi, & ceux qui lui étoient les plus affectionnés & les plus fidelles.

La Reine Statira fait de grandes plaintes des cruautés de Parysatis.

[22] Après que Tisapherne eut trompé Clearque

Infidelité de Tisapherne.

δεῖ χρῆσθαι καὶ συνεῖναι, μισοῦσα τε μάλιστα πάντων ἐκεῖνον καὶ μέγιστον ἀντιβουλομένη δύνασθαι λαβοῦσα] δή ποτε τὸν, &c. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'Interprete Latin a traduit tout ce passage, quoiqu'il ne paroisse pas dans le texte Grec qui est à côté.

22. *Après que Tisapherne eut trompé Clearque & les autres* Offi-

que & les autres Officiers Grecs contre la foi donnée, & malgré les sermens, & que s'en étant rendu maître par la plus noire des perfidies, il les eut mis aux fers, Ctesias écrit que Clearque le pria de lui faire recouvrer un peigne, que l'ayant obtenu, & s'en étant peigné, il y prit tant de plaisir que pour lui marquer sa reconnoissance, il lui donna son anneau, afin que s'il alloit un jour à Lacedemone, cet anneau lui servît auprès de ses amis & de ses parens de signe & de gage de l'amitié qu'il avoit eüe pour lui, & [23] que sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Caryatides. Il ajoûte que tous les vivres qu'on envoyoit à Clearque, les autres Grecs, qui étoient prisonniers avec lui, les enlevoient & les consumoient, & qu'ils n'en faisoient qu'une très-petite part à Clearque; que lui Ctesias remedia à cela, en faisant en sorte qu'on en envoyât en plus grande quantité à Clearque, & qu'on en donnât d'autres en particulier aux autres prisonniers; qu'il lui rendit ce service, & lui fournit ces vivres du consentement & par la faveur

Recit de Ctesias.

Clearque étoit de Lacedemone.

Officiers Grecs.] Xenophon dans son II. Livre, conte en détail tout ce qui se passa à l'entrevuë de Clearque & de Tisapherne, & l'infidelité de ce dernier. Clearque étant allé à la tente de Tisapherne avec quatre Officiers principaux & vingt Capitaines, on fit entrer Clearque avec ses quatre Officiers, qui furent aussi-tôt arrêtés, & on tailla en pieces les vingt Capitaines. Ensuite le Roi fit couper la tête à Clearque, & aux quatre Officiers, excepté Menon.

23. *Que sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Caryatides.*] Il n'y a personne qui en lisant ce passage ne souhaite de savoir quelle étoit cette danse de Caryatides, qui étoit gravée sur l'anneau de Clearque. Pausanias nous l'explique parfaitement dans ses Laconiques, où il dit, qu'en descendant du lieu, appellé Hermès, par le grand

faveur même de Paryſatis, & que comme il envoyoit tous les jours à Clearque parmi ces proviſions un jambon, Clearque lui inſinua & le pria inſtamment de fourrer dans un jambon un petit poignard, & de le lui envoyer, afin de ne pas laiſſer ſa vie à la diſcretion & à la cruauté du Roi; mais que craignant ce Prince, il avoit refuſé de le faire. Il ajoûte que le Roi accorda la grace de Clearque aux preſſantes prieres de la Reine ſa mere, & qu'il promit avec ſerment qu'il ne le feroit pas mourir. Mais que dans la ſuite à la perſuaſion de Statira, il fit mourir tous les priſonniers excepté Menon. Que depuis ce moment Paryſatis chercha les moyens de ſe défaire de Statira & de lui donner du poiſon. En quoi il dit une très-grande folie, alleguant une raiſon qui n'a aucune ombre de vraiſemblance. Car quelle apparence que pour venger Clearque, Paryſatis eût voulu s'expoſer au danger d'une entrepriſe ſi hazardeuſe d'empoiſonner la femme legitime du Roi, & une femme dont il avoit des enfans deſtinés au thrône? Mais il eſt évident que

Plutarque combat ce rapport de Cteſias par des raiſons très-ſolides.

grand chemin, le troiſiéme détour qu'on trouve à droite mene au Bourg de Carya, & au Temple de Diane, car tout ce lieu de Carya eſt conſacré à Diane & aux Nymphes; que dans la place qui eſt devant le Temple, il y a une Statuë de Diane Caryatide; que les filles des Lacedemoniens vont tous les ans faire des danſes autour de cette Statuë, & qu'elles danſent à la maniere du païs. Il eſt aiſé de voir que cette danſe de Caryatides gravée ſur l'anneau de Clearque, n'eſt autre qu'une danſe de ces filles de Lacedemone, qui alloient tous les ans danſer autour de la Statuë de Diane Caryatide. Lucien dans ſon Traité de la danſe, parle de cette danſe qu'on apprenoit dans la Ville de Carya, & qui lui étoit particuliere, comme nous voyons encore des païs qui ont certaines danſes célèbres nées chez eux.

Ctesias n'a inventé tout ce recit que pour faire honneur à Clearque.

que cet Historien invente tout ce recit, comme une fable de Tragedie pour faire honneur à la memoire de Clearque; car il ajoûte même que tous les Officiers Grecs, qu'on mit à mort, furent déchirés par les chiens & par les oiseaux, mais qu'un furieux tourbillon de vent s'étant levé porta sur le corps de Clearque un très-grand monceau de sable dont il lui fit un tombeau; qu'autour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui en très-peu de temps formerent un bois admirable, qui ombragea ce tombeau, de sorte que le Roi frappé de ce miracle, se repentit veritablement d'avoir fait mourir Clearque qui étoit si aimé des Dieux.

Miracle inventé par Ctesias en faveur de son ami.

Ce qui détermine Parysatis à empoisonner Statira.

Ce ne fut donc nullement pour l'amour de Clearque que Parysatis conçut le dessein d'empoisonner Statira, elle y fut portée par la haine & par la jalousie dont elle étoit animée de longue main contre sa belle-fille, parce qu'elle voyoit que tout le credit qu'elle avoit auprès du Roi son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la consideration qu'il avoit pour elle comme pour sa mere, au lieu que celui de Sta-

24. *Ce fut uniquement ce qui la détermina.*] Amiot a fort mal fait ici en traduisant; *ayant resolu qu'il falloit necessairement qu'elle ou la Reine mourussent.* Plutarque n'a pas dit une chose de si mauvais sens.

25. *Dinon l'appelle Belitaras, & Ctesias le nomme Melantas.*] M. Huet ancien Evêque d'Avranches, & un des plus savans hommes de l'Europe, croit que ce nom de *Belitaras* est le même que celui de *Belitasar* ou *Baltasar*, fort usité en Perse, & que celui de *Melantas*, que Ctesias donne à ce même homme, est encore le même, mais corrompu. *Demonst. Evangel.* pag. 224.

26. *Et ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux.*] C'est ainsi à mon avis qu'il faut traduire ces mots du texte, *τοῖς αὐτοῖς σιτίοις καὶ ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἐχρῶντο*, & non pas *mangeoient des mêmes viandes & étoient servies par les mêmes Officiers.* Car de se faire servir par les mêmes

Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance, qui rendoient ce credit bien plus grand & bien plus sûr. [24] Ce fut uniquement ce qui la détermina à hazarder ainsi le tout pour le tout dans la vuë de se défaire d'une rivale si redoutable.

Credit qui vient de l'amour & de la confiance bien plus sûr que celui qui vient du respect.

Elle avoit une femme de chambre, nommée Gigis, en qui elle avoit une entiere confiance, & qui pouvoit tout sur son esprit. Dinon écrit qu'elle lui prêta son ministere pour donner le poison. Mais Ctesias assure qu'elle le sut seulement & que ce fut malgré elle. Celui qui donna le poison, [25] Dinon l'appelle Belitaras, & Ctesias le nomme Melantas.

Les deux Reines faisant semblant d'avoir oublié leurs anciens soupçons & leurs anciennes querelles, s'étoient raccommodées en apparence; elles se voyoient comme auparavant & mangeoient l'une chez l'autre. Mais les mêmes craintes subsistant toûjours, elles se tenoient sur leurs gardes, [26] & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. [27] Il y a en Perse un certain petit oiseau, qui n'a nuls excremens & dont les intestins

Les deux Reines s'étoient raccommodées en apparence.

Jusqu'où elles portoient leur défiance mutuelle.

mes Officiers, ce n'étoit pas une précaution bien sûre contre le poison. Parmi ces mêmes Officiers n'y en pouvoit-il pas avoir un qui auroit été gagné? Non seulement elles mangeoient des mêmes viandes, cela ne paroissoit pas encore assez sûr, mais elles mangeoient des mêmes morceaux qu'elles partageoient, la suite même le prouve.

27. *Il y a en Perse un certain petit oiseau, qui n'a nuls excremens & dont les intestins sont remplis de graisse.*] C'étoit comme ici nos ortolans. Et voici la preuve de l'explication que j'ai donnée au texte de Plutarque dans la remarque précedente; car on voit manifestement que ces Reines ne se contentoient pas de manger des mêmes viandes, mais qu'elles mangeoient des mêmes morceaux. Ce n'est pas la coûtume qu'on partage un ortolan, on le mange entier, mais les Reines le partageoient par un effet de leur défiance.

teftins font remplis de graiffe, ce qui fait croire que ce petit animal ne fe nourrit que de rofée & de vent, on l'appelle *Rhyntaces*.

Rhyntaces petit oifeau de Perfe.

Ctefias écrit que Paryfatis prit un de ces oifeaux, qu'elle le partagea par le milieu avec un couteau qui étoit frotté de poifon d'un côté, qu'elle mit promptement le côté fain dans fa bouche, & qu'elle donna à Statira le côté empoifonné. Mais Dinon affure que ce ne fut pas Paryfatis, mais Melantas qui coupa les viandes, & qui mit du côté de Statira celles qui avoient touché au poifon. Cette Princeffe mourant donc dans de grandes douleurs, & dans des convulfions horribles, connut fort bien d'où venoit fon mal, & infpira au Roi de violens foupçons contre fa mere; dont il connoiffoit d'ailleurs la cruauté & l'efprit implacable & vindicatif. Dès que Statira fut morte, il fit une exacte recherche du crime. Tous les domeftiques & les Officiers de fa mere furent arrêtés & appliqués à la queftion. Paryfatis retint dans fon appartement fa femme de chambre Gigis, & le Roi eut beau la demander, elle la refufa. Mais quelque temps après Gigis, ayant prié fa maîtreffe de la laiffer aller dans fa maifon la nuit, le Roi qui en fut averti, plaça fur fon chemin des Gardes qui l'enleverent, & il la condamna à mort. Et voici le fupplice auquel la Loi des Perfes condamne les empoifonneurs: il y a une grande pierre fort large fur laquelle on leur fait mettre la tête,

Maniere dont Paryfatis empoifonna Statira à table.

Statira meurt & connoit la caufe de fa mort.

Le Roi fait une recherche exacte de ce crime.

Il fait enlever la femme de chambre de fa mere, & la condamne à mort.

Supplice des empoifonneurs en Perfe.

28. *Et faifant connoître par experience que tout le fait du Roi Artaxerxe & des Perfes n'étoit qu'or, argent, luxe, delices, belles femmes, & du refte fafte & vaine oftentation.*] Cela paroît évidemment, car toutes les forces de ce Roi ne

tête, & avec une autre pierre, on frappe dessus jusqu'à ce que la tête soit tout écrasée, & qu'il n'en reste pas la moindre figure. Gigis fut donc executée de cette façon. Et pour Parysatis le Roi ne lui dit rien, & ne lui fit aucun autre mal, sinon qu'il la confina à Babylone où elle demanda d'aller, & lui dit que tant qu'elle y seroit, jamais il n'y mettroit le pied. Voilà l'état où se trouvoient ses affaires domestiques.

Le Roi confine sa mere à Babylone.

Le Roi n'avoit rien oublié pour se rendre maître des Grecs, qui étoient venus avec Cyrus lui faire la guerre jusques sous les murs de sa Capitale, & il le desiroit avec plus de passion qu'il n'avoit desiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses Etats. Et il n'en avoit pu venir à bout, car les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur Général, & tous leurs Capitaines, ne laisserent pas de se sauver du fond de son Royaume, & pour ainsi dire, des portes de son Palais, en montrant [28] & faisant connoître par experience que tout le fait du Roi Artaxerxe & des Perses n'étoit qu'or, argent, luxe, delices, belles femmes, & du reste faste & vaine ostentation. Cela inspira à toute la Grece une merveilleuse confiance en ses propres forces, & lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, jusques-là que les Lacedemoniens trouverent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la servitude de ces Barbares les

Avec quelle passion Artaxerxe desiroit de se rendre maître des Grecs qui avoient secouru son frere.

Retraite des dix mille Grecs, quelle honte pour la Perse.

Effet que cela fit sur la Grece.

[28] ne purent empêcher ces dix mille Grecs de se sauver les armés à la main du fond de son Royaume, & de faire une retraite qui sera éternellement la gloire des Grecs, & la honte des Perses.

les Grecs d'Asie, & pour faire cesser les insolences & les outrages dont ils les accabloient continuellement. [29] Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine Thimbron, ensuite par le moyen de Dercyllidas, & tous leurs efforts ayant été inutiles, enfin ils remirent cette guerre entre les mains d'Agesilas. Ce Général passa en Asie avec une grosse Flotte, fit d'abord de grands exploits, & acquit beaucoup de reputation, car il défit en bataille rangée Tisapherne Lieutenant du Roi, & fit revolter contre lui la plûpart des Villes.

L'année suivante, l'an 398. avant la naissance de J. C. Quatre ans après.

Artaxerxe comprend que c'est avec l'argent qu'il doit attaquer les Grecs.

Il envoye en Grece Hermocrate ou Timocrate avec de grosses sommes, pour faire revolter les Villes.

Les plus grandes Villes se liguent contre Lacedemone.

Agesilas est rappellé d'Asie.

La monnoye de Perse avoit pour empreinte un archer.

Ces grands exploits firent concevoir à Artaxerxe la maniere dont il devoit faire la guerre aux Grecs. Il envoya en Grece Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & lui ordonna de s'en servir pour corrompre ceux qui avoient le plus de credit & d'autorité dans les Villes, & pour faire soûlever toute la Grece contre Lacedemone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission, toutes les plus grandes Villes se liguerent contre Lacedemone, & tout le Peloponese en fut ébranlé, de sorte que le Conseil de Lacedemone fut contraint de rappeller Agesilas d'Asie. Et l'on rapporte qu'Agesilas en se rembarquant dit à ses amis qui étoient auprès de lui, *que le Roi le chassoit d'Asie avec trente mille Archers.* Car la monnoye de Perse a un Archer pour empreinte.

Comment Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacedemoniens.

Le Roi Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacedemoniens par le moyen de Conon Géné-

29. *Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine Thimbron.*] Ils l'avoient envoyé d'abord après la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus; & Thimbron ayant reçu le renfort

Général des Atheniens qui se joignit à Artabase, car Conon après la bataille navale, qu'il avoit perduë à Ægos Potamos, se tenoit dans l'Isle de Cypre, non seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme attend le retour de la marée pour s'embarquer. Voyant donc que les desseins, qu'il meditoit, avoient besoin d'une grande puissance, & que la grande puissance du Roi avoit besoin d'un Capitaine sage & experimenté, il écrivit à ce Prince pour lui expliquer ses projets, & commanda à celui qu'il chargea de la Lettre, de la faire rendre en main propre par Zenon de Crete, ou par Polycrite de Mendes, dont le premier étoit un Baladin du Roi, & l'autre son Medecin, ou, s'ils étoient tous deux absens, de la remettre au Medecin Ctesias. On dit que cette Lettre fut remise à Ctesias en l'absence des deux autres, & qu'à ce que Conon écrivoit, il ajoûta, *qu'il prioit de lui envoyer Ctesias comme un homme très-utile à son service, sur-tout pour les affaires de la marine.* Ctesias dit pourtant que ce fut le Roi qui l'envoya de son propre mouvement, & qui le chargea de cet emploi.

La riviere de la Chevre. Conon retiré à Cypre après sa défaite à la bataille de la riviere de la Chevre.

Conon écrit à Artaxerxe pour lui expliquer ses projets.

Ce que Ctesias ajoûte par vanité à la Lettre de Conon.

Après qu'Artaxerxe par la grande bataille navale, que ses Lieutenans Conon & Pharnabase gagnerent près de Gnide, eut dépossedé les Lacedemoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toute la Grece, de sorte qu'il donna aux Grecs aux conditions qu'il voulut cette

te

renfort des Grecs, qui revenoient de Perse à la fin de l'Hyver, enleva quelques Villes à Tisapherne.

Paix d'Antalcidas honteuse aux Grecs. Elle fut faite la 2. année de l'Olympiade XCVIII. l'an 385. avant J. C. Antalcidas Spartiate dans les interêts d'Artaxerxe.

te paix célèbre, qui fut appellée la paix d'Antalcidas. Cet Antalcidas étoit Spartiate, fils de Leon, & si fort dans les interêts du Roi, qu'il fit en sorte que par les articles de cette paix les Lacedemoniens abandonnerent au Roi toutes les Villes Grecques d'Asie, & toutes les Isles qui en dépendoient, afin qu'il en jouît tranquillement & qu'il en tirât tous les tributs comme de ses propres Provinces, si l'on peut appeller paix, une paix qui fut la honte & l'opprobre de la Grece, 30 une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle de la plus cruelle guerre après une entiere défaite. C'est pourquoi Artaxerxe, qui avoit toûjours eu en abomination tous les autres Spartiates, & qui, selon le rapport de Dinon, les regardoit comme les plus impudens de tous les hommes, aima singulierement cet Antalcidas quand il fut à sa Cour. Un jour il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une essence de très-grand prix, dont il s'étoit servi à sa table,

Une paix honteuse ne doit pas être appellée paix.

Spartiates regardés par Artaxerxe comme les plus impudents des hommes.

30. *Une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle &c.*] Le Grec dit que n'avoit jamais été. Mais cela est bien fort. Je crois qu'il manque au Texte un ἂν &c.

31. *Et veritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne.*] C'est un beau trait que Plutarque lâche ici contre Antalcidas. En effet il meritoit de recevoir une telle couronne, qui étoit la marque du luxe & de la mollesse des Perses, puisqu'il avoit eu la lâcheté de se moquer en public de la severité de Sparte, & de fouler aux pieds la décence & l'honnêteté.

32. *Lui qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas.*] C'est le sens des paroles du texte, qui dit *en dansant Leonidas & Callicratidas.* Antalcidas en dansant imitoit la severité de ces grands Personnages, pour les tourner en ridicule, ce qui ne pouvoit pas manquer de faire un très-grand plaisir aux Perses, qui voyoient un Spartiate se moquer de tout ce qu'il

table, & l'envoya à Antalcidas. Tous les Courtisans furent fort étonnés de cette grande caresse & de cette faveur insigne. [31] Et veritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces delices, & de recevoir une telle couronne, [32] lui qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas, deux des plus grands Personnages de Sparte. Surquoi quelqu'un ayant dit devant Agesilas, *Ah la malheureuse Grece où les Macedemoniens Persisent! Ne di point que les Lacedemoniens Persisent*, répondit vivement Agesilas, [33] *di plûtôt que les Medes Laconisent.* Mais la fierté de cette réponse n'effaça point la honte de cette action, [34] car bientôt après ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres où ils firent fort mal, & toute la gloire de Sparte fut perduë par les articles de cette paix.

Grande faveur que le Roi fait à Antalcidas.

Lâcheté insigne d'Antalcidas.

Vive & fiere repartie d'Agesilas à un mot qui fut dit devant lui.

Les Lacedemoniens perdirent la Seigneurie de la Grece par leur défaite à Leuctres, la 2. année de l'Olymp. CII. quatorze ans après la paix d'Antalcidas.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Gre-

qu'il y avoit de plus respectable dans son païs, & exposer à la risée publique deux hommes considerables, qui étoient les plus grands ennemis des Barbares & de leur faste.

33. *Di plûtôt que les Medes Laconisent.*] Par cette réponse Agesilas veut éloigner l'idée d'inferiorité que le mot de cet inconnu donnoit de Lacedemone, car ce sont ordinairement les vaincus qui prennent les mœurs & les manieres des vainqueurs. C'est sur cela qu'est fondée cette réponse, qui ne seroit ni juste, ni fiere autrement.

34. *Car bien-tôt après ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres.*] Où les Thebains sous la conduite d'Epaminondas & de Pelopidas défirent les Lacedemoniens commandés par Cleombrotus, qui fut tué dans le combat. Cela arriva la 2. année de l'Olymp. CII. l'an 369. avant notre Seigneur, quatorze ans après la paix d'Antalcidas dont il vient de parler. C'est pourquoi il dit *bien-tôt après.*

Grece, Artaxerxe appella toûjours Antalcidas son hôte & son ami; mais après que la perte de la bataille de Leuctres les eut mis fort bas, ils eurent besoin d'argent, & envoyerent Agesilas en Egypte, & dans le même temps Antalcidas retourna en Perse pour presser le Roi d'envoyer du secours aux Lacedemoniens. Mais le Roi en fit si peu de compte, il le méprisa, & le rejetta tellement, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où moqué de ses ennemis, craignant encore l'indignation des Ephores, il se laissa mourir de faim. Ismenias le Thebain & Pelopidas, qui avoit déja gagné la bataille de Leuctres, allerent aussi à la Cour d'Artaxerxe. Pelopidas ne fit rien de bas ni de honteux; mais Ismenias, comme on lui ordonnoit d'adorer le Prince, laissa tomber à terre devant lui son anneau, & s'étant baissé pour le ramasser, il parut dans la posture d'un homme qui adoroit. Timagoras l'Athenien écrivit un jour au Roi pour lui donner quelque avis secret, & lui envoya sa Lettre par un Secretaire, nommé Belouris. Le Roi, ravi, lui envoya dix mille dariques. Le même Timagoras étant tombé malade d'une maladie de langueur, fit prier le Roi de lui envoyer du lait de vache, & le Roi lui envoya sur l'heure quatre-vingts vaches qui le suivoient par-tout pour lui

Le Roi méprise & rejette Antalcidas, dès qu'il ne le trouve plus utile.

Antalcidas de retour à Sparte, se fait mourir en s'abstenant de manger.

Ismenias & Pelopidas vont à la Cour d'Artaxerxe.

Fierté, & courage de Pelopidas.

Lâcheté & bassesse d'Ismenias.

Timagoras prie le Roi de lui envoyer du lait de vache, & le Roi lui envoye quatre vingts vaches.

35. *Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets de chambre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit.*] Voici encore une marque de la mollesse des Perses. Ils trouvoient les Grecs très-grossiers & très-maladroits à faire un lit. Et assurément, ils n'étoient pas bien couchez. C'est pourquoi Agamemnon dit dans le 1. Liv. de l'Iliade, *qu'il gardera Chryseis dans son Palais, afin qu'elle ait soin de son lit*, à quoi les Asiatiques étoient fort entendus.

lui fournir son lait. [35] Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets de chambre; parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit, [36] & des porteurs pour le porter en chaise jusqu'à la mer à cause de son indisposition, & pendant qu'il fut à la Cour, il lui entretint une table magnifique, de sorte qu'Ostane, le frere du Roi, lui dit un jour, *Timagoras, souviens-toi bien de cette table, car elle n'est pas si magnifique pour rien*; ce qu'il lui disoit bien plus pour lui reprocher sa trahison, que pour le porter à la reconnoissance. Aussi quelque temps après, Timagoras fut condamné à mort par les Atheniens pour avoir pris de l'argent du Roi de Perse.

Les Grecs maladroits à faire les lits. Timagoras porté en chaise depuis la Cour jusqu'à la mer.

Mot du frere du Roi qui reproche à Timagoras sa trahison.

Timagoras de retour à Athenes, condamné à mort.

Artaxerxe fit une chose qui donna une très-grande satisfaction aux Grecs, & qui les consola de tous les déplaisirs qu'il leur avoit faits; il fit mourir Tisapherne, qui étoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi, & Parysatis ne contribua pas peu à sa mort en aggravant par ses dépositions les charges qui étoient contre lui. Car le Roi ne persevera pas longtemps dans sa colere, mais il pardonna à la Reine sa mere, se raccommoda avec elle & la rappella, voyant que c'étoit une femme de beaucoup de sens & d'un grand courage, & capable de gouverner un grand Royaume, & d'ail-

Artaxerxe fait mourir Tisapherne.

Il rappelle sa mere de Babylone.

Parysatis, femme d'un grand sens & d'un grand courage.

36. *Et des porteurs pour le porter en chaise jusqu'à la mer.*] Il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'un si long voyage fait en chaise, car il y a loin de la Cour du Roi jusqu'à la mer. Plutarque, qui a écrit toute cette histoire dans la Vie de Pelopidas, nous apprend que ses porteurs eurent du Roi quatre talens, c'est-à-dire, douze mille livres.

d'ailleurs n'y ayant plus aucune raiſon qui les empêchât de ſe voir & d'être enſemble, de crainte de reveiller leurs jalouſies & renouveller leurs mécontentemens.

Depuis ce moment Paryſatis ne ſongea qu'à complaire au Roi en toutes choſes, & à ne trouver rien de mauvais de tout ce qu'il faiſoit. Par cette complaiſance aveugle, elle acquit un ſi grand credit ſur ſon esprit, qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle demandoit. Bien-tôt elle s'apperçut qu'il étoit éperdument amoureux d'une de ſes propres filles nommée *Atoſſa*. Il cachoit ſa paſſion & la déguiſoit devant elle le mieux qu'il lui étoit poſſible, quoique quelques Auteurs aſſurent qu'il avoit déja eu avec elle quelque commerce ſecret.

Grand credit que Paryſatis acquit ſur l'esprit du Roi ſon fils, par ſa complaiſance.

Artaxerxe devient amoureux de ſa fille Atoſſa.

Dès que Paryſatis ſe fut apperçuë de ſon amour, elle ſe mit à careſſer ſa petite-fille plus que de coûtume, & elle étoit continuellement à louer ſa beauté à Artaxerxe, ſa ſageſſe, ſes moeurs, comme d'une Princeſſe parfaite, très-magnanime & très-digne d'être Reine. Enfin elle fit tant qu'elle lui perſuada de l'épouſer, & d'en faire ſa femme legitime en ſe moquant des opinions & des Loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle, *c'eſt vous que Dieu a donné aux Perſes comme la ſeule Loi & la ſeule regle de tout ce qui eſt honnête, ou deshonnête, vertueux, ou vicieux.* Il y a même des Auteurs, entr'autres Heraclide de Cumes, qui aſſurent qu'Artaxerxe

Paryſatis lui perſuade de l'épouſer.

Leçon deteſtable & pernicieuſe que Paryſatis donne au Roi ſon fils.

37. *Et de chevaux qu'on y envoyoit.*] Le mot ἵππων, *chevaux*, m'eſt ſuſpect. Envoyoit-on des chevaux au Temple de Junon? Et pourquoi faire? Etoit-ce pour des ſacrifices? Mais on n'immoloit point de chevaux à Junon. D'ailleurs pourquoi mettre des chevaux parmi l'or, l'argent,

taxerxe n'épousa pas seulement sa fille Atossa, mais aussi son autre fille nommée Amestris, comme nous le rapporterons dans la suite. Son amour pour Atossa fut si ferme & si ardent, que quoiqu'il fût survenu à cette Princesse une dartre farineuse qui lui couvroit tout le corps, il n'eut aucun refroidissement, ni aucun éloignement pour elle, & fut toûjours en prieres dans le Temple de Junon, n'adorant que cette Déesse, se prosternant devant sa Statuë en empoignant la terre, & lui faisant envoyer par ses Lieutenans & ses Satrapes tant de presens & d'offrandes, que tout le chemin depuis son Palais jusqu'au Temple pendant seize grands stades, étoit plein d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre [37] & de chevaux qu'on y envoyoit.

L'amour qu'Artaxerxe eut pour Atossa.

C'étoit la marque de la plus grande affliction.

Presens qu'il fait envoyer à Junon pour la guerison de sa femme.

Il declara la guerre aux Egyptiens, & envoya contre eux ses Lieutenans Pharnabase & Iphicrate. Mais cette expedition fut malheureuse par la division qui se mit entre ces deux Généraux. Il alla en personne contre les Cadusiens avec une Armée de trois cens mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur pays qui est âpre & difficile, toûjours couvert d'épais nuages, qui ne produit ni bled ni fruit, & qui ne nourrit ses habitans, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes sauvages, & sans qu'il y prît garde, il se précipita dans une di-

Il declare la guerre aux Egyptiens.

Ce qui rendit cette expedition malheureuse.

Il marche contre les Cadusiens, peuples de la Medie Atropatene, près de la mer Caspiene.

Difette affreuse où il se précipita par son imprudence.

gent, les étoffes de pourpre? Je croi qu'au lieu d'ἵππων il faut lire λίθων, *de pierres precieuses*, car puisqu'on envoyoit de tous côtés de l'or, de l'argent, de riches étoffes, il ne faut pas douter qu'on n'envoyât aussi des pierreries.

disette affreuse, & dans de très-grands dangers, car ses troupes ne trouvoient rien à manger, & il étoit impossible de faire venir des vivres d'ailleurs à cause des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de somme, qu'on tuoit, & elles devinrent bien-tôt si rares que la tête d'un âne y valoit soixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, [38] & il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommés.

La tête d'un âne venduë dix écus dans son camp.

En cette occasion Tiribase, qui plusieurs fois s'étoit vu élevé au plus haut degré d'honneur auprès du Roi à cause de son courage, qui en avoit été aussi plusieurs fois dégradé à cause de sa legereté & de sa folie, & qui encore alors étoit méprisé de tout le monde & dans un état fort abjet, sauva le Roi & l'Armée par un stratagême dont il s'avisa. Il y avoit deux Rois des Caduſiens, tous deux campés separément avec leurs troupes. Tiribase, après avoir parlé au Roi & lui avoir communiqué son dessein, s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoye son fils à l'autre. Tous deux ils abuserent ces deux Rois chacun de leur côté, en leur faisant entendre separément que l'autre Roi envoyoit à son insu des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec lui, & pour fai-

Fortune diverse de Tiribase.

Stratagême dont il s'avisa pour sauver le Roi & l'Armée.

38. *Et il ne restoit que peu de chevaux.*] Ce passage est corrompu dans le texte. Il doit être corrigé par le Manuscrit de Saint Germain, où on lit *καὶ τῶν ἵππων ὀλίγοι περιῆσαν ἔτι.*

39. *Que la lâcheté & la mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité.*] Ce principe est certain, le luxe, la pompe & la superfluité n'engendrent pas

faire seul avec lui à son préjudice amitié & alliance, & en leur disant à chacun, *Si vous êtes sage, vous vous hâterez de prévenir votre rival & de traiter le premier avec Artaxerxe; de mon côté je vous rendrai tous les services qui dépendront de moi.* Ces paroles persuaderent ces deux Princes; chacun, convaincu que son compagnon lui portoit envie & vouloit le prévenir, envoya ses Ambassadeurs, les uns partirent de leur côté avec Tiribase, & les autres du leur avec son fils.

Comme cette double negociation dura un peu de temps, Artaxerxe commença à entrer en soupçon contre Tiribase, & ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oublierent rien pour le calomnier & pour achever de le perdre; déja même le Roi se repentoit de s'être fié à lui, & par-là il donnoit lieu à ses envieux de répandre leurs calomnies. Mais sur ces entrefaites Tiribase arrivant de son côté, & son fils de l'autre avec chacun les Ambassadeurs des Cadusiens, & le Traité ayant été conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Tiribase devint plus grand & plus brillant que jamais, & partit avec le Roi qui fit voir en cette occasion [39] que la lâcheté & la mollesse ne sont point le fruit du luxe, de la pompe & de la superfluité, comme le pensent la plûpart des hommes, mais qu'elles sont l'effet

Tiribase suspect au Roi & calomnié par les Courtisans dans le temps qu'il rend le plus grand service.

La mollesse & la lâcheté ne sont pas le fruit du luxe.

pas la lâcheté & la mollesse, car si cela étoit, il n'y auroit presque pas de Prince ni de grand Seigneur qui ne fût lâche & mou. Ces vices viennent d'une nature basse & mauvaise. Mais il faut avouer que si les délices ne les engendrent pas, elles les entretiennent & les fomentent, & empêchent qu'une ame basse ne vienne à se relever. Elles achevent de l'abattre.

Leur veritable cause. fet d'une basse & mauvaise nature, qui suit de mauvaises opinions. Car ni tout l'or, dont le Roi étoit couvert, ni sa robe de pourpre, ni ses pierreries, qui brilloient sur sa personne & qui montoient à la somme de douze mille talens, ne l'empêchoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre Soldat. On le voyoit le carquois sur l'épaule, & le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. De sorte que tous les Soldats voyant sa force, sa patience & son courage, excités par son exemple, devenoient si legers qu'il sembloit qu'ils eussent des aîles, car il faisoit chaque jour plus de deux cens stades. Enfin il arriva à une de ses maisons Royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étenduë, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs étoit nuë & sans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'Hyver, & qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses Soldats de couper du bois dans son parc sans épargner ses plus beaux arbres, ni ses pins, ni ses cyprès. Mais ses Soldats ne pouvant se resoudre à couper des arbres, dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand, après quoi les Soldats ne ménagerent plus rien, couperent tout le bois qui leur étoit necessaire, & allumerent tant de feux, qu'ils passerent la nuit sans aucune incommodité.

Artaxerxe portoit sur ses habits pour trente-six millions de pierreries.

Il inspiroit le courage & la patience par son exemple.

Il faisoit tous les jours plus de huit lieues à pied.

Il permet à ses Soldats de couper des arbres de son parc pour se chauffer.

Les Soldats en font difficulté, & il prend lui-même la coignee.

Ainsi le Roi se vit de retour dans sa Capitale après avoir perdu dans ce voyage un grand nom-

nombre de braves gens & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes & du mauvais succès de son expedition, il eut pour suspects les plus grands de sa Cour, en fit mourir un grand nombre par colere, & un plus grand encore par crainte & par timidité, car la crainte est une passion très-meurtriere & très-sanguinaire dans les Tyrans, au lieu que le veritable courage est doux, humain, & éloigné de tout soupçon. Voilà pourquoi parmi les animaux ceux qui sont le plus difficiles à adoucir, & à apprivoiser, sont toûjours les plus craintifs & les plus timides, au lieu que les plus généreux, tirant une plus grande confiance de leur hardiesse & de leur courage, ne fuyent point le commerce & les caresses des hommes.

Ses pertes le rendent soupçonneux & cruel.

La crainte, passion très-meurtriere dans les Tyrans.

Le veritable courage est doux & humain.

Artaxerxe étant déja vieux s'apperçut que ses deux fils étoient en different pour l'Empire, qu'ils faisoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la Cour. Les plus sages & les plus raisonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit succedé à la Couronne par droit d'aînesse, il la laissât de même à Darius, qui étoit l'aîné. Mais le puîné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit aussi un parti très-fort & très-nombreux, & il se flattoit qu'il viendroit à bout de son pere par le moyen de la Reine Arossa à qui il faisoit fort la cour, & qu'il flattoit même de l'esperance qu'il l'épouseroit, & la feroit regner avec lui après la mort de son pere. Il couroit même un bruit sourd qu'il avoit eu avec elle quelque commerce, mais Artaxerxe l'avoit ignoré, & voulant

Artaxerxe sur ses vieux jours s'apperçoit des brigues que ses deux fils faisoient pour l'Empire.

Ochus avoit un parti très-fort contre Darius qui étoit son aîné.

Ochus soupçonné d'avoir quelque commerce criminel avec sa belle-mere Arossa.

lant ôter à Ochus toute eſperance de parvenir à la Couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres & des ſeditions dans ſes Etats après ſa mort, il declara heritier du Royaume après lui ſon fils aîné Darius, [40] qui étoit dans ſa cinquantiéme année, & lui permit de porter la pointe de ſon bonnet droite, ce qui eſt la marque de la Royauté.

Darius declaré heritier du Royaume.

La pointe du bonnet droite, la marque de la Royauté.

Coûtume remarquable parmi les Perſes.

C'eſt une coûtume parmi les Perſes que celui qui eſt declaré heritier du Royaume, demande à celui qui l'a nommé ſon ſucceſſeur, un don que celui-ci ne peut lui refuſer, pourvu qu'il ne demande rien d'impoſſible. Darius demanda donc au Roi ſon pere Aſpaſie, qui étoit celle que Cyrus avoit le plus aimée de toutes ſes maîtreſſes, & qui étoit alors une des concubines du Roi. [41] Elle étoit de Phocée en Ionie, née de parens libres, [42] & elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu. Un ſoir elle fut menée au ſouper de Cyrus avec pluſieurs autres femmes. Celles-ci s'aſſirent librement auprès de lui, & quand Cyrus ſe mit à badiner avec elles, à les agacer, & à leur dire des plaiſanteries, elles ne firent point les rencheries, & ſouffrirent ſes careſſes & ſes railleries avec grand plaiſir. Mais

Darius demande au Roi ſon pere Aſpaſie ſa concubine.

Hiſtoire d'Aſpaſie.

40. *Qui étoit dans ſa cinquantiéme année.*] Comment cela pouvoit-il être? Plutarque à la page. 251. l'appelle *νεανίσκον, un jeune homme.* On n'appelle pas *jeune* un homme de cinquante ans. Au lieu de *πεντηκοστὸν*, il faut lire *πέμπτον καὶ εἰκοστὸν*, comme dans un MſS. *Qui étoit dans ſa vingt-cinquiéme année.*

41. *Elle étoit de Phocée en Ionie.*] Je releverai ici en paſſant une faute de M. d'Ablancourt, qui dans ſa Traduction de la Retraite des dix mille a mis, *il prit une de ſes*

Mais Aſpaſie ſe tint debout auprès de la table dans un profond ſilence, & avec une contenance pleine de modeſtie. Cyrus eut beau la prier de s'approcher, elle ne le voulut jamais; ſes valets de chambre voulurent la prendre & la mener par force, mais elle cria, *Celui qui aura l'inſolence de mettre la main ſur moi, s'en repentira.* Tous les Courtiſans la trouverent groſſiere & farouche, & diſoient qu'elle ne ſavoit pas vivre. Mais Cyrus fut ravi de cette ſageſſe, & ſe prenant à rire, il dit à celui qui avoit amené ces femmes, *Tu vois bien, mon ami, que de toutes ces femmes, c'eſt la ſeule qui ſoit ſage & vertueuſe.* Depuis ce moment il s'attacha à elle, l'aima plus que toutes ſes autres maîtreſſes, & la nomma *la Sage.*

Noble hardieſſe d'Aſpaſie.

Cyrus s'attacha à elle, & la nomma *la Sage.*

Après que Cyrus eut été tué dans le combat, elle fut priſe au pillage du camp. Darius l'ayant donc demandée, il affligea fort ſon pere, car les Barbares ſont exceſſivement jaloux dans leurs amours, de ſorte que non ſeulement celui qui oſe parler à une concubine du Roi & la toucher, mais encore celui qui dans un chemin paſſe devant les chariots qui portent ſes concubines, eſt puni de mort. Et quoi qu'Artaxerxe eût la Reine Atoſſa qu'il avoit épouſée par amour contre la Loi, il ne laiſ-

Excès où les Perſes portent leur jalouſie dans leurs amours.

ſes concubines qui étoit de la Phocide. Il s'eſt trompé, Xenophon dit Φωκαΐδα, & Φωκαΐδα ne ſignifie pas *de la Phocide*, mais *de Phocée*, comme Plutarque l'a fort bien mis.

42. *Et elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu.*] Mais cette bonne éducation n'avoit été que comme une teinture bien foible, qui ne reſiſte pas au grand air, & qui s'efface très-promptement. Il faut avouer auſſi que le pas, où ſa vertu ſuccomba, étoit un pas très-gliſſant pour une jeune perſonne.

Artaxerxe avoit trois cens soixante concubines.

laissoit pas d'avoir trois cens soixante concubines toutes d'une singuliere beauté. Cependant quand Darius lui eut demandé celle-là, il declara *qu'elle étoit libre, qu'il pouvoit la prendre si elle consentoit d'aller avec lui, mais qu'il ne vouloit pas qu'on lui fit la moindre violence.* On fit donc venir Aspasie, [43] & contre l'attente du Roi, elle choisit Darius. Artaxerxe la lui donna forcé par la Loi, mais bien-tôt après il la lui enleva, car [44] il la fit Religieuse à Ecbatane dans le Temple de Diane, qu'on appelle *Anitis*, afin qu'elle passât le reste de ses jours à servir la Déesse, & dans une perpetuelle chasteté. Par-là il crut punir son fils d'un châtiment qui ne seroit point severe, mais au contraire moderé & mêlé de quelque sorte de jeu & de plaisanterie.

Il la lui enleve bien-tôt après, & la fait Religieuse dans le Temple de Diane.

Mais Darius ne supporta pas moderément & patiemment un si cruel tour, soit que l'amour, qu'il avoit pour Aspasie, le lui rendît plus sensible, ou qu'il fût piqué de l'injure & de l'affront qu'on lui faisoit.

Darius vivement touché de ce cruel tour de son pere.

Tiribase, qui s'apperçut du ressentiment qu'il en avoit, l'aigrit encore davantage, cherchant à venger son injure particuliere dans celle de Darius. Et voici quelle étoit cette injure qu'il avoit reçuë: Artaxerxe avoit plusieurs

Il est encore aigri par Tiribase.

43. *Et contre l'attente du Roi, elle choisit Darius.*] Artaxerxe étoit bien simple de s'attendre à autre chose. Voilà un assez bon tour de courtisane. Aspasie préfere le fils au pere, le jeune au vieux. Ainsi cette personne, qui avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu, fut au service du pere, du fils & de l'oncle.

44. *Il la fit Religieuse à Ecbatane dans le Temple de Diane, qu'on appelle* Anitis.] Justin écrit qu'il la fit Religieuse du Soleil. Cette Diane, que Plutarque appelle *Anitis*, est appellée par Pausanias *Anaitis*. Et il dit, que

ſieurs filles ; il avoit promis de marier Apama avec Pharnabaſe, [45] de donner Rhodogune à Oronte, & de faire épouſer à Tiribaſe Ameſtris. Il tint parole aux deux premiers, & il trompa Tiribaſe, car il épouſa lui-même Ameſtris, & à ſa place il lui promit Atoſſa qui étoit la plus jeune. Mais il le trompa encore, car devenu paſſionnément amoureux d'Atoſſa, il l'épouſa lui-même, comme nous l'avons dit.

Injure qu'Artaxerxe avoit faite à Tiribaſe.

Artaxerxe épouſe ſa fille Ameſtris, & enſuite Atoſſa qui étoit la cadette.

Ce procedé piqua extrêmement Tiribaſe & lui inſpira une haine mortelle pour le Roi, non que de ſon naturel il fût homme ſeditieux & porté à la revolte, mais il étoit inconſtant, leger & fort étourdi. C'eſt pourquoi tantôt élevé aux premieres dignités, & tantôt déchu de ce haut degré d'honneur, & mépriſé de tout le monde, il ne put ſupporter ſagement ni l'un ni l'autre de ces deux états, car honoré, il ſe rendoit inſupportable par ſa vanité & par ſon inſolence, & diſgracié, il ne pouvoit encore s'humilier, mais il étoit plus fier & plus hautain que dans ſa bonne fortune. Ce fut donc du feu ajoûté au feu que le commerce que Tiribaſe eut avec le jeune Prince, car il lui ſouffloit continuellement aux oreilles *que ce n'étoit pas un avantage bien conſiderable que de*

Caractere de Tiribaſe.

Le feu ajoûté au feu, proverbe.

Diſcours artificieux de Tiribaſe pour aigrir Darius contre ſon pere.

que les Lydiens ont chez eux un Temple de Diane Anaïtis. Ἀρτέμιδος Ἀναΐτιδος.

45. *De donner Rhodogune à Oronte.*] Ce fut cet Oronte, gendre d'Artaxerxe, qui ayant été enſuite diſgracié & privé de ſes Etats, dit ce bon mot, *que les Favoris des Princes reſſembloient proprement aux doigts de la main de ceux qui comptent*, car comme ils les font valoir tantôt un, & tantôt dix mille, ainſi ces Favoris peuvent un jour tout, & le lendemain ils ne peuvent rien.

de porter la pointe de son bonnet droite & relevée, quand on ne savoit pas chercher les moyens de relever aussi ses affaires; qu'il s'abusoit extrêmement si pendant que son frere de son côté se faisoit un parti considerable par le moyen des femmes, & que son pere radotoit du sien à cause de son grand âge, & changeoit à toute heure de vuës & de sentimens, il esperoit que la succession à la Couronne lui fût fort assurée; car celui qui pour une petite courtisane Grecque a violé une Loi inviolable parmi les Perses, ne sera jamais fidelle à garder ses promesses & à observer ses Traités dans des choses plus importantes. Que ce n'étoit pas la même chose pour Ochus de ne pas obtenir la Couronne, que pour lui d'en être exclus. Car pour Ochus personne ne l'empêcheroit de vivre heureux dans l'état de particulier; au lieu que pour lui, après avoir été declaré Roi, c'étoit une necessité absoluë de regner, ou de ne plus vivre. Enfin ce mot de Sophocle se trouva vrai en cette occasion, *La persuasion du mal est prompte & gagne toûjours.* Car le chemin qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, est un chemin uni & une pente douce, & la plûpart veulent le mal à cause de l'ignorance où ils sont du bien qu'ils n'ont jamais éprouvé. Avec tout cela encore la grandeur de l'Empire & la crain-

Il parle d'Aspasie que le Roi lui avoit enlevée contre la Loi, après la lui avoir donnée.

Beau mot de Sophocle.

Ce qui mene les hommes à ce qu'ils veulent, est une pente douce, & un chemin uni.

46. *Et la Déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlevement d'Aspasie.*] Il veut dire que l'amour contribua encore plus que l'ambition, & que la vengeance, au parti que prit Darius. Cet endroit est si élegant & si poëtique, que je ne doute pas que Plutarque ne se soit servi ici de l'expression de quelque Poëte, comme il l'a fait souvent sans que l'on s'en soit apperçu.

47. *Mais*

crainte, que Darius avoit d'Ochus, fournirent à Tiribase d'autres raisons pour le porter à tout ce qu'il voulut, [46] & la Déesse de Cypre ne fournit pas le motif le moins puissant par l'enlevement d'Aspasie. Voilà donc Darius qui se livre entierement à Tiribase, & qui conspire contre son pere. Déja le nombre des conjurés étoit grand, & l'heure étoit prise, lorsqu'un Eunuque alla découvrir au Roi la conspiration, & toutes les mesures qu'on avoit prises, car il étoit parfaitement instruit que les conjurés devoient entrer la nuit dans son appartement, & le tuer dans son lit.

Darius conspire contre son pere.

Un Eunuque decouvre au Roi cette conspiration.

Sur cette denonciation Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger en negligeant d'approfondir la conjuration, [47] mais que c'en seroit une plus grande encore d'y ajoûter foi sans aucune preuve certaine & indubitable. Voici donc ce qu'il fit pour s'assurer du fait: Il commanda à l'Eunuque, qui lui avoit donné l'avis, de s'attacher à ces gens & de les suivre, & cependant il fit ouvrir le mur de sa chambre derriere son lit, & y fit une fausse porte qu'il couvrit d'une tapisserie.

Conduite que doit tenir un Prince averti de quelque conjuration contre lui.

Ce que fit Artaxerxe pour s'assurer de la verité.

L'heure, que l'Eunuque lui avoit declarée, étant venuë, [48] il attendit sur son lit, & ne se leva

47, *Mais que c'en seroit une plus grande encore.*] Voici une maxime bien sage, & qui doit être la regle des Princes. C'est une grande imprudence de negliger l'avis d'une conspiration, mais c'en est une plus grande d'y ajoûter foi sans des preuves certaines & indubitables, & de se porter d'abord aux dernieres extrémités, sur un avis qui peut être faux.

48. *Il attendit sur son lit, & ne se leva qu'après avoir* un

leva qu'après avoir vu les visages de ceux qui venoient sur lui, & les avoir tous parfaitement distingués & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie & se sauva dans la chambre voisine dont il ferma la porte sur lui en appellant au secours. Les meurtriers, se voyant découverts, & voyant leur coup manqué, prirent la fuite, & exhorterent Tiribase à s'enfuir de même, parce qu'il avoit été reconnu.

Tiribase enveloppé par les Gardes du Roi se défend courageusement & est tué.

Tous ces conjurés se separerent, & s'enfuirent chacun de leur côté, mais Tiribase fut surpris & enveloppé par les Gardes du Roi. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline, qu'on lui lança de loin, car on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite & mené prisonnier avec ses enfans. Le Roi lui donna les Juges de son Conseil pour lui faire son procès. Il ne voulut ni assister à ce jugement, ni se porter pour accusateur, mais il commit d'autres gens pour l'accuser & pour deduire les charges, & commanda aux Greffiers d'écrire les avis de chacun des Juges, & de les lui apporter. Tous les avis ayant été conformes, & Darius ayant été condamné à la mort tout d'une voix, les Greffiers le prirent & le menerent dans une chambre voisine, & l'executeur mandé vint avec le

Darius est pris & le Roi lui donne des Juges de son Conseil.

Il est condamné à la mort tout d'une voix.

vu les visages de ceux qui venoient sur lui.] Mais n'étoit-ce pas une grande imprudence d'attendre pour se lever que les conjurés fussent dans sa chambre? Etoit-il assuré qu'ils lui donneroient le temps de passer par cette fausse porte, & qu'ils n'iroient pas d'abord à son lit?

49. *Que le Grand Oromaze.*] Outre le Soleil, que les Perses

le rasoir dont il coupoit la gorge aux criminels. Dès qu'il fut entré dans la chambre & qu'il vit Darius, il fut saisi d'horreur, & recula vers la porte, comme n'ayant ni la force, ni l'audace de mettre la main sur la personne du Roi. Mais les Juges, qui étoient à la porte de la chambre en dehors, le menacerent de le faire mourir lui-même, & lui ordonnerent d'executer la sentence sans differer. Il retourna donc sur ses pas, prit Darius par les cheveux, & avec son rasoir il lui coupa la gorge. Il y a d'autres Ecrivains qui rapportent que Darius fut jugé en presence du Roi, & que quand il se vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit refuter, il se prosterna à terre, & demanda grace au Roi avec les prieres les plus ardentes; que le Roi, transporté de colere, se leva; que tirant son cimeterre, il lui en donna tant de coups qu'il le tua sur la place, & qu'après cette sanglante execution, il s'en retourna dans son Palais, qu'il adora le Soleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné, *Seigneurs Persiens, retournez-vous-en dans vos maisons faire bonne chere & vous réjouir, & apprenez à tous les autres cette bonne nouvelle* [49] *que le grand Oromaze a puni ceux qui avoient comploté contre moi le plus grand & le plus impie de tous les crimes.* Voilà quelle fut la fin de cette conspiration.

Respect de l'executeur pour la personne de Darius.

Depuis ce moment Ochus se vit au comble de

Perses adoroient comme un Dieu, ils reconnoissoient deux autres Dieux, l'un, Principe du bien, qu'ils appelloient Oromaze, & l'autre, Principe du mal, qu'ils nommoient Arimanius. On peut voir le Traité de Plutarque *d'Isis & d'Osiris*.

de ses esperances par la faveur sur-tout de la Reine Atossa sa sœur. Mais il craignoit encore son frere Ariaspe, qui étoit le seul qui restoit des fils legitimes d'Artaxerxe, & de ses freres bâtards il redoutoit Arsames. Ariaspe n'étoit pas tant à craindre parce qu'il étoit l'aîné d'Ochus, que parce qu'étant doux, simple & humain, tous les Perses le desiroient pour Roi: & quant à Arsames il avoit du sens & de l'entendement, & Ochus étoit bien informé que son pere avoit pour lui beaucoup de tendresse. Il leur dressa donc des embûches à l'un & à l'autre, & comme il étoit naturellement rusé & cruel, il employa sa cruauté contre Arsames, & ses ruses & ses finesses contre Ariaspe. Car connoissant ce dernier simple & credule, il lui envoyoit tous les jours secretement des Eunuques & des amis particuliers du Roi qui lui rapportoient de prétenduës menaces & des propos terribles qu'ils avoient oüis de la propre bouche du Roi, & qui lui faisoient entendre que son pere avoit resolu de le faire mourir d'une maniere très-cruelle & très-ignominieuse. Ces gens, si artificieusement apostés, lui allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils lui faisoient à l'oreille comme lui disant des choses très-secretes, & l'assurant que le Roi alloit executer tout à l'heure une partie de ces menaces, & qu'il executeroit les autres bien-tôt après, ils étonnerent si fort ce pauvre Prince, ils lui inspirerent une si grande

Ochus craint encore ses deux freres, Ariaspe & Arsames, dont le dernier étoit bâtard.

Il leur dresse des embûches.

La ruse dont il se servit pour perdre Ariaspe.

50. *Il ne put donc resister à l'affliction que lui causa la mort d'Arsames.*] Il ne meurt point de douleur de la mort d'Ariaspe son dernier fils legitime, & il meurt d'affliction de la mort d'Arsames son bâtard. Mais il ne faut pas

de terreur, & le jetterent dans un si grand trouble & dans un tel desespoir, que ne trouvant en lui-même aucune ressource, il prépara un poison mortel, l'avala, & se délivra de la vie.

Ariaspe effrayé par les émissaires d'Ochus, s'empoisonne lui-même.

Le Roi, informé de sa mort, le pleura tendrement & en soupçonna la cause, mais sa grande vieillesse l'empêchant d'en faire la recherche, & d'averer le fait, il s'attacha davantage à Arsames qui lui devint encore plus cher, & l'on voyoit clairement que le Roi mettoit en lui toute sa confiance, & lui découvroit tous ses sentimens les plus secrets. Cette préference si marquée obligea Ochus à ne pas differer son entreprise, il attira Harpates, fils de Tiribase, qui tua ce Prince de sa main. Artaxerxe étoit alors si vieux & si cassé que la moindre chose étoit capable de le mettre dans le tombeau. [5] Il ne put donc resister à l'affliction que lui causa la mort d'Arsames, le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre vingts quatorze ans, & en avoit regné soixante-deux. Il passa pour un Prince doux, humain, & qui aimoit ses Peuples, mais ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne reputation, ce fut la comparaison de son fils Ochus, qui en cruauté, en inhumanité & en naturel sanguinaire surpassa tous les hommes du monde, même les plus cruels.

Artaxerxe le pleure & se doute de la cause de sa mort.

Ochus fait assassiner Arsames par Harpates fils de Tiribase.

Artaxerxe meurt de douleur de la mort d'Arsames.

Ochus un monstre de cruauté.

pas croire que ce fut cette derniere affliction qui le tua seule. Ce fut un dernier coup qui acheva ce que beaucoup d'autres avoient avancé.

ARA-

ARATUS.

Changement que Chrysippe fit à un ancien proverbe.

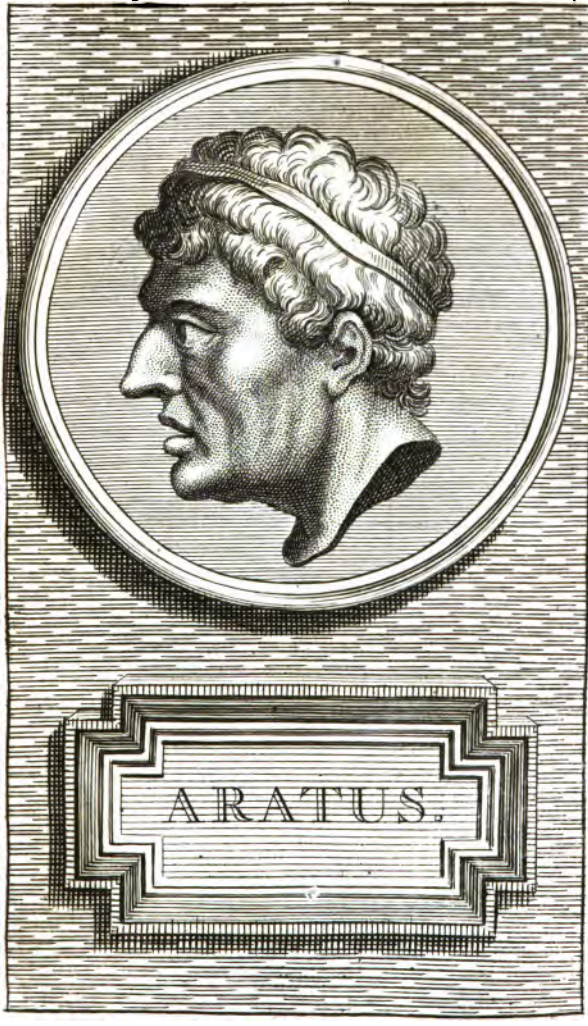
Les enfans vertueux la gloire des peres.

Ce proverbe raccommodé par Dionysidore & son veritable sens.

IL me semble, mon cher Polycrate, que le Philosophe Chrysippe, choqué du mauvais sens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, a pris la liberté de le changer, [1] car il le rapporte, non tel qu'il est, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici : *Qui est-ce qui louë son pere que les enfans heureux ?* [2] Mais Dionysodore de Trezene le reprend sur cela, & raccommodant le proverbe, il le rend dans ses propres termes, [3] *Qui est-ce qui louera son pere que les enfans malheureux ?* Et il dit que ce proverbe est fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun me-

1. *Car il le rapporte, non tel qu'il est, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici :* Qui est-ce qui louë son pere que les enfans heureux ?] Quand Chrysippe changea le proverbe, ce n'est pas qu'il ne comprît le sens de l'ancien proverbe, & qu'il n'en sentît la pointe & la verité, mais c'est qu'il l'accommodoit à un autre sens, qui est aussi très-bon & très-vrai ; il vouloit faire entendre que les enfans heureux, c'est-à-dire, les enfans vertueux, font l'éloge des peres, car la vertu des enfans est pour l'ordinaire le fruit de la vertu de leurs peres & de la bonne éducation qu'ils en ont reçuë. Comme les peres vertueux sont la gloire des enfans, de même les enfans vertueux sont la couronne des peres : & comme dit Salomon, *Filius sapiens doctrina patris.* Proverb. XIII. 1. & l'Au-

Tom. VIII. Pag. 258.



merite, ni aucune vertu en eux-mêmes, se parent des vertus de leurs ancêtres, & sont toûjours à les louer. Mais *pour ceux en qui éclate naturellement la générosité de leurs peres*, pour me servir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformez toute votre vie au plus parfait des exemplaires que vos ayeux vous ont laissé, c'est une grande felicité de se souvenir toûjours des gens de bien, qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes actions, & de les raconter eux-mêmes. Car faute de biens qui leur soient propres, ils ne font pas dépendre leur reputation de ces louanges étrangeres, mais en ajoûtant leurs bonnes actions à celles de leurs devanciers, ils les benissent & les louent, non seulement comme les auteurs de leur race, mais encore comme les modelles de leur vie. Voilà pourquoi je vous envoye la Vie que je viens d'écrire d'Aratus votre concitoyen, & l'un de vos ayeux, que vous ne deshonorez en aucune maniere, soit que l'on contemple la gloire que vous vous êtes acquise, soit que l'on considere la puissance à laquelle vous vous

Il n'y a que les enfans sans merite qui louent toujours leurs peres.

Il faut conformer sa vie au plus parfait modelle qu'on a dans sa famille.

Comment il faut louer ses ancêtres.

l'Auteur de l'Ecclesiastique a dit dans le même sens que Chrysippe, *qui docet filium suum laudabitur in illo*. XXX. 11.

2. *Mais Dionysodore de Trezene le reprend sur cela.*] Chrysippe n'étoit nullement à reprendre, d'avoir changé un mot dans le proverbe, pour lui donner un autre sens, puisque ce sens est fort bon. Il n'avoit qu'à le remettre tel qu'il étoit.

3. *Qui est-ce qui louera son pere que les enfans malheureux?*] Car il n'y a que les enfans dénués de toute vertu qui vont toûjours prônant les vertus de leurs ancêtres pour se faire valoir par-là, ne pouvant se faire valoir par eux-mêmes.

vous êtes élevé. Et si je vous l'envoye, ce n'est pas que je ne sois bien persuadé que vous avez pris tout le soin possible de vous instruire mieux que personne de tout ce qu'il a fait de beau, mais c'est afin que vos enfans Polycrate & Pythocles soient nourris & élevés parmi ces grands exemples domestiques, en lisant eux-mêmes & en entendant dire tout ce qu'ils doivent imiter. [4] Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.

Se croire plus parfait que les autres vient de l'amour de soi-même, & non de l'amour de la vertu.

[5] Après que l'Aristocratie pure & veritablement Doriene eut été une fois ruïnée à Sicyone, comme une harmonie qui tombe dans le desordre & la confusion, & qu'elle eut fait place aux seditions, & à toute la furieuse ambition des harangueurs du Peuple, cette pauvre Ville se vit travaillée de maux & de troubles horribles. Elle ne fit que changer tous les jours de Tyrans, jusqu'à ce que les Citoyens eurent élu pour leurs premiers Magistrats Clinias & Timoclidas, les deux Personnages qui avoient le plus de reputation & la plus grande autorité dans la Ville. Déja sous leur administration le Gouvernement paroissoit se rétablir

Clinias, pere d'Aratus, & Timoclidas, deux Magistrats très sages.

4. *Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.*] Cette maxime est certaine. Il n'y a que l'amour propre qui puisse nous donner cette grande idee de nous. Au lieu que l'amour de l'honnêteté & de la vertu, en nous faisant admirer les vertus des autres, nous découvre les imperfections qui sont en nous, & que nous devons tâcher de corriger. Ceux qui aiment l'honnêteté & la vertu, regardent les vertus des autres comme des tableaux, mille fois plus admirables & plus precieux que les tableaux des plus grands Peintres.

5. *Après*

blir & prendre une meilleure forme lorsque Timoclidas vint à mourir.

Abantidas, fils de Paseas, profitant de cette occasion pour se saisir de la Tyrannie, tua Clinias, & de tous ses parens ou amis, il chassa les uns, & tua les autres. Il cherchoit aussi son fils Aratus qui n'avoit que sept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le desordre, dont la maison étoit pleine quand le pere fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite, & errant par la Ville, saisi de frayeur & sans aucun secours, il entra par hazard sans être vu dans la maison d'une femme, nommée Soso, qui étoit sœur d'Abantidas, mais qui étoit mariée à Prophantes frere de Clinias. Cette femme naturellement généreuse, & d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit refugié chez elle, le cacha avec grand soin, & la nuit venuë elle l'envoya secretement à Argos.

Clinias tué par Abantidas.

Comment Aratus se sauva quand on tuoit son pere.

Il se sauve dans la maison de la sœur d'Abantidas, qui étoit sa tante.

Générosité de cette femme.

Aratus, sauvé de cette maniere & échappé de ce grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toûjours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin

Haine d'Aratus pour les Tyrans.

5. *Après que l'Aristocratie pure & veritablement Doriene.*] C'est-à-dire, & entierement parfaite, par une figure empruntée des modes de la Musique Grecque, parmi lesquels le Dorien tenoit le premier rang, & étoit estimé comme le plus parfait, jusques-là que Platon dit en quelque endroit, que le ton Dorien meritoit seul le nom d'harmonie Grecque. J'en ai fait ailleurs une remarque. Au reste quand Plutarque dit ici *veritablement Doriene*, il a égard à ce que la Ville de Sicyone étoit Doriene d'origine.

soin chez les hôtes & les amis de son pere. Et voyant qu'il devenoit grand & robuste, il s'adonna aux exercices de la palestre, & y devint si habile, qu'il combattit aux cinq sortes d'exercices qu'on appelle du Pentathle, & y fut couronné. Aussi paroît-il sur ses Statuës un certain air d'Athlete, & au travers de la mine majestueuse & grave qui éclate sur son visage, [6] on démêle la voracité & le hoyau du Champion. [7] De là vint qu'il s'attacha moins à l'Eloquence qu'il ne convenoit à un homme d'Etat, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'il a été plus éloquent que beaucoup de gens n'ont cru, & qui en jugent par les Memoires qu'il a laissés, & qu'il composa à la hâte au milieu d'une infinité d'autres occupations, & dans les termes les plus ordinaires & les moins recherchés.

Progrès qu'il fit dans les exercices. Il fut couronné aux Jeux du Pentathle. Air d'Athlete qui paroissoit sur ses Statuës.

Memoires d'Aratus.

Quelque temps après, Dinias & Aristote le Dialecticien dresserent des embûches à Abantidas, qui ne manquoit pas de se trouver tous les jours aux conversations & aux disputes qu'ils avoient ensemble dans la Place publique, & de disputer même avec eux, car ils l'avoient insensiblement jetté dans ce goût-là pour executer leur projet, & le tuerent. Après la mort d'Abantidas, son pere Paseas occupa la Tyran-

Dinias & Aristote le Dialecticien assassinent Abantidas.

Paseas pere d'Abantidas, s'empare de la Tyrannie,

6. *On démêle la voracité & le hoyau du Champion.*] Car les Athletes mangeoient beaucoup, & un des instrumens de leurs exercices étoit le hoyau, pour becher la terre, & pour augmenter par-là leurs forces. Theocrite a compris l'un & l'autre, la voracité des Athletes & leur hoyau, dans ce vers de son IV. Idylle :

Κ' ᾤχετ' ἔχων σκαπάναν τε καὶ εἴκατι τυτόθε μᾶλα.

Il est parti avec un hoyau & vingt moutons.

7. De

rannie, & Nicoclès l'ayant tué en trahiſon, s'en empara auſſi à ſon tour. On dit que ce Nicoclès reſſembloit parfaitement de viſage à Periandre, fils de Cypſelus, comme Oronte le Perſe reſſembloit à Alcmeon fils d'Amphiaraüs, & comme reſſembloit au Grand Hector ce jeune Lacedemonien, qui, ſelon le rapport de Myrſilus, fut écraſé par la foule des gens que la curioſité attira pour le voir dès que le bruit en fut répandu.

& eſt tué par Nicoclès qui s'en ſaiſit à ſon tour.

On en jugeoit par les Statuës qui reſtoient de ces Perſonnages.

Jeune Lacedemonien, qui reſſembloit à Hector, écraſé par la foule qui accouroit pour le voir.

Nicoclès, après avoir regné quatre mois, pendant leſquels il fit pluſieurs grands maux à ſa Ville, ſe vit ſur le point d'être dépoſſedé par les Etoliens qui lui avoient dreſſé des embûches. Aratus commençoit alors à entrer dans l'âge d'homme, & il étoit déja en grande conſideration tant à cauſe de ſa naiſſance, que de ſon courage où l'on ne remarquoit ni petiteſſe, ni pareſſe, mais une gravité au-delà de ſon âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur & d'un ſens ferme & raſſis. Ces qualités, qui étoient connuës, faiſoient que les bannis de Sicyone avoient particulierement les yeux ſur lui, le regardant comme leur reſſource, & Nicoclès de ſon côté ne negligeoit point ſes demarches & faiſoit épier ſous main & obſerver tous ſes mouvemens. Ce n'eſt pas qu'il crai-

Qualités qu'on remarquoit dans Aratus dès ſa jeuneſſe.

Nicoclès obſervoit ſoigneuſement toutes ſes demarches.

7. *De là vint qu'il s'attacha moins à l'Eloquence qu'il ne convenoit à un homme d'Etat.*] Car la trop grande application aux exercices du corps nuit fort à ceux de l'eſprit. Comme auſſi ceux de l'eſprit nuiſent fort à ceux du corps: on peut voir cette verité miſe dans ſon jour dans le Dialogue de Platon, intitulé *les Rivaux*, Tom. II. de ma ſeconde Edition pag. 597. Le milieu qu'il faut ſuivre, c'eſt d'exercer moderement le corps & l'eſprit, & de donner un peu plus à l'eſprit qu'au corps.

craignît de lui une action aussi audacieuse, ni une entreprise aussi hazardeuse & aussi temeraire que celle qu'il fit; il soupçonnoit seulement qu'il s'adresseroit aux Rois, qui avoient été amis & hôtes de son pere, & qu'il tâcheroit de les ameuter contre lui. En effet Aratus tâcha d'abord de prendre cette voye. Mais Antigonus, qui lui avoit promis, lui ayant manqué, & les esperances, qu'il avoit conçuës de l'Egypte, & de Ptolemée, traînant en longueur, il resolut de se défaire du Tyran par lui-même sans aucun secours étranger.

Voyes qu'Aratus tenta pour délivrer sa ville du Tyran.

Enfin il l'entreprend seul.

Les premiers à qui il communiqua son dessein, furent Aristomaque & Ecdelus, Aristomaque banni de Sicyone, & Ecdelus Arcadien banni de Megalopolis, homme fort appliqué à la Philosophie qui enseigne à agir, ayant été à Athenes Disciple d'Arcesilas l'Académicien. Ces deux Personnages ayant reçu de très-bon cœur cette ouverture, il parla aux autres bannis. Les uns de honte d'abandonner & de trahir une si grande esperance, se joignirent à lui, & les autres, en plus grand nombre, bien loin d'approuver ses vuës, tâcherent de l'en détourner, lui disant que faute d'experience & de connoissance des affaires, il se jettoit dans une entreprise temeraire, & sans aucune apparence de succès.

Il s'ouvre à Aristomaque & à Ecdelus, ou Eudemus selon Polybe.

Qui avoit été Disciple de Crantor & avoit établi la moyenne Académie.

Car Aratus n'avoit pas encore vingt ans.

Pendant qu'il cherchoit dans sa tête les moyens de s'emparer de quelque poste dans le territoire de Sicyone, dont il feroit comme sa place d'armes pour faire la guerre au Tyran, il arriva à Argos un homme de Sicyone, qui s'étoit sauvé de la prison. C'étoit le propre frere de Xenoclès l'un des bannis. Xenoclès

le

le mena d'abord à Aratus. Dès qu'il fut en sa presence, après lui avoir fait en peu de mots le recit de son avanture, il lui dit que l'endroit de la muraille, par où il s'étoit sauvé, étoit presque de plein pied par dedans au terrein de la Ville, qui de ce côté-là se trouvoit fort élevé, fort escarpé, & plein de rochers, & que par dehors la muraille n'étoit pas si haute qu'on ne pût très-aisément l'escalader.

Rapport que fait à Aratus le frere de Xenoclès, de l'état de la muraille de Sicyone.

Sur ce rapport Aratus envoye avec Xenoclès deux de ses esclaves, Seuthas & Technon, pour reconnoître la muraille, resolu, pour peu qu'il vît de jour à entreprendre la chose secretement & à s'en tirer par un seul peril, de hazarder le tout pour le tout plûtôt que de prendre la voye d'une longue guerre & d'infinis combats contre le Tyran, lui qui n'étoit que simple particulier.

Aratus envoye avec Xenoclès deux de ses esclaves reconnoître la muraille.

Les deux esclaves, qui étoient partis avec Xenoclès, étant revenus après avoir pris la hauteur de la muraille, rapporterent que cet endroit n'étoit naturellement ni inaccessible, ni même difficile, mais que l'approche en étoit dangereuse parce qu'on ne pourroit se cacher à cause de quelques chiens d'un Jardinier du voisinage, qui étoient fort petits, mais très-ardens, & qu'on ne pouvoit adoucir ni apprivoiser. Aratus mit d'abord la main à l'œuvre. Il leur fut aisé de faire provision d'armes sans donner aucun soupçon, car alors tout le monde marchoit armé à cause des brigandages, & des pilleries qui se commettoient dans le païs, & des courses qu'on faisoit les uns sur les autres. Et Euphranor put faire aussi des échelles à la vuë de tout le monde, son métier de Charpentier lui en donnant le mo-

Leur rapport conforme à celui du frere de Xenoclès.

Ce qui rendoit difficile l'approche de la muraille.

Aratus fait provision d'armes sans donner du soupçon.

Euphranor Charpentier fait les échelles.

moyen sans le rendre suspect, car il étoit aussi un des bannis. Tous ses amis d'Argos lui donnerent des hommes, ceux qui avoient le moins de domestiques, en fournirent dix; il en arma trente des siens, & il acheta de Xenophilus, qui étoit le premier Capitaine des bandits, une petite troupe de Soldats auxquels il fit entendre qu'on les menoit à Sicyone pour enlever les haras du Roi, & la plûpart furent envoyés par differents chemins à la Tour de Polygnotus, où ils eurent ordre de l'attendre, Il envoya aussi devant Caphesias en équipage de voyageur avec quatre de ses compagnons, qui devoient arriver de nuit chez le Jardinier, comme gens qui passoient leur chemin & que la nuit avoit surpris, & qui étant logés chez lui, devoient l'enfermer lui & ses chiens, car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille, & mettant dans des paniers les échelles qui étoient brisées, ils les chargerent sur des chariots & leur firent prendre aussi les devants.

Xenophilus Capitaine de bandits.

La tour de Polygnotus, entre Argos & Nemée.

Mesures que prend Aratus pour le succès de son dessein.

Echelles brisées.

Sur ces entrefaites arriverent à Argos quelques espions, que le Tyran Nicoclès y envoyoit, & le bruit se répandit qu'ils se promenoient par-tout à la sourdine pour observer Aratus. Le lendemain au point du jour Aratus parut à la Place & fut long-temps à s'entretenir avec ses amis; ensuite il entra dans le Gymnase, s'exerça, se fit frotter d'huile, & emmenant de la palestre quelques-uns des jeunes gens, qui avoient accoûtumé de boire & de se divertir avec lui, il s'en retourna dans sa maison. Quelques momens après on vit de ses domestiques traverser la Place; l'un portoit à la main des chapeaux de fleurs, celui-ci ache-

Des espions du Tyran Nicoclès arrivent à Argos.

Comment Aratus les abusa.

achetoit des flambeaux, & celui-là s'entretenoit avec des Musiciennes, qui alloient ordinairement chez lui chanter & jouer des instrumens pendant son dîner, ce que voyant ces espions, ils étoient fort abusés, & en riant ils se disoient les uns aux autres : *Vraiment on voit bien qu'il n'y a rien de plus timide qu'un Tyran, puisque Nicoclès même, qui est maître d'une si grosse Ville, & environné d'une si grande puissance, ne laisse pas de redouter un jeune homme, qui dépense en voluptés & en festins en plein jour le peu de bien qui lui reste pour s'entretenir dans son exil*, & après ces faux raisonnemens ils se retirerent.

Rien n'est si timide qu'un Tyran.

Mais Aratus au sortir de table partit d'Argos, & alla joindre les Soldats qui l'attendoient à la Tour de Polygnotus. Dès qu'il les eut joints, il les mena à Nemée, où il declara à la plûpart le dessein qu'il avoit formé. Il commença par les exhorter & par leur faire de grandes promesses, & après leur avoir donné pour mot *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant le pas à mesure que la Lune penchoit vers son coucher, & s'arrêtant de même pour ne pas la devancer, pour joüir de sa clarté pendant sa marche, & pour n'arriver à la maison du Jardinier, qui étoit près de la muraille, qu'après qu'elle seroit couchée. Caphesias vint le rencontrer près de là, & lui dit qu'il n'avoit pu enfermer les chiens, parce que quand il étoit arrivé, ils étoient déja lâchés ; mais qu'il avoit enfermé le Jardinier. Cela fit perdre courage à la plûpart de ses gens, jusques-là qu'ils le pressoient d'abandonner son entreprise, & de s'en retourner. Mais il les rassura, leur promettant

Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

Ce qui fit perdre courage à la plûpart des Soldats d'Aratus.

 qu'il

qu'il les remeneroit, si les chiens leur faisoient trop de peine.

En même temps il fit marcher à la tête de tout sous la conduite d'Ecdelus & de Mnasitheus ceux qui portoient les échelles, & il suivoit tout doucement. Déja les chiens abboyoient très-fort & suivoient à la piste ceux qui marchoient avec Ecdelus. Ils ne laisserent pas d'approcher de la muraille, & de planter leurs échelles en toute sureté, & les premiers commençoient déja à monter, mais la Garde, qui devoit être relevée le matin, marchoit pour achever sa ronde, & passa là devant avec une clochette, quantité de torches allumées, & un grand bruit, car la Garde étoit forte. Les gens d'Ecdelus, entendant ce bruit si près d'eux, se tapirent sur leurs échelles comme ils étoient, de sorte qu'ils purent assez facilement s'empêcher d'être apperçus. Mais la Garde du matin, qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un très-grand peril. Neanmoins comme elle passa sans les découvrir, Ecdelus & Mnasitheus, échappés à ce danger, monterent les premiers sur la muraille, & s'étant emparés du chemin à droit & à gauche, ils envoyerent Technon à Aratus pour lui dire de se presser.

Ils sont en danger d'être découverts par la garde qui achevoit sa ronde.

Comment on faisoit la ronde à Sicyone.

La Garde qui marchoit pour relever l'autre, les met dans un plus grand danger.

Il n'y avoit pas une grande distance depuis le jardin jusqu'à la muraille & à la Tour où l'on tenoit un grand chien de chasse pour faire le guet. Ce chien ne sentit pas l'approche des gens d'Aratus, soit qu'il fût naturellement paresseux & lâche, soit qu'il se fût trop fatigué le jour. Mais les petits chiens du Jardinier abboyant d'embas, le reveillerent. Il leur répondit d'abord par un abboi sourd & peu mar-

Chien de chasse nourri dans une tour pour faire le guet.

Il est reveillé par les chiens du Jardinier.

marqué ; mais quand ces gens passerent près de sa Tour, il se mit à japper de toute sa force, de sorte que tous les environs retentissoient de ses abbois, & que la Sentinelle, qui étoit au delà, demanda à haute voix au Veneur *qui c'étoit que son chien abboyoit avec tant d'acharnement, & s'il n'y avoit pas là quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.* Le Veneur répondit de sa Tour *qu'il n'y avoit rien dont il dût être en peine, & que c'étoient les torches des Gardes & le son de la clochette qui irritoient son chien & le faisoient abboyer.*

Le Veneur paresseux est trompé & trompe la Sentinelle.

Cette réponse encouragea les Soldats d'Aratus plus que toute autre chose, car ils crurent que le Veneur les cachoit, parce qu'il étoit d'intelligence avec Aratus, & ils s'imaginerent qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres dans la Ville qui étoient de la conjuration. Mais quand ils furent tous au pied de la muraille & qu'ils voulurent monter, le danger devint très-grand, l'affaire tirant en longueur à cause que les échelles branloient, s'ils ne montoient tout doucement & un à un, & l'heure les pressoit, car déja les coqs commençoient à chanter, & les gens de la campagne, qui avoient coûtume de porter tous les matins leurs denrées au marché, alloient arriver incessamment. Voilà pourquoi Aratus se hâta de monter après avoir fait monter quarante de ses Soldats avant lui. Il en attendit encore un petit nombre de ceux qui étoient en bas, & se mettant à leur tête il marcha au Palais du Tyran. Là les Soldats de sa Garde passoient la nuit sous les armes ; il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers sans en tuer un seul, & envoye sur le champ

Aratus se trouve en grand peril à cause de l'approche du jour.

Il monte le premier, marche au Palais du Tyran, & se rend maître de sa Garde.

chez tous ſes amis les preſſer de ſortir de leurs maiſons, & de le venir joindre. Comme ils accouroient de tous côtés, le jour parut, & le Theatre ſe trouva plein d'une foule de Peuple qu'un bruit obſcur, répandu par la Ville, avoit excité, & qui ne ſavoit encore rien de certain de tout ce qui s'étoit paſſé, juſqu'à ce qu'un Heraut s'avançant au milieu de l'Aſſemblée, ſe mit à crier qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les Citoyens à la liberté.*

Un Heraut d'Aratus appelle les Citoyens à la liberté.

Alors, perſuadés que ce qu'ils attendoient depuis ſi long-temps étoit arrivé, ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embraſé, & la flamme s'éleva ſi forte & ſi haute, qu'elle fut vuë juſqu'à Corinthe, de ſorte que les Corinthiens, étonnés & ne ſachant ce que ce pouvoit être, furent ſur le point de marcher au ſecours. Le Tyran ſe ſauva & ſortit de la Ville par quelques conduits ſouterrains. Les Soldats éteignirent le feu avec les Sicyoniens, & pillerent le Palais. Aratus ne ſe mit pas en peine de l'empêcher, & faiſant prendre tout ce qui reſta des richeſſes des Tyrans, il le porta en commun pour le partager à tout le Peuple.

Les Citoyens mettent le feu au Palais du Tyran.

La flamme eſt vuë de Corinthe qui étoit à trois cens ſtades, ou douze lieues de Sicyone.

Le Tyran ſe ſauve par des conduits ſouterrains.

Il n'y eut pas un ſeul homme de tué ni de bleſſé de tous ceux qui eſcaladerent la Ville, ni même des ennemis, la Fortune ayant pris ſoin

Sicyone priſe & le Tyran chaſſé ſans un ſeul homme tué, ni bleſſé.

8. *Et au dedans il la voyoit pleine de trouble & de ſedition.*] Car les bannis étant de retour rentroient dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce que ceux qui en étoient en poſſeſſion depuis leur exil, ne pouvoient ſupporter. Et cela devenoit d'autant plus embarraſſant pour Aratus, qu'Antigonus n'épioit que l'occaſion de ſe rendre maître de la Ville, & qu'il étoit à craindre que ceux qu'on vouloit déposſeder, pour rétablir les bannis dans leurs biens

soin de conserver cette action pure & nette du sang des Citoyens. Aratus rapella les bannis, non seulement ceux que Nicoclès avoit exilés, & qui étoient au nombre de quatre-vingts, mais aussi ceux que les autres Tyrans, qui avoient été avant lui, avoient chassés & qui n'étoient pas moins de cinq cens. Ces derniers avoient été errans & vagabonds fort loin de leur païs pendant cinquante années. Ces pauvres gens étant donc revenus fort miserables, rentrerent aussi-tôt en possession des biens qu'ils avoient eus & retournerent dans leurs maisons & dans leurs terres, ce qui jetta Aratus dans un très-grand embarras. Car au dehors il voyoit qu'Antigonus jettoit un oeil d'envie sur sa Ville & cherchoit les moyens de s'en emparer depuis qu'elle étoit libre, [8] & au dedans il la voyoit pleine de trouble & de sedition. [9] C'est pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture delicate où il se trouvoit, il la joignit à la Ligue des Achéens. Et quoiqu'ils fussent Doriens d'origine, ils prirent pourtant très-volontiers le nom & la police des Achéens, qui veritablement n'avoient alors ni beaucoup de consideration, ni une grande puissance, car ils n'avoient la plûpart que de très-petites Villes, leur païs n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui

Tous les bannis rapellés.

Grand embarras où se trouva Aratus.

Le parti sage qu'il prit.

Sicyoniens Doriens d'origine.

De la côte occidentale du Peloponese.

biens, ne l'appellassent.

9. *C'est pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il se trouvoit, il la joignit à la Ligue des Achéens.*] Plutarque dit fort bien que c'étoit le meilleur parti pour Aratus, car il n'avoit pas d'autre moyen de sauver sa Ville, & de l'ambition d'Antigonus, & des desordres qu'y causoit la dissension des Citoyens.

qui n'avoit ni ports ni abris, & toute bordée de grandes roches entre lesquelles la mer entroit dans le Continent. [10] Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles toutes les fois qu'ils ont de l'ordre & de la discipline, qu'ils demeurent bien unis, & qu'ils sont conduits par un Général qui a de la sagesse & de l'experience.

L'ordre, la discipline & l'union, sources de force dans les Peuples mêmes les plus petits.

En effet ces mêmes Achéens, qui n'étoient qu'une très-petite partie des Grecs d'autrefois, & qui tous ensemble n'avoient alors que la puissance d'une Ville passablement bonne, cependant en prenant toûjours de bons conseils, en demeurant unis [11] & en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu, mais en lui obéissant, & en le suivant,

L'envie contre les plus vertueux, la ruïne des Etats.

10. *Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs sont invincibles.*] Plutarque donne ici un grand précepte. L'ordre, la discipline & l'union rendent invincibles les Peuples même les plus petits; au lieu que la division rend les plus puissans très-foibles, & les livre en proye à leurs ennemis. C'est cette même verité qu'Homere a voulu enseigner dans sa fable de l'Iliade; l'ordre & la discipline ne suffisent point, il faut que l'union s'y trouve, sans elle tout est perdu.

11. *Et en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu.*] Le mauvais ordre, la mauvaise discipline & la division ne sont pas les seules causes de la ruïne des Etats, il y en a une autre, qui n'est pas moins infaillible, c'est l'envie qu'on porte souvent aux hommes les plus vertueux, quand ils se trouvent à la tête des affaires. Car elle porte à leur desobéir, à troubler leurs sages mesures, à traverser leurs plus grands desseins, & à faire des cabales pour les débusquer, d'où s'ensuit une perte inévitable. L'Histoire fournit mille exemples de cette verité, & si nous voulions, nous en trouverions de domestiques.

12. *Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit naturellement bon-*

vant, non seulement ils se maintinrent libres au milieu de tant de grandes Villes, de tant de grosses puissances, & de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & sauverent la plûpart des Grecs.

Portrait d'Aratus.

[12] Quant aux moeurs d'Aratus, il étoit naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'interêt commun, qu'au sien propre, implacable ennemi des Tyrans, & il n'avoit jamais pour sa haine ni pour son amitié d'autre regle que l'utilité publique. De là vint qu'il ne parut pas si bon & si parfait ami, qu'ennemi doux & humain. Car dans l'occasion il changeoit souvent ses amitiés & ses haines, & toûjours pour le bien de l'Etat. En un mot c'étoit le consentement général des Nations, des Communautés, des Villes, & des Assem-

La seule regle qu'Aratus avoit pour sa haine & son amitié.

honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'interêt commun, qu'au sien propre.] Le portrait que Plutarque fait ici d'Aratus, est conforme à celui que Polybe en à laissé dans son IV. liv. Le Lecteur ne sera pas fâché de le voir. *Aratus étoit un homme accompli de tout point pour être à la tête des affaires, car il savoit bien parler & bien penser, & cacher ce qu'il avoit resolu. Il supportoit doucement les differens qui s'élevent souvent dans les deliberations ; il ne cedoit à personne dans l'art de faire des amis & des alliances, il étoit très-propre à faire des entreprises contre les ennemis, à leur dresser des embûches, & à les conduire à une heureuse fin, par sa patience & par son audace. C'est ce que temoignent mille actions qu'il a faites, &c. Cependant le même Aratus toutes les fois qu'il étoit question d'agir à découvert, étoit lent à former ses resolutions, & timide à les executer. En presence de l'ennemi il ne pouvoit soûtenir la vuë du danger. De là vient que tout le Peloponese a été rempli de trophées de ses défaites, & que de ce côté-là il pouvoit être toûjours facilement vaincu. C'est ainsi que la Nature a mis des qualités differentes & contraires, non seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits. De sorte que le même homme n'est plus le même, non seulement dans les differentes operations, mais dans les mêmes & dans celles auxquelles il est*

Assemblées des theatres, elles publioient toutes d'une commune voix qu'Aratus n'aimoit que ce qui étoit beau & honnête, que veritablement pour les guerres ouvertes & les batailles rangées il étoit timide & défiant, mais que pour executer des desseins secrets, pour en dérober la connoissance à l'ennemi, pour surprendre des Villes & des Tyrans, c'étoit le plus hardi & le plus rusé de tous les hommes.

Bel éloge d'Aratus.

Aratus timide pour les guerres ouvertes & les batailles.

Le plus hardi & le plus rusé pour conduite des desseins secrets.

De là vint qu'après avoir executé des entreprises très-difficiles où il n'y avoit nulle apparence de succès, dans lesquelles il montra beaucoup de courage & d'audace, il en manqua beaucoup d'autres, qui n'étoient pas moins considerables & qui paroissoient très-possibles, & il les manqua par trop de timidité & de précaution. [13] Car comme parmi les animaux on en trouve qui voient clair pendant les ténèbres de la nuit, & qui sont aveugles le jour, la secheresse & la subtilité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne pouvant supporter la lumiere,

Animaux aveugles le jour, & qui voyent clair la nuit.

La cause de cette contrarieté.

le plus heureusement né. Car tantôt il est très-vif & très-ingenieux, & tantôt très-pesant & très-stupide : aujourd'hui hardi & courageux, demain très-poltron & très-timide. Ce portrait éclaircit celui que Plutarque a fait.

13. *Car comme parmi les animaux on en trouve.*] Plutarque a pris un autre tour : *Car il semble*, dit il, *que ce n'est pas seulement parmi les animaux qu'on en trouve qui voyent clair pendant les ténèbres, &c. mais encore parmi les hommes, &c.* Il m'a paru que la comparaison faisoit mieux ici, & que le tour étoit plus naturel & plus sensible.

14. *Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur Raison n'est pas éclairée par les préceptes de la Philosophie.*] Plutarque ne perd aucune occasion de faire voir que les défauts des hommes viennent tous de l'ignorance, & de ce que leur Raison n'est pas éclairée par la Philosophie, & cela est certain. La Philosophie enseigne à connoître la nature des choses, & un

esprit

lumiere ; de même parmi les hommes les plus courageux & les plus hardis on en voit qui se démentent naturellement & qui perdent courage dans les dangers où il faut aller en plein jour & à découvert, & qui au contraire s'assurent & montrent une audace étonnante dans les occasions secretes & derobées. [14] Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur Raison n'est pas éclairée par les préceptes de la Philosophie, [15] & que la Nature seule, sans le secours de la Science, y produit la vertu comme un fruit sauvage qui vient de lui-même sans être cultivé. Mais quant à cette question, elle pourra être mieux éclaircie & décidée par les exemples.

Le même homme courageux la nuit, & timide le jour.

La cause de cette inégalité dans le même homme.

La Nature sans la Science ne produit que des fruits sauvages.

Aratus donc après s'être engagé & avoir engagé sa Ville dans la Ligue des Achéens, se mit à servir dans la Cavalerie, & il se fit extrêmement aimer de ses Généraux par son obéissance, car quoi qu'il eût infiniment contribué

Aratus après un si grand exploit se met à servir dans la Cavalerie.

esprit instruit agit conformément aux verités qu'il connoît, & dont il est convaincu. Par exemple, pour ne pas sortir du fait dont il s'agit ici, la Philosophie enseigne ce qui est véritablement terrible, & ce qui ne l'est pas. Si Aratus avoit donc été éclairé de cette lumiere, il n'auroit pas été hardi la nuit, & poltron le jour, mais il auroit toûjours eu le même courage, car un danger n'est pas plus grand le jour que la nuit.

15. *Et que la Nature seule, sans le secours de la Science, y produit la vertu comme un fruit sauvage qui vient de lui-même sans être cultivé.*] Ce passage de Plutarque sert à décider la fameuse question si souvent débattuë, lequel vaut mieux, ou l'étude, ou le naturel. La Nature sans l'étude, sans la Science, ne produit que des fruits sauvages. Mais aidée par la Science, elle en produit des plus doux & des plus excellens, & qui se sentent de la culture qui les a perfectionnés.

tribué de sa part à la Communauté en y apportant sa propre reputation & toutes les forces de sa patrie, cependant il se montroit en tout aussi soûmis que le moindre Soldat à celui qui étoit élu Général des Achéens, [16] soit qu'il fût de la Ville de Dyme, ou de celle de Tritta, ou de quelque autre plus petite encore.

Sa soumission pour ses Généraux.

Le Roi d'Egypte lui envoya un present de vingt-cinq talens. Aratus l'accepta, mais il le distribua sur l'heure à tous ses pauvres Citoyens, tant pour subvenir à leurs necessités, que pour leur aider à délivrer les prisonniers.

Il reçoit un present du Roi d'Egypte. Usage qu'il en fait. Vingt cinq mille écus.

Comme les bannis, qui étoient de retour, se rendoient très-difficiles & importunoient extrêmement ceux qui étoient en possession de leurs biens, & que par-là Sicyone se trouvoit à la veille de son entiere ruïne par une Guerre civile, qui étoit inévitable, Aratus, qui ne voyoit d'autre ressource pour elle que l'humanité & la liberalité de Ptolemée, resolut de monter sur mer & d'aller prier le Roi de lui fournir tout l'argent necessaire pour appaiser les bannis & pour terminer tous ces differens. Il alla donc s'embarquer à Methone au dessus du Cap de Malée, dans l'esperance que de là il iroit tout droit en Egypte. Mais il eut le vent si contraire & la mer si haute & si irritée, que le Pilote ne pouvant gouverner, se laissa aller au vent, & qu'après avoir été balotté & porté çà & là, enfin il aborda à la Ville d'Adria, qui étoit son ennemie, car elle étoit entre les mains d'Antigonus, qui y avoit une forte garnison

Aratus s'embarque pour l'Egypte.

Il est battu d'une grande tempête qui l'oblige de relâcher à la Ville d'Adria son ennemie.

16. *Soit qu'il fût de la Ville de Dyme, ou de celle de Tritta.*] Ceux des plus petites Villes de toute l'Achaïe. Cela n'est pas ajoûté inutilement : car il est certain que les

nison. Pour l'éviter Aratus se hâta de descendre, & laissant son vaisseau, il s'éloigna le plus qu'il put de la mer, n'ayant avec lui qu'un de ses amis, nommé Timanthe, & s'étant jettés tous deux dans un lieu plein de bois, ils y passerent la nuit fort mal à leur aise.

Il se sauve avec un de ses amis, & passe la nuit dans un bois.

A peine étoit-il sorti du vaisseau, que le Capitaine de la Garnison survint pour chercher Aratus, mais il fut abusé par ses domestiques qu'il avoit bien embouchés, & qui lui dirent que leur maître s'en étoit fui d'abord & avoit pris la route d'Eubée. Le Capitaine fit donc declarer ennemi & de bonne prise son vaisseau, & le retint avec tous ses domestiques & tout ce qui étoit dedans. Quelques jours après, comme Aratus étoit dans une perplexité si grande qu'il ne savoit que faire ni que devenir, il lui arriva un très-grand bonheur; un vaisseau Romain relâcha par hazard près du lieu où il se tenoit tantôt se cachant, & tantôt épiant s'il ne decouvriroit rien qui pût lui être favorable. Ce vaisseau alloit en Syrie, Aratus fit tant auprès du Patron qu'il le reçut, & promit de le porter jusqu'en Carie, comme il le fit. Mais Aratus ne se trouva pas dans un moindre peril à cette seconde traversée qu'à la premiere, car il essuya une grande tempête.

Le Capitaine de la garnison se saisit de son vaisseau, & le fait declarer de bonne prise.

Bonheur inesperé qui sauve Aratus.

Il essuye une autre tempête aussi furieuse.

Il fut long-temps à passer de Carie en Egypte, & en arrivant il eut une longue audience du Roi, qui de longue main étoit favorablement disposé pour lui, parce qu'Aratus lui avoit fort bien fait sa cour en lui envoyant souvent des portraits, des tableaux, & autres curiosités

Il arrive enfin en Egypte, & est reçu favorablement.

Aratus avoit fait sa cour à Ptolemée, en lui envoyant des tableaux & autres curiosités de la Grece.

les hommes ont plus de repugnance à se soumettre à des Capitaines qui viennent de lieux obscurs.

Il avoit un goût très-fin & très-exquis.

riosités de la Grece. Car Aratus, qui avoit le goût très-fin & très-exquis pour toutes ces raretés, assembloit toûjours tout ce qu'il pouvoit trouver des plus grands Maîtres, [17] principalement de Pamphilus & de Melanthus, & l'envoyoit au Roi.

Sicyone en grande réputation pour les Arts, & sur-tout pour la Peinture.

Sicyone étoit encore alors en grande reputation pour les Arts, & pour la Peinture sur-tout qui passoit pour avoir conservé toute son ancienne beauté sans s'être corrompuë, ni abâtardie, de sorte que le Grand Apelle déja admiré de tout le monde, alla à Sicyone, & s'attacha à ces deux Peintres, à qui il donna un talent, [18] moins pour apprendre d'eux la perfection de l'Art, que pour participer à leur grande reputation.

Apelle va à Sicyone, & se rend disciple de Mélanthus & de Pamphilus.

Mille écus, c'étoit le prix que Melanthus prenoit de ses éleves.

Voilà pourquoi dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa Ville, il effaça tous les portraits des Tyrans; mais quand il vint à celui d'Aristratus, qui avoit regné du temps de Philippe, il balança long-temps s'il l'efaceroit, car il avoit été peint par tous les Disciples de Melanthus, qui l'avoient representé debout sur un char de victoire, & Apelle lui-même y avoit mis la main, comme

Aratus efface tous les portraits des Tyrans.

Tableau du Tyran Aristratus peint par tous les disciples de Melanthus.

17. *Principalement de Pamphilus & de Melanthus.*] Deux des plus grans Peintres. Pamphilus avoit été l'Eleve d'Eupompus, & il fut le Maître d'Apelle & de Melanthus. Les tableaux les plus célèbres de Pamphilus, étoient *une Confrairie, le combat de Phlionte, la victoire des Atheniens, & Ulysse sur sa nacelle.* Les tableaux de Melanthus étoient sans prix. V. Pline liv. VII. chap. VII.

18. *Moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande reputation.*] Car lorsqu'il y a une Ecole célèbre dans un Art, quelque habile qu'on soit, on a besoin d'attacher sa gloire & sa reputation à celle de cette Ecole. Ainsi, bien qu'Apelle fût très-grand Peintre; pour se rendre plus célèbre, il eut besoin de travailler sous ces grands Maîtres qui passoient pour les premiers de leur profession.

19. On

comme le rapporte Polemon le Geographe.

Aratus touché de la beauté de ce tableau. La haine des Tyrans fut enfin la plus forte.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bien-tôt après emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. [19] On dit que le Peintre Nealces, qui se trouva present quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau & qu'il la demanda avec larmes, & voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il lui dit, *Aratus, il faut toûjours faire la guerre aux Tyrans, & jamais à leurs portraits. Mais au moins épargnons le char & la victoire, & je m'en vais tout à l'heure vous faire voir Aristratus qui abandonnera son tableau.* Aratus lui en ayant donné la permission, [20] Nealces effaça la figure d'Aristratus, & à la place il mit une palme, & n'osa y ajoûter autre chose de sa façon. Mais on dit que les pieds d'Aristratus effacé demeurerent cachés au fond du char.

Beau mot du Peintre Nealces à Aratus.

Comment Nealces conserva ce tableau en abandonnant à Aratus la figure d'Aristratus.

Ce goût pour la peinture avoit déja mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolemée, mais après qu'il se fut mieux fait connoître

Ptolemée est charmé de la conversation d'Aratus.

19. *On dit que le Peintre Nealces, qui se trouva present quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau.*] Ce Nealces étoit un Peintre de grande réputation. Il avoit peint Venus, il étoit ingenieux & solide dans son Art. Il peignit la bataille navale des Egyptiens contre les Perses, & comme il vouloit faire connoître que l'action s'étoit passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre par un signe ce qu'il ne pouvoit designer par son Art, il peignit sur le bord un âne qui buvoit, & tout auprès un crocodile qui le guettoit, tout prêt à se jetter sur lui. Plin. liv. XXXV. chap. XI.

20. *Nealces effaça la figure d'Aristratus.*] Le mot du texte [illegible], est corrompu. Il faut lire comme il y a dans un MS. [illegible], du verbe [illegible], [illegible].

noître à lui par sa conversation, le Roi en fut encore plus charmé & plus touché, & il lui dònna pour sa Ville la somme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Peloponese, & le Roi ayant partagé les autres en differens payemens, les envoya ensuite par parties aux termes marqués. C'étoit donc une grande & belle action à Aratus d'avoir délivré à ses Citoyens une si grosse somme, lorsqu'il n'y avoit rien de plus commun que de voir des Capitaines, Gouverneurs, & Harangueurs du Peuple pour de bien moindres sommes qu'ils recevoient des Rois, vendre, livrer & assujettir leurs Villes. Mais ce qu'il y eut encore de plus grand & de plus considerable, c'est que, par le moyen de cet argent, tous les differens des pauvres avec les riches furent assoupis, la concorde rétablie, & tout le Peuple remis en repos & en sûreté.

Il lui donne cent cinquante mille écus pour Sicyone.

Grande difference d'Aratus aux autres Capitaines de son temps.

La moderation de ce personnage dans une si grande puissance est encore digne d'admiration. Car ayant été nommé seul arbitre souverain & maître absolu pour terminer tous les differens de ces pauvres bannis, & pour regler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, & nomma quinze de ses Citoyens, qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail, & de longues seances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans. En reconnoissance d'un si grand service, non seulement tous les Citoyens lui déferent en commun les honneurs qui lui étoient dus, mais encore les bannis en leur particulier lui éleverent une Statuë de bronze, & mirent au bas cette inscription, qui étoit en Vers Elegia-

Moderation admirable d'Aratus.

Les bannis lui elevent une statuë de bronze.

Elegiaques : *Les bons conseils, les grands exploits, & toute la force de ce Personnage pour le salut de la Grece, ont retenti jusqu'aux colonnes d'Hercule. Pour nous, Aratus, après l'heureux retour que vous nous avez procuré, nous vous avons érigé une Statuë pour célébrer votre vertu & votre justice. La Statuë d'un Dieu Sauveur sera mêlée avec celle des Dieux Sauveurs, parce que vous avez établi dans votre patrie une parfaite égalité, & que vous lui avez donné une forme de Gouvernement & des Loix toutes divines.*

Magnifique Inscription mise au bas de sa Statuë.

Après toutes ces grandes actions Aratus avoit encore vaincu l'envie du Peuple par tous les bienfaits dont il l'avoit comblé. Mais le Roi Antigonus, affligé de ces succès, voulant, ou le gagner, ou le rendre suspect à Ptolemée, lui donna de grandes marques de son affection, quoiqu'il ne les recherchât point, & qu'il ne fit rien pour se les attirer. Entre autres, ayant fait un jour un grand sacrifice dans la Ville de Corinthe, il en envoya des portions à Aratus à Sicyone. Et au milieu du festin du sacrifice où il y avoit beaucoup de gens à table avec lui, il dit tout haut: *Je pensois que ce jeune homme de Sicyone n'étoit qu'un homme franc & libre de son naturel, & qui aimoit seulement la liberté de son païs. Mais il me paroît presentement que c'est un excellent Juge des mœurs, & de toute la conduite des Princes. Car d'abord il nous a méprisés, & n'a fait aucun cas de nous, emporté par ses esperances, qui lui faisoient jetter les yeux hors de son païs, & il admiroit les richesses d'Egypte, ses élephans, ses Flottes, & la magnificence de sa Cour; mais presentement qu'entré dans ses pavillons il a vu*

Antigonus veut gagner Aratus, ou le rendre suspect à Ptolemée.

Il lui envoye de Corinthe des portions d'un sacrifice.

Eloge artificieux & malin qu'il lui donne au milieu du festin.

de près que toute cette pompe n'est qu'une vaine décoration de theatre, il s'est tourné vers nous, & j'ai reçu ce jeune homme de tout mon cœur, bien resolu de m'en servir dans toutes mes affaires, & je vous prie tous de le regarder comme votre ami.

Ptolemée est informé de ce discours d'Antigonus.

Il envoye un Courier à Aratus pour se plaindre de son changement.

Les Rois jaloux d'Aratus comme d'une maitresse.

Ces paroles ne tomberent pas à terre; les malins & les envieux en tirerent un ample prétexte d'écrire à l'envi à Ptolemée beaucoup de choses fâcheuses contre Aratus, de sorte que le Roi lui envoya un Courier pour se plaindre à lui-même de son changement. [21] Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces Princes, qui comme de veritables amants passionnés & jaloux, se disputoient Aratus, & se battoient pour l'avoir, il s'y mêloit beaucoup de malignité & d'envie.

Aratus élu Général des Achéens à l'âge de vingt ans.

Aratus ayant été élu pour la premiere fois Général des Achéens, alla ravager la Locride qui est vis-à-vis au delà du Golfe de Corinthe, & tout le territoire de Calydon; mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Beotiens, [22] il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdi-

21. *Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces Princes.*] Je dois rendre compte ici d'une conjecture de M. Salvini, qui me paroît très-vraisemblable & très heureuse. Il y a dans le texte, *ταῖς μὲν ἐν περιμαχήτοις καὶ διαπύροις τοξευομέναις ἔρωτι φιλίαις.* Ce savant homme lit, *ταῖς μὲν ἐν περιμαχήτοις καὶ διαπύρῳ τοξευομέναις ἔρωτι φιλίαις.* Cela est très-élegant; *φιλίαι διαπύρῳ τοξευόμεναι ἔρωτι*, mot à mot, *Amicitiæ flagranti amore vibratæ.*

22. *Il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Cheronée.*] Il ne faut pas confondre cette bataille de Cheronée, avec la célèbre bataille de Cheronée, où les Atheniens & les Thebains furent défaits par Philippe, & qui fut donnée la troisiéme année de l'Olymp. CX. LXVI. ans avant la naissance d'Aratus.

dirent à Cheronée, où ils furent battus par les Etoliens & où Abojocritus leur Général fut tué sur la place avec mille de ses meilleurs Soldats.

Abojocritus Général des Bœotiens.

[23] Mais l'année suivante ayant encore été élu Général, il fit cette fameuse entreprise de reprendre le Château de Corinthe, entreprise qui ne tendoit pas seulement au bien des Sicyoniens & des Achéens, mais à l'avantage de toute la Grece, puisqu'il travailloit à en chasser la garnison des Macedoniens comme une veritable Tyrannie qui la tenoit toute entiere sous le joug. Comme Chares, Capitaine des Atheniens, après un grand avantage, qu'il remporta un jour dans un combat contre les Lieutenans du Roi, écrivit au Peuple d'Athenes qu'il avoit remporté une victoire, qu'on pouvoit appeller la sœur germaine de celle de Marathon; tout de même, sans craindre de se tromper, on peut appeller cette action d'Aratus la sœur germaine de celle de Pelopidas le Thebain & de Thrasybule l'Athenien, quand ils tuerent les Tyrans, [24] avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut

Aratus élu Genéral pour la seconde fois. Il reprend le Château de Corinthe sur Antigonus.

Cette action appellée la sœur germaine de celle de Pelopidas, & de celle de Thrasybule.

23. *Mais l'année suivante ayant encore été élu Général.*] Polybe, qui a suivi les Memoires mêmes d'Aratus, & qui a commencé son Histoire où Aratus avoit fini, marque qu'entre le premier Généralat d'Aratus, & le second où il surprit le Château de Corinthe, il y eut huit ans entiers.

24. *Avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut pas entreprise contre des Grecs, mais contre une Puissance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente.*] Ce principe est certain; toute grande action entreprise avec succès contre des ennemis étrangers a un éclat bien plus grand, & est d'une bien plus grande utilité, qu'une action entreprise contre ceux de la Nation.

Difference avantageuse de cette action d'Aratus aux deux autres.

fut pas entreprise contre des Grecs, mais contre une Puissance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente. [25] Car l'Isthme de Corinthe, qui separe les deux Mers, unit & joint le Continent de la Grece avec celui du Peloponese, & le Château de Corinthe, qui est planté sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux Continens, & les separant dans un passage d'ailleurs assez étroit, quand il est pourvu d'une bonne garnison, rompt & empêche tout commerce au dedans de l'Isthme, de sorte qu'on ne peut ni passer, ni mener des gens de guerre, ni faire aucun trafic, ni par terre ni par mer, & qu'il rend maître absolu de la Grece celui qui en est saisi, & qui y entretient des troupes. Aussi rapporte-t-on que le jeune Philippe, Roi de Macedoine, appelloit toûjours, non en riant, mais très-serieusement, la Ville de Corinthe *les fers de la Grece*. Voilà pourquoi cette place étoit si jalouse, & excitoit l'envie de tous ses voisins, sur-tout des Rois & des Princes.

Le Château de Corinthe rend maître de toute la Grece celui qui le tient.

Corinthe appellée les fers de la Grece.

Passion avec laquelle Antigonus desiroit d'être maître de Corinthe.

La passion qu'Antigonus avoit de la posseder, étoit si violente qu'elle ne differoit en rien de la fureur des amans les plus passionnés, il ne pensoit nuit & jour qu'aux moyens de l'enlever par surprise à ceux qui la tenoient, car il n'y avoit nulle apparence de pouvoir y réussir par la force ouverte. Alexandre, qui étoit maître de cette Citadelle, étant mort du poison qu'on dit qu'Antigonus lui fit donner, elle

Alexandre empoisonné par Antigonus.

25. *Car l'Isthme de Corinthe, qui separe les deux Mers, unit & joint le Continent de la Grece avec celui du Peloponese.*] Il fait voir en quoi consistoient la grandeur & l'uti-

elle demeura entre les mains de Nicea sa femme, qui prit le gouvernement des affaires, & garda sa Citadelle très-soigneusement. Antigonus lui envoya d'abord son fils Demetrius, en la flattant de la douce esperance qu'il la lui feroit épouser, & ce n'étoit pas une chose peu agreable & peu flatteuse pour une femme déja sur l'âge, que d'avoir pour mari un jeune Prince beau & bien fait. Il la gagna donc par le moyen de son fils, dont il se servit comme d'un appât pour l'attirer dans ses pieges. Elle n'abandonna pourtant point sa Citadelle, mais la garda avec grand soin. Antigonus feignit de ne s'en pas soucier, & fit à Corinthe le festin de leurs nôces avec beaucoup de magnificence. Ce n'étoient que spectacles & festins, & tous les jours il donnoit de nouvelles fêtes, comme un homme que l'excès de sa joye portoit à ne penser qu'à faire bonne chere & à se divertir.

Nicea veuve d'Alexandre, garde la Citadelle de Corinthe.

Antigonus la gagne par le moyen de son fils Demetrius.

Antigonus fait le festin des nôces de son fils Demetrius avec Nicea.

Un jour que le célèbre Musicien Amoibeus devoit chanter sur le theatre, Antigonus voulut accompagner lui-même à ce spectacle la Reine Nicea, qui étoit portée dans une litiere royalement ornée, & qui, toute fiere de ce grand honneur, étoit bien loin de penser au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litiere fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduisoient de la mener au theatre, & laissant là le Musicien Amoibeus & toutes les nôces, il se hâta de monter à la Citadelle de Corinthe, en s'ef-

Amoibeus célèbre Musicien.

Comment Antigonus se rendit maître de la Citadelle.

l'utilité de l'action d'Aratus d'avoir enlevé la Citadelle de Corinthe à Antigonus, qui par son moyen étoit maître de la Grece.

s'efforçant plus que son âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec son bâton, & commanda qu'on lui ouvrît. Les Soldats de la Garnison, étonnés de sa presence, lui ouvrirent; de cette maniere il se rendit maître du Château, & en fut si transporté de joye, qu'il ne put se contenir, il se mit à boire & à se rejouïr au milieu des ruës & de la Place publique, menant avec lui des chanteuses & des joueuses d'instrumens, & portant des chapeaux de fleurs sur la tête. Un homme de son âge, & qui avoit éprouvé tant & de si grands changemens de fortune, folâtroit & faisoit ainsi la débauche, comme un jeune homme, arrêtant tous les passans, leur parlant & les embrassant, tant il est vrai que la joye, qui vient à s'emparer tout à coup du cœur de l'homme, & qui n'est retenuë par aucun discours de la Raison, le fait sortir hors de lui-même beaucoup plus que ne font la tristesse & la peur, & jette son ame dans un plus grand trouble.

Excès très-indecent que les transports de sa joye lui firent commettre.

Joye subite, qui n'est point moderée par la Raison, trouble plus l'ame que la tristesse & que la crainte.

Antigonus s'étant donc rendu maître de la Citadelle de Corinthe, comme nous l'avons dit, la mit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance, & y établit pour Capitaine le Philosophe Persée. Aratus, pendant la vie d'Alexandre,[26] avoit bien formé le dessein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à sa patrie, mais il y renonça à cause de la ligue qu'il fit avec les Achéens, & avec cet Ale-

Antigonus établit pour Capitaine dans la Citadelle le Philosophe Persée.

26. *Avoit bien formé le dessein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à sa patrie.*] J'ai plus suivi ici le sens que les mots. Car il m'a paru que le texte est défectueux. Il y a dans le Grec, ἐπεχείρησε τῇ πατρίδι. Il

Alexandre même. Il se presenta bien-tôt une nouvelle occasion d'executer cette entreprise, & voici ce qui y donna lieu.

Occasion qui donne lieu à Aratus de s'emparer de cette Citadelle.

Il y avoit à Corinthe quatre freres, Syriens de Nation ; l'un d'eux, nommé Diocles, étoit Soldat de la Garnison, les trois autres ayant volé quelque or du Roi, se retirerent à Sicyone, & s'adresserent à un certain Ægias, qui étoit Banquier, & dont Aratus se servoit dans les choses qui regardoient son commerce. D'abord ils mirent une partie de cet or entre les mains de ce Banquier, & Erginus, l'un de ces trois freres, allant le voir tous les jours, changea peu à peu tout le reste. Cela produisit quelque sorte de familiarité entre Erginus & le Banquier.

Du Roi Antigonus.

Un jour ce Banquier le mit sur le propos de la Citadelle de Corinthe, & de la Garnison qui y étoit. Erginus lui dit que comme il y alloit souvent pour voir son frere, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, & qui conduisoit à l'endroit où la muraille du Château étoit très-basse. A ces mots Ægias se prenant à rire & à badiner, lui dit : *Eh quoi,*[1] *mon ami, pour ce peu d'argent vous allez deranger toutes les affaires du Roi, lorsque vous pourriez vendre une seule heure de votre temps des sommes immenses ? Si vous étiez pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce petit vol, comme si vous aviez livré la Citadelle ?* Alors Er-

Ægias gagne Erginus frere de Diocles Soldat de la Garnison de la Citadelle.

[1] Il manque manifestement un mot, comme συνήργει ou βοηθῶν. Dans un MS. au lieu de τῇ πατρίδι, on lit τῇ πράξει, mais cela ne satisfait point, car *entreprit l'action*, ne dit rien si on n'a expliqué auparavant l'action dont on parle.

Erginus, riant aussi à son tour, lui promit de sonder sur cela son frere Diocles, & lui dit qu'il ne se fioit pas beaucoup à ses autres freres.

Peu de jours après il revint, & se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à executer le reste de son entreprise avec son frere Diocles. Aratus de son côté promit de leur donner soixante talens si l'affaire réussissoit; & si elle manquoit, & qu'ils en revinssent lui & eux sains & saufs, il leur engagea sa foi & sa parole qu'il leur donneroit à chacun une maison & un talent. Mais comme il falloit que ces soixante talens fussent déposés chez le Banquier pour la sureté d'Erginus & de son frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du soupçon, & d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent, & les joyaux de sa femme, & les mit en gage chez Ægias pour toute la somme. Car il avoit l'ame si grande, & il étoit si enflammé d'amour pour les grandes actions, que sachant que Phocion & Epaminondas avoient été estimés les plus justes & les plus gens de bien de toute la Grece pour avoir refusé les grands pré-

Soixante mille écus.

Gages qu'Aratus dépose chez Ægias pour la sureté des sommes qu'il promettoit.

27. *Il voulut les surpasser encore en générosité, il prit le parti d'employer & de dépenser secretement tout son bien.*] Car il y a bien de la difference entre refuser les presens qu'on nous offre, & dépenser nous-mêmes notre bien pour le service du Public. Rien ne manque à cette action d'Aratus pour la rendre très-grande. Il donne son bien, il le donne sans qu'on le sache, & il le donne pour une entreprise dont il courra seul le danger. On ne peut la mieux relever que Plutarque le fait ici.

28. Et

presens qu'on leur offroit, & pour n'avoir pas voulu vendre à beaux deniers comptans l'honnêteté & la vertu, [27] il voulut les surpasser encore en générosité, il prit le parti d'employer & de depenser secretement tout son bien pour une entreprise où il s'exposoit seul au danger pour tous les autres, sans même qu'ils en fussent instruits & qu'ils sussent ce qu'il entreprenoit pour eux. Qui est-ce donc qui n'admirera pas une magnanimité si rare & si surprenante? Qui est-ce encore aujourd'hui qui ne s'interessera pas à ce grand exploit, [28] & qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand Personnage, qui achete si cherement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus precieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule esperance de faire une belle action?

Comment il surpassa en générosité Phocion & Epaminondas.

Avec quel art Plutarque releve cette action d'Aratus.

Cette action, qui étoit si dangereuse par elle-même, devint encore plus dangereuse par une faute que l'on commit par ignorance dès le commencement. [29] Le même Technon, dont j'ai déja parlé, esclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès, qu'il devoit joindre. Il ne connoissoit pas son visage, mais il croyoit avoir sa figure &

Le danger de cette entreprise devint encore plus grand par une faute qu'on fit.

28. *Et qui ne combattra pas encore, pour ainsi dire, avec ce grand Personnage.*] Plutarque est si transporté, si enthousiasmé de cette grande action, qu'il veut faire passer son transport jusques dans notre ame & l'enflammer de la même ardeur, afin qu'encore aujourd'hui son Lecteur s'interesse à cet exploit, & qu'il combatte, pour ainsi dire, avec ce grand homme.

29. *Le même Technon, &c.*] Amiot a fort mal rendu cet endroit.

& ses traits suffisamment empreints dans son esprit sur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui disant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux frisés, & qu'il n'avoit point de barbe. Etant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de se rendre, il s'assit devant les portes de la Ville en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec son frere Dioclès.

Méprise qui pensa ruïner ce grand dessein d'Aratus.

Par hazard dans ce moment passe par là un autre frere d'Erginus & de Dioclès, qui avoit nom Dionysius, qui ne savoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui ressembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plûtôt apperçu, que frappé de cette ressemblance sur les enseignes qu'on lui avoit données, il l'aborda, & lui demanda, *s'il ne connoissoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce?* Dionysius répondit, *qu'il étoit son frere.* Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès, & sans lui demander son nom & sans attendre d'autre indice sur lequel il pût s'assurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit sur cela beaucoup de questions. Dionysius profita finement de son erreur, répondit en avouant tout, comme s'il étoit du complot, & reprenant le chemin de la Ville, il y conduisoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, sans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes & qu'il étoit sur le point de saisir Technon au corps, par un autre coup de hazard Erginus les rencontra. D'abord il se douta de la méprise, & vo-

voyant le grand danger où il étoit, il fit signe de la tête à Technon de s'enfuir, & prenant tous deux en même temps leur course, ils se sauverent de vitesse vers Aratus, qui pour cet accident ne rabattit rien de ses esperances, mais envoya sur l'heure Erginus à Dionysius lui porter de l'argent, & le prier de garder le silence. Erginus s'acquitta fort bien de sa commission, parla à Dionysius, & en s'en retournant il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point, mais l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maison où ils le garderent, & se preparerent à executer leur dessein.

Aratus ne se rebute point, & envoye de l'argent à Dionysius.

Tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes, & prenant avec lui quatre cens Soldats choisis, dont la plûpart ignoroient ce qu'on alloit executer, il les mena droit aux portes de la Ville le long des murs du Temple de Junon. On étoit alors au cœur de l'Eté, la Lune étoit dans son plein, & la nuit étoit très-claire & sans le moindre nuage, de sorte que les armes, qui reluisoient aux rais de la Lune, leur faisoient craindre d'être découverts. Déja la tête étoit près des murailles, lorsque du côté de la mer il se leve des nuages qui couvrirent la Ville & tous les environs, & y repandirent une grande obscurité. Là toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nuds, que parce qu'on monte mieux sur des échelles, & qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais Erginus & avec lui sept jeunes hommes déterminés, équipés en voyageurs, se glisserent

Aratus se met en marche avec quatre cens Soldats pour surprendre la Citadelle.

Des nuages se levent tout d'un coup du côté de la mer, & cachent Aratus.

rent dans la porte ſans être apperçus, & tuerent d'abord la ſentinelle & les gardes qui faiſoient le guet. En même temps on applique les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus reſolus, ordonne aux autres de ſuivre, & ayant tout auſſi-tôt retiré les échelles, il deſcend dans la Ville, & à la tête de ſes cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joye, comme ayant déja réuſſi parce qu'il n'étoit pas découvert.

Aratus escalade les murs de Corinthe.

Ils rencontrent une garde de quatre hommes, en tuent trois.

En avançant ils rencontrerent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiere, & dont ils ne furent point apperçus, parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre, mais eux ils les apperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiere. Aratus & ſes gens ſe tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles maſures comme dans une embuſcade; d'où, quand ces quatre hommes vinrent à paſſer, ils ſe jetterent ſur eux, & en tuerent trois; le quatrième, bleſſé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la Ville. Un moment après, les trompettes ſonnerent l'alarme, & toute la Ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumieres que l'on allumoit par-tout en bas dans la Ville, & en haut ſur les remparts de la Citadelle, & de tou-

Le quatrième fort bleſſé, s'enfuit & donne l'alarme.

30. *Mais bien-tôt, comme par une eſpece de miracle, la Lune diſſipant les nuages.*] La Poëſie qui tient tous les miracles du monde dans ſa manche, ne les diſpenſe pas mieux ni plus à propos que l'Hiſtoire le fait ici. Les nuages ſe levent tout d'un coup au milieu d'une nuit trés-claire quand il eſt neceſſaire de cacher la marche d'Aratus,

toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Aratus gravit sur les rochers avec des peines infinies.

Cependant Aratus continuoit son chemin & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui étoit enfoncé & caché au travers de ces roches escarpées, & qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours, & de circuits très-difficiles. [30] Mais bien-tôt, comme par une espece de miracle, la Lune dissipant les nuages, [31] & venant à éclairer tout à coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fut au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors par une suite du même miracle, les nuages se rassemblerent, & la Lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

La Lune dissipe les nuages pour éclairer Aratus.

Les nuages se rassemblent pour le cacher encore.

Ce qui arriva aux trois cens Soldats qu'Aratus avoit laissés aux portes.

Les trois cens Soldats, qu'Aratus avoit laissés en dehors aux portes près du Temple de Junon, étant entrés dans la Ville, qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confusion, & toute éclairée de cette infinité de lumieres, & ne pouvant trouver le sentier qu'avoit pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrerent tous ensemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans un grand desespoir & une grande détresse.

tus. Ils se dissipent quand il faut l'éclairer pour lui faire démêler le sentier, & ils se rassemblent quand il faut le cacher dans l'obscurité.

31. *Et venant à éclairer tout à coup.*] Le mot *ὑπολαβοῦσα* est corrompu, Plutarque avoit écrit *ὑπολάμπουσα*, & c'est ainsi qu'il est écrit dans un Manuscrit.

se. Déja Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la Citadelle, on tiroit sur lui de tous côtés, & du bas du Château on entendoit bien le bruit des combattans & leurs cris, mais comme ils étoient repetés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cens Soldats ne sachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archelaüs, qui commandoit les troupes du Roi Antigonus, ayant pris bon nombre de Soldats avec lui monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queuë, & en marchant il passa devant ces trois cens sans les appercevoir. [32] Il ne fut pas plûtôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placés, tomberent sur lui, tuerent les premiers qu'ils rencontrerent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archelaüs même, ils les écarterent, les mirent en fuite, & les menerent battant jusqu'à ce qu'ils se disperserent dans la Ville chacun de leur côté.

Grand service que rendirent ces trois cens Soldats qui n'avoient pu monter.

Comme ils achevoient cette défaite, Erginus arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les Ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur, que le combat étoit fort acharné sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'être promtement secouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur

32. *Il ne fut pas plûtôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placés.*] Le hazard fait quelquefois mieux que toute la prudence n'auroit su faire. Ces trois cens Soldats, qui sont tapis au bas du précipice

leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis & pour redoubler leur courage. La Lune, qui étoit au plein, donnant sur leurs armes, les faisoit paroître en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cause de la longueur du chemin, par où ils montoient, & le silence de la nuit rendant les échos plus forts & plus sensibles, faisoit paroître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge si violente, qu'ils chassèrent les Ennemis, prirent poste sur la muraille, & se virent entièrement maîtres de la Citadelle au point du jour, de sorte que les premiers rayons du Soleil éclairerent leur gloire. En même temps le reste de leurs troupes arrive de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très-volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigonus.

Les gens d'Aratus prennent poste sur la muraille & se rendent maîtres du Château.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire il descendit de la Citadelle dans le theatre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & d'entendre le discours qu'il feroit aux Corinthiens. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenuës du theatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scene & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par le travail & par les veilles, de sorte que la joye, qui possédoit son ame, & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand

Aratus descend de la forteresse dans le theatre.

cipice à l'ombre d'une grande roche, parce qu'ils ne savent par où monter, servent plus à la victoire d'Aratus que s'ils étoient montés. On n'auroit pu les mieux placer contre le secours.

grand abattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le Peuple à l'envi se mit à lui faire toutes sortes d'honneurs & de caresses, & lui, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuyant sur sa pique il se tint long-temps dans cette posture, & reçut dans le silence les applaudissemens & les acclamations de ces milliers d'hommes qui exaltoient sa vertu & benissoient sa fortune.

Attitude où la foiblesse fait tenir Aratus.

Quand ils eurent cessé, & que tout le theatre fut calme, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit aux Corinthiens sur la Ligue des Achéens un long discours très-convenable à l'action qu'il venoit d'executer, leur persuada d'entrer eux-mêmes dans cette Ligue & leur rendit en même temps les clefs de leur Ville, qui depuis le temps de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Quant aux Capitaines d'Antigonus, il donna la liberté à Archelaüs qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Theophraste, qui refusoit de sortir de la Ville. Pour Persée, quand il vit la Citadelle prise, il trouva le moyen de s'échapper & de se retirer à Cenchrées. Et l'on rapporte que quelque temps après, comme il s'amusoit à disputer sur la Philosophie, quelqu'un lui ayant dit *qu'il lui paroissoit que le Sage étoit seul bon Capitaine*; *Par tous les Dieux*, lui répondit-

Il fait un grand discours aux Corinthiens & leur persuade d'entrer dans la Ligue des Achéens.

Il donne la liberté à Archelaüs, & fait mourir Theophraste. Persée se sauve.

Mot de Persée sur un paradoxe de Zenon.

33. *Mais presentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.*] Il veut dire que ce dogme de Zenon, *Que le Sage est bon Capitaine*, est démenti par l'experience qu'il avoit faite le jour de la prise du Château de Corinthe par Aratus. Experience qui fournit une double preuve du contraire, car lui Persée, qui étoit homme sage

dit-il, *je le croyois autrefois comme toi & j'avois fortement embrassé ce dogme de Zenon;* [11] *mais presentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.* Voilà ce que plusieurs Historiens ont écrit de Persée.

Aratus se saisit d'abord du Temple de Junon & du port de Lechée où il prit vingt-cinq vaisseaux du Roi. Il prit aussi cinq cens chevaux pour la guerre, & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens garderent la Citadelle, & y mirent une Garnison de quatre cens hommes avec cinquante chiens & autant de chasseurs.

Les Romains pleins d'admiration pour Philopoemen, l'appelloient *le dernier des Grecs*, pour faire entendre que depuis lui il n'y avoit eu parmi les Grecs aucun grand Personnage. Pour moi je dirois de cet exploit d'Aratus, que c'est le dernier des exploits des Grecs, & qu'il est comparable aux exploits les plus merveilleux tant par l'audace, que par la fortune; comme le fit voir d'une maniere bien sensible ce qui arriva bien-tôt après. Car les Megariens, quittant le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus, les Trezeniens & les Epidauriens suivirent leur exemple, & entrerent dans la Ligue des Achéens.

Plutarque appelle cet exploit d'Aratus, *le dernier des exploits des Grecs.*

Les fruits de cet exploit.

Aratus à sa premiere sortie courut toute l'Attique, & passa à Salamine qu'il pilla, se servant des troupes des Achéens comme de troupes

sage & fort versé dans la Philosophie, il avoit été assez mauvais Capitaine pour se laisser surprendre par Aratus. Et ce même Aratus, qui étoit un jeune homme, & par consequent peu sage, & qui avoit formé la plus folle des entreprises, y avoit pourtant réussi.

pes qu'il auroit tirées de prison pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres & sans rançon les prisonniers Atheniens, ce qui fut comme la premiere semence de leur revolte contre les Macedoniens. Il attira aussi dans la Ligue des Achéens le Roi Ptolemée en lui laissant l'Intendance de la Guerre, & en le nommant Generalissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela lui acquit une si grande reputation & un tel credit parmi les Achéens, que s'il étoit défendu par la Loi de l'élire Capitaine Général toutes les années, on l'élisoit au moins de deux années l'une, & que de fait ou par ses conseils il commandoit toûjours sans aucune discontinuation. Car on voyoit clairement qu'il n'y avoit ni richesses, ni gloire, ni amitié des Rois, ni avantage de sa propre patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préferât à l'avantage & à l'accroissement des Achéens. Il étoit persuadé que les Villes, qui sont foibles par elles-mêmes, se maintiennent & se conservent par leur union avec les autres, comme attachées & liées au bien commun, & qu'il en est d'elles comme des parties du corps, qui ne se nourrissent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entre elles, & qui, dès qu'elles sont separées, ne prennent plus de nourriture, & viennent enfin à se corrompre & à se pourrir. De même on voit les Villes déperir partout

Il renvoye sans rançon les prisonniers Atheniens.

Il attire dans la Ligue des Achéens le Roi Ptolemée.

Il le nomme Généralissime de leurs troupes.

Aratus élu Général de deux années l'une.

L'union maintient les Villes quelque foibles qu'elles soient.

Il en est des Villes d'un Etat, comme des parties du corps.

34. *Le Devin associa à la conjuration un de ses amis ; Esthyle & ses compagnons en furent très-fâchés.*] Ils vouloient avoir la gloire d'executer seuls cette grande action ; mais s'ils étoient fâchés, c'étoit une grande imprudence de le témoigner & de continuer l'entreprise sans y appeller le Devin & son ami.

35. *Charimenes, s'en étant apperçu, fut si transporté de colere*

tout ce qui rompt leur societé, & se fortifier au contraire & s'accroître lorsque devenuës parties d'un grand corps, elles participent à la prévoyance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime & les entretient.

Prévoyance commune, l'esprit de vie qui nourrit & conserve les villes.

Voyant donc que les plus braves de ses voisins étoient libres & avoient leurs Loix, & ne pouvant supporter que les Argiens fussent dans la servitude, il entreprit de se défaire du Tyran Aristomaque, qui les tenoit assujettis, & se fit un point d'honneur de rendre à cette Ville sa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçuë, & en même temps d'ajoûter une Ville si puissante à la Ligue des Achéens. Il trouva des gens assez hardis pour tenter cette entreprise. A leur tête étoient Eschyle & Charimenes le Devin, mais ils n'avoient point d'épée, car il étoit défendu d'avoir des armes chez soi, le Tyran ayant établi de grosses peines contre ceux chez qui on en auroit trouvé. Pour remedier à cet inconvenient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de somme qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

Aratus entreprend de delivrer Argos du Tyran Aristomaque.

Aratus élevé à Argos.

Le Tyran Aristomaque avoit defendu aux Argiens d'avoir des armes chez eux.

Aratus fait faire à Corinthe de petits poignards, & les envoye à Argos.

Charimenes [34] le Devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent très-fâchés, & laissant là Charimenes, ils continuerent seuls l'entreprise. [35] Charimenes, s'en étant apperçu, fut si transporté

Grande faute de ceux qui avoient conspiré contre le Tyran.

colere, qu'il alla declarer les conjurés.] Eschyle & ses compagnons ne devoient-ils pas s'attendre à cette avanture, après l'affront qu'ils venoient de faire à Charimenes & à son ami? Dans une affaire si délicate & si perilleuse il n'y a pas de plus grande imprudence que d'offenser un homme instruit.

porté de colère, qu'il alla déclarer les conjurés dans le moment qu'ils partoient déja pour aller poignarder le Tyran. Se voyant donc découverts, la plûpart se hâterent de s'enfuir & se retirerent à Corinthe.

Aristomaque tué par ses domestiques.

[36] Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses domestiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable Tyran que le premier, se saisit de la domination. [37] Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens, qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette Ville, ne doutant point que les Argiens ne fussent très-disposés à le soûtenir. Mais comme il trouva le Peuple déja tout accoutumé à la servitude, & soûmis volontairement au joug, & que personne ne parut pour se joindre à lui, il se retira, n'ayant fait par son expedition qu'attirer aux Achéens une grosse affaire, car on les accusoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix, & ils furent appellés en justice devant les Mantinéens.

Aristippe usurpe la Tyrannie.

Aratus marche pour secourir Argos.

Cette marche d'Aratus attire aux Achéens une grosse affaire.

La cause fut plaidée sans qu'Aratus comparût, & Aristippe lui-même la poursuivit si vivement, qu'il gagna & qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Et comme il haïssoit & craignoit également Aratus.

Aristippe fait condamner les Achéens à une amende de cinq cens écus.

36. *Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses domestiques.*] Il ne faut pas confondre cet Aristomaque, tué par ses domestiques, avec Aristomaque qui fut jetté dans la mer à Cenchrées. Le premier eut pour successeur à la Tyrannie Aristippe; & le second succeda à cet Aristippe, & surpassa tous les autres Tyrans en cruauté. Je suis surpris que Polybe n'ait rien dit de cet Aristippe qui se saisit de la Tyrannie après le premier Tyran Aristomaque.

37. Sur

Aratus, il complotta de le faire tuer avec l'aide du Roi Antigonus qui s'étoit prêté à sa vengeance. Déja il y avoit par-tout de leurs émissaires, qui n'épioient que l'occasion d'executer leur dessein. Mais il n'y a point de si bonne, ni de si sûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui sont soûmis, car lorsqu'une fois le Peuple & les Nobles sont accoûtumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui, alors il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Voilà pourquoi je veux interrompre ici le fil de mon recit, pour rapporter la maniere de vivre du Tyran Aristippe, cette maniere de vivre dont la Tyrannie, si enviée, & le faste de la Monarchie, qu'on vante tant, & qui paroit si heureuse, lui avoient imposé la necessité.

Il complotte de faire tuer Aratus.

L'affection des Sujets, la plus sûre garde des Princes.

Ce que font à un Prince les Sujets qui craignent pour lui.

Ce Tyran, qui avoit pour allié le Roi Antigonus, qui nourrissoit tant de troupes pour la sûreté de sa personne, & qui n'avoit laissé dans sa Ville aucun de ses ennemis vivant, ne souffroit pas que ses gardes fussent dans le Palais, il vouloit qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après souper il chassoit tous ses domestiques, fermoit sur lui la porte de sa cour, &

Maniere de vivre du Tyran Aristippe.

37. *Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens, qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette Ville.*] Je crains que Plutarque n'ait confondu ici les temps. Selon Polybe, cette action d'Aratus ne fût pas faite lorsqu'Aristippe eut succedé à Aristomaque, mais du temps du second Aristomaque, à moins qu'on ne dise qu'Aratus fit deux fois la même tentative sur Argos avec le même succès. V. Polybe liv. II.

& avec sa concubine il se retiroit dans une chambre haute, qui fermoit avec une trappe sur laquelle il mettoit son lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état, toûjours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de sa concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre, & le lendemain matin elle la rapportoit, & appelloit ce merveilleux, cet heureux Tyran, qui sortoit comme un serpent de son repaire. Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des Loix, une domination perpetuelle, paroissoit devant tout le monde avec une robe toute simple & un méchant manteau, & se montrant par-tout l'ennemi irreconciliable de tous les Tyrans, [38] il a laissé une posterité qui dure de nos jours, & qui est honorée & respectée de tout le monde. Et parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui nourrissent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente [39] non plus que les lievres, & aucun d'eux ne laisse après lui ni maison, ni race, ni tombeau qui en conserve une memoire honorable.

Difference bien sensible entre un Tyran & un Prince juste.

Peu de Tyrans se garantissent d'une mort violente. Leur posterité rare.

Aratus ayant donc souvent tâché de surprendre Aristippe & à la dérobée, & à force ouverte,

Frequentes entreprises.

38. *Il a laissé une posterité qui dure de nos jours.*] Polycrato, à qui Plutarque adresse cette Vie, étoit un des descendans d'Aratus, & il avoit deux fils qui continuerent encore sa race qui avoit déja duré trois cens cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

39. *Non*

ouverte, & de lui enlever Argos, il manqua toûjours son entreprise. Une fois entre autres il étoit parvenu jusqu'à planter les échelles, & à gagner le haut de la muraille, suivi de peu de gens, & avec un très-grand danger; il avoit même passé au fil de l'épée tous les Gardes qui étoient accourus au secours. Mais dès que le jour parut, le Tyran étant tombé sur lui de tous côtés, ceux d'Argos comme si ce n'eût pas été pour leur liberté qu'Aratus eût combattu, & qu'ils eussent seulement présidé aux combats des Jeux Nemééns, se tinrent là les bras croisés, spectateurs équitables & nullement partiaux. Cependant Aratus se défendoit avec beaucoup de courage, & il reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse de part en part; il ne laissa pas de demeurer maître du poste où il combattoit, & s'y maintint tout le jour jusqu'à la nuit sans en être repoussé, quoiqu'il eût continuellement les ennemis sur les bras. Si ses forces lui eussent permis de soûtenir le combat toute la nuit, il seroit venu à bout de son entreprise, car le Tyran ne pensoit qu'à prendre la fuite, & il avoit déja envoyé sur ses vaisseaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais personne n'en donna avis à Aratus; d'ailleurs il manquoit d'eau, & ne pouvoit ni agir, ni se soûtenir à cause de sa blessure. Il prit donc le parti de ramener ses Soldats, & renonçant à la voye de la surprise, il eut recours à la for-
ce

d'Aratus sur Argos toûjours inutiles.

Il étoit parvenu une fois à gagner le haut de la muraille.

Les Argiens présidoient à ces Jeux.

C'est une ironie amere contre les Argiens.

Il est blessé d'un coup de pique sur la muraille.

Grande valeur d'Aratus.

Il se retire

39. *Non plus que les lievres.*] Il prend l'exemple des lievres, comme des animaux les plus timides & qui sont toûjours cachés dans des trous. Cependant toute leur timidité n'empêche pas qu'ils ne meurent presque tous de mort violente.

Il se jette sur les terres d'Argos.

ce ouverte, & se jetta avec toute son Armée dans les terres d'Argos, qu'il pilla & fourragea.

Il donne un grand combat contre le Tyran.

Il eut là un grand combat contre le Tyran près de la riviere de Charés, & en cette occasion il s'attira le blâme de s'être retiré de la

Il est accusé d'avoir abandonné la victoire par trop de défiance.

mêlée très-mal à propos, & d'avoir abandonné lâchement la victoire. Car ses autres troupes, de l'aveu de tout le monde, avoient vaincu l'ennemi de leur côté, & l'avoient poursuivi fort loin, & lui du sien, sans être pressé par les ennemis à qui il avoit affaire, mais par une défiance du succès, & par une terreur panique, il se retira plein de trouble & en grand desordre dans son Camp. Ses gens, revenus de la poursuite, trouverent très-mauvais qu'après avoir rompu les ennemis, & leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient perdu, ils manquassent cependant d'élever un trophée d'une victoire que personne ne pouvoit leur disputer.

Il se resout à donner un second combat.

Aratus, honteux de ces reproches, resolut de donner un second combat pour le seul trophée. Après avoir donc laissé reposer ses troupes un jour, il mit le lendemain son Armée en bataille. Mais voyant que les troupes du Tyran étoient augmentées par un renfort qui leur étoit arrivé, & qu'elles se preparoient à combattre avec plus d'audace & de confiance, il n'osa hazarder le combat, & se retira, après avoir demandé une trève pour enlever ses morts. Cependant par la douceur & par les graces de sa conversation, & par sa grande experience dans la Politique il effaça cette faute, il attira la Ville de Cleones dans l'alliance des Achéens, & fit célébrer dans cet-

Il n'ose le hazarder & se retire.

Comment il effaça sa faute.

Ville de l'Argolide entre Corinthe & Argos.

cette Ville les Jeux Neméens comme des Jeux qui avoient pris là leur naissance, & qui par consequent lui appartenoient plus justement qu'à toute autre Ville. Les Argiens qui ne vouloient pas ceder cet honneur, les firent aussi célébrer de leur côté dans leur Ville, & ce fut alors pour la premiere fois que la franchise & la sûreté, que l'on avoit données de tout temps à ceux qui se presentoient pour combattre à ces Jeux, furent violées, les Achéens ayant fait vendre comme ennemis tous ceux qui avoient combattu aux Jeux d'Argos, & qui avoient repassé sur leurs terres, si violent & si implacable étoit Aratus dans la haine qu'il avoit conçuë contre les Tyrans.

Ces Jeux furent institués à Nemée, qui est à une demi-lieuë de Cleones.

Franchise & sureté données de tout temps à ceux qui se presentoient pour combattre aux grands Jeux de la Grece, violées dans cette occasion par Aratus.

Peu de temps après, informé qu'Aristippe formoit le dessein de surprendre Cleones, mais qu'il le craignoit à cause du voisinage de Corinthe où il demeuroit actuellement, envoya par-tout ses ordres pour assembler les troupes, & leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrées dans la vuë de provoquer Aristippe par cette ruse, & de lui donner l'envie de profiter de son absence pour attaquer les Cleonéens. Cela réussit comme il l'avoit pensé, car Aristippe se presenta en même temps avec son Armée devant Cleones. Mais Aratus étant retourné le soir même à Corinthe qu'il étoit déja nuit close, & ayant disposé des gardes par tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens qui le suivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté, & d'allegresse, que non seulement ils firent leur marche, mais entrerent dans Cleones la même nuit, & se mirent en bataille,

Ruse d'Aratus pour exciter Aristippe à attaquer Cleones.

sans qu'Aristippe en eût eu le moindre vent.

Aratus attaque les troupes d'Aristippe, les renverse & les met en fuite.

Le lendemain à la pointe du jour les portes étant ouvertes, & les trompettes ayant donné le signal, il fondit sur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie qu'il les renversa du premier choc, les mit en fuite, & les poursuivit par le chemin qu'il lui parut que le Tyran avoit dû plûtôt prendre pour s'enfuir, car cette campagne étoit coupée de plusieurs traverses & de plusieurs routes. La poursuite dura jusqu'à Mycenes. Le Tyran fut attrapé par un Cretois, nommé Tragiscus, & égorgé sur le champ, selon le rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cens des ennemis tués. Aratus ayant remporté une victoire si éclatante & sans avoir perdu un seul homme, ne put pourtant se rendre maître de la Ville d'Argos, ni la remettre en liberté, car Agias & le jeune Aristomaque s'y jetterent avec les troupes du Roi, & s'en emparerent.

Aristippe attrapé dans sa fuite & égorgé.

Brocards que les amis des Tyrans lâchoient contre Aratus.

Cette grande action fit taire la calomnie & cesser les discours injurieux, les brocards, & les plaisanteries de ceux, qui, pour flatter les Tyrans, & pour leur plaire, alloient disant que le ventre du Général des Achéens commençoit à se brouiller quand il falloit se preparer à combattre; que dès que les trompettes donnoient le signal, il avoit des étourdissemens

40. *Car le dé en étoit jetté.*] Il y a dans le Grec *βεβλῆσθαι γὰρ τοὺς ἀστραγάλους*. Il veut dire que le signal étant donné, l'affaire étoit engagée de maniere qu'il n'y avoit plus moyen de s'en dédire ni de reculer. Amiot a fait ici une faute très-grossiere, car il a traduit *parce qu'il étoit blessé aux talons*. Il n'y a rien dans le texte qui puisse fonder ce sens. L'Interprête Latin n'y a pas été trompé.

mens & des vertiges, & que quand le mot étoit donné, & que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, il demandoit à ses Lieutenans & à ses Capitaines si l'affaire demandoit sa presence, [40] car le dé en étoit jetté, & s'il ne pouvoit pas aller un peu au loin attendre l'évenement de cette journée. Et ces bruits avoient si fort prévalu, que les Philosophes mêmes dans leurs écoles recherchant si le battement de cœur & le changement de visage dans les occasions, qui paroissent terribles, sont des marques de timidité, ou si ce ne sont que des indices de quelque défaut de temperament, ou de quelque frigidité naturelle, ne manquoient jamais de citer Aratus en exemple comme un excellent Général, mais à qui ces accidens arrivoient toutes les fois qu'il falloit combattre.

Jusqu'à quel point ces mauvais bruits avoient prévalu contre Aratus.

Après qu'il eut défait & tué Aristippe, il chercha les moyens de ruïner Lysiades, qui avoit usurpé la domination de la Ville de Megalopolis sa patrie. Ce Lysiades avoit naturellement le cœur grand & noble, & étoit plein d'une généreuse ambition. Il n'avoit pas fait comme la plûpart des autres Souverains, il ne s'étoit pas laissé aller à commettre cette injustice pour satisfaire son intemperance & son avarice, [41] mais poussé, encore jeune, par l'amour

Lysiades Tyran de Megalopolis. Son Caractere.

41. *Mais poussé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient, ordinairement de la Tyrannie.*] Ce Lysiades étoit comme Platon nous represente Alcibiade, qui par ambition auroit voulu être Tyran d'Athenes, & non seulement d'Athenes, mais du Monde entier, & à qui Socrate fait voir les dangers qui accompagnent cette ambition si injuste. On peut voir le second Alcibiade.

Ceux

l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la Tyrannie, comme si c'étoit l'état du monde le plus désirable & le plus heureux, il s'étoit fait Tyran, pour parvenir à cette felicité tant vantée. Mais bien-tôt après saoul des peines & des embarras qu'entraîne la Monarchie, portant envie à la tranquillité & au bonheur d'Aratus, & aussi craignant un peu les embûches qu'il lui dressoit, il changea de sentiment & forma un dessein très-beau & très-louable, premierement de se dérober à la haine, de se délivrer de ses craintes, & de congedier la Garnison & les Satellites qu'il étoit obligé de tenir autour de lui pour le garder, & ensuite de se rendre le bienfaicteur de sa patrie.

Fausses idées de la Tyrannie combien funestes aux jeunes gens.

Généreuse resolution du Tyran Lysiades.

Ayant donc fait venir Aratus, il déposa la Tyrannie, [42] & fit entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens, qui touchés d'une action si généreuse, exalterent extrêmement sa vertu, & l'élurent sur le champ leur Capitaine Général. D'abord il se piqua de surpasser la gloire d'Aratus, & fit plusieurs entreprises, qui ne pa-

Il dépose la Tyrannie, & fait entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens.

Les Achéens l'élisent leur Général.

Ceux qui ne recherchent la Tyrannie que par des vuës d'ambition & de gloire sont plus aisés à ramener. Aussi Lysiades desabusé déposa bien-tôt la Tyrannie.

42. *Et fit entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens.*] Il est étonnant qu'on ait si constamment reçu dans le texte une faute aussi grossiere que celle qui est dans toutes les éditions; *μετηκόσμησεν* est ridicule. Il faut rétablir comme dans un Mſ. *μετηκόμισεν*.

43. *Car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide.*] Et quand cela est, il ne se peut que tôt ou tard ce qui est contrefait ne se démente. A la longue le mensonge ne tient pas contre la verité. On peut dire à ces mœurs contrefaites qui attaquent une vertu solide, ce que la Lime dit au Serpent:

paroissoient pas necessaires, entre autres il déclara la guerre aux Lacedemoniens. Aratus eut beau s'y opposer de tout son pouvoir, tous ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiades fut élu Général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui vouloit que le commandement fût donné à un autre; car, comme nous l'avons dit, Aratus ne commandoit que de deux années l'une. Lysiades fut assez heureux pour parvenir à son troisiéme Généralat, & il commandoit alternativement avec Aratus, mais étant entré contre lui dans une inimitié déclarée, & l'ayant souvent accusé en plein Conseil des Achéens, il se décria tellement par cette conduite, qu'il fut chassé, [43] car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide. [44] Et comme Esope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oiseaux, pourquoi ils le fuyoient dès qu'ils le voyoient, & que les petits oiseaux lui répondirent qu'ils craignoient que tout d'un coup il ne devînt faucon*, la même chose arriva à Lysiades. [45] Il resta toûjours dans l'esprit

Il declara la guerre aux Lacedemoniens, malgré Aratus.

Il est élu Général pour la seconde fois.

Son troisiéme Généralat.

Il se brouille avec Aratus, & est chassé.

Fable d'Esope appliquée à Lysiades.

——— *Fragili quærens illidere dentem,*
Offendet solido. Horat. Sat. I. liv. II.

44. *Et comme Esope rapporte du coucou, qu*'un jour il demandoit aux petits oiseaux, pourquoi ils le fuyoient.] Cette fable du coucou & des oiseaux n'est pas aujourd'hui dans le Recueil que nous avons des fables d'Esope; mais il y en a une du faucon & des oiseaux à laquelle celle-ci fait allusion.

45. *Il resta toûjours dans l'esprit des hommes un soupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi.*] Car s'il avoit été changé de bonne foi, & qu'il eût dépouillé cet esprit de Tyrannie, auroit-il attaqué un homme aussi vertueux & aussi sage qu'Aratus, & le plus grand ennemi des Tyrans?

On soupçonnoit qu'il n'étoit pas changé de bonne foi.

prit des hommes un soupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi, & qu'il conservoit toûjours cet esprit de Tyrannie, tout prêt à le faire éclater à la premiere occasion.

Sage conduite d'Aratus contre les Etoliens.

Aratus acquit une nouvelle reputation par tout ce qu'il fit contre les Etoliens, car comme les Achéens vouloient à toute force leur donner la bataille sur les confins de Megare, & que le Roi de Lacedemone, Agis, venu avec son Armée, les excitoit à les attaquer, Aratus s'y opposa très-fortement. Il soûtint toutes les injures & tous les reproches dont on l'accabla en le taxant de lâcheté & de foiblesse, & par la vaine crainte d'une fausse infamie, il n'abandonna point les vuës sages qu'il avoit pour le bien public. Il se retira devant les ennemis, leur laissa passer tranquillement le mont Gerania, & leur permit d'entrer dans le Peloponese sans les combattre. Mais dès qu'il eut vu qu'en passant ils s'étoient saisis de la Ville de Pellene, ce ne fut plus le même homme, il ne differa plus, & sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, & marcha aux ennemis, devenus plus foibles par leur victoire qui les jetta dans le desordre & dans l'insolence. En effet ils ne furent pas plûtôt entrés dans la Ville de Pellene, que tous les Soldats se débanderent & se disperserent par les maisons, se poussant les uns les autres, & en venant aux mains entre eux pour le butin, & les Généraux & les Capitaines enlevoient les femmes & les filles, & leur mettoient leurs casques sur la tête, afin qu'aucun autre ne s'en saisît, & que les casques

La crainte d'une fausse infamie ne doit pas faire abandonner les vuës qui vont au bien public.

Môntagne de l'Attique entre Megare & Corinthe.

Moment qu'Aratus choisit pour attaquer les Etoliens.

Desordre des Etoliens quand ils furent maîtres de Pellene.

Les Officiers mettent leurs casques sur la tête des femmes & des filles qu'ils prennent.

ques marquassent les maîtres à qui elles appartenoient.

Pendant qu'ils sont dans cette occupation, on les avertit qu'Aratus arrive & qu'il va tomber sur eux. Voilà d'abord l'effroi qui les saisit, comme il est vraisemblable, dans un si grand desordre, & avant que les derniers soient avertis du peril, les premiers, trouvant en tête les Achéens aux portes & dans les fauxbourgs, prennent la fuite déja défaits, & fuyant ainsi à vau de route, ils jetterent l'épouvante parmi ceux qui se ralioient pour venir à leur secours, tellement qu'ils ne savoient à quoi se déterminer. Dans cette confusion & dans ce tumulte, une des captives, fille d'Epigethes, d'une des plus nobles Maisons de Pellene, & qui étoit d'une beauté singuliere, & d'une taille majestueuse, qui la faisoit remarquer sur toutes les autres, étoit assise dans le Temple de Diane, où le Capitaine, qui l'avoit prise, l'avoit refugiée, lui ayant mis sur la tête son casque ombragé de trois grands pennaches. Cette fille, entendant ce grand desordre, se leve promptement pour s'enfuir. Quand elle fut sur la porte du Temple, & que du haut du perron elle jetta les yeux sur les combattants, ayant encore sur sa tête ce casque à trois pennaches, ses Citoyens, frappés d'admiration, crurent voir une figure plus respectable, & plus majestueuse qu'une figure humaine, & les ennemis la regarderent comme une veritable Divinité, tellement que saisis de frayeur & d'étonnement, ils n'eurent plus la force de se défendre.

Histoire singuliere d'une belle captive refugiée dans le Temple de Diane.

Les

Fable que les Pelleniens debitoient de la Statuë de Diane qui étoit dans leur Ville.

Les habitans de Pellene disent que la Statuë de la Déesse Diane demeure ordinairement enfermée sans qu'on y touche, mais que quand la grande Prêtresse la remuë de sa place & qu'on la porte en procession, personne n'ose la regarder en face, & que tout le monde en détourne les yeux, [46] car la vuë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes, mais par-tout où elle passe, elle rend les arbres stériles, & fait tomber tous les fruits. Ils ajoûtent que c'est cette formidable Statuë que la Grande-Prêtresse tira du Temple en cette occasion, & que lui tournant toûjours le visage du côté des Etoliens, elle les mit hors d'eux-mêmes, & leur ôta le sens & l'entendement. [47] Il est vrai qu'Aratus, dans les Memoires qu'il a laissés, n'a rien écrit de semblable. Il dit seulement qu'ayant rompu & mis en fuite les Etoliens, il étoit entré dans la Ville pêle-mêle avec les fuyards, qu'il les en avoit chassés de vive force, & qu'il en avoit tué sept cens. Cet exploit fut fort célèbre, & on le regarda comme un des plus grands qui eussent été faits. [48] Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force qu'il semble que ce n'est pas un tableau qu'on

Memoires d'Aratus.

Le Peintre Timanthes avoit peint ce combat d'Aratus.

46. *Car la vuë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes.*] Voilà donc une ancienne rancune que cette Déesse conservoit encore contre toute la race des hommes, depuis l'insolence d'Actéon. Elle faisoit encore perdre le sens à tous ceux qui la regardoient.

47. *Il est vrai qu'Aratus, dans les Memoires qu'il a laissés, n'a rien écrit de semblable.*] Aratus n'avoit garde de rapporter dans ses Memoires des faits si fabuleux, & qui n'étoient sans doute que dans la bouche du Peuple.

48. *Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force.*

qu'on voit, mais la chose même, tant le sujet y est vivement & naïvement representé.

Cependant plusieurs Peuples & Princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié & alliance avec les Peuples d'Etolie. Il se servit pour cet effet du secours de Pantaleon, un des plus puissans d'entre eux & qui avoit le plus d'autorité & de credit. Par son entremise non seulement il conclut la paix, mais il moyenna une Ligue offensive & défensive entre les deux Nations des Etoliens & des Achéens. Ensuite, comme il desiroit passionnément d'affranchir Athenes, il encourut en cela le blâme des Achéens, & donna à sa reputation une rude atteinte parce qu'il essaya de surprendre le port du Pirée pendant une Trève qu'il avoit avec les Macedoniens. Mais Aratus nie formellement le fait dans ses Memoires, & accuse de cette infraction le même Erginus avec lequel il avoit recouvré la Forteresse de Corinthe. Car il dit que cet Erginus attaqua ce port en son particulier; qu'ayant voulu l'escalader, son échelle rompit; qu'étant poursuivi, il nomma plusieurs fois Aratus, & l'appella à son secours, comme s'il étoit pre-

Aratus fait alliance avec les Etoliens.

Pantaleon un des plus puissans des Etoliens.

La passion qu'avoit Aratus d'affranchir Athenes du joug des Macedoniens.

Il est accusé d'avoir essayé de surprendre le Pirée pendant une trève.

Aratus se justifie de ce reproche dans ses Memoires.

force.] Je m'étonne que Pline n'ait pas fait mention de ce tableau parmi les ouvrages qu'il rapporte de Timanthes. Et je m'étonne encore que quelque grand Peintre de nos jours n'ait peint ce sujet, qui feroit certainement un beau tableau. Pline dit de ce Timanthes qu'il avoit beaucoup d'esprit, que dans ses ouvrages on découvroit plus de choses qu'il n'en peignoit, qu'étant grand par son art, il étoit encore plus grand par son esprit, & qu'en peignant un Heros, il avoit employé tout ce que la peinture avoit de force, Livre XXXV. X.

present ; [49] & qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis. Mais cette justification paroît peu vraisemblable, [50] car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein, s'il n'avoit eu Aratus pour Capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes, & pris même de lui l'ordre & le temps de l'execution ? [51] Et c'est ce qu'Aratus fit assez voir dans la suite ; car il n'attaqua pas le Pirée deux fois & trois fois seulement, mais à plusieurs reprises, comme les amans infortunés ne se lassent point de faire toûjours de nouvelles tentatives auprès de leurs maîtresses.

Sa justification peu vraisemblable.

Aratus étoit pour le port du Pirée, comme les amans infortunés sont pour leurs maîtresses.

Tous ces mauvais succès ne le rebuterent point, au contraire, comme dans toutes ses attaques son esperance n'avoit été trompée que d'un moment, & qu'il n'avoit presque tenu à rien qu'il n'eût réussi, il tiroit toûjours de là un nouveau prétexte de nourrir son audace, & de s'opiniâtrer dans son dessein. Une fois entre autres ayant été repoussé, & fuyant au travers de la plaine de Thriasie, il se rompit la jambe, de sorte qu'il fut obligé d'essuyer plusieurs incisions pendant qu'on le trai-

Repoussé à une attaque, & fuyant, il se rompt une jambe.

49. *Et qu'il échappa par cette ruse qui trompa les ennemis.*] Car les ennemis entendant Erginus qui appelloit Aratus à son secours, crurent qu'Aratus étoit là effectivement avec des troupes pour le soûtenir, & sur cela ils cesserent de le poursuivre.

50. *Car quelle apparence qu'un Erginus, simple particulier, & Syrien de nation, se fût mis dans la tête un si grand dessein.*] Ce raisonnement de Plutarque est très-sensé & très-solide. Cependant on pourroit dire, pour appuyer la justification d'Aratus, que cet Erginus après le succès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramasser

traitoit; & qu'il fut long-temps dans la necessité de se faire porter en litiere dans ses campagnes.

Aratus porté en litiere dans ses campagnes.

Antigonus étant mort, & son fils Demetrius lui ayant succedé, Aratus n'en poursuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athenes, & n'en eut que plus de mépris pour les Macedoniens. C'est pourquoi ayant été défait dans une bataille près de Phylacie par Bithys, l'un des Lieutenans du Roi Demetrius, & un grand bruit s'étant répandu d'un côté qu'il étoit prisonnier, & de l'autre qu'il avoit été tué, Diogene, qui commandoit au Pirée, écrivit à Corinthe une Lettre par laquelle il ordonnoit aux Achéens *de se retirer de Corinthe attendu qu'Aratus étoit mort*. Quand cette Lettre fut portée à Corinthe, il se trouva qu'Aratus y étoit present. Ainsi les Envoyés de Diogene, aprés avoir donné un grand sujet de discourir & de rire d'une si plaisante avanture, s'en retournerent tout confus. Le Roi de Macedoine même fit partir un vaisseau dans lequel il ordonnoit *qu'on lui envoyât Aratus pieds & poings liés.*

C'est Antigonus Gonatas, fils de Demetrius Poliorcete. Son fils Demetrius II. lui succede.

Aratus défait en bataille par Bithys, Lieutenant de Demetrius.

Plaisante avanture d'une Lettre que Diogene écrit aux Achéens de Corinthe.

Demetrius ordonne aux Atheniens de lui envoyer Aratus pieds & poings liés.

En cette occasion les Atheniens surpasserent

masser quelques troupes pour faire un coup d'éclat, dont il étoit bien sûr de tirer une grande recompense s'il réussissoit. Les diverses tentatives qu'Aratus fit depuis sur ce port, témoignent un peu contre lui, mais elles ne sont pas une preuve bien sûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'executer.

91. *Et c'est ce qu'Aratus fit assez voir dans la suite.*] Sur ces mots du texte ἐδήλωσε καὶ αὐτὸς ὁ Ἄρατος, à la marge du Manuscrit de la Bibliotheque de Saint Germain, on lit qu'il faut écrire, ἐδήλωσεν αὖθις καὶ ὁ Ἄρατος, & je croi cette leçon fort bonne.

Lâche flatterie des Atheniens pour Demetrius.

rent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macedoniens, jusques là qu'ils se couronnerent de chapeaux de fleurs sur les premieres nouvelles qu'ils reçurent qu'Aratus étoit mort. Aratus, irrité de cette ingratitude & de cette bassesse, mena d'abord contre eux son Armée & s'avança jusqu'au parc de l'Académie; mais fléchi par leurs prieres, il ne leur fit aucun mal. Les Atheniens ayant reconnu sa vertu, & voulant profiter de la mort de Demetrius pour recouvrer leur liberté, l'appellerent à leur secours. Alors Aratus, quoiqu'il y eût cette année-là un autre Général des Achéens, & qu'il fût lui-même obligé de garder le lit pour une longue maladie dont il étoit attaqué, ne laissa pas de se faire porter dans une litiere pour aller rendre ce service à Athenes.

Aratus mene son Armée contre eux, & est appaisé par leurs prieres.

Les Atheniens l'appellent à leur secours.

Malade, il se fait porter en litiere à Athenes.

Negociation qu'il fait avec Diogene en faveur des Atheniens.

Dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogene, qui commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le Fort de Munichia, Salamine, & Sunium entre les mains des Atheniens pour la somme de cent cinquante talens, dont Aratus en fournit vingt de son bien propre. En même temps les Eginetes, & ceux d'Hermione se joignirent aux Achéens, & la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple. De sorte que comme les Macedoniens se trouverent alors embarrassés de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considerablement augmentée,

Cinquante mille écus. Générosité d'Aratus.

52. *Et d'aimer mieux être le Général d'une si puissante Nation, avec l'estime & les benedictions de tout le monde.*] Cette remontrance est très-sage & le principe très-vrai; mais

tée, vu même que les Etoliens entrerent dans leur parti. Aratus, qui vouloit accomplir son ancienne promesse, & qui étoit fâché de voir si près de lui la Tyrannie établie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque lui remontrer *qu'il feroit bien de remettre sa Ville en liberté, de la joindre à la Ligue des Achéens, d'imiter la générosité de Lysiades,* [52] *& d'aimer mieux être le Général d'une si puissante Nation, avec l'estime & les benedictions de tout le monde, que le Tyran d'une seule Ville, avec la haine & le mépris de tous les gens de bien, & nuit & jour en grand danger de sa personne.*

Il persuade au jeune Aristomaque de renoncer à la Tyrannie.

Grande maxime.

Aristomaque écouta ses remontrances, & le pria de lui envoyer cinquante talens afin qu'il pût payer & congedier les troupes qu'il avoit appellées. L'argent ayant été fourni sur l'heure, Lysiades, qui étoit encore Capitaine Général, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette negociation fût regardée des Achéens comme son ouvrage, decria Aratus auprès d'Aristomaque, lui disant qu'il étoit l'implacable ennemi des Tyrans, & qu'il ne devoit attendre de lui aucune grace, & lui insinuant qu'il devoit se remettre plûtôt entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable, & auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, & ainsi Lysiades eut tout l'honneur d'avoir amené le Tyran dans la Ligue des Achéens. Ce fut en cette occasion surtout que le Conseil des Achéens fit paroître l'af-

Ruse de Lysiades pour avoir l'honneur d'avoir amené Aristomaque dans la Ligue des Achéens.

mais je dis davantage, il vaut mieux pour un Prince être l'arbitre des Nations par sa justice, que de devenir leur maître par ses conquêtes & par ses usurpations.

Affection que les Achéens temoignent à Aratus en cette rencontre.

l'affection dont ils étoient portés pour Aratus; & la foi qu'ils avoient en lui, car Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomaque fût reçu, ils le chasserent en colere. Ensuite lorsqu'Aratus s'étant laissé gagner, eut changé d'avis, & qu'il parla en plein Conseil pour l'admettre, *ils* accorderent tout ce qu'il voulut, passerent le Decret, reçurent les Argiens & les Phliasiens dans la Ligue, & l'année suivante ils nommerent Aristomaque Capitaine Général.

Aristomaque elu Général des Achéens.

Aristomaque qui se voyoit estimé & honoré des Achéens, & qui brûloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appella Aratus, qui étoit alors à Athenes. Aratus lui écrivit pour lui conseiller de renoncer absolument à cette expedition, ne voulant point que les Achéens s'attaquassent à Cleomene, qui étoit un jeune homme fier, audacieux, & dont les plus grands dangers ne faisoient qu'augmenter la reputation & la puissance. Mais Aristomaque s'étant opiniâtré à cette entreprise, Aratus obéit & se rendit à l'Armée. Cleomene se presenta en bataille devant eux près de Pallantium, & Aratus ayant empêché Aristomaque d'accepter le combat, Lysiades lui fit sur cela une grosse affaire auprès des Achéens, de sorte que l'année suivante il brigua contre *lui* le Généralat, & lui fit tête, mais Aratus eut la pluralité des suffrages, & fut élu Général pour la douzième fois.

Aratus écrit à Aristomaque pour le detourner de faire la guerre aux Lacedemoniens.

Caractere de Cleomene Roi de Sparte.

Aratus élu Général pour la douzième fois.

Il est battu par Cleomene.

Cette année-là il fut défait par Cleomene près

53. *Enfin il pensoit que si Cleomene par sa temerité & par son audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point.*] Ceci renferme un grand principe. Des Généraux qui n'ont encore acquis aucune gloire, peuvent la chercher

près du mont Lycée, & ayant pris la fuite il s'égara la nuit & passa pour mort. Ce fut pour la seconde fois que le bruit de sa mort fut répandu parmi les Grecs. S'étant donc sauvé, & ayant ramassé le débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en sûreté, mais se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit, & ne pensoit pas même que cela pût jamais arriver, il tomba tout à coup sur les Mantinéens alliés de Cléomène, & s'étant rendu maître de leur Ville, il y mit garnison, déclara Citoyens tous les étrangers qui s'y étoient établis, & lui seul il acquit aux Achéens vaincus ce qu'ils n'auroient osé espérer, quand même ils auroient été vainqueurs.

Aratus battu se rend maître de Mantinée dans sa fuite.

Les Lacedemoniens étant entrés une seconde fois en armes dans les terres des Megalopolitains, Aratus marcha au secours de ces derniers, mais il n'eut garde d'en venir aux mains avec Cleomene, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, & il resista fortement aux Megalopolitains qui vouloient le forcer à combattre. Car outre qu'il n'étoit pas naturellement trop porté à hazarder des batailles, il se trouvoit alors fort inferieur en forces à son ennemi, & sentant son courage refroidi par la vieillesse, & son ambition châtiée par de mauvais succès, il craignoit d'attaquer un jeune homme audacieux, ardent, & enflé par des prosperités inesperées. [53] Enfin il pensoit que

Il refuse encore le combat contre Cleomene.

cher par l'audace & la temerité; mais ceux qui en ont déja doivent plûtôt penser à la conserver par la précaution & par la sagesse, & ne rien donner au hazard.

Grand principe d'Aratus.

que si Cleomene par sa temerité & par son audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point, lui, il devoit chercher à conserver par beaucoup de précaution & de sagesse celle qu'il avoit déja.

La bataille s'engage malgré lui.

Cependant l'Infanterie legere s'étant ébranlée, & ayant poussé les Spartiates jusques dans leur Camp où elle entra avec eux, les Soldats se disperserent dans les tentes pour les piller. [54] Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant ses troupes sur le bord d'un ravin, où elles s'étoient avancées, il les empêcha de passer. Lysiades au desespoir de cette manœuvre, & traitant mille fois Aratus de lâche, appella sa Cavalerie pour la mener soûtenir ceux qui poursuivoient les Ennemis, la priant de ne pas trahir leur victoire, & de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour son païs. Ainsi ayant assemblé autour de lui beaucoup de bonnes troupes, & des gens choisis, il alla charger l'aîle droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit & la mit en fuite. Mais comme il la poursuivit avec une ardeur trop inconsiderée & avec un desir de gloire trop emporté, il se laissa attirer dans des lieux tortueux, herissés d'arbres, & coupés par de grands fossés, où Cleomene, se repliant sur lui, le chargea si rudement qu'il tomba mort sur la place en se défendant avec beaucoup de valeur, & en combattant

Il empêche ses troupes de passer un ravin.

Il est traité de lâche par Lysiades.

Ardeur trop inconsiderée de Lysiades.

Lysiades tué.

54. *Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant ses troupes sur le bord d'un ravin où elles s'étoient avancées, il les empêcha de passer.*] Deux raisons purent empêcher Aratus de mener ses troupes suivre son Infanterie legere; la premiere, la difficulté des lieux où il falloit

battant le plus beau & le plus glorieux de tous les combats aux portes de sa patrie. Tout le reste de sa Cavalerie, prenant la fuite, se jetta dans le corps de bataille, & mettant le desordre dans cette Infanterie, elle remplit toute l'Armée d'effroi & y communiqua sa fuite & sa défaite.

Le plus beau & le plus glorieux des combats.

La plus grande partie de ce malheur fut rejettée sur Aratus qui parut avoir abandonné mal à propos Lysiades. Les Achéens, qui se retiroient en colere, le forcerent de les suivre jusqu'à Ægium. Là le Conseil s'étant assemblé, ils resolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus & de ne plus lui entretenir des troupes étrangeres, & lui declarerent que s'il vouloit continuer la guerre, il n'avoit qu'à le faire à ses dépens. Aratus, se voyant traité si indignement, fut sur le point de leur rendre leur sceau, & de déposer le Généralat. Mais après avoir pensé en lui-même, & rappellé sa Raison, il eut patience pour l'heure, & bientôt après menant les Achéens à Orchomene, il donna un grand combat à Megistonus, beau-pere de Cleomene, le battit, lui tua trois cens hommes, & le prit lui-même prisonnier. Et comme il avoit accoûtumé de commander de deux années l'une, quand son tour revint, & qu'on l'appella après l'élection, il refusa la charge, & à sa place Timoxene fut élu Général.

Le malheur de cette défaite rejetté sur Aratus.

Les Achéens prennent la résolution de ne plus fournir de l'argent à Aratus.

Aratus indigné est sur le point de quitter le Généralat.

Il mene les Achéens à Orchomene & gagne un grand combat.

Deux ans après il refuse la charge de Général.

Ea.

falloit les engager; & la seconde, plus forte encore, c'est qu'il voyoit l'aîle droite des Spartiates en bataille devant lui, & toute prête à tomber sur ses troupes, qui n'auroient pu passer le ravin sans se rompre & sans donner par ce desordre un grand avantage à l'ennemi.

La cause qu'on allegue de son refus, qu'il étoit mécontent du Peuple & fort irrité contre lui, ne paroît pas vraye; la seule veritable c'est l'état où il trouvoit les affaires des Achéens, & les malheurs dont il les voyoit menacés. Car Cleomene n'alloit plus doucement & insensiblement à ses desseins & ne gardoit plus de mesures, comme il faisoit auparavant, quand les Ephores s'opposoient à ses vuës & contrebalançoient sa puissance. Mais après avoir fait mourir tous ces Magistrats, partagé les terres, & donné droit de Bourgeoisie à quantité d'étrangers, il se rendit maître absolu de Lacedemone sans que personne le controllât, & alors il s'attacha tout de bon aux Achéens, & demanda hautement qu'on l'élût Général de la Ligue. Voilà pourquoi on blâme fort Aratus de ce que dans une si grande tourmente, & dans un orage si furieux qui bouleversoit entierement toutes les affaires, lui qui étoit le pilote, il avoit abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau, [55] lorsqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu, & de pourvoir ainsi au salut commun aux dépens même de sa vie. Ou, s'il desesperoit des affaires & des forces des Achéens, [56] il devoit plûtôt ceder à Cleomene, que de

La veritable cause de ce refus.

Par quelles voyes Cleomene s'étoit rendu maître absolu dans Lacedemone.

Cleomene demande d'être élu Général de la Ligue.

Blâme que l'on donnoit à Aratus.

En quelle occasion un homme de bien peut prendre par force le gouvernail.

55. *Lorsqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu.*] Car dans ces temps d'orage un homme qui a fait de si grandes actions, & qui se sent capable de servir utilement sa patrie, peut prendre par force le commandement. L'Histoire en fournit les exemples.

56. Il

de rendre une seconde fois tout le Peloponese Barbare par tant de garnisons de Macedoniens, que de remplir le Château de Corinthe d'armes Gauloises & Illyriennes, & que d'aller prendre des gens, qu'il avoit battus si souvent dans les combats, dont il avoit plusieurs fois surpris la Politique dans ses Traités, & qu'il accabloit d'injures dans ses Memoires, pour les établir maîtres dans toutes ses Villes en les appellant alliés pour adoucir par un beau nom la honte d'une action si lâche.

Beau jugement de Plutarque.

On dira que Cleomene étoit un homme violent, injuste, un veritable Tyran, je le veux, mais il descendoit des Heraclides, & il avoit Sparte pour patrie, de laquelle il valoit mieux prendre le dernier Citoyen, que de choisir le premier des Macedoniens pour l'établir Chef de la Ligue, au moins pour ceux qui savent faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs. Car même Cleomene ne demandoit ce Généralat aux Achéens que pour faire de grands biens aux Villes en reconnoissance de ce grand honneur & d'un si glorieux titre. Au lieu qu'Antigonus n'eut pas plûtôt été declaré Généralissime & sur terre & sur mer, qu'il ne voulut jamais accepter cette Charge qu'on ne lui eût donné la Citadelle de Corinthe pour loyer de ses peines & de

Il étoit honteux aux Grecs d'obéir à un autre qu'à un Grec.

Antigonus III. declaré Généralissime des Achéens se fait donner la forteresse de Corinthe.

56. *Il devoit plûtôt ceder à Cleomene.*] Car il auroit été plus honnête & plus glorieux pour les Achéens, d'avoit un Roi de Sparte pour Général de la Ligue, que de voir par leur dissension le Peloponese rendu Barbare par tant de garnisons de Macedoniens, de Gaulois, d'Illyriens, &c.

La fable d'Esope du Cheval & du Cerf appliquée à Antigonus.

de ses travaux,[57] imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope, qui ne voulut jamais monter sur son cheval qu'il ne l'eût auparavant bridé. Antigonus de même ne voulut jamais, pour ainsi dire, monter sur les Achéens, qui l'en prioient & qui l'en sollicitoient par leurs Ambassades & par leurs Decrets, qu'il ne les eût bridés par la Garnison qu'il mit dans la Citadelle, & par les ôtages qu'il exigea. Il est vrai qu'Aratus se récrie sur cela & qu'il se justifie sur la necessité qui le contraignit; mais Polybe assûre que long-temps avant cette necessité, se défiant de l'audace trop entreprenante de Cleomene, il avoit traité secretement avec Antigonus, & avoit attiré les Megalopolitains pour demander au Conseil des Achéens qu'on appellât Antigonus. Car les Megalopolitains étoient les plus exposés aux courses & aux pilleries de Cleomene, dès qu'il y avoit la moindre guerre. Phylarque écrit la même chose, mais il ne faudroit pas ajoûter beaucoup de foi à cet Historien, s'il n'étoit appuyé du témoignage de Polybe, car toutes les fois qu'il parle de Cleomene, il entre dans une espece d'enthousiasme par le zele qu'il a pour lui, & il fait dans son Histoire comme dans un veritable Plaidoyer, il s'attache toûjours à charger l'un, & à justifier l'autre.

Aratus cherche à se justifier.

Polybe détruit sa justification. Tout ce fait est détaillé dans son II. Livre.

Partialité de l'Historien Phylarque pour Cleomene.

Les Achéens perdirent donc la Ville de Man-

Mantinée prise & les

57. *Imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope.*] C'est la même Fable qu'Horace a si bien placée dans l'Epitre X. du 1. Liv.

Cervus equum, pugna melior, communibus herbis
Pellebat.

Cette

Mantinée, que Cleomene leur prit pour la seconde fois. Et ayant ensuite été défaits dans une grande bataille près d'Hecatonbæon, ils furent si consternés de cet échec, qu'ils envoyerent d'abord des Ambassadeurs à Cleomene le prier de se rendre à Argos pour y recevoir le Généralat & se mettre à la tête des troupes; mais Aratus n'eut pas plûtôt eu avis qu'il venoit, & qu'il étoit déja près de Lerne avec son Armée, qu'effrayé de son arrivée, il envoya au devant de lui des Ambassadeurs pour le prier de ne venir que comme vers des amis & des alliés seulement avec trois cens hommes, & que s'il avoit quelque défiance, il n'avoit qu'à demander tels ôtages qu'il voudroit. Cleomene, prenant cette priere pour une moquerie & pour un outrage, s'en retourna sur l'heure, & écrivit au Conseil des Achéens une Lettre toute pleine de plaintes & d'invectives contre Aratus. Aratus en écrivit aussi de son côté sur le même ton contre Cleomene, & dans ces injures ils se porterent tous deux à un tel excès, qu'il n'y a sorte d'infamies qu'ils ne dissent de leurs mariages & de leurs femmes.

Achéens défaits par Cleomene.

Près de la Ville de Dymes ou Dymée dans l'Achaïe.

Les Achéens envoyent prier Cleomene de recevoir le Generalat.

Lerne, ville au dessus d'Argos.

Aratus s'oppose à Cleomene.

Injures atroces qu'Aratus & Cleomene s'écrivent reciproquement.

Cleomene, piqué jusqu'au vif, envoya un Heraut declarer la guerre aux Achéens, & il s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevât la Ville de Sicyone par une intelligence qu'il avoit avec des traîtres, mais ayant manqué son coup

Cleomene declare la guerre aux Achéens.

Cette Fable est dans le Recueil d'Esope, mais on prétend qu'avant lui le Poëte Stesichore s'en étoit servi en parlant aux Hymeriens, qui alloient établir des gardes à Phalaris.

[illegible]

coup, il se retira & alla tomber sur Pellene ; qu'il prit après en avoir chassé le Général des Achéens. Peu de temps après il prit la Ville de Phenée, & celle de Pentelée. Bientôt après les Argiens se joignirent à lui, & les Philiasiens reçurent garnison, de sorte qu'il ne resta presque plus rien d'assuré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, & qu'Aratus se trouva dans un grand embarras & dans un grand trouble, voyant tout le Peloponese en branle, & toutes les Villes prêtes à se soûlever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautés, car rien ne demeuroit dans une assiette tranquille, & il n'y avoit personne qui fût content de l'état où l'on se trouvoit, parmi les Sicyoniens même & parmi les Corinthiens on en découvrit beaucoup qui avoient intelligence avec Cleomene, & que le desir de gouverner eux-mêmes avoit rendu depuis long-temps très-mal intentionnés pour le bien public.

Aratus condamne à mort tous ceux des Sicyoniens qui furent convaincus d'avoir intelligence avec Cleomene.

Aratus ayant reçu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe pour les faire punir, il soûleva le Peuple, qui étoit déja malade de la même maladie, & qui étoit las du Gouvernement des Achéens. S'étant donc tous assemblés dans le Temple d'Apollon, ils envoyerent prier Aratus de s'y rendre, resolus de le tuer, ou de le prendre prisonnier avant que d'en venir à une revolte déclarée. Aratus vint menant lui-même son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien & n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du Temple,

Grand danger qu'Aratus courut à Corinthe, & la maniere dont il s'en tira.

ple, plusieurs se leverent & se mirent à l'accabler d'injures & de reproches, & lui avec un visage posé & assuré, & avec des paroles pleines de douceur, il leur commanda de se rasseoir, & de ne pas tant crier en se tenant ainsi debout avec beaucoup de confusion & de desordre. Il fit même rentrer ceux qui étoient à la porte, & en leur parlant doucement, il s'éloignoit du Temple au petit pas, comme cherchant quelqu'un à qui donner son cheval. S'étant dérobé de cette maniere insensiblement, & parlant sans aucune émotion & sans aucun trouble aux Corinthiens, qu'il rencontroit, & les pressant de se rendre au Temple, quand il se vit près de la Citadelle, avant qu'on se fût apperçu de son dessein il se jetta sur son cheval, & après avoir donné ordre à Cleopater, qui commandoit la garnison, de bien garder sa Citadelle, il piqua à toute bride & alla à Sicyone suivi seulement de trente Soldats, tous les autres l'ayant abandonné & s'étant dispersés de côté & d'autre.

Il se retire à Sicyone.

Un moment après les Corinthiens, avertis de sa fuite, envoyerent des gens le poursuivre, & ces gens n'ayant pu l'atteindre, ils firent venir Cleomene, & lui remirent leur Ville. Mais il ne crut pas avoir tant gagné en recevant leur Ville, qu'il crut avoir perdu par la fuite d'Aratus qu'ils avoient laissé échapper. Cleomene donc, après que ceux qui habitoient le quartier de la mer, appellé Acte, se furent joints à lui, & lui eurent ainsi livré leurs Villes, il environna la Citadelle d'une bonne muraille & d'un retranchement palissadé.

Les Corinthiens remettent leur Ville à Cleomene.

C'étoit toute la côte de l'Achaïe.

Cependant Aratus arrivé à Sicyone, plusieurs

sieurs des Achéens se rendirent auprès de lui. On tint une Assemblée générale, & là il fut encore élu Général avec une autorité souveraine, & il fut reduit à se faire une Garde de ses propres Citoyens. Après avoir gouverné les affaires des Achéens pendant trente-trois ans, & avoir toûjours été le premier de la Grece en reputation & en puissance, il se trouvoit alors abandonné, pauvre, persecuté, & porté comme sur une planche du naufrage de sa patrie au milieu de la plus horrible tempête & des plus grands dangers, car les Etoliens lui refuserent le secours qu'il leur demandoit, & la Ville d'Athenes, qui étoit très-portée à le favoriser, en fut empêchée par Euclide & par Micion.

Aratus élu encore Général.

Aratus avoit à Corinthe une maison & beaucoup d'argent. Cleomene n'y toucha point & ne souffrit point qu'on y touchât, mais il envoya chercher les principaux amis d'Aratus & ses gens d'affaires, & leur ordonna d'en avoir soin, & de le garder pour lui en rendre compte dans la suite. Et en particulier il lui envoya Tripylus, & pour la seconde fois son beau-pere Megistonus, lui faire de sa part toute sorte de grandes promesses, & lui offrir cependant une pension de douze talens, qui étoit le double de celle qu'il recevoit du Roi Ptolemée, & pour cela il ne demandoit que d'être declaré Général des Achéens, & que de garder conjointement avec eux la Citadelle. Aratus répondit *qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient.*

Grands menagemens de Cleomene pour Aratus.

Il lui envoye des gens pour le gagner & pour lui offrir une pension de douze mille écus.

Pension que le Roi Ptolemée faisoit à Aratus.

Réponse d'Aratus aux propositions de Cleomene.

Cleomene prit cette réponse pour une défaite & pour une moquerie, se jetta d'abord

dans

dans les terres de Sicyone qu'il pilla & ravagea, & se tint trois mois devant la Ville avec son Armée, Aratus ne se démentant point pour cela, & déliberant en lui-même s'il recevroit Antigonus pour lui livrer la Citadelle, car Antigonus ne vouloit le secourir qu'à cette condition.

Cleomene se jette dans les Terres de Sicyone.

Déliberation d'Aratus.

Les Achéens s'étant rendus à Ægium pour y tenir une Assemblée, y appellerent Aratus. Mais comme Sicyone étoit investie par les troupes de Cleomene, il y avoit du danger à en sortir. D'ailleurs ses Citoyens le retenoient par leurs prieres, & ne vouloient pas souffrir qu'il exposât sa personne en passant ainsi au travers des Ennemis. Les femmes mêmes & les enfans l'environnoient comme leur pere commun & leur Sauveur, & se tenoient pendus à son cou en le conjurant & en versant des torrens de larmes. Aratus, quoiqu'attendri, les rassura, les consola, & montant à cheval, il se rendit sur la côte de la mer avec dix de ses amis seulement, & avec son fils qui entroit dans l'âge de l'adolescence. Ayant trouvé là quelques vaisseaux à l'ancre, ils s'embarquerent & arriverent heureusement à Ægium où se tenoit l'Assemblée, & où il fut resolu qu'on appelleroit Antigonus, & qu'on lui remettroit la Citadelle; Aratus lui envoya même son fils parmi les autres ôtages.

Ville maritime de l'Achaïe à l'extrémité du Golfe de Corinthe.

Grande affection que ceux de Sicyone témoignent à Aratus.

Il arrive heureusement à Ægium.

Les Achéens appellent Antigonus, & Aratus lui envoye son fils en ôtage.

Les Corinthiens furent tellement irrités de ce Decret & de l'action d'Aratus, qu'ils pillerent tout son argent, & qu'ils donnerent sa maison à Cleomene, & comme Antigonus venoit à grandes journées avec son Armée, qui étoit de vingt mille hommes de pied & de qua-

Les Corinthiens irrités, pillent son argent & donnent sa maison à Cleomene.

quatorze cens chevaux. [58] Aratus avec les Magiſtrats & les principaux Officiers de la Ligue alla par mer au devant de lui juſqu'à la Ville de Peges à l'inſu des Ennemis, quoi qu'il ne s'aſſurât pas trop ſur Antigonus & qu'il ſe défiât des Macedoniens. Car il ſavoit qu'il ne s'étoit agrandi que par les maux qu'il leur avoit faits, & que l'ancienne haine qu'il avoit pour Antigonus, avoit été le premier fondement de ſa fortune, & comme le premier degré de ſon élevation. Mais voyant la neceſſité indiſpenſable & l'occaſion qu'il ne pouvoit éviter, & à laquelle ceux qui penſent commander, ſont forcés d'obéir, il en courut le hazard.

Ville maritime tout au bout du Golfe de Corinthe.

Moyens par leſquels Aratus s'étoit agrandi.

L'occaſion force ſouvent d'obéir ceux qui croyent commander.

Antigonus fait de grands honneurs à Aratus.

Dès qu'Antigonus fut averti qu'Aratus arrivoit en perſonne, il s'avança, fit à tous les autres un accueil honnête & ſans aucune diſtinction marquée, mais pour Aratus, dès cette premiere entrevuë, il lui fit toutes ſortes d'honneurs, & dans la ſuite l'ayant trouvé homme de bien & de très-grand ſens, il l'admit dans ſa familiarité la plus intime, juſqu'à lui communiquer ſes ſecrets les plus importans, & à ſe ſervir de lui dans ſes plus grandes affaires. Auſſi Aratus n'étoit pas ſeulement utile dans tout ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce très-agreable & l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi qui ſe trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à ſe divertir & à paſſer le temps. C'eſt pourquoi Anti-

Aratus, l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi.

58. *Aratus avec les Magiſtrats & les principaux Officiers de la Ligue.*] Le Grec dit, *μετὰ τῶν δημιουργῶν*. Car les Doriens appelloient de ce nom leurs Magiſtrats, leurs principaux Officiers. *Δημιουργοὶ, παρὰ τοῖς Δωριεῦσιν οἱ Ἄρχοντες*

Antigonus, quoiqu'alors encore fort jeune, n'eut pas plûtôt connu les mœurs & les grandes qualités de ce Personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi, le préfera non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macedoniens qu'il avoit à sa Cour, & continua de se servir de lui en toutes choses. Et le signe, que Dieu avoit fait paroître dans les entrailles des victimes, eut son accomplissement. Car on raconte que peu de temps auparavant, comme Aratus offroit un sacrifice, on vit près du foye deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe de graisse, & que le Devin prédit sur cela que deux ennemis, qui paroissoient irreconciliables, seroient bien-tôt réunis dans une étroite amitié. Aratus méprisa pour lors cette prédiction, car il n'ajoûtoit pas autrement beaucoup de foi aux signes des victimes, ni à toutes les prédictions des Devins, & il aimoit à se servir de sa Raison. Mais quelque temps après, comme la guerre alloit heureusement son train, & étoit fort avancée, Antigonus fit un grand festin dans la Ville de Corinthe où il y eut beaucoup de gens priés, & où il fit placer Aratus à table à ses côtés au-dessus de lui. Et quelques momens après, ayant commandé qu'on lui apportât un tapis pour se couvrir, il demanda à Aratus *s'il ne trouvoit pas qu'il fît grand froid?* Aratus ayant répondu *que le froid étoit très-rude*, Antigonus le

Il n'avoit point de qualité qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi.

Signe qui arriva à Aratus dans un sacrifice qu'il offroit.

Deux vesicules du fiel enveloppées dans une seule coiffe.

L'explication de ce signe.

Aratus n'ajoûtoit pas beaucoup de foi aux signes des victimes, ni aux prédictions des Devins.

Grand festin qu'Antigonus fait à Corinthe, & l'honneur qu'Aratus y reçoit.

χοντες τὰ δημοσία πράττοντες, ὥσπερ Ἀθήνησιν οἱ Δήμαρχοι λεγόντες. Hesych. Demiourgoi, *chez les Doriens, sont les Magistrats qui font les affaires publiques, ceux que l'on appelle à Athenes* Démarques.

Antigonus & Aratus enveloppés du même tapis, accomplissement du signe.

le pressa de s'approcher encore plus de lui, & ses Officiers ayant apporté un grand tapis, ils les en envelopperent tous deux. [59] Alors Aratus se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roi le signe qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite. Mais ceci n'arriva que longtemps après le temps dont nous parlons.

Etant donc tous deux à Peges après avoir prêté & reçu les sermens, ils marcherent contre les ennemis. Il y eut plusieurs grands combats sous les murs de Corinthe, Cleomene s'étant bien fortifié, & les Corinthiens se défendant avec beaucoup d'ardeur & de courage.

Aristote d'Argos offre à Aratus de faire revolter sa Ville, s'il veut y venir.

Pendant qu'on en est en ces termes, Aristote d'Argos, ami particulier d'Aratus, lui dépêche secretement un homme pour lui dire qu'il feroit revolter sa Ville, s'il y venoit promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette proposition à Antigonus, qui lui donna sur le champ quinze cens hommes, avec lesquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'Isthme, & arriva très-promptement à Epidaure. Les Argiens, sans atten-

Aratus s'embarque avec des troupes pour aller faire revolter Argos contre Cleomene.

59. *Alors Aratus se ressouvenant de son sacrifice, se prit à rire, & conta au Roi le signe qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite.*] Le signe, ni la prédiction ne pouvoient avoir un accomplissement plus formel ni plus sensible. Antigonus & Aratus enveloppés d'un même tapis étoient les deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe. Cela devoit bien vaincre l'incredulité d'Aratus. Cependant il ne fit qu'en rire, grande sagesse pour un homme que la Philosophie n'avoit pas formé.

60. *Le jetterent dans la mer.*] L'Historien Phylarque exaggere extrêmement la mort de ce Tyran Aristomaque, comme si on lui avoit fait souffrir les supplices les plus cruels. Polybe le refute très-solidement dans son II. liv.

61. Sur-

attendre son arrivée, allerent attaquer les troupes de Cleomene, les pousserent, & les enfermerent dans la Citadelle. Cleomene, qui étoit à Corinthe, ayant appris ces nouvelles, craignit que si les ennemis se rendoient maîtres d'Argos, ils ne lui coupassent le chemin de sa retraite, abandonna le Château de Corinthe la nuit même, & marcha au secours de ses gens. Il arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais peu de jours après Aratus y étant arrivé de son côté, & le Roi Antigonus ayant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cleomene se retira à Mantinée.

Cleomene abandonne le Château de Corinthe, & va au secours de ses troupes à Argos.

L'arrivée d'Aratus & l'approche d'Antigonus l'obligent à se retirer à Mantinée.

Depuis ce moment toutes les Villes du Peloponese se remirent entre les mains des Achéens. Antigonus s'empara du Château de Corinthe, & Aratus élu Général par les Argiens, leur persuada de donner à Antigonus tous les biens des Tyrans, & ceux de tous les traîtres. Les Argiens, après avoir donné la torture à Aristomaque dans la Ville de Cenchrées, [60] le jetterent dans la mer. [61] Sur quoi

Aratus élu Général par les Argiens.

Il fait donner à Antigonus tous les biens des Tyrans & des traîtres.

Aristomaque après avoir eu la torture est jetté dans la mer.

61. *Sur quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laissé perir si injustement un homme qui n'étoit point méchant.*] Plutarque me paroît suivre ici les impressions injustes que Phylarque pour noircir Aratus veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il étoit grand partisan. Il auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son II. liv. fait voir que cet Aristomaque meritoit des supplices beaucoup plus cruels que celui d'être jetté dans la mer, & que quand bien on lui auroit fait souffrir de plus grandes peines que celles dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore assez souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus à la tête d'une troupe d'Achéens étant entré secretement dans Argos, & s'étant exposé au plus grand de tous les dangers, en combattant pour la li-

Aratus blâmé.

quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laissé perir si injustement un homme qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit été en commerce, & qui à sa persuasion avoit déposé la Tyrannie, & avoit fait entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens. On lui imputoit encore plusieurs autres choses, on l'accusoit d'être seul la cause qu'ils avoient donné à Antigonus la Ville de Corinthe comme s'ils lui avoient donné un petit village; qu'ils avoient souffert qu'après avoir pillé Orchomene, il y mît une Garnison de Macedoniens; qu'ils avoient passé un Decret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoyeroit aucune Ambassade à qui que ce pût être, que par la permission d'Antigonus; qu'ils s'étoient laissé forcer à nourrir & à payer la Garnison Macedonienne, & qu'ils faisoient des sacrifices, des libations, & des jeux en l'honneur d'Antigonus, les Citoyens d'Aratus en ayant donné les

Charges contre Aratus.

liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du Tyran étoit si grande qu'aucun des Citoyens ne branla pour le secourir. Aristomaque saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens qui étoient d'intelligence avec les Achéens, & fit égorger quatre-vingts des plus considerables, après leur avoir fait donner la torture en presence de leurs parens. N'est-ce pas là un méchant homme? Il est vrai qu'il avoit déposé la Tyrannie à la persuasion d'Aratus, & qu'en faveur de ce changement les Achéens lui avoient pardonné tous ses anciens crimes, lui avoient donné part à l'administration de leur Republique, & l'avoient même fait Général de leurs troupes. Mais dès qu'il vit reluire des esperances plus favorables du côté de Cleomene, il oublia cette humanité des Achéens, il se separa & separa sa patrie de la Ligue des Achéens dans les temps les plus difficiles & se tourna du côté de leurs ennemis, de sorte que lors qu'il eut été pris il falloit le mener par tout le Peloponese,

les premiers l'exemple, & reçu dans leur Ville Antigonus par le conseil d'Aratus qui le regala dans sa maison. Voilà les choses dont ils le chargeoient tous, ne faisant pas reflexion [62] qu'après avoir remis à ce Prince les rênes du Gouvernement, Aratus entraîné lui-même par l'impetuosité de la licence Royale, n'avoit plus été maître que de sa voix toute seule, & dont encore il ne pouvoit se servir librement qu'avec beaucoup de danger. Car on voyoit clairement qu'il étoit très-affligé de la plûpart des choses qui se passoient, sur-tout de ce qui se passa au sujet des Statuës. Antigonus releva dans Argos toutes celles des Tyrans qu'Aratus avoit abattuës, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient surpris la Citadelle de Corinthe, hors une seule qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques prieres qu'Aratus lui fît, il ne put jamais l'en empêcher. [63] Il semble aussi que ce que les Achéens

Aratus comment justifié par Plutarque.

Statuës qu'Antigonus releve & abat dans Argos.

ponese, & après l'avoir montré à tout le monde, le faire mourir en public dans les supplices. Cependant un si méchant homme ne souffrit d'autre peine que d'être jetté dans la mer pour quelques choses qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une assez bonne apologie d'Aratus, j'aurois voulu que Plutarque y eût fait quelque attention.

62. *Qu'après avoir remis à ce Prince les rênes du Gouvernement.*] Car par une déliberation publique Antigonus avoit été nommé Généralissime des Achéens sur terre & sur mer, & on lui avoit donné la Citadelle de Corinthe. Comment donc Aratus, après lui avoir cedé sa place & remis les rênes de l'Etat, auroit-il pu resister à sa puissance, n'étant plus que particulier, & n'ayant plus que sa voix seule?

63. *Il semble aussi que ce que les Achéens firent à Mantinée.*] Le mot διακινῆσθαι du texte pourroit s'expliquer. On lit dans un Mſ. διῳκῆσθαι. Et je crois qu'il faut recevoir la correction qui paroît dans le Mſ. de la Bibliotheque de saint Germain, διῳκίσθαι.

chéens firent à Mantinée, ne se ressent point du tout de l'humanité & de la générosité des Grecs. Car s'étant rendu maîtres de la Ville par le moyen d'Antigonus, ils firent mourir les plus nobles & les plus considerables de ses habitans, & des autres ils vendirent les uns, & envoyerent les autres en Macedoine chargés de chaines, firent esclaves les femmes & les enfans, les vendirent, & de l'argent qui revint de cette vente, ils en partagerent le tiers entre eux, & les deux autres tiers, *ils les* donnerent aux Macedoniens. [64] Mais on peut dire que tout cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la Loi des represailles. Car quoique ce soit une chose horrible de traiter ainsi par un excès de colere des Peuples de même Nation & de même origine, cependant dans la necessité, c'est, comme dit Simonide, une douceur, & non une dureté, de donner de l'allegement à un cœur qui souffre & qui, enflammé de colere & bouffi de dépit, ne cherche qu'à les exhaler.

Inhumanités que les Achéens exercerent à Mantinée.

Loi des represailles.

Comment Plutarque justifie ces cruautés des Achéens.

Mais sur ce qui se fit ensuite dans la même Vil-

Beau jugement de Plutarque.

64. *Mais on peut dire que tout cela se faisoit par un esprit de vengeance, & selon la loi des represailles.*] Car les Mantinéens avoient envoyé demander aux Achéens une garnison pour se défendre contre les pratiques des Lacedemoniens. Les Achéens leur envoyerent trois cens de leurs Citoyens, & deux cens Soldats étrangers. Quelque temps après ces Mantinéens, par la plus detestable de toutes les perfidies, égorgerent cette garnison qu'ils avoient demandée. Que ne meritoient donc point des gens qui avoient commis un si horrible crime? Cependant les Mantinéens repris par les Achéens ne souffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens, & la vente des personnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus nobles & des plus considerables des Mantinéens, c'est un mensonge de Phylarque, qui a voulu en-

Ville, il est impossible de justifier Aratus, & de donner à son action le moindre prétexte honnête & juste. Car les Argiens ayant reçu d'Antigonus cette Ville en don, & ayant resolu de la repeupler, Aratus fut choisi pour faire ce repeuplement, & étant Capitaine Général, il ordonna par un Decret que la Ville ne seroit plus appellée *Mantinée*, mais *Antigonée*, qui est le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ainsi il semble que par son moyen Mantinée, *l'aimable Mantinée*, comme Homere l'appelle, ne subsiste plus, [65] & qu'à sa place on a une Ville qui porte le nom de ceux qui ont ruïné & détruit ses habitans.

sur une action d'Aratus qui ne peut être justifiée.

Antigonus donne Mantinée aux Argiens.

Aratus choisi pour aller la repeupler.

Il change son nom, & l'appelle Antigonée.

Dans le II. Livre de l'Iliade.

Quelque temps après, Cleomene, vaincu dans une grande bataille près de Sellasie par Antigonus, se sauva à Sparte qu'il abandonna la nuit suivante & se retira à Alexandrie. Et Antigonus, après avoir fait à Aratus tous les traitemens les plus humains, les plus gracieux, & les plus honnêtes, s'en retourna en Macedoine sur les nouvelles que les Illyriens y étoient entrés, & y étant tombé malade presque en arrivant, il nomma pour son successeur Philippe, fils de Demetrius, qui sortoit

Cleomene battu par Antigonus près de Sellasie. V. la Vie de Philopœmen.

Il se retire à Alexandrie.

Antigonus s'en retourne en Macedoine où il meurt de maladie.

Il nomme pour son successeur Phi-

encherir sur la verité, pour noircir les Achéens & Aratus. Mais quand même cela seroit vrai, Polybe fait fort bien voir qu'il n'y avoit rien que les Mantinéens ne meritassent, & que si Aratus & les Achéens ne se porterent pas contre eux aux derniers excès de la vengeance, il faut attribuer cette moderation à leur humanité.

65. *Et qu'à sa place on a une Ville qui porte le nom de ceux qui ont ruïné & détruit ses habitans.*] Plutarque marque toujours l'amour qu'il a pour la Grece. Il n'y a rien de plus indigne que d'ôter à une Ville son ancien nom, pour lui donner le nom de celui qui a été la principale cause de sa ruine.

Hyppe son neveu, fils de Demetrius II.

Il lui ordonne de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils.

toit à peine de l'enfance, l'envoya dans le Peloponese, & lui ordonna sur toutes choses de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les Villes, & qu'il voudroit se faire connoître aux Achéens. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, & le gouverna si sagement qu'il le renvoya en Macedoine plein d'affection pour lui, & dans les dispositions les plus favorables pour les interêts de la Grece.

Après la mort d'Antigonus les Achéens tombent dans la lâcheté & dans la paresse.

Après la mort d'Antigonus, [66] les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la paresse des Achéens, car accoûtumés à se tapir sous les armes des Macedoniens, ils passoient leur vie dans l'oisiveté & sans aucune discipline. [67] Cela donna aux Etoliens l'audace de penser à s'empa-

Ce qui arrive à un Etat

rer

66. *Les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la paresse des Achéens.*] Polybe marque dans son IV. Livre que depuis que Cleomene avoit perdu son Royaume, les Peuples du Peloponese, qui étoient las des premieres guerres, & qui croyoient que l'état present des affaires dureroit toujours, avoient entierement negligé les armes & le mêtier de la guerre. Ce qui fait voir combien il est important d'entretenir les Peuples & de les exercer dans le mêtier des armes pendant les temps même les plus tranquilles.

67. *Cela donna aux Etoliens l'audace de penser à s'emparer du Peloponese.*] Il y avoit long-temps que les Etoliens ne pouvoient souffrir la paix, parce que pendant la paix ils étoient obligés de vivre à leurs depens, & qu'ils étoient accoûtumés à ne vivre que de brigandages. Antigonus les avoit tenus en respect, mais après sa mort ils mepriserent l'enfance de Philippe, & ne chercherent que des pretextes pour faire la guerre aux Peuples du Peloponese. Polybe Livre IV.

68. *Et voyant que celui qui étoit cette année-là Capitaine*

rer du Peloponese. Ils y entrent à main armée ; chemin faisant ils emmenent quelques troupeaux & quelque butin des terres de Patres & de Dyme, & se jettant sur Messene ils font un ravage horrible dans tout le païs des environs. Aratus, irrité de cette insolence & de cette perfidie, [68] & voyant que celui qui étoit cette année-là Capitaine Général, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du temps, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui succeder l'année suivante, il avança de cinq jours son Généralat pour courir au secours des Messeniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont ni les corps n'étoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portés à la guerre, [69] il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'être porté en cette

qui ne se défend que par des troupes étrangeres.

Aratus avance son Généralat de cinq jours.

Il est battu près de Caphyes, Ville d'Arcadie.

Général, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du temps, parce que son année alloit expirer.] Timoxene n'étoit nullement d'avis de cette expedition, parce qu'il n'avoit point du tout de confiance aux Achéens, à cause des raisons que je viens d'expliquer ; & comme il ne restoit que cinq jours de l'année de son Généralat, il étoit bien aise de gagner ce temps-là. Mais Aratus, indigné de l'audace des Etoliens, poursuivit la chose ardemment, & ayant retiré le sceau des mains de Timoxene, il écrivit sur l'heure à toutes les Villes, & ordonna à toute la jeunesse capable de porter les armes de se trouver à jour marqué à Megalopolis. Ainsi Timoxene ne merite pas d'être blâmé de n'avoir pas voulu hazarder le salut de sa patrie avec des troupes dont il connoissoit la lâcheté & la paresse, sur-tout n'ayant que peu de jours à attendre pour sortir de charge & quitter le commandement.

69. *Il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence.*] Quand le Lecteur sait qu'Aratus fut battu près de Caphyes, & qu'il fut accusé de s'être porté avec plus d'ardeur que

Accusé de s'être mal conduit en cette occasion.

Le découragement où cela le jetta.

te occasion avec plus d'ardeur que de prudence, il se refroidit si fort dans la suite, & abandonna tellement les affaires & ses esperances, 70 que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Peloponese toutes leurs insolences, & souffrit qu'ils y vécussent avec une licence desordonnée, comme si c'eût été des gens qui dans un excès de débauche n'eussent eu en vuë que de folâtrer & de s'enyvrer.

Les Achéens appellent Philippe.

Voilà donc les Achéens encore obligés de tendre les mains à la Macedoine, & d'appeller le Roi Philippe pour le prier de prendre en-

de prudence, il n'en est gueres plus avancé. Plutarque n'écrivant qu'une Vie, n'a pas cru qu'il fût de son devoit de l'instruire davantage & de lui marquer les fautes qu'on reprochoit à Aratus dans cette occasion. Mais Polybe, qui écrivoit une Histoire, ne l'a pas oublié, jugeant avec raison, que c'est ce qu'il y a de plus *instructif*. Après avoir détaillé l'action, il ramasse en un seul point de vuë les fautes qu'on reprochoit à Aratus, & je vais les rapporter, car cela ne peut qu'être utile.

Le premier reproche, qu'on lui faisoit, c'étoit d'avoir usurpé le Généralat avant que le temps de Timoxene fût expiré, & d'avoir entrepris une chose dont le succès devoit lui paroître fort douteux.

Le second, c'étoit d'avoir congedié mal à propos les Achéens & les Lacedemoniens, lorsqu'il voyoit les Etoliens au milieu du Peloponese, parce qu'il crut trop legerement que les Etoliens s'en retourneroient deux jours après.

La troisième faute dont on l'accusoit, c'étoit d'avoir engagé le combat avec peu de troupes, lorsqu'il pouvoit se retirer sans peril dans les Villes voisines, pour assembler cependant les Achéens, & donner ensuite la bataille, quand il l'auroit jugé necessaire.

Enfin la quatrième, qui étoit même la plus grande qu'on lui imputoit, c'étoit qu'ayant resolu de combattre, il avoit fait toutes choses avec très-peu de conduite & beaucoup d'imprudence, car il avoit envoyé attaquer

entre ses mains les affaires des Grecs, dans l'esperance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui, le rendroient doux & traitable & qu'ils en feroient tout ce qu'ils voudroient. Mais Apelles, Megareus, & quelques autres Courtisans s'étant mis à calomnier Aratus auprès du Roi, ce Prince prêta l'oreille à leurs discours, favorisa dans le Conseil la faction contraire, & porta les Achéens à élire Eperatus pour leur Capitaine Général. Mais cet Eperatus étant tombé d'abord dans le dernier mépris, & Aratus ne voulant plus se mêler des affaires, il ne se faisoit plus rien de bien,

Quelques Courtisans de Philippe calomnient Aratus auprès de lui.

Ce Prince trompé, favorise la faction opposée à Aratus.

quer l'arriere-garde des ennemis avec sa Cavalerie & son armure legere, après que leur avant-garde eut gagné les montagnes, au lieu qu'il devoit tomber sur l'avant-garde pendant qu'elle étoit dans la plaine, qui lui étoit favorable, & où il pouvoit tout esperer de ses gens pesamment armés.

Voilà les Chefs d'accusation; Aratus y répondit & montra que la perte qu'on lui imputoit, n'étoit pas arrivée par sa faute. Du reste s'il avoit fait quelque chose contre le devoir d'un bon Capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'Assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre.

70. *Que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point.*] Polybe marque effectivement que dans la suite il se gouverna de maniere qu'on l'auroit plutôt pris pour un sage Citoyen, que pour un grand Capitaine, qu'il se tint sans rien faire par le souvenir de l'echec qu'il avoit reçu, qu'il laissa faire aux Etoliens tout ce qu'ils voulurent, & qu'il souffrit qu'ils se retirassent tranquillement, quoiqu'ils fissent leur retraite par des lieux étroits & difficiles, où il ne falloit, pour ainsi dire, qu'un trompette pour remporter sur eux une victoire entiere sans coup ferir.

bien, & Philippe reconnut alors qu'il s'étoit entierement trompé, & qu'il avoit pris un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, se donna tout entier à lui, & voyant qu'après cette demarche ses affaires prosperoient visiblement, & que sa reputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus dépendre que de lui comme du seul homme de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Aussi il parut à tout le monde qu'Aratus étoit un excellent Maître, non seulement pour bien regler une Demo-

Philippe détrompé se tourne du côté d'Aratus.

Grand éloge d'Aratus.

71. *En effet la moderation avec laquelle il traita les Lacedemoniens après la faute qu'ils avoient commise contre lui.*] Les Lacedemoniens avoient voulu changer la forme de leur Gouvernement & le reduire en Democratie, & ils avoient tué Adimas un des Ephores, & avec lui plusieurs autres Citoyens qui tenoient le parti des Rois. Les Ephores envoyerent à Philippe, qui venoit d'arriver de Macedoine, des Ambassadeurs pour justifier cette action. Ces Ambassadeurs trouverent le Roi près de la montagne de Parthenie. Philippe leur dit, qu'ils s'en retournassent à Lacedemone, & que les Ephores lui envoyassent à Tegée des hommes qui pussent conferer avec lui sur les affaires presentes. Les Ephores lui envoyerent dix hommes des premiers de Sparte; ils furent introduits dans le Conseil, & après avoir accusé Adimas de tout le desordre & fait à Philippe de grandes protestations de fidelité, ils se retirerent. Le Conseil fut fort partagé sur le traitement qu'il falloit faire aux Lacedemoniens. La plûpart, persuadés de leur mauvaise volonté, & sachant qu'Adimas avoit été tué pour avoir favorisé le parti de Philippe, & qu'ils avoient voulu faire alliance avec les Etoliens, étoient d'avis que le Roi en devoit faire un exemple, & les traiter comme Alexandre avoit traité les Thebains. Les autres, & de ce nombre étoient les plus vieux, remontroient que cette punition étoit plus grande que la faute, que le Roi devoit se contenter de punir les Auteurs de la sedition, leur ôter leurs charges & les donner à ses amis. Quand ce fut au Roi à opiner, il dit que les fautes, que les Al-

mocratie, mais encore pour bien établir & constituer un Royaume. Car la droiture de ses intentions & la bonté de ses moeurs paroissoient dans toutes les actions de ce jeune Prince comme une couleur qui en rehaussoit tout l'éclat. [71] En effet la moderation avec laquelle il traita les Lacedemoniens après la faute qu'ils avoient commise contre lui, [72] la sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle, & son expedition contre les Etoliens, qui fut très-heureuse, & très-glorieuse, [73] donnent

La droiture des Ministres paroît dans les actions du Prince.

Alliés commettoient en particulier les uns contre les autres, ne le regardoient point personnellement, & que sur cela il ne pouvoit que leur parler & leur écrire pour les porter à rentrer dans leur devoir, & pour leur faire connoître qu'il remarquoit tout ce qui se passoit. Que pour ce qui étoit fait contre l'Alliance commune, Voilà, dit-il, ce qui doit être puni en commun & d'un commun consentement; que les Lacedemoniens n'ayant rien fait ouvertement contre cette Alliance, & promettant de faire tout ce qui seroit juste & raisonnable à son égard, il ne seroit pas honnête de prendre contre eux des resolutions violentes, & qu'il paroîtroit bien étrange que son pere après les avoir vaincus comme ses ennemis, n'ayant rien fait contre eux de cruel, lui pour de si legers sujets de plainte, il exerçât sur eux une vengeance si terrible. Cet avis passa, & c'est cette réponse pleine de sagesse & d'humanité, que Polybe nous a conservée, & qu'il attribuë à Aratus, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Prince, qui n'avoit alors que dix-sept ans, eût pu parler de lui-même avec tant de moderation & de sagesse.

72. *La sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle.*] Polybe parle bien des desordres & des seditions qui arriverent de ce temps-là en Crete. Mais il n'a point expliqué cette conduite, par laquelle Philippe soumit en peu de jours toute l'Isle, & j'avouë que je n'en ai rien vu ailleurs.

73. *Donnent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent pour suivre de bons avis.*] Homere dit fort bien en quelque

nent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent pour suivre de bons avis, & à Aratus celle d'avoir été assez habile pour les donner.

Polybe la décrit en détail Liv. IV. & Liv. V.

Il y a de la gloire à suivre un bon avis.

Ces grands succès ne firent qu'augmenter la jalousie & l'envie des Courtisans. Mais voyant que leurs calomnies secretes ne produisoient rien, ils se mirent à le calomnier ouvertement & à lui rompre en visiere à table avec la derniere insolence & avec des plaisanteries outrées, qui alloient jusqu'à la derision. Un soir même comme il se retiroit *dans sa* tente après souper ils le poursuivirent à coups de pierres, de quoi Philippe étant fort irrité, les condamna d'abord à une amende de vingt talens, & ensuite voyant qu'ils ruinoient ses affaires & qu'ils ne faisoient que brouiller, il les fit mourir. Mais bien-tôt enflé & corrompu par les faveurs de la Fortune, il poussa en dehors, comme autant d'abscès, beaucoup de cupidités, & toutes très-grandes, & sa perversité naturelle ayant surmonté & vaincu le déguisement forcé dont il avoit voulu la cacher, découvrit peu à peu, & fit paroître à nud le vice de ses mœurs. Premierement il fit une injure atroce au jeune Aratus en corrompant sa femme. Ce commerce fut longtemps caché parce qu'il logeoit dans la même maison, où Aratus l'avoit reçu.

Jalousie & envie des Courtisans contre Aratus.

Excès où elles les portent.

Punition que Philippe en fait.

Le mauvais naturel de Philippe se découvre enfin.

Il corrompt la femme du fils d'Aratus.

Ensuite il commença à traiter plus durement les Villes, & l'on voyoit visiblement qu'il n'avoit plus la même consideration pour Aratus, & qu'il s'éloignoit de lui. Le commencement de ses soupçons & de sa défiance vint de ce qui se passa à Messene. La division s'étant

Origine de l'éloignement que Philippe eut pour Aratus.

que endroit de l'Iliade, qu'un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le suit qu'à celui qui le donne.

s'étant mise parmi les Messeniens, Aratus alla à leur secours, mais il y arriva un jour plus tard que Philippe qui le devança, & qui, dès qu'il fut arrivé, au lieu d'appaiser les habitans, les excita encore davantage les uns contre les autres, demandant d'un côté aux Gouverneurs & aux Magistrats s'ils n'avoient pas des Loix pour se faire obéir du Peuple, & d'un autre côté demandant à ceux qui étoient à la tête du Peuple s'ils n'avoient pas des mains pour s'en servir contre les Tyrans. Ainsi ces deux partis se confiant en lui, & pensant l'avoir chacun de son côté, les Gouverneurs & les Magistrats voulurent se saisir des harangueurs du Peuple, & ceux-ci s'élevant avec le Peuple contre les Magistrats & leurs Officiers, les tuerent, & tuerent avec eux plusieurs autres des plus considerables de la Ville, de sorte qu'il y eut bien près de deux cens hommes tués dans cette sedition.

Philippe excite les Messeniens les uns contre les autres.

Philippe ayant commis cet acte si inhumain, & acharné encore davantage les Messeniens les uns contre les autres, Aratus arriva. D'abord il témoigna assez ouvertement qu'il supportoit avec peine ce procedé de Philippe, & il n'imposa point silence à son fils, qui le reprochoit à ce Prince avec beaucoup d'aigreur & qui s'emportoit même jusqu'à lui dire des injures. Il paroissoit que ce jeune Aratus étoit amoureux de Philippe. S'emportant donc contre lui en cette occasion, il lui dit en propres termes *qu'il ne le trouvoit plus beau depuis qu'il avoit fait une si vilaine action, mais qu'au contraire il le trouvoit très-laid.* Philippe ne lui répondit rien, quoi qu'on s'attendît qu'il répondroit avec colère, & que pendant le Dis-

Le jeune Aratus amoureux de Philippe.

Les vilaines actions effacent la plus grande beauté.

cours d'Aratus, on l'eût entendu plusieurs fois se récrier & murmurer : mais tendant la main à Aratus le pere, comme ayant pris fort doucement les grosses paroles que son fils lui avoit dites, & contrefaisant l'homme moderé & poli, il le fit sortir du theatre & le mena avec lui à la Citadelle d'Ithome pour y faire un sacrifice à Jupiter & pour visiter la place, qui n'est pas moins forte que la Citadelle de Corinthe, & qui avec une bonne Garnison est fort incommode pour ses voisins, & presque imprenable. Philippe y étant monté & ayant fait son sacrifice, le Devin lui apporta les entrailles du bœuf qu'il venoit d'immoler ; il les prit entre ses mains & les montra à Aratus [74] & à Demetrius de Phare, en se penchant tantôt vers l'un, & tantôt vers l'autre, & leur demandant *ce qu'ils voyoient dans ces entrailles de la victime, & s'il garderoit la Citadelle, ou s'il la rendroit aux Messeniens*. Alors Demetrius, se mettant à rire lui dit : [75] *Si vous avez l'ame d'un Devin, vous la rendrez, & si vous avez l'ame d'un Roi, vous retiendrez le bœuf par les deux cornes*, designant par ce bœuf le Peloponese, & lui

Philippe mene Aratus à Ithome place forte de la Messenie.

Ce qui se passa au sacrifice qu'il offrit à Jupiter.

Bon mot de Demetrius de Phare à Philippe.

74. *Et à Demetrius de Phare.*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Demetrius de Phalére*. Ce Demetrius de Phalere étoit mort il y avoit déja long-temps. Et Plutarque parle de Demetrius de Phare, qui étoit Chef des Illyriens. Il en est souvent parlé dans Polybe.

75. *Si vous avez l'ame d'un Devin, vous la rendrez.*] Comme n'y ayant qu'un Devin qui dût ajouter foi aux signes qui paroissoient aux entrailles des victimes, & comme s'il falloit avoir l'ame d'un Devin pour garder la foi. Ce mot ne laisse pas d'être plein de force & de sens, par rapport à la Politique ordinaire des Princes.

76. *Il y a en Crete plusieurs grandes montagnes.*] Cette réponse d'Aratus est plus courte dans Polybe ; qui rapporte

lui insinuant que s'il tenoit la Citadelle d'Ithome, & celle de Corinthe, tout le Peloponese lui seroit soumis & entierement sous son obéissance. Mais Aratus fut long-temps sans proferer une seule parole. Philippe le pria donc de lui dire ce qu'il pensoit. Alors il lui dit : *Philippe*, [76] *il y a en Crete plusieurs grandes montagnes fort escarpées. Dans la Beotie & dans la Phocide, il y a quantité de châteaux assis sur des rochers inaccessibles. Il y en a aussi beaucoup dans le païs des Acarnaniens, tant au milieu des terres que sur la côte, & tous extrêmement forts. Vous n'en avez pris aucun de vive force, cependant ils vous obéissent tous volontairement. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à se fortifier dans des lieux escarpés, & à s'environner de précipices ; mais pour un Roi il n'a point de forteresse plus sûre ni plus imprenable que la douceur, l'humanité, & la bonne foi, qui lui attirent l'affection de tous les hommes. Ce sont ces qualités qui vous ont ouvert la mer de Crete, ce sont elles qui vous ont introduit dans le Peloponese ; & c'est par elles enfin qu'encore tout*

Discours plus sage d'Aratus.

C'est aux brigands à se fortifier & à se renfermer dans des rochers.

Quelle est pour un Roi la forteresse la plus sûre & la plus imprenable.

porte ses propres termes, Liv. VII. les voici. *Si vous pouvez la garder sans violer la foi que vous avez donnée aux Messéniens, gardez-la sans scrupule : mais si au contraire en y mettant garnison, vous perdez toutes les autres Citadelles & places fortes, & la garnison que vous avez reçûe d'Antigonus, & qui vous a conservé vos Alliés,* il appelloit ainsi la bonne foi, *prenez bien garde qu'il ne vous soit plus avantageux & plus expedient pour vos affaires en faisant sortir cette Garnison d'hommes, d'y laisser pour Garnison la bonne foi, & de conserver par son moyen, non seulement Messene, mais encore tous vos autres Alliés.* Plutarque a étendu ce discours pour en démêler mieux le sens & pour le rendre plus instructif en le rendant plus sensible.

tout jeune comme vous voilà, vous êtes devenu le Général des uns & le Maître des autres.

[77] Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin, & prenant Aratus par la main, & le tirant hors de la Citadelle, *Allons donc*, lui dit-il, *retournons-nous-en par le même chemin par où nous sommes venus*, comme Aratus l'ayant forcé par ses paroles, & lui ayant arraché la Citadelle des mains.

Aratus se retire peu à peu de la Cour & rompt tout commerce avec Philippe.

Depuis ce moment-là Aratus commença à se retirer de la Cour & à rompre peu à peu tout commerce avec Philippe. Ce Prince le pria instamment de le suivre en Epire, & de l'accompagner à cette expedition, & il le refusa & demeura, de peur de s'attirer une partie du blâme de tout ce qu'il feroit de mal. Mais Philippe, après qu'il eut très-honteusement perdu ses vaisseaux dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains, & qu'il eut été battu devant Apollonie, s'en retourna plein de confusion en Macedoine, & il revint peu de temps après dans le Peloponese, où il fit encore tous ses efforts pour abuser & pour surprendre les Messeniens; mais ses ruses ayant été découvertes, il leva le masque & ravagea tout le païs.

Il rompt absolument avec ce Prince.

Cela fit qu'Aratus rompit absolument avec lui, & se plaignit hautement de son injustice; car même il avoit su le commerce qu'il avoit eu avec sa belle-fille, dont il avoit été très-affligé.

77. *Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin.*] Polybe marque que si Philippe eût suivi son sentiment, il étoit tout prêt à violer la foi, comme cela parut évidemment par la suite, mais qu'il

affligé, mais il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit de rien servi de connoître sa honte, lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger. Il s'étoit fait dans Philippe le plus grand & le plus incroyable de tous les changemens; de Roi doux & humain, & de jeune homme plein de sagesse & de temperance, il étoit devenu tout d'un coup un homme très-dissolu, perdu de débauches, & le plus pernicieux de tous les Tyrans. Mais ce n'étoit pas un veritable changement de naturel, c'étoit seulement une manifestation de ses vices, que la crainte l'avoit obligé de tenir long-temps cachés, & que la licence & l'impunité lui donnoient lieu de faire paroître. Car que l'affection, que ce Prince eut dès le commencement pour Aratus, fût mêlée de respect & de crainte, c'est ce que témoigne assez évidemment ce qu'il fit ensuite contre lui.

Changement incroyable arrivé dans Philippe.

Ce que c'étoit que ce changement de Philippe.

En effet quoi qu'il desirât avec passion de s'en défaire, & qu'il fût très-persuadé que tant qu'Aratus seroit en vie, il ne seroit pas même libre, bien loin d'être Tyran, ou Roi, cependant il n'osa recourir à la force ouverte, mais il lui détacha Taurion, un de ses Lieutenants, & son ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voye secrete, sur-tout par le poison, & en son absence. Taurion ayant fait amitié avec Aratus, & s'étant insinué dans sa familiarité, lui

Philippe n'ose recourir à la force ouverte pour se défaire d'Aratus, il le fait empoisonner.

qu'il eut honte de resister à cette remontrance d'Aratus. Tant il est vrai qu'une parole forte & généreuse a beaucoup de pouvoir sur les esprits mêmes les plus corrompus.

Taurion donne à Aratus un poison lent.

lui donna un poison, qui n'étoit pas de ces poisons violens & prompts, mais de ces poisons qui allument dans le corps un feu lent, & excitent une petite toux, & qui peu à peu conduisent enfin dans une phthisie incurable.

Modération avec laquelle Aratus supporta son mal dont il connoissoit la cause.

Aratus connut fort bien la cause de son mal, mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta doucement & patiemment sans en dire un seul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, un de ses amis étant dans sa chambre, il cracha du sang; son ami le voyant & s'en étonnant, *Mon cher Cephalon*, dit Aratus, *voilà le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette maniere à Ægium lorsqu'il étoit Capitaine Général pour la dix-septiéme fois. Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le même lieu, & se faisoient un honneur de lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie, & les Sicyoniens, regardant comme un affront qu'il fût enterré ailleurs que dans leur Ville, persuaderent aux Achéens de leur ceder cet honneur qui leur appartenoit. Mais il y avoit une ancienne Loi qui défendoit que personne fût enterré dans l'enceinte des murailles, & cette Loi étoit appuyée par une merveilleuse superstition, qui s'étoit emparée de tous les esprits. Ils envoyerent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet Oracle : [78] *Sicyone, tu veux payer à Ara-*

Non pas de l'amitié des Rois, mais de l'amitié des Tyrans.

Il meurt à Ægium dans son XVII. Généralat.

On envoye sur cela à Delphes, interroger la Pythie.

78. *Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire.*] Les vers Grecs sont fort difficiles, car il paroît qu'il y manque un Verbe. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel, car *ζωά-*

Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire, & tu demandes quels honneurs tu feras à ton Roi qui vient de mourir; sache que toutes les offenses que l'on commettra contre ce Personnage, sont autant d'impietés qui souillent la Terre, la Mer & le Ciel.

Oracle rendu en faveur d'Aratus mort.

Cet Oracle ayant été porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, & sur-tout les Sicyoniens, qui d'abord changerent leur deuil en fête, & qui couronnés de chapeaux de fleurs & vêtus de robes blanches, enleverent le côrps à Ægium, & le porterent en pompe à Sicyone en dansant & en chantant en son honneur des Hymnes & des Cantiques. Dès qu'ils furent arrivés ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrerent comme le Fondateur & le Sauveur de leur Ville. Le lieu où il est enterré s'appelle encore aujourd'hui *Aratium*, & ils lui offrent tous les ans deux sacrifices solemnels, le premier, le jour qu'il délivra la Ville du joug de la Tyrannie, qui est le cinquiéme jour du mois de Daisius, que les Atheniens appellent Anthesterion, & ce sacrifice porte le nom de *Soteria*, & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Le premier sacrifice, ce fut le Grand-Prêtre de Jupiter Sauveur qui l'offrit lui-même; & l'autre ce fut le fils même d'Aratus ceint d'un tablier, qui n'étoit pas entierement blanc, mais dont la moitié étoit de couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, des Chœurs de Musique, accoûtumés à servir aux theatres, chantoient sur

Le corps d'Aratus porté en pompe à Sicyone.

Son tombeau existoit encore du temps de Plutarque, & étoit appellé *Aratium*.

C'est le mois de Mars.

C'est-à-dire, *la Fête de la délivrance*.

Tablier de deux couleurs dont étoit ceint le fils d'Aratus quand il fit un sacrifice à son pere.

ζωγρεῖν signifie le prix que l'on paye pour sa liberté, sa rançon: & cela convient fort bien à Aratus qui avoit délivré Sicyone de ses Tyrans. C'est pourquoi la fête qu'on célébroit pour conserver la memoire de ce grand jour s'appelloit *la Fête de la délivrance*.

Des Chantres de musique chantoient des Cantiques sur la lyre pendant le sacrifice.

sur la lyre des Cantiques, & le Maître des Chœurs, à la tête des enfans & des jeunes hommes, faisoit une procession autour de l'autel. Le Senat, couronné de chapeaux de fleurs, suivoit cette procession, & ils étoient suivis d'une foule d'habitans & de tous ceux qui voulurent y assister. Encore aujourd'hui on conserve de petites marques de ces fêtes comme par une espece de Religion, & la plûpart des autres honneurs qu'on lui faisoit, ont cessé soit par le laps du temps, ou par les nouvelles affaires qui sont survenuës. Mais tous les Historiens conviennent que tel fut Aratus, & tel tout le cours de sa vie.

Petites marques des fêtes d'Aratus conservées encore du temps de Plutarque.

Quant à son fils, il eut un sort encore plus déplorable, car Philippe, naturellement scelerat, & qui cherchoit toûjours à mêler à sa cruauté l'outrage, employa contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la Raison, & qui jettent dans la demence; & le porta par-là à entreprendre les choses les plus horribles & les plus étranges, à n'avoir de goût qu'à commettre les actions les plus indignes, & à satisfaire les passions les plus abominables & les plus infames. De sorte que quoiqu'il fût alors fort jeune & dans la fleur de son âge, la mort fut pour lui non un malheur, mais une heureuse délivrance de ses maux, & le seul salut qu'il pouvoit desirer & attendre. Mais ce malheureux Philippe, pendant qu'il vécut, paya toûjours à Jupiter, protecteur de l'hospitalité & de l'amitié, la peine que meritoient ses actions impies & detestables; car défait en bataille par les Romains, il se remit à leur merci; il fut privé de toutes les autres terres & de toutes les autres

Philippe fait donner au jeune Aratus des poisons qui le jettent dans une demence horrible.

Jupiter protecteur de l'hospitalité & de l'amitié punit Philippe de ses actions impies.

tres

tres Provinces qu'il avoit ajoûtées à sa domination, & contraint d'abandonner tous ses vaisseaux & de n'en conserver que cinq, & forcé de payer encore une amende de mille talens & de donner son fils en ôtage. Enfin par compassion on lui laissa la Macedoine & toutes ses appartenances, où, continuant de faire mourir tous les plus gens de bien, & ceux de sa famille, il remplit tout son Royaume d'horreur & de haine pour lui. Le seul bonheur qui lui restoit parmi tant de maux, c'étoit un fils fort superieur à tous les autres Princes par sa vertu, & il s'en priva; il le fit mourir par un mouvement d'envie & de jalousie qu'il eut contre lui à cause de tous les honneurs qu'il recevoit des Romains, & donna son Royaume à son autre fils Persée, qui, à ce qu'on dit, n'étoit pas son fils legitime, mais un fils supposé, né d'une coûturiere, appellée Gnathœnium. C'est celui que Paul Emile défit en bataille, & dont il triompha, & en lui finit la race Royale d'Antigonus, au lieu que la race d'Aratus subsiste encore de notre temps à Sicyone & à Pellene.

Etat auquel ce Prince fut reduit par les Romains.

De trois millions.

Cruautés que Philippe exerça dans ses Etats.

Son fils Demetrius. Son éloge.

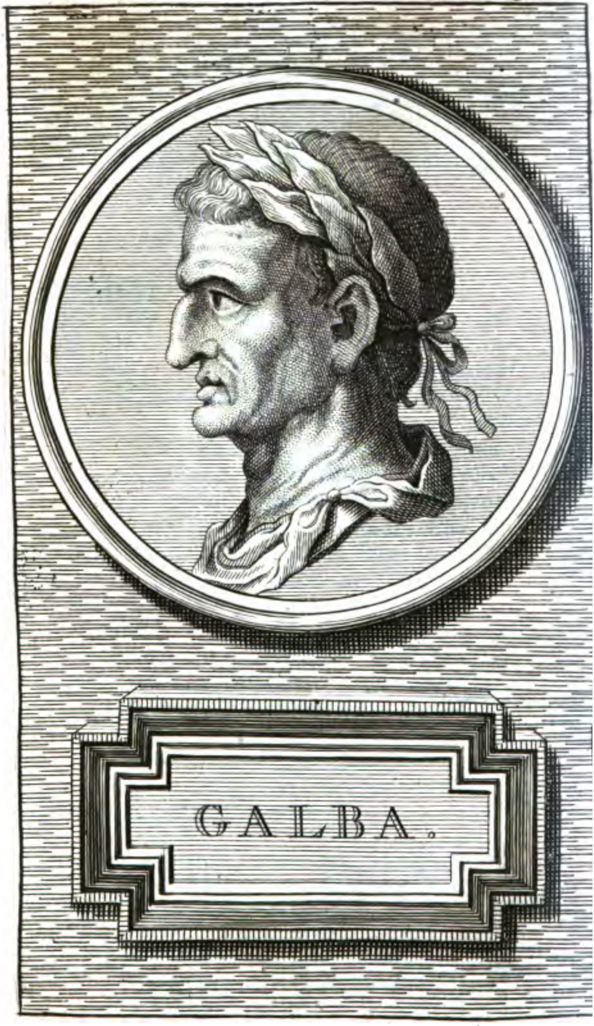
Persée n'étoit pas fils legitime de Philippe.

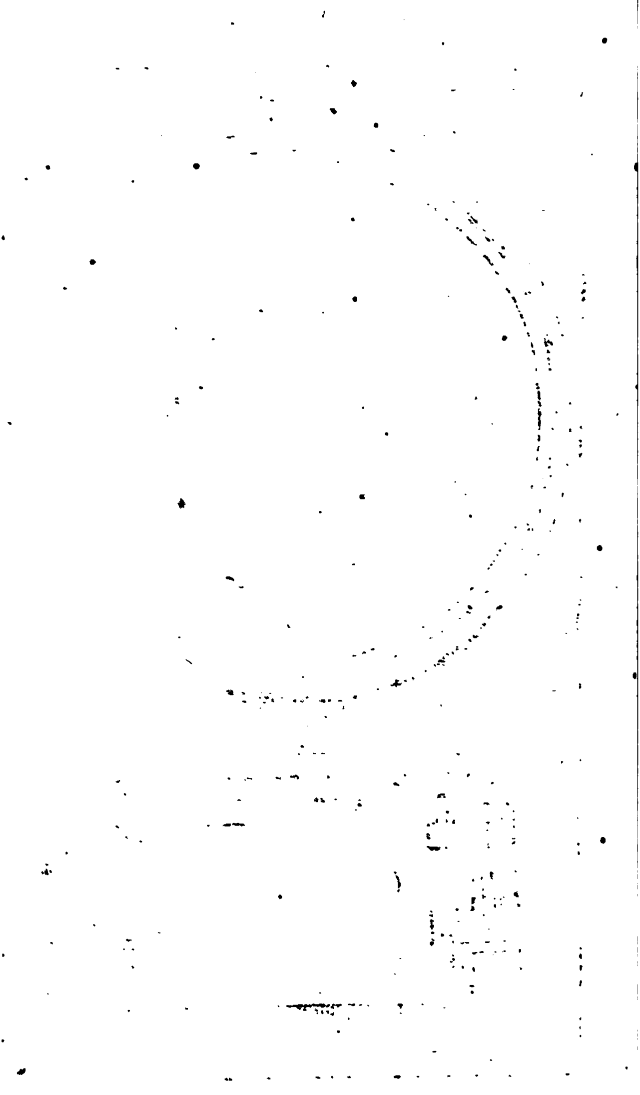
Deux branches de la famille d'Aratus du temps de Plutarque.

Cat

Ces deux dernieres Vies de Galba & d'Othon ne sont point dans les volumes de Vies de l'édition de Henri Etienne. Elles étoient originairement dans les Opuscules, & comme ces derniers Ouvrages ne paroissent pas tous de la main de Plutarque, il y a lieu de soupçonner que ces deux Vies sont aussi d'une autre main. Ce soupçon se fortifie encore quand on en examine le style, qui paroît fort différent. Ce n'est pas qu'on n'y remarque des tours & des manieres dignes de Plutarque; mais comme ces Vies sont apparemment d'un de ses fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinceau qu'on appelle des coups de Maître. Les Eleves se sentent d'ordinaire de l'Ecole où ils ont travaillé. Quoi qu'il en soit, ces deux dernieres Vies de Galba & d'Othon ne laissent pas d'être dignes de notre curiosité, & il seroit à souhaiter que nous eussions toutes les autres Vies détachées qui ont été perduës, quoiqu'elles ne fussent pas du même prix que les Paralleles, & qu'il y en eût une partie d'une autre main.

GAL-


GALBA.



GALBA.

Sentiment peu raisonnable d'Iphicrate.

[1] IPHICRATE, Général des Atheniens, vouloit que le Soldat fût avide d'argent, & voluptueux, afin que pour avoir dequoi fournir à ses voluptés il combattît avec plus d'audace, & qu'il s'exposât plus volontiers aux plus grands perils. Mais la plûpart des autres veulent que le Soldat soit comme un corps fort & robuste, qui de lui-même n'a aucun mouvement, mais qui suit celui qui le pousse, & qu'ainsi le Soldat ne suive que les mouvemens de celui qui le commande. C'est pourquoi on rapporte que Paul Emile ayant trouvé en Macedoine son Armée pleine de babil & de curiosité, & qui s'ingeroit dans les fonctions du Général, fit publier dans tout son camp, *que chaque Soldat eût la main prompte & son épée bien affilée, & qu'il auroit soin de tout le reste*. Et Platon disoit que le plus excellent Capitaine est inutile, si son Armée n'est bien disciplinée &

C'est là veritablement comme doit être le Soldat.

Publication que Paul Emile fit faire dans son camp.

Sentiment remarquable de Platon.

1. *Iphicrate, Général des Atheniens, vouloit que le Soldat fût avide d'argent, & voluptueux, afin que*, &c.] Voilà un goût particulier, & qui est fondé sur des raisons très-fausses. Car si un Soldat avare & voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, aussi quand il aura dequoi passer son temps à faire la débauche, il évitera le danger, outre qu'il sera plus aisé à corrompre.

Naturel généreux aussi necessaire pour bien obéir, que pour bien commander.

& bien obéissante, estimant que la vertu de bien obéir n'a pas moins besoin d'un naturel généreux, & du secours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'est ce bon naturel & cette bonne nourriture qui temperent l'impetuosité emportée & agissante de la colere par le mêlange de la douceur & de l'humanité. Et il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la verité de cette maxime. Sur-tout ce qui arriva aux Romains après la mort de Neron, est une preuve bien suffisante qu'il n'y a rien de plus dangereux, ni de plus terrible qu'une Armée où il n'y a ni ordre ni discipline, & qui avec une licence effrenée suit ses mouvemens forcenés & brutaux. Aussi Demadès, après la mort d'Alexandre, comparoit l'Armée des Macedoniens au Cyclope Polypheme après qu'il eut eu l'œil crevé, en voyant tous ses mouvemens desordonnés, &, s'il est permis de parler ainsi, veritablement aveugles. [2] Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconveniens & dans tous les mouvemens insensés des Titans, tels que les Poëtes nous les representent, divisé en plusieurs parties par la rebellion, & tournant par-tout ses armes contre lui-même, moins par l'ambition de ses Empereurs, que par l'avarice & par l'insolence de ses gens de guerre qui chassoient les Empereurs

Rien de plus dangereux pour un Etat qu'une Armée où il n'y a ni ordre ni discipline.

A quoi Demadès comparoit l'Armée des Macedoniens après la mort d'Alexandre.

L'Empire Romain tombe dans tous les mouvemens insensés des Titans.

2. *Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconveniens & dans tous les mouvemens insensés des Titans.*] Cette image est très-belle, & convient parfaitement. Tacite dans le I. liv. de son Histoire a fait une description admirable de l'état où se trouvoit alors tout l'Empire, & des mouvemens insensés dont il étoit agité.

3. *Qu'il fit dégenerer en trahison par le salaire dont il la paya.*]

reurs les uns par les autres, *comme un clou chasse l'autre*, pour me servir de ce proverbe commun.

Denys le Tyran de Sicile, en parlant de Pheræus, qui avoit regné en Thessalie pendant dix mois seulement, & qui avoit été tué ensuite, l'appelloit toûjours un Tyran de tragedie, pour se moquer du prompt changement de son état. Mais le Palais & la maison Imperiale des Cesars ont reçû en un moindre espace de temps quatre Empereurs de suite, les Soldats y faisant entrer l'un & en chassant l'autre, tout de même que sur un theatre. Il est vrai que les Romains, qui souffroient tous ces maux, avoient au moins cette consolation qu'ils n'avoient pas besoin d'autre vengeance contre les auteurs de toutes ces miseres, & qu'ils les voyoient s'entretuer les uns les autres, & qu'ils virent perir le premier, & avec grande justice, celui qui les avoit attirés & qui leur avoit appris à esperer du changement d'Empereur tout ce qu'il lui avoit plû de leur en promettre, en flêtrissant & en deshonorant une action très-belle & très-glorieuse, qui étoit la revolte contre Neron, [3] qu'il fit dégenerer en trahison par le salaire dont il la paya. Car Nymphidius Sabinus, [4] qui, comme nous l'avons dit, étoit Prefect du Pretoire avec Tigellinus, voyant

Tyran de tragedie un Tyran qui regne peu de temps.

Nymphidius Sabinus.

Jugement remarquable de Plutarque.

paya.] Ce jugement de Plutarque est très-juste & très-solide, la revolte contre un Tyran ne doit être faite que pour délivrer les hommes de ses cruautés, & elle devient trahison quand elle est faite pour le salaire.

4. *Qui, comme nous l'avons dit, étoit Prefect du Pretoire.*] Il n'en a point parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé sans doute dans la Vie de Neron que l'Auteur avoit faite.

voyant les affaires de Neron desesperées, & Neron sur le point de se retirer en Egypte, persuada aux Soldats, comme si Neron n'y étoit plus, & qu'il eût déja pris la fuite, de nommer Galba Empereur, & promit pour recompense à tous les Soldats des Cohortes Pretoriennes sept mille cinq cens drachmes par tête, & à tous les autres Soldats des Armées répanduës dans les Provinces douze cens cinquante pour chacun. Ce qui faisoit une somme si immense qu'il auroit été impossible de la ramasser sans faire dix mille fois plus de maux aux Romains que Neron ne leur en avoit fait en tout son regne.

Trois mille sept cens cinquante livres.

Six cens vingt-cinq livres.

Et ce fut ce qui perdit d'abord Neron, & bien-tôt après Galba lui-même. Car ils abandonnerent l'un pour recevoir ce salaire, qu'on leur avoit promis, & tuerent ensuite l'autre, parce qu'ils ne le reçurent point, & qu'on leur manqua de parole. Ensuite cherchant quelqu'un qui pût leur en donner autant, il se trouva qu'ils se furent plûtôt consumés eux-mêmes en revoltes & en trahisons, qu'ils ne purent recevoir la recompense tant desirée. Or de rapporter en détail toutes les choses qui arriverent alors, c'est le devoir de l'Ecrivain, qui écrit une Histoire exacte & complete; mais pour moi, qui n'écris que des Vies, il me suffit de ne pas oublier les choses les plus

5. *Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste.*] Il n'est donc pas absolument vrai que Galba n'eût aucune parenté avec la Maison des Cesars, mais ce n'étoit que par alliance. Ce fut sans doute à cause de cette parenté que Livie lui laissa dans son testament un legs de six cens vingt-cinq mille livres, mais que Tibere reduisit à soixante-deux mille cinq cens, qui ne lui furent pas même payés.

6. Et

plus importantes & les faits les plus dignes de memoire, qui se rencontrent dans la Vie des Cesars.

C'est une chose connuë & avouée de tous les Historiens, que Sulpicius Galba étoit le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la Maison des Cesars, car il n'avoit avec elle aucune parenté. Et quoiqu'il fût très-fier de la grandeur de sa naissance, étant issu de la Maison des Serviens, il tenoit à plus grande gloire d'être parent de Q. Catulus Capitolinus, qui étoit le premier de son temps en vertu & en reputation, quoiqu'il cedât volontairement à d'autres le premier degré d'autoritê & de puissance.

Richesses de Galba.

Sa noblesse fort ancienne.

[5] Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste, & ce fut par la faveur de cette Princesse qu'il partit du Palais d'Auguste quand [illegible] alla prendre possession de son Consulat. On [illegible]t aussi qu'il commanda avec succès l'Armée [illegible]s la Germanie, [6] & qu'étant Proconsul [illegible] Afrique, il se distingua parmi ceux qui y [illegible]uirent le plus d'honneur. Mais sa simpli[illegible] dans sa vie ordinaire & la modicité de sa [illegible]ense, él[illegible] de toute superfluité, passe[illegible] pour [illegible] dès qu'il fut devenu Empe[illegible], & [illegible]a que la gloire, qu'il ti[illegible] de [illegible]ie & de sa temperance, un[illegible] de saison.

Où il succeda à Getulicus.

La gloire qui se tire de l'oeconomie, n'est pas celle d'un Empereur.

Il

[illegible] en Afrique, il se distingua.] Il [illegible] Afrique en qualité de Proconsul [illegible]é extraordinairement pour aller [illegible] qui étoit agitée par des dissen[illegible] les mouvemens des Barbares, & [illegible] avec beaucoup de severité & de

Galba envoyé commander en Espagne par Neron.

Il fut envoyé commander en Espagne par Neron avant que ce Prince eût appris à redouter les Citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la Ville. Et comme Galba paroissoit d'un naturel doux & humain, sa vieillesse fit croire qu'il avoit aussi beaucoup de prudence & de sagesse. [7] Les Intendans du Prince, tous grands scelerats, pilloient & vexoient leurs Provinces avec la derniere cruauté. Galba ne put donner aucun secours à ces Provinces desolées, mais il témoignoit ouvertement la douleur qu'il avoit des maux qu'elles souffroient, & il en paroissoit aussi affligé que s'il les eût soufferts lui-même, & c'étoit au moins une espece de soulagement & une consolation pour ceux qui étoient condamnés & vendus même comme esclaves.

Maux que les Intendans du Prince faisoient dans leurs Provinces.

Chansons sanglantes contre Neron chantées publiquement.

Dans ce temps-là on fit contre Neron des chansons sanglantes qui coururent beaucoup, & que l'on chantoit par-tout, Galba ne les défendit point, & ne se fâcha point comme les Intendans de Neron, ce qui le fit encore plus aimer de tous ceux du païs avec lesquels il avoit contracté une sorte d'amitié & de familiarité, parce qu'il y avoit déja huit ans qu'il commandoit dans cette Province lorsque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, se souleva contre Neron. On

7. *Les Intendans du Prince.*] Ces Intendans du Prince, *Procuratores Principis*, étoient des Officiers que les Empereurs envoyoient dans leurs Provinces pour ramasser les tributs & tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au Fisc.

8. *Pourquoi déliberer ? Car de chercher si nous demeurerons fidelles à Neron, c'est déja être infidelles.*] La seule negative retranchée avoit défiguré tout ce passage. Voici comme il est dans toutes les éditions : *τίνα τρόπον βυλεύεσθαι; τὸ γὰρ ζητεῖν Νέρωνι εἰ πιστοὶ μένοιμεν ἤδη μενόντων ἐστι,*

Car

On dit qu'avant que la conjuration fût bien formée, Vindex en écrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la découvrir, comme firent plusieurs autres Commandans à qui il en avoit aussi écrit, qui envoyerent leurs Lettres au Prince, & qui par-là ruïnerent l'entreprise autant qu'il fut en eux, & dans la suite ces mêmes denonciateurs s'étant trouvé complices, furent obligés d'avouer qu'ils ne s'étoient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils avoient trahi Vindex.

Lettre de Vindex à Galba pour l'informer de sa conjuration contre Neron.

Mais après que ce dernier eut ouvertement declaré la guerre à Neron, il écrivit encore à Galba pour l'exhorter *à accepter l'Empire, à se donner pour Chef aux Gaules, à ce Corps fort & puissant qui avoit cent mille hommes sous les armes, & qui en pouvoit encore lever un plus grand nombre.*

Autre Lettre de Vindex pour l'exhorter à accepter l'Empire.

Galba assembla ses amis pour en déliberer avec eux; la plûpart furent d'avis qu'il devoit ne se pas presser, & attendre pour voir quel mouvement & quelles demarches Rome feroit quand ce changement viendroit à éclater. Mais Titus Vinius, Capitaine d'une Cohorte Pretorienne, lui dit: *Galba,* [8] *pourquoi déliberer? Car de chercher si nous demeurerons fidelles*

Galba assemble ses amis pour déliberer sur cela.

Discours de Titus Vinius à Galba qui balançoit.

Car de chercher si nous demeurerons fidelles à Neron, c'est déja demeurer fidelles. Lipse a fort bien vu qu'il falloit rappeller la negative. ἤδη οὐ μενόντων ἐστὶ. *C'est déja ne pas demeurer fidelles*, selon cette maxime de Tacite: *Nam qui deliberant, desciverunt.* Car déliberer si l'on violera sa foi, c'est l'avoir déja violée. Il y a sur cela une belle réponse d'Agrippinus à Florus qui lui demandoit, *Irai-je au theatre avec Neron, & danserai-je avec lui? Va*, lui dit Agrippinus. *Et toi*, lui dit Florus, *pourquoi n'y viens-tu pas aussi? C'est*, lui répondit Agrippinus, *que je n'ai pas déliberé.* Epict. II. Max. liv. I. Max. XIII.

delles à Neron, c'est déja être infidelles. Il n'y a point là de milieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, comme si Neron étoit déja notre ennemi declaré, ou l'accuser tout à l'heure & lui faire la guerre, parce qu'il aime mieux que les Romains ayent Galba pour Empereur, que Neron pour Tyran. Dès ce moment Galba par affiches publiques assigna un jour auquel il promettoit d'affranchir de son côté tous ceux qui se presenteroient.

Le bruit de cette publication s'étant répandu, assembla autour de lui une foule d'hommes devoués à la nouveauté, & prêts à tout faire, & à peine étoit-il monté sur son Tribunal que tout d'une voix ils le declarerent Empereur. Il ne reçut pourtant pas d'abord ce titre, mais après avoir accusé hautement Neron, & pleuré le sort de tant de Personnages considerables par leur vertu & par leur naissance, qu'il avoit fait mourir, il déclara *qu'il donneroit tous ses soins à la patrie sans se nommer ni Cesar, ni Empereur, mais avec le seul titre de Lieutenant du Senat & du Peuple.*

Galba nommé Empereur.

Il n'accepte l'Empire que sous le titre de Lieutenant du Senat & du Peuple.

Or pour faire voir que Vindex avoit très-bien & très-sagement fait de l'appeller à l'Empire, il n'en pouvoit donner de meilleure preuve que Neron lui-même. Car ce Tyran, qui faisoit semblant de le mépriser, & de ne faire aucun compte de la revolte des Gaules, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de Galba, il sortoit alors du bain & se mettoit à table pour souper, qu'il fut si irrité & s'oublia tellement lui-même, qu'il renversa la table. Cependant quand le Senat eut declaré Galba ennemi de la patrie, il s'avisa de vou-

Emportement de Neron, quand il apprit que Galba avoit été declaré Empereur.

vouloir rire & badiner avec ses amis & de contrefaire l'assuré comme ne craignant rien, & dit *que ce prétexte d'amasser de l'argent dont il avoit grand besoin, lui étoit venu bien à propos; que tous les biens des Gaulois seroient sa proye après qu'il les auroit conquis, & qu'en attendant il alloit avoir les biens de Galba, pour les vendre & s'en servir, puisqu'il étoit declaré son ennemi.* En effet il commanda sur l'heure que ces biens fussent mis à l'encan.

Il fait semblant ensuite de se rassurer.

Neron fait vendre les biens de Galba.

Dès que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre aussi de son côté à son de trompe tous les biens que Neron avoit en Espagne, & il trouva un plus grand nombre d'acheteurs. Tout le monde donc abandonnant Neron, & se joignant à Galba, il n'y eut que Clodius Macer, Commandant en Afrique, & Verginius Rufus, Général de l'Armée de Germanie, qui agissoient separément & qui avoient leurs vuës particulieres, n'étant pas tous deux de la même faction. Car Clodius, qui se sentoit coupable de beaucoup de rapines, de concussions & de meurtres, que sa cruauté & son avarice lui avoient fait commettre, se montroit flottant & incertain, en ce qu'il ne lâchoit, ni ne retenoit l'Empire; & Verginius, ayant sous ses ordres les plus braves & les plus puissantes Legions qui l'avoient souvent nommé Empereur, & qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, répondit *qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fût donné à un autre qu'à celui qui seroit choisi par le Senat.*

Galba fit vendre de même les biens que Neron avoit en Espagne.

C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Clodius Maurus.*

Exactions & cruautés de Clodius Macer.

Réponse de Verginius Rufus aux Legions qui vouloient lui faire accepter l'Empire.

Cela troubla d'abord extrêmement Galba. Mais après que les deux Armées de Verginius & de Vindex eurent forcé leurs Chefs à en ve-

nir aux mains & à donner une grande bataille, comme deux Chartiers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, sont forcés de se heurter & de se battre, & que Vindex se fut tué sur vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit se répandit que les vainqueurs vouloient que, pour prix d'une si grande victoire, Verginius acceptât l'Empire, ou qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Neron.

Virginius remporte une grande victoire sur Vindex, qui se tuë.

Alors Galba, veritablement allarmé, écrivit à Verginius pour l'exhorter à être d'intelligence avec lui afin de conserver l'Empire & la liberté aux Romains, & s'en retourna avec ses amis dans une Ville d'Espagne appellée Colonia, où il fit quelque sejour, plus occupé à se repentir de ce qu'il avoit fait, & à desirer la vie tranquille & oisive à laquelle il étoit accoûtumé, qu'à faire quelque chose d'utile pour ses affaires. On étoit alors au commencement de l'Eté. Un jour, un peu avant la nuit, un de ses Affranchis, natif de *Sicile*, arriva de Rome à Colonia en sept jours, & ayant appris en arrivant que Galba étoit déja retiré, il monta à sa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ses valets de chambre qui vouloient l'en empêcher, & lui annonça *que Neron étant encore en vie, mais ne paroissant point, l'Armée d'abord, & ensuite le Peuple & le Senat l'avoient declaré Empereur, & que peu de temps après on avoit appris la nouvelle de la*

Galba allarmé écrit à Verginius.

Il se retire à Colonia Ville de l'Espagne Tarraconoise,

Sa disposition,

Icelus, Affranchi de Galba, arrivè de Rome à Colonia en sept jours.

Grandes nouvelles qu'il porte à Galba.

9. *Ce Titus eut pour recompense une charge honorable.*] Tacite dit seulement qu'il fut élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait Consul. Il étoit de famille Pretorienne. Il passa par toutes les charges sans infamie, s'acquitta dignement de celle de Tribun d'une Legion après sa Preture, il se gouverna ensuite avec beaucoup

la mort du Tyran. Il ajoûta *qu'il n'avoit pas voulu s'en rapporter à ceux qui la publioient, mais qu'il étoit allé sur le lieu, qu'il avoit vu le cadavre étendu à terre, & que sur cela il étoit parti.*

Cette grande nouvelle rejouït extrêmement Galba. En même temps sa porte fut assiegée par une foule innombrable de gens, qu'il rassura en leur faisant part de cette nouvelle, quoique la diligence du Courrier parût incroyable. Mais deux jours après, Titus Vinius arriva du camp avec plusieurs autres, & lui apporta le détail de tout ce que le Senat avoit ordonné. [9] Ce Titus eut pour recompense une charge honorable, & l'Affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, & eut lui seul plus d'autorité & de credit que tous les autres Affranchis.

Titus Vinius arrive du camp avec la confirmation de ces nouvelles.

Icelus est fait Chevalier & change de nom.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à lui toutes les affaires, & usurpoit toute l'autorité, non pas insensiblement & peu à peu, mais tout d'un coup, comme Galba étant déja vieux, & ayant à peine assés de force pour se faire porter à Rome, à cause de son grand âge, car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs les Soldats Pretoriens lui vouloient beaucoup de bien de longue main, & alors sur-tout ils ne reconnoissoient que lui seul, & n'a-

Nymphidius Sabinus Chef des Gardes Pretoriennes veut usurper l'autorité.

Age de Galba quand il fut nommé Empereur.

coup de justice & d'integrité dans sa charge de Gouverneur de la Gaule Narbonnoise; mais enfin devenu un des favoris & des principaux Ministres de Galba, il abusa de son autorité, & chargea son maître du mépris & de la haine publique. Il fut tué, & reçut les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. Hist. liv. I.

n'avoient d'esperance qu'en lui, le regardant comme leur bienfaicteur à cause de la grosse somme qu'il leur avoit promise, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur debiteur.

Nymphidius commande à Tigellinus de quitter l'épée.

D'abord [10] il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit Prefect du Pretoire, de quitter l'épée. Il fit de grands festins où il traita tous ceux qui avoient été Consuls, ou qui avoient commandé des Armées, & qu'il envoya prier au nom de Galba. Il attira dans le Camp beaucoup de Soldats qui alloient disant qu'il falloit envoyer vers Galba le prier de leur donner Nymphidius pour Capitaine seul sans compagnon. Mais ce que le Senat fit en son honneur & pour augmenter sa puissance, en l'appellant son bienfaicteur, en allant tous les matins à sa porte, & en ordonnant que son nom seroit à la tête de tous les Decrets, & qu'il les autoriseroit, le poussa au comble de l'insolence & de l'audace, de sorte qu'en très-peu de temps il se rendit non seulement odieux, mais redoutable à ceux même qui lui faisoient le plus la cour.

Bassesses du Senat pour Nymphidius.

Un jour les Consuls ayant chargé les Courriers publics de leurs dépêches, où étoient contenuës leurs déliberations, pour les porter à l'Empereur, & leur ayant donné leurs Lettres signées de leur main & scellées de leur sceau, sur lesquelles les Magistrats des Villes, après avoir reconnu le sceau & la signature,

Lettres données aux Courriers pour leur faire fournir les voitures.

10. *Il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit Prefect du Pretoire.*] Ce Tigellinus étoit un homme de basse naissance, qui s'étoit souillé de mille crimes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Après avoir obtenu en hâte

ture, font fournir des chariots tout frais à ces Courriers pour les mettre en état de faire plus de diligence, il se mit dans une terrible colere de ce qu'ils n'avoient pas pris de lui des Lettres scellées de son sceau & des Soldats pour faire la course. On dit même qu'il délibera s'il ne déposeroit pas les Consuls; mais comme ils allérent s'excuser & lui demander pardon, il appaisa sa colere; & pour faire plaisir au Peuple, il n'empêcha point qu'il ne fît mourir dans les tourmens tous ceux des domestiques, ou des partisans de Neron qui tomberent entre ses mains. Un Gladiateur, nommé Spicilus, fut mis sous les Statuës de Neron qu'on traînoit dans les ruës & écrasé ainsi au milieu de la Place; un certain Aponius, célèbre délateur, fut étendu à terre, & on fit passer sur son corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirerent & mirent en pieces plusieurs autres, & quelques-uns même qui étoient innocens. De sorte que Mauriscus, qui passoit pour un des plus gens de bien de la Ville, & qui l'étoit en effet, dit en plein Senat, *qu'il avoit grand peur que bien-tôt on ne regrettât Neron.*

Insolence de Nymphidius.

Le Peuple fait mourir dans les tourmens plusieurs domestiques & partisans de Neron.

Genre de mort du Gladiateur Spicilus.

Supplice d'Aponius célèbre délateur.

Mot de Mauriscus Senateur.

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours de plus en plus du but où tendoient ses esperances, ne fut pas fâché que l'on semât des bruits qu'il étoit fils de Caius Cesar, qui avoit regné après Tibere. Car ce Prince étant enco-

Nymphidius vouloit passer pour fils de Caligula.

hâte par ses vices les recompenses tardives de la vertu, & passé de la charge de Capitaine du Guet, à celle de Chef des Cohortes Pretoriennes, il commença à commettre des crimes plus forts, & à mêler à ses débauches la cruauté & l'avarice. Tacite raconte sa mort infame dans le 1. liv. de son Histoire.

encore jeune, avoit eû quelque commerce avec sa mere, qui étoit assez belle, & que Callistus un des Affranchis de Cesar avoit euë d'une Couturiere qu'il entretenoit. Mais il paroît que ce commerce de Caius avec elle est posterieur à la naissance de Nymphidius, & on tenoit pour certain qu'il étoit fils du Gladiateur Martianus, dont Nymphidia sa mere avoit été amoureuse à cause de sa grande reputation, & la parfaite ressemblance qu'il avoit avec ce Gladiateur, prouve qu'il venoit plûtôt de lui. Quoi qu'il en soit, il avouoit qu'il étoit fils de cette Nymphidia, & comme il se vantoit d'être le seul auteur de la mort de Neron, il ne se croyoit pas assez recompensé par tous les honneurs qu'on lui faisoit, & par tous les biens dont il jouïssoit, & n'étoit pas content d'avoir pour ses infames plaisirs Sporus, le mignon de Neron, qu'il fit venir du pied du bucher pendant que le corps *du deffunt* brûloit encore, [11] qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea, il aspiroit encore à l'Empire, & faisoit dans Rome ses secretes menées par le moyen de ses amis, de quelques femmes intrigantes, & de quelques Consulaires qui le favorisoient. Il envoya aussi en Espagne un de ses

Callistus Affranchi de Claude.

La veritable naissance de Nymphidius.

Il prend avec lui Sporus qui avoit servi aux plaisirs de Neron.

Il aspire à l'Empire.

11. *Qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea.*] Ce monstre, après avoir passé pour la femme de Neron, pouvoit bien passer pour la femme de Nymphidius; mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppeus*, qui est dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ai corrigé; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui est un nom de femme, comme Neron l'avoit appellé *Sabina*. Casaubon en avoit averti dans ses remarques sur le passage de Suetone. Au reste sur ce monstrueux mariage de Neron avec cet infame Sporus, il y eut un bon mot d'un

ses amis, nommé Gellianus, [11] pour observer toutes les demarches de Galba, & pour épier tout ce qui s'y passoit.

Gellianus espion de Galba en Espagne.

Mais après la mort de Neron, tout succeda à Galba. Le seul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, lui donnoit encore quelque inquietude. Il craignoit qu'étant à la tête d'une puissante Armée, qu'ayant par dessus cela le merite d'avoir vaincu Vindex, & que tenant sous sa main une grande partie de l'Empire Romain, la Gaule entiere, qui étoit dans une grande agitation, & très-portée à la revolte, il ne prêtât l'oreille à ceux qui l'appelloient à l'Empire. Car il n'y avoit point alors de Capitaine d'un si grand nom & d'une si grande reputation que Verginius, & personne n'avoit joué un si grand rolle que lui dans toutes les affaires de ce temps-là, ni tant contribué à délivrer en même temps l'Empire Romain & de la Tyrannie & des guerres des Gaules. Mais perseverant toûjours dans ses premiers sentimens, il reservoit au Senat le choix du nouvel Empereur. Et même après que la mort de Neron fut certaine, quoique les Soldats, assemblés autour de sa tente, le pressassent de prendre ce titre, & qu'un des Tribuns, entrant dans sa tente l'épée à la main, lui

Verginius Rufus donne encore de l'inquietude à Galba.

Le merite & la reputation de Verginius.

d'un Romain qui dit que *le Genre humain auroit été heureux, si Domitius, pere de Neron, n'avoit jamais eu qu'une telle femme.*

12 *Pour observer toutes les demarches de Galba, & pour épier tout ce qui s'y passoit.*] J'ai suppléé ces paroles pour la lacune qui est dans le texte, & où Plutarque n'a pu écrire que ce que j'ai mis. Au lieu de καὶ παρῆκεν κατασκεψόμενον, il faut lire comme M. de la Grive l'a corrigé à la marge de son exemplaire, [καὶ τὰ ἐκεῖ κατασκεψόμενον

lui ordonnât de recevoir ou l'Empire, ou cette épée au travers du corps, il ne changea point de resolution.

Grande fermeté de Verginius à refuser l'Empire.

Mais après que Fabius Valens, Capitaine d'une Legion, eut le premier prêté serment de fidelité à Galba, & que par les Lettres de Rome il eut appris tout ce que le Senat avoit ordonné, alors il porta les Soldats à reconnoître Galba pour Empereur, & il n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine. Et Galba lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordeonius, il le reçut parfaitement & lui ayant remis l'Armée, il alla au devant de Galba qui s'avançoit vers Rome, & l'accompagna sans recevoir de lui aucune marque ni de ressentiment, ni de reconnoissance. Galba ne lui marquoit aucun ressentiment, parce qu'il le consideroit & le respectoit, & il ne lui donnoit non plus aucune marque de reconnoissance, & ne lui faisoit aucune sorte d'honneur, parce qu'il en étoit empêché par ses amis, & sur-tout par Titus Vinius, qui mu d'une noire envie contre Verginius, pensoit nuire par-là à son avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré lui il secondoit sa bonne fortune, en le dérobant à toutes les guerres & à tous les maux, dont tous les autres Capitaines furent travaillés, & en le jettant dans une vie tranquille & sans orages, & dans une vieillesse pleine de repos & de paix.

Verginius porte les Soldats à reconnoitre Galba.

Flaccus Hordeonius envoyé pour successeur à Verginius.

Verginius lui remet l'Armée, & va au devant de Galba.

Le traitement qu'il en reçoit.

Les envieux servent quelquefois en voulant nuire.

Les Ambassadeurs, que le Senat envoyoit à Galba,

13. *Quantité de riches meubles.*] Au lieu de [illegible], du texte, M. de la Grive a fort bien corrigé, [illegible], &c.

14. *Et coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent* Principia.] Cette action insolente [illegible] hon-

Galba, se rencontrerent près de Narbonne Ville des Gaules ; là ils lui firent leurs complimens & le prierent de se hâter le plus qu'il lui seroit possible, & de se montrer à son Peuple, qui desiroit ardemment sa presence. Galba leur fit un très-bon accueil, s'entretint avec eux très-humainement & très-familierement, leur fit très-bonne chere, & quoique Nymphidius lui eût envoyé [13] quantité de riches meubles, & de vaisselle d'or & d'argent de Neron, il ne s'en servit jamais dans tous les festins qu'il donna, & n'étala que sa vaisselle & ses meubles, en quoi il se montra homme magnanime & superieur à la vanité. Mais bien-tôt Titus Vinius lui fit entendre que cette magnanimité, cette simplicité & cette modestie étoient une maniere basse de flatter le Peuple, & que la veritable grandeur la dédaignoit, & il lui persuada de se servir des richesses de Neron, & de ne rien épargner pour faire paroître à sa table une magnificence Royale. De sorte que le vieillard fit connoître très-évidemment que dans peu il se laisseroit entierement mener & gouverner par Vinius, qui étoit le plus avare de tous les hommes & très-adonné aux femmes. Car étant encore jeune, & faisant sa premiere campagne sous Calvisius Sabinus, il mena une nuit dans le camp déguisée en Soldat la femme de son Général, qui étoit fort débauchée, [14] & coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les

Les Romains envoyent à Galba des Ambassadeurs pour le presser de venir.

Modestie & simplicité de Galba.

Vinius lui fait bien-tôt renoncer à cette simplicité.

Portrait de Vinius.

honteuse par elle-même, l'étoit encore davantage à cause du lieu où elle fut commise, car cet endroit du camp étoit sacré. C'étoit là que l'on mettoit les enseignes, & là étoient les autels des Dieux.

les Romains appellent *Principia*. Pour cette action si infame Caius Cesar le fit mettre en prison ; mais après la mort de ce Prince il eut le bonheur d'en sortir, & soupant un soir chez l'Empereur Claude, il vola une coupe d'argent.

Vinius dérobe une coupe d'argent en soupant chez l'Empereur Claude.

L'Empereur en ayant été informé, l'envoya prier à souper le lendemain, & défendit à ses Officiers de servir devant lui aucune vaisselle d'argent, & leur commanda de ne le servir qu'en vaisselle de terre. Ainsi par cette plaisante moderation du Prince ce larcin parut plus digne de risée que de colere & de punition.

Plaisante punition que l'Empereur fit de ce vol.

Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à son gré, & disposant avec un plein pouvoir de ses finances, causerent de grands malheurs, & des accidens veritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, & servant de pretexte aux autres. Car Nymphidius, après le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Espagne comme l'espion de Galba, ayant appris que Cornelius Lacon avoit été declaré Prefect du Palais & des Gardes, que Vinius avoit tout le credit & toute l'autorité à la Cour, & voyant que pour lui il n'avoit pas seulement la liberté d'approcher du Prince & de l'entretenir en secret, parce qu'il étoit devenu suspect à tout le monde, & que tout le monde l'observoit & avoit l'oeil sur lui, il se trouva dans un grand trouble. Il assembla tous les Capitaines de son Armée, & il leur dit que Galba étoit à la verité un bon vieillard, plein de modération & d'humanité, mais qu'il ne se servoit pas de sa propre Raison pour se conduire, & qu'il se laissoit entierement gouverner par Vinius & par Lacon, qui le gouvernoient très-mal ; qu'a-

Le pouvoir de Vinius cause de grands malheurs.

vant donc que ces deux favoris eussent le temps de se fortifier à leur insu & d'acquerir dans les affaires le même credit & la même autorité qu'avoit Tigellinus, il falloit envoyer des Ambassadeurs à l'Empereur au nom de toute l'Armée, pour lui remontrer qu'en éloignant de lui ces deux hommes-là seuls, il en seroit mieux reçu à Rome, & se rendroit plus agreable aux Romains. Mais voyant que ses Officiers ne goûtoient point cette pensée, & qu'au contraire ils trouvoient très-ridicule & très-étrange de vouloir prescrire à un vieux Empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à tâter de l'Empire, quels sont les amis dont il doit se servir ou ne pas se servir, il prit un autre chemin. Il écrivit à Galba, pour l'effrayer, tantôt que tout étoit à Rome dans une grande agitation & qu'il s'y tramoit quelque revolte; tantôt que Clodius Macer faisoit de grands magasins en Afrique; une autre fois que les Armées de la Germanie se soûlevoient, & qu'on lui écrivoit la même chose des troupes qui étoient en Syrie & en Judée. Mais comme Galba ne faisoit pas grand compte de ses avis & qu'il ne lui ajoutoit aucune foi, il resolut enfin de le prévenir & d'occuper l'Empire, malgré tout ce que Clodius Celsus d'Antioche, homme très-sensé & son ami le plus fidelle, put lui dire pour l'en dissuader. Car il ne cessoit de lui representer qu'il ne pensoit pas qu'il y eût à Rome une seule maison qui pût donner à Nymphidius le titre de Cesar. Mais la plûpart se moquoient de Galba, & Mithridate de Pont, qui le brocardoit incessamment sur son visage ridé & sur sa tête chauve, dit *Pre-*

Nymphidius propose aux Officiers d'envoyer demander à Galba l'éloignement de Vinius & de Lacon.

Les Officiers trouvent cette proposition ridicule.

Nymphidius prend un autre chemin, il écrit à Galba pour l'effrayer.

Il se resout à s'emparer de l'Empire.

Clodius Celsus tâche de l'en détourner.

Mot de

Mithridate de Pont sur Galba.

seulement les Romains le regardent comme un grand Personnage parce qu'il est éloigné ; mais dès qu'il sera arrivé, & qu'ils le verront, ils reconnoîtront que c'est une infamie & un éternel opprobre de nos jours qu'il ait été nommé Cesar.

En même temps il fut conclu que sur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, & que là on le proclameroit Empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des Tribuns, assembla sur le soir les Soldats qu'il commandoit, commença à blâmer Nymphidius le premier, & blâma ensuite les autres de ce qu'en si peu de temps ils avoient si souvent changé de parti, non pour suivre la Raison & pour choisir ce qui étoit le meilleur, mais agités par quelque mauvais Genie qui les poussoit de trahison en trahison ; que veritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juste, les crimes & les abominations de Neron. *Mais aujourd'hui*, leur dit-il, *quelle raison avez-vous d'abandonner & de trahir Galba ? Lui reprochez-vous d'avoir tué sa mere ? d'avoir fait mourir sa femme ? Et avez-vous eu la honte & la confusion de voir votre Empereur monter sur le Theatre comme un Bâteleur, danser, chanter, & joüer des Tragedies ? Malgré même ces actions horribles & infames, encore n'eûmes-nous pas le cœur d'abandonner ce monstre, nous ne l'abandonnâmes que sur la nouvelle, que Nymphidius nous donna, & que nous crûmes, qu'il nous avoit abandonnés le premier, & qu'il se retiroit en Egypte. Qu'allons-nous donc faire ? Allons-nous immoler encore Galba sur Neron, & nous défaisant du parent de Livie comme nous nous sommes défaits*

Antonius Honoratus le premier des Tribuns.

Discours très sensé d'Antonius Honoratus aux Soldats.

défaits du fils d'Agrippine, allons-nous prendre pour Cesar le fils de Nymphidia? Ou plûtôt, après avoir fait souffrir au premier la peine de ses crimes, ne nous piquerons-nous pas d'être les gardes fidelles de Galba comme nous avons été les ennemis declarés & les punisseurs de Neron?

A ces discours du Tribun tous les Soldats se rangerent de son côté, & allant trouver leurs compagnons, ils les exhortoient à garder le serment de fidelité qu'ils avoient fait à l'Empereur, & ils en firent changer un grand nombre. En même temps un grand cri s'étant élevé de toute l'Armée, Nymphidius, soit qu'il crût, comme quelques-uns pensent, que les Soldats l'appelloient déja pour le proclamer, soit qu'il voulût prévenir l'émeute & rassurer ceux qui chancelloient encore, sortit à la clarté de quantité de flambeaux tenant dans sa main une harangue, que Varron lui avoit composée, & qu'il avoit apprise par cœur, pour la faire aux Soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, & sur les murailles plusieurs hommes armés, il commença à craindre, & s'avançant il demanda à ces hommes *ce qu'ils vouloient faire, & qui c'étoit qui leur avoit commandé de prendre les armes?* Ils répondirent tous en même temps & d'une commune voix, *qu'ils ne reconnoissoient pour Empereur que Galba*. Alors faisant semblant d'entrer dans leur sentiment, il applaudit à leur fidelité, & commanda à ceux qui l'accompagnoient de suivre son exemple.

Les Soldats se rangent du côté du Tribun.

Il s'appelloit Cingonius Varro.

Ceux qui gardoient les portes l'ayant laissé entrer avec un petit nombre de ses gens, on lui lança d'abord une javeline, que Septimius

qui

qui marchoit devant lui, reçut dans son bouclier. Mais les autres se jettant sur lui l'épée à la main, il prit la fuite; on le poursuivit, & on le massacra dans la hutte d'un Soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp, on l'environna de barrieres, & le lendemain on l'exposa à la vuë de tout le monde.

Nymphidius massacré dans la hutte d'un Soldat.

Nymphidius ayant fini sa vie de cette maniere, Galba, qui en fut d'abord averti, ordonna que l'on fît mourir tous ses complices qui n'auroient pas prévenu cet arrêt par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron, qui avoit composé la harangue, & Mithridate de Pont. Mais quoiqu'ils fussent coupables, on les regarda comme innocens, & on trouva qu'on ne les avoit condamnés ni selon les Loix, ni selon les coûtumes Romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de cette consequence sans les avoir jugés, car tout le monde s'étoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé, comme cela est ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit semés. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reste, c'est qu'un Personnage de dignité Consulaire, nommé Petronius Turpilianus, eut ordre de se faire mourir, parce qu'il avoit été fidelle à Neron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trebonianus, & Fonteius Capito dans la Germanie par Valens, il en avoit quelque sorte de prétexte; ils étoient en armes & dans des camps, & par-là il pouvoit les craindre. Mais un homme comme Turpilianus, cassé de vieillesse, nud, & sans armes, rien n'empêchoit qu'il ne fût au moins entendu par un Prince qui auroit voulu garder dans ses

Galba ordonne qu'on fasse mourir ses complices.

Coupables regardés comme innocens, quand on les fait mourir sans leur avoir fait le procès.

Pétronius Turpilianus a ordre de se faire mourir. Il est mal nommé dans le Grec, *Tertullianus*.

actions la moderation qu'il promettoit par ses paroles. Voilà quelles sont les plaintes qu'on peut former contre Galba & les reproches qu'on peut lui faire.

Quand il fut à vingt-cinq stades de Rome il se trouva tout au milieu d'un tumulte excité par des Matelots qui avoient occupé le chemin, & qui l'environnoient de tous côtés. C'étoient les mariniers, dont Neron avoit fait des Soldats, & dont il avoit composé une Legion. Tous ces gens-là s'étant assemblés sur son passage, le prioient de leur confirmer leur état, & empêchoient tous ceux qui étoient venus au devant de l'Empereur pour le saluer, de l'approcher, de le voir, & de s'en faire entendre; ils faisoient beaucoup de bruit en jettant de grands cris, & demandoient des enseignes & des quartiers pour leur Legion. Comme l'Empereur les remettoit à une autre fois, & leur ordonnoit de revenir lui parler, ils prirent cette remise pour un refus, se mirent en colere & le suivirent sans épargner les murmures & les cris, & quelques-uns ayant eu l'insolence de tirer l'épée, Galba ordonna à sa Cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne résista, les uns furent renversés & foulés aux pieds, & les autres tués dans leur fuite. Et ce ne fut pas un heureux présage pour Galba d'entrer dans sa Ville capitale au milieu de tant de sang & de tant de morts. Mais au moins si quelqu'un le méprisoit auparavant en le voyant si foible & si vieux, alors il paroissoit terrible & redoutable à tout le monde.

Trois mille cent vingt-cinq pas.

Les Matelots dont Neron avoit fait une Legion, environnent Galba.

Ils demandent des enseignes & des quartiers.

Galba les fait charger par sa Cavalerie, ils sont tous massacrés.

Malheureux présage pour Galba d'entrer dans Rome au milieu de tant de sang.

Du reste voulant faire voir un grand changement dans les largesses immenses que faisoit Neron, & dans sa dépense excessive, il parut

s'é-

s'éloigner infiniment de ce qui est séant & honnête à un Empereur ; car un certain Canus, ayant joué de la flûte un soir à son souper, ce Canus étoit un homme excellent dans son Art, l'Empereur, après l'avoir beaucoup loué, & marqué avoir pris un grand plaisir à l'entendre, commanda qu'on lui apportât sa bourse, [15] & prenant quelques pieces d'or, il les lui donna en lui disant qu'il lui faisoit cette gratification de son argent, & non pas de l'argent public. [16] Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, Bâteleurs, Farceurs & gens de Palestre, il commanda qu'on les retirât sans quartier, & qu'on ne leur en laissât que le dixiéme. Mais comme il ne retira que très-peu de chose de cette recherche, car la plûpart de ces gens-là vivent au jour la journée, & sont si débauchés qu'ils dépensent tout à mesure qu'ils gagnent, il étendit sa recherche sur ceux qui avoient acheté, ou reçu quelque chose d'eux, & les obligea de restituer. Et parce que cette affaire n'avoit point de bornes, & qu'elle enveloppoit une infinité de gens, toute la honte en tomba sur l'Empereur, & toute la haine sur Vinius ; car on vit qu'il ne rendoit l'Empereur mesquin & avare pour tous les autres, que pour profiter seul de ses richesses, & pour fournir à ses profusions en prenant à tou-tes

Canus excellent joueur de flûte.

Présent que lui fait Galba, après qu'il eut joué à son souper.

Il fait retirer tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, Farceurs, Bâteleurs, & ne leur en laisse que le dixiéme.

Il étend cette recherche sur ceux qui avoient acheté ou reçu d'eux.

La honte de cette recherche tombe sur Galba, & la haine sur Vinius son Ministre.

15. *Et prenant quelques pieces d'or, il les lui donna.*] Suetone, qui raconte cette histoire, dit que Galba ne lui donna que cinq deniers, c'est-à-dire, cinquante sols de notre monnoye. *Cano autem choraula mire placenti, denarios quinque donasse, prolatos manu sua è peculiaribus loculis.*

16. *Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, Bâteleurs, Farceurs.*] Cette action de Galba est indigne d'un Empereur & paroît bien plûtôt venir d'un excès d'a-

tes mains, en vendant tout & en se rendant absolument le maître. En effet selon le precepte d'Hesiode qui dit *qu'il ne faut épargner le tonneau ni quand il est plein, ni quand il commence à être au bas*, Vinius voyant l'Empereur vieux & cassé, voulut se gorger de sa fortune 17 qu'il voyoit en même temps pleine & au bas. Cependant il faisoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un côté il administroit mal ses biens & ses finances, & que de l'autre il blâmoit ou empêchoit ses meilleures intentions, entre autres la punition des Ministres de Neron. L'Empereur fit mourir la plûpart de ces méchans, du nombre desquels furent un Eleus, un Polyclitus, un Petinus, & un Petrobius. Le Peuple battoit des mains quand on les menoit au supplice au travers de la Place Romaine, & crioit que c'étoit une procession très-sainte, mais que les Dieux & les hommes demandoient encore le précepteur & le promoteur de la Tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave personnage avoit gagné les devants en s'assurant de Vinius par les grands présens qu'il lui fit, & qui n'étoient que comme les arrhes de ce qu'il lui promettoit. Pour Turpilianus, haï seulement parce qu'il n'avoit ni haï, ni trahi un Maître qui étoit si méchant, & sans avoir commis aucune injustice marquée, ni trempé

Precepte d'Hesiode.

Usage que Vinius fait de ce precepte.

Mechans qu'on mene au supplice, procession très belle & très sainte.

Turpilianus executé injustement.

d'avarice que d'un esprit de reforme. Cette reforme ne pouvoit être approuvée que dans les dons excessifs faits à ces personnages indignes, & qui n'avoient pas encore été payés.

17. *Qu'il voyoit en même temps pleine & au bas.*] Il la voyoit pleine à cause des richesses immenses de Galba, & il la voyoit au bas à cause de la vieillesse de cet Empereur.

pé en aucune maniere dans les crimes de Neron, il fut executé, lorsque celui qui avoit rendu ce Prince si digne de mort, & qui, après l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné & trahi, restoit non seulement en vie, mais dans une haute fortune : grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dût desesperer, & qu'on ne fût sûr d'obtenir de Vinius quand on lui donnoit, car il n'y avoit point de spectacle que le Peuple Romain desirât avec tant de passion que de voir Tigellinus traîné au supplice. Il ne cessoit de le demander par-tout au Theatre & au Cirque, tant qu'enfin l'Empereur les en tança par un Edit qui fut publié & affiché, & dans lequel il les assuroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-temps, parce qu'il étoit attaqué d'une phthisie qui le consumoit peu à peu, & leur demandoit instamment qu'ils ne l'aigrissent point & qu'ils ne fissent point dégenerer sa domination en Tyrannie.

Tigellinus.

Le Peuple demande la mort de Tigellinus avec empressement.

Galba par un Edit qu'il fait afficher, reprend le Peuple de son acharnement sur Tigellinus.

Le Peuple fut très-fâché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire, car ce jour-là même Tigellinus offrit un sacrifice d'action de graces pour remercier les Dieux de son salut, & prépara un festin magnifique. Et Vinius, après avoir soupé avec l'Empereur, alla faire collation chez Tigellinus,

Tigellinus offre un sacrifice d'action de graces, & prépare un grand festin.

18. *Car il leur dit*, qu'il avoit accoûtumé de choisir ses Soldats, & non pas de les acheter.] Ce mot est rapporté par Tacite, & M. d'Ablancourt a cru devoir le changer & mettre ; *qu'il n'achetoit point l'Empire.* Et voici sa remarque, *J'ai changé l'expression de l'Auteur*, dit-il, *parce qu'il n'y eût point eu de grace à dire*, *qu'*il n'achetoit point ses Soldats; mais qu'il les choisissoit. *Il faut que les bons mots soient exprimés noblement, ou il ne les faut point rapporter.* Cela est très-vrai, il faut que les bons mots soient exprimés noblement, mais il faut dire ce que l'Auteur a dit : *Je n'achete point l'Empire*, n'exprime nullement

nus, menant avec lui sa fille, qui étoit veuve. Dès qu'il fut entré, Tigellinus demanda une coupe, but à la santé de cette veuve en lui faisant un don de deux cens cinquante mille drachmes, & en commandant à la principale de ses concubines d'ôter de son cou un collier estimé cent cinquante mille drachmes pour le lui donner.

Tigellinus boit à la santé de la fille de Vinius, & lui donne cent vingt-cinq mille livres & un beau collier. Vingt cinq mille écus.

Depuis ce moment-là les choses mêmes, qui étoient faites avec le plus de moderation, furent condamnées, comme ce que l'Empereur fit pour les Gaulois, qui avoient conspiré avec Vindex, car on crut qu'ils n'avoient pas obtenu de l'humanité de l'Empereur la décharge des impôts & le droit de Bourgeoisie, mais qu'ils les avoient achetés de Vinius. Voilà pourquoi le Peuple haïssoit la domination de Galba. Et les Soldats, quoiqu'ils se vissent frustrés du present qu'on avoit promis, se flatterent pourtant dès son avenement de l'esperance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, il donneroit au moins autant que Neron avoit donné. Mais l'Empereur, informé de leurs plaintes & de leurs murmures, lâcha une parole très-digne d'un grand Prince, [18] car il leur dit, *qu'il avoit accoûtume*

Quand un Prince a des Ministres avares, tout ce qui se fait est imputé à leur corruption.

Beau mot de Galba.

ment la pensée de l'Empereur, & ne répond point au fait dont il s'agit. Un Empereur qui fait des largesses à ses Soldats n'achete point l'Empire qu'il a déja, mais il achete ses Soldats, & c'est ce qu'il faut dire ici. Ce mot est fort beau, aussi Plutarque l'a-t-il jugé digne d'un grand Prince. Et Suetone l'a jugé de même digne d'être rapporté sans aucun changement, *legere se militem, non emere consuesse.* Dans la Traduction des Anciens il ne faut changer les bons mots que quand la Langue ne fournit aucun moyen de les exprimer avec vivacité & avec noblesse.

né de choisir ses Soldats, & non pas de les acheter. Ce mot fit naître dans leur cœur une haine très-violente contre lui. Car ils trouvoient que par-là il ne les privoit pas de leur recompense lui seul, mais qu'il enseignoit aux Empereurs, qui viendroient après lui, à faire de même, & qu'il leur en imposoit en quelque façon la loi.

Il y avoit encore quelque mouvement sourd de revolte à Rome parmi les troupes Pretoriennes, mais le respect, qu'elles avoient pour la presence de Galba, émoussoit cette ardeur pour la nouveauté & faisoit qu'elles differoient de la faire éclater, & comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les Armées, qui avoient servi sous Verginius, & qui étoient encore dans la Germanie sous Flaccus, fieres de la derniere victoire qu'elles avoient remportée sur Vindex, & voyant qu'elles n'avoient aucune des recompenses, qu'elles croyoient meriter, ne pouvoient être appaisées par leurs Capitaines, & ne faisoient aucun compte de leur Général Flaccus, que la goutte, dont il étoit continuellement tourmenté, avoit rendu impotent, & qui d'ailleurs n'avoit aucune experience des affaires. Un jour à des Jeux publics les Tribuns & les Chefs des Bandes faisant, selon la coûtume des Romains, des prieres & des vœux pour la santé & pour la prosperité de l'Empereur, la plûpart des Soldats commencerent à murmurer, & ensuite

Sous Herdconius Flaccus.

Vœux faits à l'Armée & à Rome pour la santé & la prosperité de l'Empereur, le premier de Janvier.

19. *Ils eurent l'audace de répondre comme par un refrain*, S'il en est digne.] Il y a dans le Grec, *Il n'en est pas digne*. Mais cela est bien hardi & bien dur. Il paroît que

te ces Officiers continuant leurs voeux & leurs prieres, [19] ils eurent l'audace de répondre comme par un refrain, *S'il en est digne.*

Refrain que les Soldats ajoûtent à ces vœux.

Les Legions, qui étoient sous les ordres de Tigellinus, commirent souvent de pareilles insolences, dont Galba étoit exactement informé par les Lettres qu'il recevoit de ses Intendans. Craignant donc les suites, & croyant qu'il étoit méprisé non seulement parce qu'il étoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfans; il resolut d'adopter quelque jeune homme des plus illustres Maisons de Rome & de le nommer son successeur à l'Empire. Il y avoit un jeune homme, nommé Othon, qui étoit issu d'un sang noble, mais qui dès son enfance avoit été si plongé dans le luxe & dans les plaisirs, qu'il y avoit peu de Romains qui se fussent rendu si célébres par leurs débauches. Et comme Homere appelle souvent Pâris, *le mari de la belle Helene*, en le designant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune Prince n'avoit rien de recommandable par lui-même dont on pût lui faire honneur, de même, Othon étoit célèbre à Rome par sa femme Poppea, dont Neron étoit devenu amoureux pendant qu'elle étoit mariée à Crispinus, mais retenu par le respect, qu'il conservoit encore pour sa femme & par la crainte qu'il avoit de sa mere, il cacha sa passion, & aposta secretement Othon auprès de Poppea pour la solliciter & pour la seduire; car Othon étoit fort agreable à Neron à cause de ses débauches, & ce Prince

Galba veut adopter quelque jeune homme des plus illustres Maisons.

Othon célèbre par ses débauches dès sa jeunesse.

Pourquoi Homere designe Pâris par cette qualité de mari d'Helene.

Neron amoureux de Poppea, femme de Crispinus.

Il la fait solliciter par Othon.

Othon favori de Neron à cause de ses débauches.

que l'Interprete Latin a lu *si*, *si*, au lieu de la negative *ου*, *non*, l'audace ne laisse pas d'être grande, mais le tour est plus doux, & dit au fond la même chose.

Prince en faisoit son ami particulier, & se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il prenoit souvent un très-grand plaisir aux railleries & aux plaisanteries qu'il faisoit sur sa mesquinerie & sur son avarice.

Comment Othon reproche à Neron sa mesquinerie.

On rapporte qu'un jour Neron se parfumant d'une huile très-precieuse, en arrosa un peu Othon. Le lendemain Othon lui donna à souper, & dès qu'il fut dans la salle, de tous côtés on vit des tuyaux d'or & d'argent qui répandoient par-tout des essences de grand prix avec autant d'abondance, que si ce n'eût été que de l'eau, & que les convives en furent tout trempés. Ayant donc corrompu & débauché le premier Poppea pour Neron en lui faisant esperer ce Prince pour amant, il lui persuada de se separer d'avec son mari, & la prit chez lui comme sa femme; mais il ne fut pas si aise de l'avoir, qu'il fut chagrin de la partager avec son rival. Poppea, dit-on, n'étoit pas fâchée de cette jalousie, car on prétend même qu'elle refusoit de recevoir Neron chez elle, quand Othon étoit absent, soit qu'elle voulût prévenir le dégoût que donne une jouïssance trop aisée, soit, comme d'autres l'assurent, qu'elle ne se souciât pas d'avoir Cesar pour mari, & qu'elle aimât mieux l'avoir pour amant à cause de l'inclination qu'elle avoit à la débauche. Othon se trouva donc en grand danger de sa vie pour ce mariage. Et c'est une chose très-étonnante

Othon après avoir corrompu Poppea pour Neron, la prend pour sa femme.

Conduite de Poppea pour Neron.

20. *Et ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le Prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean.*] Cet exil honorable, qui éloignoit Othon, & qui rendoit Neron seul possesseur de sa maîtresse, parut suffisant; une peine plus grave auroit

te que Neron, après avoir fait mourir sa femme & sa sœur pour les nôces de Poppea, ait épargné Othon. Mais Othon avoit Seneque pour ami, [20] & ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le Prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean. Il s'y gouverna avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni desagreable aux Peuples, qui lui étoient soûmis, car il sentoit bien que cet emploi lui avoit été donné comme un adoucissement & comme une couverture honorable de son exil, & après que Galba se fut revolté, il fut le premier des Capitaines qui se joignit à lui, & qui prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, la lui porta pour la fondre & pour en faire de la monnoye. Il lui donna les Officiers de sa maison les plus propres & les plus adroits à servir un Prince. Dans tout le reste il lui marqua une entiere fidelité, & par les services qu'il lui rendit, on vit bien-tôt que personne n'avoit ni plus d'experience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Pendant tout le voyage il fut avec lui dans le même char plusieurs jours de suite, & dans le chemin il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinius, tâchant de lui plaire par ses assiduités & par ses presens, & principalement en lui cedant en tout la premiere place. Ce fut par sa faveur qu'il parvint à être le second, mais il avoit sur lui cet avantage

Seneque sauve Othon & lui fait donner le commandement de Portugal.

Il gouverna dix ans cette Province en qualité de Preteur.

Othon se joint à Galba, & lui donne toute sa vaisselle d'or & d'argent.

Othon fort grand Courtisan de Vinius.

auroit découvert la Comedie, que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laissa pas de devenir publique, comme cela parut par ce distique, qui courut alors:

Cur Otho mentito sit quæritis exul honore?
Uxoris mœchus cœperat esse suæ.

Avantage qu'il avoit sur Vinius.

tage qu'il n'étoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, & se montrant toûjours humain & accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Sur-tout il protegea extrêmement les gens de guerre & en avança plusieurs aux premieres charges, qu'il demandoit, les unes à l'Empereur même, & les autres à Vinius, & à ses Affranchis Icelus & Asiaticus; car c'étoient ceux qui avoient le plus de credit.

Icelus ou Sicellus & Asiaticus Affranchis de Vinius.

Comment Othon gagnoit les troupes Pretoriennes.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la Cohorte qui étoit de garde en donnant à chacun des Soldats une piece d'or. Ainsi sous prétexte d'honorer le Prince par ses largesses, il pratiquoit & gagnoit les troupes Pretoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba déliberoit sur le choix d'un successeur, Vinius lui proposa Othon, ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, il avoit en vuë le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'épouser s'il étoit adopté par Galba, & nommé son successeur. Mais Galba faisoit connoître visiblement qu'il préferoit l'interêt public à l'interêt particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agreable, mais celui qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroît de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon heritier de son patrimoine même, le connoissant aussi dissolu, aussi débauché, & aussi dissipateur qu'il étoit, & le sachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'est pourquoi après avoir écouté Vinius fort doucement sans rien répondre de positif, il remit sa disposition à une autre fois, & se contenta de designer Othon Consul avec Vinius

Vuë de Vinius en proposant à Galba d'adopter Othon.

Principe très sage de Galba.

Dettes d'Othon, deux millions cinq cens mille livres.

pour

pour l'année suivante. Ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, & tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préferé à tous les autres.

Othon désigné Consul avec Vinius.

Il étoit souhaité de tous les gens de guerre.

Mais pendant que Galba déliberoit encore & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la revolte des Armées de Germanie; car généralement toutes les troupes haïssoient Galba, parce qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit promis; & celles de la Germanie alleguoient encore, pour prétexter en particulier leur haine & leur mauvaise volonté, *que Verginius Rufus avoit été chassé avec honte & ignominie; que les Gaulois, qui avoient combattu contre eux, avoient été seuls recompensés, & que tous ceux qui ne s'étoient pas declarés pour Vindex, avoient été punis, & que c'étoit à Vindex seul que Galba témoignoit avoir de l'obligation, qu'il honoroit encore sa memoire, & qu'il lui faisoit des oblations funebres & des libations, comme si c'eût été lui seul qui l'eût proclamé Empereur.*

Galba haï de toutes les troupes.

Prétextes que les troupes de la Germanie alleguoient de leur haine pour Galba.

Pendant que ces propos se tenoient publiquement dans le Camp, arrive le premier jour de l'année que les Romains appellent les Calendes de Janvier. Flaccus assembla tous les Soldats pour leur faire prêter le serment au nom de l'Empereur, comme c'est la coûtume. Mais ils renverserent & mirent en pieces les Statuës de Galba, & au lieu de prêter le serment à l'Empereur, ils le prêterent au Senat & au Peuple, & se retirerent chacun de leur côté; ce que voyant tous les Capitaines, ils regarderent l'Anarchie comme aussi dangereuse & plus dangereuse même que la rebellion.

Serment prêté à l'Empereur par les Soldats tous les premiers jours de Janvier.

Les Soldats abattent les Statuës de Galba, & prêtent le serment au Senat & au Peuple.

Anarchie aussi dangereuse que la revolte.

Remontrance qu'un Officier fait aux autres Officiers.

lion. Et il y eut quelqu'un d'entre eux qui leur dit : *Que faisons-nous donc, mes compagnons ? Nous ne faisons point d'autre Empereur, & nous ne gardons point celui que nous avons, comme si ce n'étoit pas tant Galba que nous voulussions fuir, que tout autre Chef & tout autre Empereur pour nous commander. Quant à Hordeonius Flaccus qui n'est qu'une ombre, & qu'une vaine image de Galba, laissons-le là pour ce qu'il est. Mais nous avons à une journée d'ici Vitellius, qui commande dans la basse Germanie, fils d'un pere qui a été Censeur, trois fois Consul, & en quelque façon Collegue de l'Empereur Claude, & qui par la pauvreté où il se trouve, & que quelques-uns lui reprochent si mal à propos, donne une preuve éclatante de sa bonté & de sa magnanimité. Allons, mes compagnons, proclamons-le Empereur, & faisons voir à tous les hommes que nous savons mieux choisir un Empereur que les Espagnols & les Lusitaniens.*

Les uns ayant goûté cet avis, & les autres l'ayant rejetté, un Porte-enseigne se dérobant, alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à plusieurs de ses Officiers & qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'étant repanduë dans les Armées, Fabius Valens, Capitaine d'une Legion, fut le premier qui à la tête de quelques chevaux vint le lendemain à toute bride, & salua Empereur Vitellius, qui quelques jours au-

Fabius Valens est le premier qui saluë Vitellius Empereur dans la Germanie.

21. *Mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi.*] La gourmandise de Vitellius étoit célèbre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais être assouvie, & que les chemins des deux mers étoient continuellement bat-

auparavant paroiſſoit refuſer & rejetter l'Empire comme un fardeau trop grand & trop peſant pour lui, [21] mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi, il reçut la nouvelle avec joye, ſortit en public & accepta le nom de Germanicus, que les troupes lui donnerent, & refuſa celui de Ceſar. En même temps les Soldats de Flaccus, laiſſant là tous les beaux diſcours qu'ils avoient faits au Senat & qui ſentoient ſi fort la Democratie, prêterent ſerment à l'Empereur Vitellius, & promirent d'executer fidellement ſes ordres. C'eſt ainſi que Vitellius fut proclamé Empereur dans la Germanie.

Vitellius accepte le nom de Germanicus qui lui eſt donné par les troupes.

Galba, informé de cette revolte, ne differa plus l'adoption qu'il meditoit, & ſachant que ſes amis étoient partagés, que les uns étoient pour Dolabella, & les autres pour Othon, & ne voulant ni de l'un, ni de l'autre, tout d'un coup ſans communiquer ſon deſſein à perſonne, il fit appeller Piſon, fils de Craſſus, & petit-fils de Piſon, que Neron avoit fait mourir, jeune homme né à toutes les vertus, & qui joignoit à cet excellent naturel une grande modeſtie & la ſeverité des mœurs des anciens Romains, & ſur l'heure même il alla au camp pour le nommer Ceſar, & le declarer ſon ſucceſſeur. Cependant comme il deſcendoit de ſon Palais, il lui arriva pluſieurs ſignes & prodiges celeſtes qui l'accompagnerent. Et quand il commença le diſcours qu'il fit

Piſon Licinianus. Eloge de Piſon.

Signes qui arriverent à l'adoption de Piſon.

battus de ſes pourvoyeurs, qui lui apportoient des ragoûts de Rome & de toute l'Italie, & les Villes & les particuliers ruinés des ſuperbes feſtins qu'il lui falloit faire.

fit à Pison, & qu'il voulut le lire, ou le dire en partie par cœur, il tonna & éclaira continuellement, & il tomba une si grosse pluye, & une nuit si noire couvrit Rome & tout le camp, qu'il étoit visible que les Dieux n'approuvoient, ni ne recevoient cette adoption, & qu'elle seroit très-malheureuse. Le mécontentement des Soldats se declaroit par leur mine morne & farouche, car ils étoient fort aigris de ce que même dans cette occasion on ne leur faisoit aucune largesse.

Mais pour Pison, tous ceux qui étoient presens, & qui purent juger de sa disposition par le ton de sa voix, & par l'air de son visage, furent frappés d'étonnement & d'admiration de voir qu'il ne paroissoit point transporté d'une si grande grace, & qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoissance & de sensibilité. Mais d'un autre côté on vit sur le visage & dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience & de la colere avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une esperance qu'il croyoit sûre, car après avoir été le premier jugé digne de l'Empire & y avoir presque touché, de s'en voir déchu, c'étoit un signe très-visible de la haine & de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. C'est pourquoi il n'étoit pas sans quelque crainte pour l'avenir; mais redoutant Pi-

Moderation de Pison dans cette haute fortune.

Desespoir d'Othon.

22. *Dont l'un étoit Sergent d'une Compagnie, & l'autre Tesseraire.*] L'un étoit *Option*, & l'autre *Tesseraire*. Dans la Cavalerie & dans l'Infanterie, il y avoit de ces Officiers appellés *Options* & *Tesseraires*; l'*Option* étoit *Uragus*, celui qui marchoit à la queuë des bandes, c'étoit à peu près comme nos sergens, & *Tesseraire* étoit un Officier un peu plus relevé, c'étoit celui qui recevoit du Tribun le

Pison, haïssant Galba, & se plaignant de Vinius, il s'en retourna agité de plusieurs passions, car les Devins & les Chaldéens, qu'il avoit toûjours autour de lui, ne lui permettoient pas d'abandonner absolument ses esperances & de renoncer à sa fortune. Ptolemée sur-tout étoit très-ardent à le rassurer, & Othon avoit en lui beaucoup de confiance, parce qu'il lui avoit prédit plusieurs fois que Neron ne le feroit pas mourir, que ce Prince mourroit le premier, & que non seulement il lui surviyroit, mais qu'il seroit Empereur, & l'évenement ayant justifié la premiere partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas desesperer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'étoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, & qui soupiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La plûpart de ceux qui avoient été en crédit auprès de Tigellinus & de Nymphidius, & qui étoient alors fort reculés & dans un état fort abjet, comme gens disgraciés, s'assembloient autour de lui tous les jours, & nourrissant leur venin auprès de lui, ils aigrissoient son ressentiment, & l'animoient encore davantage.

Othon toûjours environné de Devins & de Chaldéens.

Ptolemée grand Devin.

Prédictions que Ptolemée lui avoit faites.

Tous les mecontens s'assemblent autour de lui & l'obsedent continuellement.

De ce nombre étoient Veturius & Barbius Proculus, [aa] dont l'un étoit Sergent d'une Com-

Veturius & Barbius bas Officiers.

le mot écrit sur une tablette & qui le portoit aux Centurions. Cette maniere de donner le mot parut plus sûre que de le donner de vive voix, car le mot donné de vive voix peut être mal entendu & mal rapporté. Dans la traduction j'ai expliqué la fonction de ces Officiers telle qu'elle étoit, & non pas telle qu'elle est dans le texte; car Plutarque se seroit visiblement trompé s'il avoit dit que l'Option

Compagnie, & l'autre Tesseraire, c'est-à-dire, de ces bas Officiers qui prennent le mot du Tribun écrit sur une tablette, & le portent dans les tentes des Soldats. [23] Onomaste, Affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes esperances qu'ils leur donnerent, car ils trouverent même qu'ils étoient déja tout corrompus, & qu'ils ne demandoient qu'une occasion de faire éclater leur mauvaise volonté. Car si l'Armée eût été bien intentionnée, il auroit été bien difficile de la faire changer si promptement, & il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'écoulerent entre l'adoption & le meurtre. Car Pison & Galba furent tués le sixiéme jour après, qui se trouva le quinziéme de Janvier. Ce jour-là dès le matin Galba offrit un sacrifice dans son Palais en presence de ses amis. Le Devin Umbricius n'eut pas plûtôt pris entre ses mains les entrailles de la victime, qu'il lui declara, non en paroles couvertes, mais très-clairement, [24] qu'il étoit

Onomaste Affranchi d'Othon.

Le Devin Umbricius declare à Galba le malheur qui le menace.

l'*Option* & le *Tesseraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions & de courriers, *οἱ δι ἀγγέλων καὶ δι ὀπτήρων ὑπηρεσίας τελῶντες.* Cela est inouï, mais c'est ce que Plutarque n'a point dit; le passage est mal écrit, & l'on a mal separé des mots qui doivent être joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, *οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων*, &c. *Qui faisoient la fonction de courriers & d'espions.* Car c'étoient eux-mêmes qui étoient les espions & les courriers, c'est pourquoi, comme Cujas l'a remarqué, ils furent ensuite appellés *Sculdatores*, pour *Auscultatores*, qui écoutoient tout pour en faire leur rapport.

23. *Onomaste, Affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent.*] Ce fut Onomaste qui mena à Othon ces deux Soldats, c'est pourquoi Tacite dit de ces deux

toit ménacé de quelque trahison ; & qu'un très-grand danger pendoit sur sa tête, dans le moment même que le Dieu lui livroit presque Othon dont il pouvoit se saisir, car il étoit derriere lui, & fort appliqué à ce qu'Umbricius lui disoit & lui montroit. Comme il se trouva alors dans un grand trouble, & que la peur lui fit changer très-souvent de couleur, son Affranchi Onomaste vint lui dire que les Architectes étoient venus & qu'ils l'attendoient chez lui. C'étoit le signal de l'execution & du moment où Othon devoit aller au devant des Soldats. Il se retira donc en disant qu'il avoit acheté une vieille maison, & qu'il vouloit la faire visiter par ces Architectes, & descendant par le lieu appellé le Palais de Tibere, [25] il se rendit à la Place où est la Colomne qu'on appelle le Milliaire d'or, à laquelle aboutissent tous les grands chemins d'Italie.

Le Milliaire d'or.

Là les premiers Soldats de la Garde l'ayant reçu le proclamerent Empereur. Et l'on assure qu'ils n'étoient que vingt-trois. Ce petit nom-

Othon proclamé Empereur par quelques Soldats.

deux Soldats seuls, *Susceperé duo manipulares imperium Populi Romani transferendum, & transtulerunt.* „ Deux Soldats entreprirent de transferer l'Empire du Peuple Romain, & ils le transfererent.

24. *Qu'il étoit menacé de quelque trahison.*] Ce Devin lui dit en propres termes, selon Suetone, *Caveret periculum, non longe percussores abesse.* „ Qu'il prît garde à lui, que „ ses meurtriers n'étoient pas loin.

25. *Il se rendit à la place où est la Colomne qu'on appelle le Milliaire d'or.*] C'étoit une colomne d'or qu'Auguste avoit mise à l'entrée de la Place pendant qu'il étoit *Curator viarum*, sur laquelle étoient marqués tous les grands chemins d'Italie, & leurs mesures, que l'on distinguoit par milles.

nombre l'étonna, & quoiqu'il ne fût ni foible ni timide, comme la délicatesse de son temperament & la mollesse de sa vie sembloient le promettre, mais au contraire resolu & ferme dans les plus grands dangers, il eut peur & voulut renoncer à son entreprise. Les Soldats l'en empêcherent, [26] & environnant sa chaise avec leurs épées nuës, ils commanderent à ses porteurs de marcher. Il les pressoit & les hâtoit lui-même disant à tout moment *qu'il étoit perdu*. Plusieurs l'entendirent comme il passoit, & ils furent plus frappés d'admiration, que saisis d'étonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action si hardie.

Othon saisi de peur veut renoncer à son entreprise. Il en est empêché par les Soldats.

Comme il traversoit la Place, environ autant de Soldats se joignirent aux premiers. Il en vint d'autres ensuite trois à trois, quatre à quatre, enfin il en vint un plus grand nombre, qui tous l'environnant, l'appelloient Cesar, & faisoient briller devant lui leurs épées nuës. Julius Martialis, qui étoit ce jour-là de garde au camp avec sa Cohorte, & qui, dit-on, ne savoit rien de la conspiration, étonné d'une chose si peu attenduë & saisi de crainte, le laissa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle resistance, car ceux qui ignoroient le fait, se trouvant mêlés avec ceux qui

Il entre dans le camp, & n'y trouve nulle resistance.

26. *Et environnant sa chaise avec leurs épées nuës.*] Suetone écrit qu'il se jetta dans une chaise de femme. *Tunc abditus propere muliebri sella in castra contendit.* Il veut parler d'une chaise fermée comme étoient celles des femmes.

27. *De sorte que ceux qui étoient les plus incredules sur cette matiere, & qui par ignorance méprisoient le plus la Divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la Divinité.*] Plutarque étoit credule & superstitieux. Il veut se servir

qui le servoient & qui les enveloppoient à dessein, & étant écartés un à un & deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, & ensuite par determination & par choix.

Cette nouvelle fut d'abord portée au Palais à Galba pendant que le Devin étoit encore près de lui, & qu'il etoit appliqué à finir son sacrifice, [37] de sorte que ceux qui étoient les plus incredules sur cette matiere, & qui par ignorance méprisoient le plus la Divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la Divinité, qui éclatoit dans cette prédiction si promptement accomplie. Comme une grande foule de peuple accouroit de la Place & se jettoit dans le Palais, Vinius & Lacon, & quelques Affranchis du Prince, mettant l'épée à la main, se tinrent auprès de sa personne pour le défendre. Alors Pison sortit dans la cour pour parler aux Gardes du Palais, Marius Celsus, homme de bien & fort brave, fut envoyé vers la Legion d'Illyrie, qui campoit dans le portique de Vipsanius, pour tâcher de la gagner.

Cet évenement si prompt autorise la Divination, grand foible de Plutarque.

Pendant que Galba déliberoit s'il devoit sortir du Palais & se presenter aux troupes, que Vinius l'en détournoit, & que Celsus & Lacon l'y exhortoient au contraire & s'emportoient même contre Vinius, il courut un bruit sourd

servir de cet évenement si prompt pour donner de l'autorité à la Divination qui l'avoit prédit, & il croit que ce n'est que l'ignorance qui empêche d'y ajoûter foi, comme si le Devin n'avoit pu être instruit de ce qui se tramoit, & comme si dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une superstition très ignorante qui puisse jetter dans ce foible.

Un vient annoncer à Galba qu'Othon est tué.

• Tacite l'appelle Julius Atticus.

sourd qu'Othon avoit été tué dans le camp ; & un moment après on vit Julius Atticius, un des Soldats des Gardes, homme de reputation qui accouroit l'épée à la main, & crioit que c'étoit lui qui avoit tué l'ennemi de l'Empereur, & qui fendant la presse montra à Galba son épée toute sanglante. Alors Galba le regardant fixement, lui dit, *Mon ami, qui est-ce qui t'en a donné l'ordre ?* Le Soldat lui répondit sans s'étonner, que *c'étoit la foi qu'il lui avoit donnée & le serment qu'il lui avoit prêté.* Tout le Peuple se mit à crier qu'il avoit bien fait, & à battre des mains.

Mot de Galba à celui qui se vantoit d'avoir tué Othon.

Reponse hardie de ce Soldat.

Galba sort pour aller faire un sacrifice.

Alors Galba se mit dans sa chaise, & sortit pour aller offrir un sacrifice à Jupiter & pour se montrer à ses Citoyens. Quand il fut au milieu de la place, comme si le vent eût changé tout à coup, un bruit tout contraire vint frapper ses oreilles, qu'Othon étoit maître de l'Armée. En même temps, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne, les autres qu'il avance ; ceux-ci qu'il ait de la confiance, & qu'il ne craigne rien ; ceux-là qu'il se défie de tout, & qu'il se tienne sur ses gardes. Sa chaise est portée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une veritable tourmente & toûjours sur le point d'être renversée. Tout à coup on voit paroître premierement la Cavalerie

Il apprend en chemin qu'Othon est maître de l'Armée.

Incertain de ce qu'il doit faire.

28. *Dehors, dehors, homme privé.*] Ce mot s'adresse à Galba qui n'étoit plus qu'homme privé après qu'Othon avoit été salué Empereur.

29. *Attilius Sercellon.*] Je ne sai d'où est né ce mot *Sercellon.* Je croi qu'il est corrompu du mot *Vergilius*, car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius.* On sait que les Copistes font souvent des fautes plus grossieres sur les mots qu'ils ne peuvent lire.

30. Et

lerie, ensuite les gens de pied qui venoient de la Basilique de Paulus, criant tous ensemble & d'une commune voix, [28] *Dehors, dehors, homme privé.* On ne voyoit de tous côtés que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques & des lieux les plus éminens de la Place comme pour voir des jeux. [29] Attilius Sercellon ayant abattu la Statuë de Galba, ce fut comme le signal de la guerre, on tira sur sa chaise une infinité de dards, & comme aucun ne le blessa, ils coururent sur lui l'épée la main, & il n'y eut personne qui demeurât auprès de lui, ni qui se presentât pour le défendre. Il n'y en eut qu'un parmi tant de milliers d'hommes, ce fut le seul que le Soleil vit ce jour-là digne de l'Empire Romain par la grande & belle action qu'il fit. Ce fut un Centurion nommé Sempronius Indistrus, qui sans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, [30] & seulement pour obéir à l'honneur, à la Loi & à son serment, se mit devant la chaise de l'Empereur, & levant en haut une branche de vigne dont les Centurions ont accoûtumé de se servir pour châtier les Soldats, qui ont merité d'être fouettés, cria & commanda à ceux qui venoient sur Galba, d'épargner l'Empereur. Mais ces mutins s'attachant à lui, il mit l'épée à la main, & se défendit très-long-

De Paul-Emile.

Cri des troupes.

Attilius Sercellon abat la Statuë de Galba.

Galba abandonné de tout le monde.

Belle action de Sempronius Indistrus.

L'honneur, la Loi & le serment engagent les Sujets à être fidelles à leur Prince.

Les Centurions se servoient d'une branche de vigne pour châtier les Soldats.

temps

30. *Et seulement pour obéir à l'honneur, à la Loi & à son serment.*] Voilà les trois choses qui obligent un Sujet à défendre son Maître, & à exposer sa vie pour le sauver, l'honneur, la Loi, & le serment. C'est ce que pensoit un Payen, les Chrétiens y sont plus obligés encore, car à la Loi humaine se joint la Loi Divine encore plus forte.

Indiscrets tué en défendant Galba.

temps jusqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. La chaise de Galba ayant été renversée près du Lac Curtius, & lui bouleversé dans la bouë, ils fondirent sur lui, & le frapperent de plusieurs coups. Il leur presenta la gorge en leur disant, *Frappez, si c'est pour l'interêt des Romains.* Mais comme il avoit une cuirasse, aucun des coups qu'on lui porta, n'entra dans le corps, ils lui percerent seulement en plusieurs endroits les bras & les cuisses. Celui qui lui porta l'épée dans la gorge, fut, comme la plûpart le disent, un Soldat de la quinziéme Legion, nommé Camurius, d'autres disent Terentius Evocatus, quelques-uns Lecanius, & il y en a qui nomment Fabius Fabulus: Ils disent même que ce dernier lui ayant coupé la tête la porta enveloppée dans un pan de sa robe, parce qu'étant chauve, elle ne pouvoit être prise par les cheveux, mais ses camarades ne souffrant pas qu'il la tînt ainsi cachée, & voulant qu'il fît parade de ce grand exploit, il la traversa d'une pique, & alla ainsi branlant la tête d'un vieillard, d'un Prince sage & moderé, d'un Souverain-Pontife, & d'un Consul, & courant comme les Bacchantes, qui portoient la tête de Penthée, il secouoit cette pique toute dégouttante de sang.

Beau mot de Galba à ceux qui le frappoient.

Un Soldat lui coupe la tête.

La tête de Galba presentée à Othon qui demande celle de Pison.

Quand cette tête fut presentée à Othon, il s'écria, *Ce n'est rien que cela, mes compagnons, montrez-moi celle de Pison.* Quelques momens après on la lui apporta, car ce Prince s'étoit sauvé

21. *Marius Celsus vint aussi au camp.*] Il étoit Consul designé, il avoit été fidelle à Galba jusqu'à la fin: Comme si son innocence eût été un crime, le Soldat demandoit

ſauvé tout bleſſé dans le Temple de Veſta, où un certain Statius Marcus le pourſuivit, & l'ayant tiré de cet aſyle, il l'égorgea à la porte du Temple. On maſſacra ainſi Vinius qui proteſta qu'il étoit complice de la conjuration, & qui cria que c'étoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On lui coupa ainſi la tête de même qu'à Lacon, & on les porta à Othon en lui demandant recompenſe. Car, comme dit Archiloque, *Il y a ſept hommes de morts que nous avons pourſuivis & atteints, & nous ſommes plus de mille qui nous vantons de les avoir tués*; de même pluſieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, montroient leurs mains & leurs épées toutes ſanglantes, & demandoient leur loyer en preſentant leurs requêtes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les Archives ſix-vingts requêtes, qui avoient été preſentées ce jour-là au nouvel Empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions; il en rechercha les auteurs & les fit tous mourir. [31] Marius Celſus vint auſſi au camp. D'abord pluſieurs s'éleverent contre lui, l'accuſant d'avoir porté les Soldats à ſecourir Galba, & le Soldat ſe mit à crier qu'on le tuât, ce qu'Othon vouloit empêcher; mais comme il n'oſoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas hâter ſa mort, & qu'il y avoit beaucoup de choſes qu'il falloit auparavant apprendre de lui. Il commanda donc qu'on le liât pour le garder, & le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance.

Piſon égorgé à la porte du Temple de Veſta.

Vinius & Lacon tués.

On leur coupe la tête.

Paſſage d'Archiloque heureuſement appliqué.

Requêtes conſervées dans les Archives des Empereurs.

Vitellius fait mourir les auteurs de tous ces meurtres.

Adreſſe d'Othon pour ſauver Marius Celſus.

Un

doit ſa mort, mais Othon le ſauva en faiſant ſemblant de le reſerver pour de plus grands ſupplices.

Un moment après on convoqua le Senat; [32] & comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux, ils accoururent tous [33] & prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé, & lui donnerent les titres de Cesar & d'Auguste, pendant que les cadavres de ceux qui avoient été tués, étoient encore sans tête au milieu de la Place dans leurs robes Consulaires. Et pour leurs têtes, quand les Soldats ne surent plus qu'en faire, ils vendirent celle de Vinius à sa fille pour le prix de deux mille cinq cens drachmes; [34] celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania, & celle de Galba fut donnée en pur don aux esclaves de Patrobius & de Vitellius, qui après lui avoir fait toutes sortes d'outrages & d'insolences, la jetterent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les Empereurs font mourir, [35] & qui s'appelle *Sestertium*.

La tête de Vinius venduë à sa fille douze cens cinquante livres.

Celle de Galba donnée aux esclaves de Patrobius & de Vitellius.

Outrages & indignités qu'ils lui firent.

Sestertium, le lieu où l'on jettoit les corps de ceux qui avoient été executés.

Le

32. *Et comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux.*] Rien n'est plus fort pour marquer ce changement soudain & cet oubli entier de leur devoir & de leurs sermens. D'autres hommes ne sont point tenus de nos promesses, & en changeant de Dieux on change de culte, & le culte ancien est aboli.

33. *Et prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé.*] Cette reflexion de Plutarque est très-à-propos & très-sage. Comment Othon pouvoit-il se fier au serment qu'on lui prêtoit, lui qui venoit de violer si indignement celui qu'il avoit prêté à Galba?

34. *Celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania.*] Ce passage est corrompu dans le texte, ἡ γυνὴ ἔλαβεν ὑ-κρανὶκ δεηθεῖσα. Lipse a fort bien corrigé, ἡ γυνὴ ἔλαβεν ὑηρανία δεηθεῖσα. Tacite l'a heureusement conduit

à

Le corps de Galba fut enlevé par Priſcus Helvidius par la permiſſion d'Othon, & enterré la nuit par Argius ſon Affranchi. Voilà quelle fut la vie de Galba, qui en nobleſſe & en richeſſe ne cedoit qu'à peu de Romains, & qui dans les deux enſemble ſurpaſſoit tous ceux de ſon temps, & qui avoit vécu ſous cinq Empereurs avec beaucoup de reputation & d'honneur, de maniere que ce fût plûtôt par ſa reputation que par ſa force qu'il défit Neron. De tous ceux qui conſpirerent contre ce Tyran, les uns ne trouverent perſonne qui les jugeât dignes de l'Empire, & les autres s'en jugerent dignes eux ſeuls. [36] Mais Galba y fut appellé, & ne fit qu'obeïr à ceux qui le proclamerent, & prêtant ſon nom à l'audace de Vindex, il fit en ſorte que ce remuement, qui dans Vindex paſſoit pour revolte, ne fut regardé en lui que comme une guerre civile, quand il eut pour Chef un Perſonnage digne de commander. Auſſi ne prétendoit-il pas pren-

Tacite dit qu'il étoit ſon Intendant.

La rebellion paſſe pour guerre civile quand elle a à ſa tête un Capitaine digne de commander.

à cette reſtitution. *Piſonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Criſpina filia compoſuere, quæſitis redemptiſque capitibus quæ venalia interfectores ſervaverant*, Hiſtor. liv. I.

35. *Et qui s'appelle* Seſtertium.] Ce lieu étoit appellé *Seſtertium*, ſelon Lipſe, parce qu'il étoit à deux milles & demi de la porte Eſquiline, *Locus ſic dictus quia ſemitertio ab urbe milliari*, & il corrige un endroit du vieux Commentateur d'Horace : *Ad ſeſſorium, ubi certus erat locus ſepulcrorum*, &c. il lit *ad ſeſtertium*, & il rapporte la correction qu'on avoit faite avant lui d'un endroit de la Vie de S. Cyprien : *Cum veniſſet ad eum locum, qui dicitur ſextus quarto ab urbe milliari*. On avoit fort bien corrigé *qui dicitur Seſtertium*.

36. *Mais Galba y fut appellé.*] Cela diſtingue bien Galba, & le met au deſſus de tous ceux qui conſpirerent contre Neron, dont il n'y en eut aucun qui parût digne de l'Empire.

Galba se donnoit plûtôt à l'Empire qu'il ne prenoit l'Empire pour lui.

prendre pour lui l'Empire, mais se donner lui-même à l'Empire, & dans cette vuë il vouloit commander aux Romains, qui avoient été corrompus par les flatteries de Tigellinus & de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice & Camille commandoient aux Romains de leur temps.

Eloge de Galba.

Et quoique méprisé pour sa vieillesse, il se montra pourtant un veritable Empereur & digne de l'ancienne Rome dans tout ce qui regarde les Armées & les actions de guerre.

Son grand défaut.

Il est vrai qu'en se livrant sans reserve à Vinius, à Lacon & à ses Affranchis, qui vendoient tout à beaux deniers comptans, comme Neron s'étoit livré à des monstres insatiables, il ne laissa personne qui regrettât son gouvernement, mais il en laissa une infinité qui eurent compassion de sa fin malheureuse & tragique.


OTHON.

OTHON.

[1] LE lendemain à la pointe du jour le nouvel Empereur monta au Capitole où il fit un sacrifice, & ayant ordonné qu'on lui amenât Marius Celsus, il lui fit un accueil très-favorable, lui parla avec beaucoup de bonté, & l'exhorta à oublier plûtôt sa detention que de se souvenir de sa délivrance. Celsus lui répondit sans bassesse & sans ingratitude, & lui dit [2] *que le crime même dont on l'accusoit, étoit une grande preuve de la bonté de ses mœurs, car on ne lui reprochoit que d'avoir été fidelle à l'Empereur Galba, auquel il n'avoit aucune obligation particuliere.* Tous les assistans furent très-satis-

Othon monte au Capitole pour faire un sacrifice.

Il fait venir Marius Celsus, l'exhortation qu'il lui fait.

Réponse généreuse & modeste de Marius Celsus.

1. *Le lendemain à la pointe du jour.*] Ces paroles, qui lient cette Vie d'Othon avec celle de Galba, & qui marquent un recit continué, font assez voir que c'est un plan tout different de celui que Plutarque a suivi dans ses Vies paralleles, & qu'ici l'Auteur avoit fait une suite d'Histoire de tous les Cesars. Ce qui semble confirmer ma conjecture que ces Vies sont d'une autre main.

2. *Que le crime même dont on l'accusoit.*] Dans le texte au lieu de αὐτῷ, il faut lire αὐτὸ, *le crime même*, & dans la ligne suivante, au lieu de ἐκλελῆσθαι, il faut lire ἐγκαλεῖσθαι. Et c'est ainsi que M. de la Grive l'avoit corrigé.

ſatisfaits des diſcours de l'un & de l'autre, & les gens de guerre en furent auſſi fort contents.

Beaux commencemens d'Othon.

Dans le Senat Othon tint des propos fort doux & fort gracieux, & le temps qui reſtoit de ſon Conſulat, il le partagea avec Verginius Rufus, & à ceux que Neron & Galba avoient deſignés Conſuls, il leur conſerva leur place & leur rang. Il honora du Sacerdoce ceux que leur âge, ou leur reputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les Senateurs, qui avoient été bannis du temps de Neron, & qui étoient revenus ſous Galba, tous leurs *biens*, qui n'avoient pas été vendus & qui ſe trouverent en nature, de ſorte que les premiers & les principaux Perſonnages de Rome, qui auparavant étoient ſaiſis de frayeur, comme ſi ce n'eût pas été un homme, mais quelque Furie ou quelque Demon exterminateur qui ſe fût emparé tout d'un coup du Gouvernement, commencerent à concevoir de plus douces eſperances en voyant un commencement de Regne ſi heureux & ſi riant. En même temps rien ne réjouït tant les Romains & ne lui concilia tant leurs eſprits, que ce qu'il fit à Tigellinus.

Fin malheureuſe de Tigellinus.

La punition des méchans,

Ce malheureux étoit déja aſſez puni *par la* crainte où il étoit toûjours de la punition qu'il avoit meritée, & que la Ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit lui

3. *Il ne refuſá pas d'abord d'être appellé Neron dans les Theatres & autres Aſſemblées publiques.*] Il n'eſt pas étonnant que la populace donne ce nom au nouvel Empereur, car ce nom pouvoit lui être cher à cauſe des deſordres & de la licence où elle vivoit ſous celui qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monſtre dont on

lui refuser le payement, & par les maladies incurables dont tout son corps étoit attaqué. Ses débauches infames & impies avec des femmes prostituées, après lesquelles son incontinence sans bornes le faisoit toûjours courir, quoiqu'il fût entre les bras de la mort, étoient regardées par les gens sages comme le dernier de tous les supplices, & pire encore que mille morts, & tout le monde étoit affligé de voir joüir de la lumiere du Soleil celui qui en avoit privé tant & de si grands hommes. Il étoit à sa maison de plaisance près de Sinuesse avec des vaisseaux tout prêts à sa porte pour s'enfuir. Ce fut là qu'Othon lui envoya ordre de se rendre auprès de lui. D'abord il tâcha de gagner à force d'argent celui qui lui portoit cet ordre, & de l'obliger à le laisser échapper. Ne pouvant le persuader, il ne laissa pas de lui faire de grands presens, & le pria de lui donner au moins le temps de se raser, & prenant un rasoir il se coupa la gorge.

une detté publique.

Tigellinus se coupe la gorge avec un rasoir.

L'Empereur ayant donné cette juste satisfaction aux Romains, ne conserva du reste aucun souvenir de ses haines particulieres. Et pour gagner les bonnes graces du Peuple, [3] il ne refusa pas d'abord d'être appellé Neron dans les Theatres & autres Assemblées publiques, & quelques-uns ayant rétabli quelques Statuës de Neron, il les laissa faire & ne s'y opposa point. [4] Claudius Rufus assûre même que

Othon reçoit le nom de Neron, & le met aux Lettres qu'il écrit.

on venoit de se défaire, & dont la mort avoit causé une allegresse publique, & qu'il le mette lui-même à la tête des Lettres qu'il adressoit aux Gouverneurs, voilà de quoi on ne sauroit assez s'étonner.

4. *Claudius Rufus assûre même que les Lettres patentes, qui furent envoyées en Espagne aux Gouverneurs des Provinces*

que les Lettres patentes, qui furent envoyées en Espagne aux Gouverneurs des Provinces pour les commissions des Courriers, avoient le grand nom de Neron avec celui d'Othon. Mais s'étant apperçu que cela déplaisoit infiniment aux principaux & aux plus gens de bien de la Ville, il y renonça.

Othon ayant établi ainsi son Empire, les Soldats lui faisoient beaucoup de peine, & se rendoient très-importuns en le pressant continuellement de se défier, de prendre garde à lui, & d'empêcher les gens de qualité d'approcher de sa personne, soit que par affection ils craignissent pour lui, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour causer du trouble & pour exciter quelque sedition. [5] Un jour l'Empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme Cohorte, qui y étoit en garnison, ce Tribun pour executer plus tranquillement cet ordre, se mit à l'entrée de la nuit à faire charger ses armes sur des chariots. Les plus hardis s'attrouperent, & se mirent à crier que Crispinus n'étoit

Défiances que les Soldats veulent donner à Othon.

Sedition excitée à Ostie.

cas pour les commissions des Courriers.] L'Ecrivain, dont parle ici Plutarque, ne s'appelloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus*. M. Cluvius Rufus, qui fut Consul subrogé l'an de Rome 697. Il avoit écrit l'Histoire de son temps. Au reste ce passage sert à l'intelligence de celui de Suetone, qui écrit : *Imo ut quidam tradiderunt, etiam diplomatibus primisque epistolis suis ad quosdam provinciarum præsides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des Lettres qu'on donnoit aux Courriers pour leur établissement, & pour leur faire fournir les choses necessaires pour leur course.

5. *Un jour l'Empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme Cohorte, qui y étoit en garnison.*] Ce passage est corrompu dans le texte

toit là pour rien de bon, que le Senat ne pensoit qu'à remuer pour changer le Gouvernement, & que ces armes n'étoient pas preparées pour Cesar, mais contre Cesar. La plûpart sont touchés & excités par ces discours; les uns courent aux chariots pour les arrêter, les autres se jettent sur les Centurions qui vouloient repousser cette violence, en tuent deux sur la place, Crispinus lui-même est tué, & tout armés ils s'exhortent les uns les autres à voler au secours de Cesar, & tirent vers Rome.

Les seditieux vont à Rome.

En arrivant ils apprennent que quatre-vingts Senateurs soupoient chez l'Empereur; ravis de cette nouvelle ils courent au Palais, disant que c'étoit une conjoncture favorable pour tuer en même temps & en même lieu tous les ennemis de Cesar. Toute la Ville est en allarme, se voyant sur le point d'être pillée. On ne voit qu'aller & venir dans le Palais; & l'Empereur lui-même est dans une perplexité très-grande. Car il craignoit pour tous ces Senateurs, & c'étoit lui seul qu'ils craignoient; & il voyoit qu'ils demeuroient là immobiles, les

te, & la correction est dans ces mots, *ὡς τινας ἄξοντα*, qui ont trompé Amiot, car il a traduit *pour amener quelques-uns prisonniers*. Il n'est nullement question ici de prisonniers. Il faut le corriger par le texte de Tacite, & lire, ἐξ Ὀστίας ἄξοντα. Car l'Empereur avoit envoyé ordre à Varius Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme Legion qui avoit là son poste ordinaire par l'ordre de l'Empereur Claude. Suéton. Claud. chap. XXV. *Puteolis & Ostiæ singulas cohortes, ad arcendos incendiorum casus collocavit*. Voici les propres termes de Tacite Hist. liv. I. *Septimam decimam Cohortem Colonia Ostiensi in urbem acciri Otho jusserat, armanda ejus cura Vario Crispino Tribuno è prætorianis data, &c.*

les yeux attachés sur lui, & saisis de crainte, d'autant plus même que la plûpart avoient amené leurs femmes à ce souper. Il envoya d'abord les Capitaines parler à ces Soldats pour tâcher de les adoucir, & en même temps faisant lever de table ces Senateurs, il les fait sortir par une autre porte.

Othon adoucit ces mutins par ses prieres & par ses larmes.

A peine étoient-ils échappés que les Soldats entrerent dans la salle, demandant où étoient les ennemis de Cesar. Alors l'Empereur se levant de dessus son lit où il étoit encore à table, leur dit beaucoup de choses pour les appaiser, employant les prieres, & n'épargnant pas même les larmes, & fit tant qu'enfin il les renvoya non sans beaucoup de peine.

Six cens vingt-cinq livres.

Le lendemain, après leur avoir donné à chacun douze cens cinquante drachmes, il alla au camp, loua tous les Soldats de leur bonne volonté, & de l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en nomma quelques-*uns*, qui avec une très-mauvaise intention faisoient des cabales, & cherchoient à décrier sa bonté & sa douceur, & leur fidelité, & les pria d'en marquer leur ressentiment & de l'aider à les punir. Ils applaudirent tous à son discours, & le presserent de châtier les coupables; *alors* il en fit prendre deux seulement à la punition desquels personne ne prenoit interêt, & s'en retourna dans son Palais.

La cause du changement d'Othon, & de sa grande douceur.

Ceux qui avoient de l'affection pour lui, & dont il avoit gagné la confiance, admiroient un si prompt changement, mais les autres étoient persuadés qu'il étoit reduit à cette necessité par la conjoncture seule, & qu'il flattoit ainsi le Peuple à cause de la guerre dont il se

se voyoit menacé. Car déja il avoit appris que Vitellius avoit usurpé la souveraine puissance, & qu'il avoit pris le titre d'Empereur avec tout l'appareil de cette dignité, & tous les jours il arrivoit des Courriers, qui lui apprenoient que le parti de Vitellius grossissoit de moment à autre. Il arrivoit aussi d'autres Courriers qui lui apportoient les agreables nouvelles que les Armées de Pannonie, de Dalmatie & de Mysie avec leurs Généraux l'avoient proclamé. Peu de jours après il reçut encore des Lettres très-gracieuses de Mucianus & de Vespasien, qui avoient tous deux de gros corps d'Armée, l'un en Syrie, & l'autre en Judée.

Il apprend que Vitellius a pris le titre d'Empereur.

Le courage enflé de ces prosperités, il écrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aspirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un Soldat, lui promettant de lui donner beaucoup d'argent & une ville en propre, où il pourroit passer ses jours très-agreablement & dans un parfait repos. Vitellius lui fit réponse en se moquant de lui en paroles couvertes. Mais ensuite leurs esprits étant aigris, ils s'écrivirent reciproquement des injures, des railleries piquantes, & des infamies même en se reprochant, non faussement, mais follement & ridiculement, l'un à l'autre les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils se reprochoient leurs débauches, leurs intemperances, leur mollesse, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne misere, & les dettes immenses dont ils étoient abymés, & il étoit difficile de décider lequel des deux avoit en cela l'avantage. On annonçoit plusieurs signes & plusieurs prodiges, dont la plûpart n'étoient que des bruits incertains, douteux & sans auteur

Il écrit à Vitellius pour l'exhorter à moderer son ambition.

Vitellius lui fait réponse en se moquant couvertement.

Ils s'écrivent ensuite les injures les plus grossieres.

Les vices de l'un & de l'autre.

Signes & prodiges arrivés à Rome.

qui les avouât. Mais il y avoit au Capitole une Victoire montée sur un char, & tout le monde vit que cette Victoire laissa aller les rênes qu'elle tenoit dans ses mains, comme n'en pouvant plus être la maîtresse. Et dans l'Isle du Tibre on vit une Statuë de Jule Cesar sans aucun tremblement de terre, sans aucun tourbillon de vent se tourner tout d'un coup de l'Occident à l'Orient. Et l'on dit que la même chose arriva aussi dans le temps que Vespasien commença à prendre ouvertement le maniement des affaires. Plusieurs expliquerent en mauvaise part le débordement du Tibre; car, quoique l'on fût veritablement alors dans la saison où les rivieres sont les plus grosses, jamais auparavant le Tibre n'avoit été si enflé, & n'avoit fait de si grands ravages; il s'étoit tellement débordé qu'il avoit submergé une grande partie de Rome, sur-tout le marché où l'on vend le bled, de sorte que la famine fut plusieurs jours dans la Ville.

Une Statuë de Jule Cesar se tourne du Couchant au Levant par un temps calme.

Inondation du Tibre.

Dans ce même temps-là on reçut nouvelles que Cecina & Valens, Généraux de Vitellius, avoient occupé les sommets des Alpes; & d'abord Dolabella, qui étoit d'une des plus nobles Maisons de Rome, fut soupçonné par les Soldats Pretoriens de rouler dans la sa tête quelque nouveauté. L'Empereur, soit qu'il le craignît lui-même, ou qu'il en craignît quelque autre, l'envoya à Aquinum en l'assurant qu'il n'auroit point d'autre mal. Ensuite il choisit les gens les plus considerables, qu'il vouloit mener avec lui à cette expedition, & mit de ce nombre Lucius, frere de Vitellius, sans augmenter ni diminuer les honneurs

On apprend à Rome que Cecina & Valens ont occupé les sommets des Alpes.

Ville du Royaume de Naples.

Othon en marchant contre Vitellius mene avec lui Lucius frere de son ennemi.

nemens dont il jouïssoit. Il eut soin aussi de bien assurer la mere & la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, & laissa le Gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Vespasien, soit pour honorer la memoire de Neron, car c'étoit lui qui avoit donné à Sabinus ce Gouvernement, que Galba lui avoit ôté ensuite, soit pour marquer à Vespasien son affection & sa confiance par l'agrandissement de Sabinus.

Il laisse le Gouvernement de Rome à Flavius Sabinus frere de Vespasien.

Il s'arrêta à Brexelles, Ville d'Italie sur le bord du Po, & envoya son Armée sous la conduite de ses Généraux Marius Celsus, Suetonius Paulinus, Annius Gallus, & Spurina, homme de grande reputation. Mais tous ces Généraux ne purent gouverner les affaires selon le plan qu'ils avoient fait à cause du peu de discipline & de l'insolence des Soldats qui refusoient de leur obéir, & qui disoient hautement qu'il n'y avoit que l'Empereur qui eût droit de leur commander, & que ce n'étoit que d'eux-mêmes qu'il avoit reçu ce droit.

Berfello sur la rive meridionale du Po.

Il nomme quatre Generaux de son Armée de terre.

Les Soldats refusent de leur obéir.

Du côté des ennemis les choses n'étoient pas en meilleurs termes, les Capitaines n'avoient pas plus d'autorité, & les Soldats y étoient aussi mutins & aussi insolens, ce qui procedoit de la même cause. Mais ils avoient cet avantage qu'ils étoient aguerris, & qu'accoûtumés à supporter le travail & les fatigues, ils ne les fuyoient point, au lieu que les Soldats d'Othon amollis par l'oisiveté & par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, & accoûtumés aux theatres, aux assemblées de Rome, & aux spectacles, faisoient semblant de refuser les fonctions de Soldat, comme les regardant au dessous d'eux,

Les Soldats de Vitellius aussi mutins, mais plus aguerris.

Soldats d'Othon amollis par l'oisiveté.

& non comme manquant de force & de courage pour les faire. Spurina ayant voulu les contraindre, fut en grand danger de sa vie. Ils penserent le tuer, & il n'y eut sorte d'injures & d'outrages dont ils ne l'accablassent, l'appellant traître, & l'accusant de ruïner toutes les affaires de Cesar, & de perdre toutes les occasions qui lui étoient le plus favorables. Quelques-uns même pleins de vin allerent la nuit dans sa tente lui demander leur congé, *parce*, disoient-ils, *qu'il falloit qu'ils allassent trouver Cesar pour lui porter leurs plaintes & pour l'accuser devant lui.* Mais ce qui sauva Spurina & qui servit beaucoup aux affaires dans la conjoncture où il se trouvoit, ce fut l'affront que les ennemis firent à ces Soldats en approchant de Plaisance. Car les troupes de Vitellius allant attaquer cette Place, firent des railleries ameres contre les Soldats d'Othon qui étoient sur les murailles. Ils les appelloient Comediens, danseurs, farceurs, gens qui n'étoient propres qu'à être spectateurs des combats Pythiques & Olympiques, sans aucune experience pour la guerre, entierement novices dans les combats, & qui avoient conçû une grande opinion d'eux-mêmes sur ce seul bel exploit d'avoir *coupé la tête à un vieillard nud & sans armes*, ils vouloient parler de Galba, mais que jamais ils n'avoient eu le courage de se presenter en bataille devant des hommes, & de soûtenir la vuë du moindre danger. Ils furent si émus, si piqués, & si enflammés de ces reproches, qu'ils allerent se jetter aux pieds de Spurina, & le prier de se servir d'eux, & de leur commander ce qu'il voudroit, l'assurant qu'il n'y avoit

Ils sont sur le point de tuer Spurina qui vouloit les contraindre.

Un affront souvent utile aux Soldats pour reveiller leur courage.

Injures dont les Soldats de Vitellius attaquant Plaisance accablent les Soldats d'Othon.

avoit ni danger, qui étonnât leur courage, ni travail, qui fût au dessus de leurs forces.

Assaut donnés à Plaisance par les troupes de Vitellius qui sont repoussés par les Soldats d'Othon.

Les ennemis, repoussés à la premiere attaque, revinrent le lendemain avec plus d'ordre & de furie. L'assaut fut très-rude & très-violent, & on employa toutes sortes de machines & de batteries. Enfin les troupes de Spurina eurent l'avantage, repousserent Cecina avec grand meurtre, & conserverent par cette vigoureuse défense une des plus belles, des plus illustres, & des plus florissantes Villes de toute l'Italie. Du reste les Capitaines de l'Armée d'Othon étoient plus doux, plus affables, & plus accessibles que ceux de Vitellius. Cecina, Général de ces derniers, n'avoit rien de populaire ni de gracieux ni dans le ton de sa voix, ni dans sa figure, ni dans ses manieres. C'étoit un vaste corps d'une figure étrange, lourde & affreuse, il étoit habillé à la Gauloise avec des brayes & des sayes à longues manches, en cet état il parloit aux Enseignes & aux Officiers Romains. Il étoit toûjours suivi de sa femme pompeusement vêtuë, montée sur un superbe cheval richement harnaché, & accompagnée d'une troupe de Cavaliers choisis dans toutes les Compagnies. Fabius Valens, l'autre Général des troupes de Vitellius, étoit un homme dont ni le pillage sur les ennemis, ni les vols, ni les concussions sur les amis, ni les extorsions & les exactions sur les Alliés, n'avoient pu remplir l'avarice insatiable. Et il semble que ce fut cette malheureuse avidité, qui l'obligeant à marcher plus lentement, l'empêcha de se trouver à la premiere bataille qui fut donnée. Il est vrai que d'autres accusent Cecina, qui se hâta de

Capitaines d'Othon plus doux & plus affables que ceux de Vitellius.

Figure affreuse de Cecina, un des Généraux de l'Armée de Vitellius.

Pompeux équipage de la femme de Cecina.

Avarice insatiable de Fabius Valens, autre Général des troupes de Vitellius.

donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eût point de part à sa victoire, & qu'ils lui reprochent d'avoir commis, outre plusieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal à propos, & de plus de s'y être mal défendu, & par sa défaite d'avoir presque entierement ruiné les affaires de son parti. Car Cecina, repoussé de Plaisance, se jetta sur Cremone, autre Ville très-grande & très-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au secours de Plaisance, ayant appris en chemin que Spurina étoit vainqueur & que le siege étoit levé, mais que Cremone étoit en grand peril, sur le champ il mena de ce côté-là ses troupes & alla camper à la vuë des ennemis. Cecina cacha dans des bois & dans des lieux couverts sa meilleure Infanterie, fit avancer sa Cavalerie pour escarmoucher, & lui ordonna, que dès que les ennemis seroient aux mains avec eux, elle reculât peu à peu faisant semblant de fuir jusques à ce qu'elle les eût attirés dans l'embuscade. Marius Celsus, averti par quelques deserteurs, marcha contre cette Cavalerie, qui d'abord

Fautes que l'on reprochoit à Cecina.

Bonne action d'Annius Gallus.

Cecina lui dresse une embuscade dans un lieu appellé Castor à douze milles de Cremone.

Sage conduite de Marius Celsus.

6. *Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard.*] Tacite dit de lui qu'il étoit lent de sa nature, & qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hazard, & il lui reproche en cette occasion deux fautes considerables; la premiere, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge & d'aller soûtenir sa Cavalerie en tombant brusquement sur Cecina, il s'amusa à faire combler les fossés, & à applanir les chemins pour étendre ses bataillons, ne voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eût donné ordre à n'être pas vaincu. Cela donna le temps aux ennemis de se retirer dans des vignes,

d'abord commença à lâcher le pied selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution & de retenuë, & ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, & appella ses Legions du camp.

Il paroît que si ces Legions fussent arrivées à temps, & qu'elles eussent soûtenu la Cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, & qu'elles auroient taillé en pieces toute l'Armée de Cecina. [8] Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard, fut accusé de n'avoir pas soûtenu en cette rencontre par son trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand Capitaine. La plûpart des Soldats l'accusoient même de trahison ; & tâchoient d'irriter Othon contre lui, en parlant magnifiquement d'eux-mêmes, & en se vantant qu'ils avoient vaincu eux seuls, & que ce n'étoit que la lâcheté de leurs Généraux qui leur avoit ravi une victoire complete. Mais Othon ne se fia pas tant à eux, qu'il eût soin de faire paroître qu'il ne s'en défioit point. Il

Grande faute de Paulin, un des quatre Généraux d'Othon.

gnes, d'où ils revinrent à la charge, & tuerent les plus avancés de la Cavalerie Pretorienne, parmi lesquels le Roi Epiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde, est de n'avoir pas profité du desordre qui se mit dans les Vitelliens, & d'avoir fait sonner la retraite fort mal à propos. Il est bon d'avoir de la prudence & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut, mais la prudence elle-même veut qu'on profite promptement des occasions que la Fortune présente & dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue reflexion.

Titianus frere d'Othon.

Il envoya donc à l'Armée son frere Titianus & Proculus Chef des Cohortes Pretoriennes. Celui-ci avoit en effet toute l'autorité, & Titianus n'étoit qu'une representation, & n'avoit qu'un vain titre; & Celsus & Paulin étoient honorés du nom d'amis & de conseillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune sorte de credit, ni d'autorité.

Les Soldats de Valens s'emportent contre lui de ce qu'il ne les avoit pas menés au secours de Cecina.

De l'autre côté parmi les ennemis il n'y avoit pas moins de desordre & de trouble, surtout dans l'Armée de Valens. Car sur la nouvelle du combat de l'embuscade, ils s'emporterent contre lui de ce qu'ils ne s'y étoient pas trouvés, & qu'ils n'avoient pas secouru tant de braves gens qui avoient peri dans cette rencontre. Ils étoient même sur le point de le charger, mais les ayant enfin appaisés par ses prieres avec beaucoup de peine, il leva le camp & alla se joindre à Cecina.

Othon arrive à Bedriac, & délibere s'il donnera la bataille. Differens avis dans le Conseil.

Cependant Othon arrivé à son camp de Bedriac, qui est une petite Ville voisine de Cremone, tint un Conseil pour déliberer s'il donneroit la bataille. Proculus & Titianus en étoient d'avis à cause de la bonne volonté des Soldats & de la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, & qui leur avoit élevé le courage, & ils lui representoient *qu'il ne devoit ni laisser refroidir cette ardeur, ni attendre que Vitellius vînt lui-même des Gaules fortifier son parti.* Paulin représentoit au contraire *que les ennemis avoient toutes les troupes dont ils avoient besoin pour combattre, & qu'ils ne manquoient de rien, au lieu qu'Othon, avec les troupes qu'il avoit déja, en attendoit encore de plus nombreuses de la Mysie & de la Pannonie, pourvu qu'il voulût ménager & bien*

Sage avis de Paulin.

pren-

prendre son temps, & ne pas se prêter aux ennemis pour leur bien faire prendre le leur. Car quelle apparence que des gens qui témoignent aujourd'hui tant de bonne volonté & tant d'assurance avec le peu de troupes qu'ils ont, laissent refroidir cette ardeur & ces dispositions si favorables quand ils verront leur nombre très-augmenté? N'est-il pas au contraire à présumer qu'ils en combattront avec plus de courage? Indépendamment de cela même, ajoûtoit-il, *tous les délais sont pour nous, parce que nous avons toutes choses en abondance, au lieu qu'ils sont très-desavantageux à Cecina, qu'ils jetteront incontinent dans la disette de toutes les choses necessaires, parce qu'il est dans un païs ennemi.*

L'avis de Paulin appuyé par Marius Celsus.

Othon écrit à Annius Gallus, qui lui fait réponse de ne rien précipiter.

Othon suit le conseil le moins sage, & prend le parti de hazarder le combat.

La cause la plus apparente de cette precipitation.

Cet avis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celsus. Annius Gallus n'étoit pas present, parce qu'il se faisoit traiter d'une chute de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon lui ayant écrit pour avoir son avis, il lui fit réponse de ne rien précipiter, & d'attendre l'Armée de Mysie qui étoit déja en chemin. Cependant Othon ne defera point à de si sages conseils, & aima mieux suivre ceux qui le poussoient à hazarder le combat. Et on en allegue encore d'autres raisons toutes differentes. Mais la plus apparente, c'est que les Soldats Pretoriens, qui composoient la garde de l'Empereur, se voyant alors assujettis à une veritable discipline, à laquelle ils étoient peu accoûtumés, & soupirant après les spectacles & les assemblées de Rome, & après cette vie faineante & sans guerre qu'ils y menoient, ne pouvoient être retenus, & se hâtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils

ne renversassent du premier choc les ennemis. D'ailleurs il paroît qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jettoit l'incertitude, & que sa delicatesse, sa mollesse & le défaut de son esprit, qui avoit perdu l'habitude de penser & de soûtenir des soucis, le rendoient incapable de fournir aux differentes pensées que lui inspiroit l'état très-dangereux où ses affaires se trouvoient reduites. Accablé donc du nombre & du poids de ces pensées, il ne sut faire autre chose que de se hâter, &c, comme ceux qui se précipitent la tête couverte dans quelque abyme, d'abandonner ses affaires au hazard. C'est ainsi que le racontoit l'Orateur Secundus, qui étoit Secretaire d'Othon.

Seconde cause, la foiblesse même de l'esprit d'Othon.

L'Orateur Secundus Secretaire d'Othon.

D'autres disent que les deux Armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes, & de s'assembler pour élire un Empereur en commun, & pour prendre parmi tous les Generaux presens celui qui seroit le plus digne, & s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au Senat. Et il n'est pas hors de vraisemblance, que les deux Empereurs, qui étoient nommés, paroissant également indignes,

Les deux Armées tentées de se réunir pour choisir un autre Empereur.

Othon & Vitellius.

7. *Ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de veritables Soldats Romains.*] Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de changer la guerre pour la paix, & deux mauvais Princes pour un bon. Mais, comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin étoit trop sage pour se persuader que les Soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le desir du repos dans un siecle si corrompu, ni que deux Armées differentes de moeurs, de langage & d'interêt pussent jamais s'accorder en un point si important. D'ailleurs les Chefs des deux partis, accablés

gues, [7] ces pensées ne foient tombées dans l'esprit de veritables Soldats Romains, de Soldats sages & experimentés, que ce seroit une chose très-honteuse & très-malheureuse, qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans les mêmes miseres & dans les mêmes calamités, que leurs ancêtres avoient fait souffrir les uns aux autres pour la querelle de Marius & de Sylla, & ensuite pour celle de Cesar & de Pompée, & qui leur avoient attiré la compassion de l'Univers, & qu'ils s'y précipitassent pour donner l'Empire à Vitellius afin qu'il eût dequoi satisfaire sa gourmandise & son yvrognerie, ou à Othon afin qu'il pût fournir à son luxe & à ses infames débauches. C'étoient ces pensées qui obligoient Celsus à vouloir temporiser, dans l'esperance que les affaires se dénoueroient & se decideroient d'elles-mêmes sans aucun combat & sans la moindre peine. Mais ce fut aussi la crainte de ce même dénouement qui porta Othon à hâter la bataille.

Pensées très-sages que Plutarque donne aux Soldats des deux Armées.

[8] Il s'en retourna d'abord à Brexelles, en quoi il fit une très-grande faute, non seulement en ce que par-là il ôta à ses troupes la honte

Grande faute d'Othon.

cablés pour la plûpart de dettes, & souillés de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un Prince semblable à eux, & qui leur fût obligé de son élection.

8. *Il s'en retourna d'abord à Brexelles.*] Quand le combat fut resolu, on délibéra si l'Empereur s'y trouveroit en personne, ou s'il se retireroit. Paulin & Marius Celsus n'oserent s'opposer à son départ, de peur qu'il ne semblât qu'ils vouloient l'exposer aux dangers. Il se retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de sa ruine, comme Plutarque le raconte ici.

honte & l'émulation que sa presence leur auroit inspirées, mais encore en ce qu'il emmena avec lui pour sa garde sa meilleure Cavalerie & sa meilleure Infanterie, & qui étoient les mieux intentionnées pour lui, ce qui ruina toute la force des troupes qui restoient. Il arriva dans le même temps qu'il y eut une rencontre entre les deux Armées sur le bord du Po, parce que Cecina dressoit un pont de bateaux sur cette riviere, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Mais comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des barques de torches enduites de poix & de bitume où ils mirent le feu, & le vent les poussa par le courant sur l'ouvrage des ennemis. D'abord il s'éleva une grande fumée, qui fut bien-tôt suivie d'une flamme très-haute & très-éclatante. Les ennemis troublés & mis en desordre sont contraints de se jetter dans la riviere, ils renversent leurs bateaux, & se livrent eux-mêmes à leurs ennemis, non sans leur fournir de grands sujets de risée. Les troupes de la Germanie se jettent à la nage pour aller attaquer les Gladiateurs d'Othon, qui passoient sur des barques, chacun voulant se saisir d'une petite Isle qui étoit au milieu de la riviere. Les Gladiateurs sont repoussés, & on en tuë un grand nombre. Les Soldats d'Othon, qui sont dans Bedriac, témoins de cet affront & piqués jusqu'au vif, de-

Rencontre entre les deux Armées sur le bord du Po.

Barques remplies de torches enduites de poix & de bitume.

9. *Arrive un Cavalier Numide avec des Lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi.*] Ces ordres, que les Princes envoyent de loin à leurs Généraux, de combattre sans differer, sont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent, & il n'est pas difficile d'en donner

demandent à toute force qu'on les mene au combat. En même tems Proculus les tira de Bedriac & les mena camper à cinquante stades de la Ville, mais il choisit son camp avec tant d'incapacité & d'une maniere si ridicule, que quoiqu'on fût alors au milieu du Printemps, & que tout le païs des environs fût arrosé de quantité de rivieres & de sources qui ne tarissent jamais, il prit un poste où il manquoit d'eau.

Six mille deux cens cinquante pas, ou deux lieuës.

Proculus choisit son camp avec beaucoup d'incapacité.

Le lendemain, comme il voulut les mener contre l'ennemi, qui étoit campé à cent stades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, disant qu'il falloit attendre, & ne pas se fatiguer d'avance pour aller ainsi tout recrus du chemin attaquer des gens armés, qui auroient eu tout le loisir de se mettre en bataille pendant qu'ils feroient une si longue traite chargés de bagages & embarrassés de valets. Comme tous les Généraux étoient en contestation sur cela, [9] arrive un Cavalier Numide avec des Lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre reçu, l'Armée se met en marche. Cecina, averti que les troupes d'Othon venoient fondre sur lui, se trouva d'abord dans un grand trouble, & abandonnant promptement le pont & la riviere, il regagna son camp où il trouva la plûpart de ses Soldats.

Douze mille cinq cens pas, quatre lieuës.

Contestation de Paulin & de Proculus.

Othon envoye ordre de combattre sans differer.

donner la raison, on ne voit pas où l'on n'est point, & il est impossible de choisir de loin le lieu, l'occasion, & le moment favorables pour combattre; c'est tout ce que le Capitaine le plus habile, & le plus experimenté peut faire quand il est present.

dats déja armés, & munis du mot que Valens leur avoit donné.

Pendant que les Legions se mettoient en bataille, on envoye des deux côtés la fleur de la Cavalerie pour escarmoucher. Tout d'un coup il se répand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, sans qu'on en sache la cause, que les Soldats de Vitellius se revoltoient & venoient se joindre à eux. Dans cette pensée donc quand ils furent assez près, ils les saluerent amiablement en les appellant compagnons. Mais les Soldats de Vitellius ne reçurent point ce salut doucement & tranquillement, au contraire ils y répondirent avec furie & avec des cris de guerre comme de gens prêts à charger: de sorte que ceux qui les avoient salués, perdirent d'abord courage, & que les autres soupçonnerent quelque trahison de leur part. Ce fut la premiere chose qui jetta le trouble dans leurs troupes dès le premier choc. D'ailleurs rien ne se fit de leur côté avec ordre. Car les bêtes de somme se trouvant mêlées avec les combattans causoient un desordre affreux, & l'endroit où l'on combattoit étant traversé de fossés & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter & à combattre par pelotons, & éloignés les uns des autres. Il n'y eut que deux Legions, l'une de Vitellius appellée *la ravissante* &

Fausse joye dans l'Armée d'Othon.

Ce qui jetta le trouble dans l'Armée d'Othon.

Legion de Vitellius appellée la ravissante, ou la rapace, *rapax*.

10. *Rendirent un veritable combat.*] Il y a dans le texte une faute grossiere que M. le Fevre a heureusement corrigée dans ses notes sur Anacreon pag. 151. Ἀγῶνας [illegible] τινὰ μάχην [illegible], est une expression barbare. Plutarque avoit écrit [illegible] . Car [illegible] μάχην, est très-Grec pour dire, *rendre un combat*.

& l'autre d'Othon appellée *la Secourable*, qui s'étant démêlées de ces défilés & déployées dans une plaine rase & ouverte, [10] rendirent un véritable combat, & combattirent fort long-temps. Les Soldats d'Othon étoient vigoureux & braves; mais comme cette Legion étoit nouvellement levée, elle n'avoit encore rien vu, elle n'avoit aucune experience de la guerre, & c'étoit la premiere bataille où elle se trouvoit; au lieu que les Soldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvés à plusieurs affaires, mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

Legion appellée la Secourable, adjutrix. Il y en avoit plusieurs de ce nom.

La Legion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs & emporta l'aigle. Les Soldats de Vitellius, forcenés de honte & de rage, ranimerent leurs forces, & donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts qu'ils les repousserent, tuerent Orphidius Benignus, qui les commandoit, & enleverent plusieurs enseignes. Dans le même-temps Alphenus Varus chargea les Gladiateurs d'Othon, qui passoient pour gens pleins d'experience & de courage dans les combats de main, & il mena contre eux les Bataves, qui sont les meilleurs Cavaliers de la Basse Germanie & qui habitent une Isle entourée par le Rhin. [11] Il y eut très-peu

Orphidius Benignus Chef de la Legion secourable tué.

Bataves meilleurs Cavaliers de la Basse Germanie.

[illegible], & comme nous disons, *attaché au combat*; peut-être qu'on approcheroit plus de la lettre en [illegible], [illegible], le Grec dit, *un juste combat*, [illegible] [illegible], c'est-à-dire, *un combat dans toutes les formes*.

11. *Il y eut très-peu de Gladiateurs qui fissent ferme, la plupart s'enfuirent vers la riviere.*] Tacite a marqué que

Gladiateurs, méchantes troupes.

peu de ces Gladiateurs qui fissent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviere, & tomberent dans quelques troupes des ennemis, qui étoient là en bataille & qui les taillerent en pieces, de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul. Mais ceux qui firent le plus mal & qui se porterent le plus lâchement dans cette journée, ce furent les Soldats Prétoriens, car sans attendre presque la premiere charge, ils lâcherent le pied, & fuyant au travers de leurs gens qui étoient en bataille, ils les mirent en desordre & les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant défait tout ce qui s'étoit opposé à eux, se firent jour l'épée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, & retournerent dans leur camp. Mais de leurs Capitaines ni Proculus, ni Paulin n'oserent les y suivre, ils se sauverent par differents chemins, craignant la fureur des Soldats qui imputoient à leurs Chefs leur défaite.

Lâcheté des Soldats Prétoriens.

Proculus & Paulin se sauvent.

Défaite de l'Armée d'Othon.

Annius Gallus reçut dans la Ville de Bedriac tous ceux qui se sauverent de la défaite, & il tâchoit de les consoler en leur disant que l'avantage avoit été égal, & que plusieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais Marius Celsus, assemblant les principaux Officiers, les exhorta à pourvoir au salut

Discours de Marius Celsus aux principaux Officiers.

les Gladiateurs n'ont pas tant de resolution dans le combat, que les Soldats. *Sed neque ea constantia Gladiatoribus ad prælia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les Gladiateurs ; c'est celui de Platon qui dans son Dialogue intitulé, *Lachès*, ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage & l'inutilité de ces gens dans les Armées, où ils n'ont jamais bien servi. Car voici comme il fait parler Lachès, un des Géné-

raux

lut commun, *Car*, leur dit-il, *dans une calamité si grande, & après un si grand carnage de tant de Citoyens, Othon lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra pas tenter encore la Fortune, sur-tout n'ignorant pas que Caton & Scipion, pour n'avoir pas voulu ceder à Cesar après la victoire qu'il avoit remportée dans les plaines de Pharsale, sont blâmés encore aujourd'hui d'avoir causé la perte de tant de braves gens en Afrique sans aucune necessité, quoiqu'ils combattissent pour la liberté de leur patrie. Du reste la Fortune se montrant toûjours la même pour tous les hommes, c'est-à-dire, toûjours également inconstante & capricieuse, il y a pourtant une chose qu'elle ne sauroit ôter aux gens de bien, c'est, quand il leur est arrivé quelque échec, de se servir de leur Raison pour se relever & pour corriger leur disgrace.*

Caton & Scipion blâmés de n'avoir pas cedé à Cesar après sa victoire.

La Fortune constante dans son inconstance.

Ce que la Fortune ne peut ôter aux braves gens.

Ces paroles persuaderent les Officiers, qui étant allés d'abord sonder les Soldats, trouverent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des Ambassadeurs aux ennemis pour traiter d'un accord.

Celsus & Gallus se chargerent de la commission & se mirent en marche pour aller parler à Cecina & à Valens. En chemin ils rencontrerent quelques Centurions qui leur apprirent que l'Armée ennemie s'avançoit vers Bedriac &

Celsus & Gallus vont pour traiter de la paix avec Cecina & Valens.

raux des Atheniens. *J'ai vu*, dit-il, *grand nombre de ces Gladiateurs en fonction dans des occasions assez chaudes, & je sai ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement, & sur cela il est aisé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il semble que la Providence ait permis à dessein qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre reputation à la guerre.* Tom. 2. pag. 351. de ma seconde édition.

& qu'ils étoient envoyés devant par leurs Généraux pour proposer quelque accommodement. Celsus & Gallus, ravis, louent cette bonne disposition, & prient ces Centurions de retourner sur leurs pas & de venir avec eux trouver Cecina.

Quand ils arriverent auprès de ces troupes qui étoient en marche, Celsus se trouva en très-grand danger de sa vie; car il se rencontra par hazard que la Cavalerie, qui avoit été battuë dans le combat de l'embuscade, marchoit la premiere. Dès qu'elle vit approcher Celsus elle courut sur lui avec de grands cris, mais les Centurions, qui l'accompagnoient, se mirent au devant & le couvrirent. Tous les autres Capitaines se mirent aussi à crier qu'on ne lui fit aucun mal. Et Cecina, informé de ce desordre, accourut lui-même, calma ce tumulte de sa Cavalerie, & après avoir salué Celsus avec toute sorte de demonstrations d'amitié, ils allerent tous ensemble vers Bedriac.

Marius Celsus en grand danger de sa vie.

Cependant Titianus s'étoit repenti d'avoir en-

12. *Avouant tous pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux.*] Mais indépendamment de l'inégalité des lieux, je crois que dans aucune bataille il n'y a personne qui en puisse savoir toutes les particularités, car le même homme ne peut pas avoir eté par-tout.

13. *Metrius Florus, personnage Consulaire, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens.*] On pourroit peut-être tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette Vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils, car dans le temps que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme, qui s'étoit trouvé à ce combat, n'auroit pas été bien vieux. En effet la bataille de Bedriac, où Othon fut vaincu, fut donnée l'an LXIX. de N. S. Or dans la Vie de Plutarque j'ai demontré que cet Ecrivain se retira dans sa patrie sur la fin-

envoyé ces Ambassadeurs, & ayant choisi les Soldats les plus hardis & les plus déterminés, il en avoit bordé les murailles, & exhortoit tous les autres à les soûtenir & à défendre la place. Mais Cecina s'avançant à cheval & leur tendant la main, aucun ne resista; les uns saluent ses Soldats du haut de ces murailles, & les autres vont ouvrir les portes, sortent & se mêlent avec ces troupes qui arrivent; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence, ce ne sont que caresses, qu'embrassades, & que demonstrations reciproques d'une veritable amitié. Enfin tous également las de guerres civiles, ils prêtent serment à Vitellius & se rangent sous ses Enseignes.

Les deux Armées réunies prêtent serment à Vitellius.

C'est ainsi que racontent cette bataille la plûpart de ceux qui s'y sont trouvés; [12] avouant tous pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux où elle se donna, & du desordre avec lequel on combattit. Mais long-temps après, comme je passois dans ce même champ de bataille, [13] Metrius Florus, Personnage Consulaire

Metrius Florus Personnage Consulaire.

fin du regne de Domitien à l'âge de 44. ou 45. ans, l'an de J. C. 93. ou 94. Le Soldat, dont il est ici question, étoit fort jeune quand il se trouva à cette bataille, il ne pouvoit donc pas être fort vieux vingt-quatre ou vingt-cinq ans après lorsque Plutarque se retira, & l'on ne sauroit entendre ce passage d'un autre voyage que Plutarque eût fait en Italie, car il est constant qu'après sa retraite il ne sortit plus de Cheronée, & qu'il y finit ses jours. Il doit donc être entendu d'un voyage fait quelques années après, non par Plutarque lui-même, mais par un de ses fils. D'où il s'ensuit que ces deux dernieres Vies sont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les Paralleles. Il faut que ce soit l'ouvrage d'un de ses fils. Si l'on joint à cette preuve celle du style, qui est different, cela fortifiera extrémement ma conjecture.

Jeunes gens commandés par force à la guerre par les troupes d'Othon.

Monceau de morts à la hauteur d'un homme.

laire, avec qui j'étois, me montra un bon vieillard, qui avoit été un des jeunes gens qui s'étoient trouvés à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par force, & qui nous dit qu'après le combat il étoit allé sur les lieux par curiosité, & que là il avoit vu un monceau de morts si haut que les derniers cadavres étoient au niveau de ceux qui les approchoient. [14] Il ajoûta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver, ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée; car il est bien vraisemblable que dans les Guerres civiles, quand une fois la déroute est commencée, on y tuë toûjours plus de monde que dans les autres, parce qu'on ne fait point de prisonniers, ceux qui les auroient faits ne pouvant ni s'en servir, ni les garder; mais que ces morts ayent été entassés si haut les uns sur les autres, c'est de quoi il est difficile de rendre raison.

Les premieres nouvelles qu'Othon reçut de sa défaite furent obscures, & incertaines, comme cela arrive ordinairement; mais grand nombre de blessés qui arriverent lui en ayant apporté la confirmation, ce n'est pas une chose bien surprenante que ses amis particuliers ayent fait tous leurs efforts pour l'empêcher de desesperer de ses affaires, pour le consoler & pour lui redonner courage; mais ce qui est veritable-

14. *Il ajoûta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver.*] Il ne pouvoit y avoir d'autre raison que celle-ci, que les paysans des environs accourus pour dépouiller les morts, les avoient ainsi entassés. Je doute que Plutarque se fût amusé à rechercher la cause de tous ces morts entassés jusqu'à la hauteur d'un homme.

15. *Ils tomboient à ses pieds.*] L'expression du texte est très-remarquable, car elle est singuliere, & je ne crois pas

blement admirable, & ce qui surpasse toute croyance, c'est l'affection que lui témoignerent ses Soldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne passa aux ennemis, on n'en vit pas un seul qui cherchât à pourvoir à son salut lors même qu'il voyoit son Général desesperer du sien. Mais tous s'assemblant devant sa porte ils l'appelloient leur Empereur, & quand il sortoit, [1] ils tomboient à ses pieds, lui tendoient les mains en posture de supplians, & baignés de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner, & de ne pas les livrer à ses ennemis, mais de se servir de leurs forces & de leur courage tant qu'il leur resteroit un souffle de vie. Tous lui faisoient ces mêmes prieres d'une commune voix, & un simple Soldat s'avançant l'épée nuë à la main, lui cria, *Cesar, sachez que tous mes compagnons sont resolus de combattre pour vous jusqu'à la mort, & de mourir comme je meurs en votre presence*, & se passa l'épée au travers du corps.

Affection admirable que les Soldats témoignent à Othon vaincu.

Ce qu'un Soldat dit à Othon en se tuant pour l'empêcher de desesperer de ses affaires.

Mais ni leurs prieres, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne flechit Othon; jettant ses regards tout autour de lui avec un visage assuré, & où la constance & la gayeté même étoient peintes, il leur parla en ces termes : *Mes Compagnons, je regarde cette journée comme bien plus heureuse pour moi, que celle dans laquelle vous me declarates votre Empereur*

Beau discours d'Othon aux Soldats.

pas qu'on en trouve un seul exemple, τρόπαια ἐγίνοντο, à la lettre, *ils devenoient des trophées*, pour dire qu'ils tomboient à ses pieds comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliées & suppliantes. L'image fait deviner l'expression, elle sent le jeune homme. Je ne croi pas que Plutarque s'en fût jamais avisé, ni qu'il l'eût hazardée.

pereur, puisque je vous voi dans des dispositions si favorables & que j'y reçois de si grandes marques de votre affection. Mais j'en attends de vous une plus grande encore, & je vous prie de ne me la pas refuser, c'est de permettre que je meure genereusement pour tant de braves Citoyens que vous êtes. Si j'ai été veritablement digne de l'Empire Romain, il faut que je le fasse voir presentement en donnant tout mon sang pour ma patrie. Je sai bien que la victoire n'est ni entiere, ni bien assurée pour nos ennemis. J'ai des nouvelles que l'Armée de Mysie, qui vient à notre secours, n'est plus qu'à quelques journées d'ici; l'Asie, la Syrie, l'Egypte viennent sur la mer Adriatique; les Armées, qui faisoient la guerre en Judée, sont pour nous; le Senat est de notre côté; les femmes & les enfans de nos ennemis sont entre nos mains. Mais la guerre, que nous faisons, ce n'est ni contre un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre des Cimbres pour voir qui demeurera maître de l'Italie, c'est contre les Romains mêmes que nous combattons, de sorte que vainqueurs & vaincus nous ruinons également notre patrie, car de quelque côté que tourne la victoire, c'est toûjours aux dépens de Rome, c'est Rome seule qui en souffre. [16] Croyez que je sai mourir plus glorieusement que

Le malheur inévitable des guerres civiles.

16. *Croyez que je sai mourir plus glorieusement.*] En effet rien n'est plus glorieux que de sacrifier sa vie pour le salut de son païs. Mais je ne sai si tout le monde jugera si favorablement de cette action. Je suis persuadé qu'il y aura des gens qui s'étonneront qu'Othon, qui avoit encore de si grandes ressources, l'Armée de Mysie qui arrivoit, les forces de l'Asie, de la Syrie & de l'Egypte, & les troupes qui faisoient la guerre en Judée, & ce qui est encore plus considerable, qui avoit tant de milliers d'hommes si affectionnés pour lui, prenne le parti de se tuer

que je ne sai regner. Car je ne voi point que par ma victoire je puisse jamais procurer aux Romains un aussi grand avantage que celui que je leur procurerai par ma mort en me sacrifiant pour la paix & pour la concorde, & pour empêcher l'Italie de voir une autre journée aussi malheureuse que celle-ci.

Après leur avoir ainsi parlé & avoir resisté à tous les efforts de ceux qui voulurent le détourner de cette resolution & le consoler, il commanda à tous ses amis [37] & à tous les Senateurs, qui étoient dans sa chambre, de pourvoir à leur salut, fit donner le même ordre à ceux qui n'y étoient pas, & écrivit aux villes afin qu'ils y fussent reçus honorablement, & qu'on leur donnât les escortes necessaires pour leur sûreté. Cela fait, il fit approcher son neveu Cocceius, qui étoit encore jeune, l'exhorta à avoir bon courage & à ne pas craindre Vitellius, *Car*, lui dit-il, *il se souviendra que je lui ai conservé sa mere, sa femme & ses enfans, avec autant de soin que j'en aurois pu avoir pour ma famille; & c'est par cette raison-là même que je ne t'ai pas adopté, comme j'en avois le dessein. Car je voulois attendre l'issuë de cette guerre, afin que si j'étois vainqueur, tu regnasses paisiblement avec moi;*

Tacite & Suetone l'appellent *Cocceianus.*

Sage discours d'Othon à son neveu Coccejus.

en

tuer, plûtôt que de tenter encore la fortune. Il semble que l'interêt de sa famille, peut-être même celui de Rome, & sa gloire même demandoient qu'il ne se trahît pas ainsi lui-même, & qu'il resistât à ce desespoir. Je laisse cela au jugement des sages.

17. *Et à tous les Senateurs, qui étoient dans sa chambre.*] Il y a dans le texte, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοῖς παροῦσιν. La construction demande qu'on lise, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοὺς παρόντας.

& que si j'étois vaincu, je ne fusse pas la cause de ta mort par cette adoption que le vainqueur ne t'auroit pas pardonnée. La seule & la derniere chose que je te recommande, mon fils, ajoûta-t-il, *c'est de ne pas oublier entierement, & de ne pas te souvenir trop non plus que tu as eu un oncle Empereur.*

Un moment après il entendit quelque tumulte & de grands cris à sa porte, car les Soldats voyant les Senateurs se retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur Empereur, & s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il se montra encore, non plus avec cet air doux, & en homme qui prie, mais avec un air menaçant & plein de colere, & jettant un regard terrible sur les plus audacieux, il les effraya tellement qu'ils se dissiperent. Sur le soir il eut soif & but un verre d'eau fraîche. Il se fit apporter deux épées, en examina long-temps la pointe, rendit l'une, & mit l'autre sous son bras. Après quoi il se mit à consoler ses domestiques, & pour leur marquer son affection, & reconnoître leurs ser-

* Il console ses domestiques & les récompense chacun selon leurs services.

18. *Et se tua de ce seul coup.*] C'est ce coup de desespoir que ses amis avoient voulu prévenir en lui representant qu'il y a de la lâcheté à se tuer soi-même. *Plotius Firmus*, Chef des Cohortes Pretoriennes, lui avoit representé fortement qu'il y avoit plus de force à souffrir les malheurs, qu'à les éviter, que les braves gens esperoient même contre la Fortune, au lieu que les timides & les lâches couroient à la mort par desespoir : *Majore animo tolerari adversa, quam relinqui ; fortes & strenuos, etiam contra Fortunam insistere spei, timidos & ignavos ad desperationem formidine properare.* Et sur cela je ne puis assés m'étonner de l'audace impie du Commentateur Lipse, qui sur cet endroit de Tacite fait cette malheureuse reflexion : *Voilà les armes dont les ennemis des Stoïciens se servent contre eux, mais j'aurois un bon bouclier si la Reli-*

services, il leur distribua son argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient déja à d'autres, mais en le donnant avec choix & mesure selon le merite de chacun.

Après les avoir tous congediés, il reposa si tranquillement le reste de la nuit que ses valets de chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond sommeil. Le matin à la pointe du jour il appella l'Affranchi, dont il s'étoit servi pour faire sauver les Senateurs, & lui ordonna d'aller voir s'ils étoient partis, & ayant appris à son retour qu'il n'en restoit pas un, & qu'ils avoient eu tout ce qu'ils avoient voulu, & dont ils avoient eu besoin, *Oh bien presentement*, lui dit-il, *pense à t'aller montrer aux Soldats, si tu ne veux mourir malheureusement par leurs mains comme un homme qui m'auroit aidé à me donner la mort.*

Ordre qu'il donne à son Affranchi pour le mettre à couvert de la fureur des Soldats.

Dès que l'Affranchi fut sorti de sa chambre, il tira son épée, l'appuya à terre, & en tenant avec ses deux mains la pointe droite contre lui, il se jetta dessus de son haut,[18] & se

Othon se tuë.

gion ne m'en empêchoit. Quelle parole insensée! Voilà un bon bouclier, qu'un bouclier qu'on oppose à des armes que fortifie la Religion. Il rapporte ensuite des Anciens plusieurs mots semblables à celui de Plotius Firmus, & entre autres celui de Cesar qui dit dans le VII. liv. *Animi est ista mollities, non virtus, inopiam paulisper ferre non posse. Qui se morti ultro offerant facilius reperiuntur; quam qui dolorem patienter ferant.* Et celui-ci de Quinte Curce, *Fortium virorum est magis mortem contemnere, quam odisse vitam. Sæpe tædio laboris, ad utilitatem sui compelluntur ignavi.* Après quoi il ajoute, *Tous ces gens-là ont bu dans la coupe d'Aristote, dont voici la maxime dans ses Morales:* τὸ δὲ ἀποθνήσκειν φεύγοντα πενίαν, ἢ ἔρωτα, ἤ τι λυπηρὸν οὐκ ἀνδρείου, ἀλλὰ μᾶλλον δειλοῦ. *Or de se tuer pour fuir la pauvreté, ou par un desespoir d'amour, ou pour éviter quelque cho-*

se tua de ce seul coup sans donner d'autre marque de douleur qu'un seul soupir. Ses domestiques, l'ayant entendu, jetterent en même temps un grand cri, qui fut suivi des gemissemens de tout le Camp & de toute la Ville. Les Soldats accourent à sa porte avec grand bruit; tout retentit de leurs lamentations & de leurs regrets; ils se reprochent tous leur lâcheté d'avoir si mal gardé leur Empereur, & de ne l'avoir pas empêché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna son corps pour penser à sauver sa vie, quoique l'ennemi approchât, mais après l'avoir honorablement enseveli, ils éleverent un bucher, & suivirent son convoi tous en armes en se disputant les uns aux autres l'honneur de porter son lit. Les uns se jettent sur lui & baisent sa playe; les autres lui prennent les mains; ceux qui ne peuvent l'approcher, se prosternent & l'adorent de loin. Il y en eut plusieurs, qui après avoir jetté leurs flambeaux sur le bucher, se tuerent eux-mêmes, & ce ne fut ni par aucune reconnoissance qu'ils eussent pour lui, car ils n'en avoient jamais reçu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils eussent du victorieux, mais il paroît que jamais ni Roi, ni Tyran n'a été possedé d'une passion si forcenée de regner, que ces Soldats l'étoient du violent desir d'obéir à Othon, & d'être sous ses ordres. Car ce desir ne les abandonna pas même

Marques d'affection que les Soldats lui donnent après sa mort.

chose de fâcheux & de triste, c'est l'action d'un lâche, & non pas d'un homme courageux. Si tous ces gens ont bu dans la coupe d'Aristote, on peut dire qu'Aristote a puisé dans la source de la Verité. Ce n'est pas là tout, Lipse finit sa remarque par ces deux mots: *Heu taceo. Helas, je me tais,*

me après sa mort, mais il continua encore & aboutit à une haine implacable & mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu.

Plutarque promet la Vie de Vitellius.

Quand on eut enterré ses cendres, on lui éleva un tombeau modeste, & qui ne pouvoit exciter contre lui l'envie ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son Epitaphe. Car en passant par Brexelles j'ai vu cette sepulture très-mediocre & cette inscription très-simple, *A la memoire de Marc Othon.*

Tombeau modeste d'Othon.

Son Epitaphe très-simple.

Il mourut à l'âge de trente-sept ans après avoir regné trois mois. Ceux qui ont blâmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considerables que ceux qui ont loué sa mort. Car n'ayant vêcu guere mieux que Neron, il mourut plus généreusement & avec plus de courage. Les Soldats Pretoriens s'emporterent & se mutinerent contre Pollion, l'un de leurs Chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prêter serment de fidelité à Vitellius, & sachant qu'il étoit encore resté quelques Senateurs, ils laisserent là tous les autres, & firent de la peine à Verginius Rufus, car ils allerent chez lui en armes, & vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'Empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part. Mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main, quand ils étoient vaincus, un Empire, qu'il avoit refusé d'eux-mêmes lors-

Les Soldats d'Othon veulent obliger Verginius Rufus à accepter l'Empire, ou à aller parler pour eux au vainqueur.

tais, qui marquent un attachement obstiné à cette maxime Stoïcienne malgré tout ce qu'enseigne la Religion, & le silence forcé d'un homme qui se tait à regret, & qui se croit capable de disputer contre Dieu. Voilà un malheureux Savant & une detestable doctrine!

Il ne veut faire ni l'un ni l'autre, ses raisons.

lorsqu'ils étoient vainqueurs, & de l'autre côté il craignoit d'aller pour eux à des Germains qu'il avoit forcés à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoi il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & se deroba par une porte de derriere; de quoi les Soldats étant informés, prêterent le serment à Vitellius, & après avoir reçu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cecina.

Fin des Vies des Hommes illustres de Plutarque.

L 4

LA VIE D'ARISTIPPE,

ECRITE EN GREC

PAR DIOGENE, Laertius

Et mise en François

PAR TANEGUI LE FEVRE.

Tannegui Lefebvre, or Lefèvre (Lat. Faber).

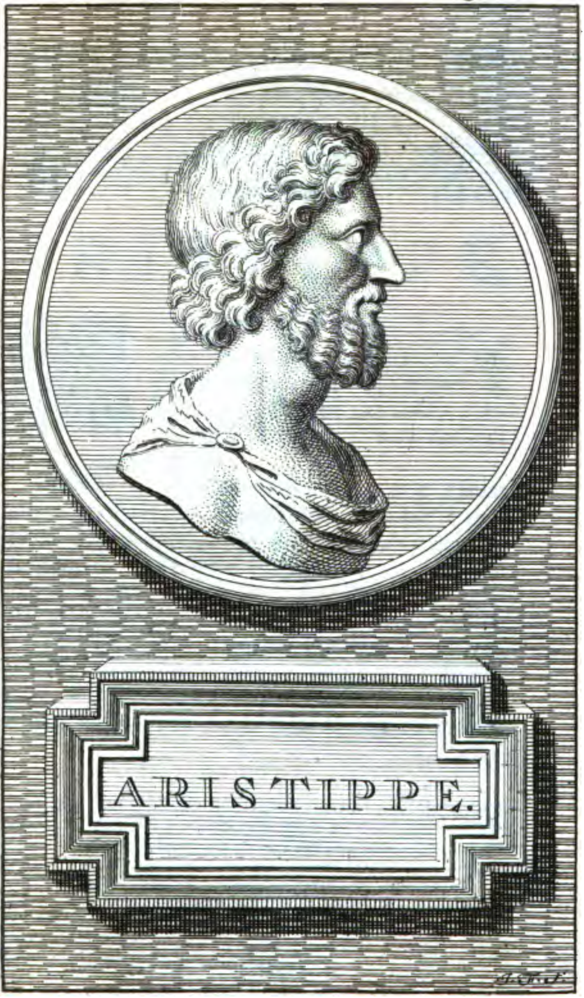
Imprimée à Paris en 1668.

AU LECTEUR.

IL y a des sentimens si bizarres & si étranges dans la Vie de ce Philosophe, & dans celle de Theodore, d'Hegesias & d'Anniceris qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, qu'il seroit presque à souhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé : Mais il y en a d'autres aussi qui me paroissent si nobles, si généreux & si élevez, que je voudrois de tout mon cœur, que chacun en eût toujours l'ame remplie.

Je pourrois bien marquer ici ces sentimens qui me choquent, & qui me font presque peur. Je pourrois bien marquer encore ces autres sentimens, qui me paroissent si beaux, & si dignes d'un esprit bien fait. Mais j'ai trop bonne opinion de mes Lecteurs, pour me sentir obligé d'en user ainsi. Il ne me reste donc qu'une chose à faire, ce me semble : c'est de prier les honnêtes gens de lire mon François, comme ils liroient le Grec de Diogene ; & de ne pas imputer à l'Interprête, des fautes qu'il n'a pas commises, & des opinions qu'il n'approuve point.

ARI-


ARISTIPPE.

ARISTIPPE.

ARISTIPPE étoit de Cyrene, ville de Libye : mais au rapport d'Antifthene, la réputation de Socrate, & tant de belles choses qu'il avoit oüi dire de lui, l'attirerent à Athenes.

Phanias le Peripateticien dit, que s'étant mis à professer la Philosophie, ce fut le premier des Disciples de Socrate, qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit, & que même il lui envoya un jour, une somme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venuë de ce gain. Mais comme Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la Verité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt; & lui manda en même tems, que [1] son bon Genie ne lui permet-

1. *Son bon Genie ne lui permettoit pas de recevoir des presens de cette nature.*] C'est justement ce que Jesus-Christ disoit à ses chers amis, *δωρεὰν ἐλάβετε, δωρεὰν δότε, Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le de même*; Aussi n'y a-t-il jamais eu d'homme parmi les Payens dont la Morale & les Maximes ayent plus approché de celles de l'Evangile; & l'on sait assez quel respect les plus anciens Auteurs Ecclesiastiques ont eu pour la mémoire de ce grand & incomparable Personnage.

mettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

Xenophon ne goûtoit pas fort Aristippe ; & apparemment, il y avoit quelque mes-intelligence entr'eux. C'est pour cela, disent les Auteurs qui en parlent, qu'au Traité des Choses Memorables, il a introduit Socrate refutant Aristippe, sur le sujet de la Volupté.

Théodore, au Livre des Sectes, le maltraite un peu aussi : & Platon lui a donné quelque atteinte, au Dialogue de l'Ame ; *suivant* la remarque que nous avons déja faite ailleurs.

[2] Aristippe étoit particulierement admirable en une chose, c'est qu'il s'accommodoit à tout ; & que la diversité des lieux, des tems, des personnes, & de toutes les autres circonstances qui varient presque à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toûjours lui-même, quoi que tout changeât autour de lui. Enfin on n'a jamais vu de meilleur *Acteur* pour le Théatre, qu'Aristippe pour la Vie Civile. Aussi dit-on que ce fut principalement pour

2. *Aristippe étoit particulierement admirable &c.*] Mon François, en cet endroit, est un peu plus étendu que le Grec de l'Auteur ; mais j'espere qu'on me pardonnera cette liberté ; car l'Auteur est quelquefois extrêmement sec.

3. *Un fort bon chien pour un Roi.*] J'avois d'abord traduit, *Je croi*, dit-il, *qu'un chien fait comme Aristippe, réussiroit admirablement bien auprès d'un Roi.* Le Grec dit seulement βασιλικὸν κύνα, *un chien Royal.* Au reste on sait assez que Diogene fut surnommé *le chien* par les Grecs, & c'est à quoi il fait allusion. Mais Diogene étoit un chien sauvage & fâcheux, si jamais il en fut ; au lieu qu'Aristippe étoit le plus joli & le plus aimable chien dont on ait parlé depuis la nourrice du grand Cyrus, jusques à la chienne de M. Scaron.

4. *Timon.*] Ce Timon n'est pas ce fameux & célèbre Misan-

pour cela, que Denys Prince de Sicile, l'estima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirez à sa Cour; voyant qu'il mettoit tout à profit, & usoit admirablement bien des choses, quelles qu'elles pussent être. En effet, il se servoit bien des occasions agréables, & les ménageoit en homme sage: Mais comme il est vrai qu'il ne les laissoit jamais échapper, lors qu'elles se présentoient à lui; il est vrai aussi qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de courir après les plaisirs absens. C'est pour cela sans doute, que quelqu'un ayant demandé à Diogene, ce qu'il lui sembloit d'Aristippe: Je trouve, dit-il, que c'est [3] un fort bon Chien, pour un Roi.

[4] Timon lui a donné un coup de dent aussi bien que les autres, quand il a dit en quelque endroit;

> [5] *Ce galant Docteur de Cyrene*
> *Est fort friand de Volupté;*
> *Et, souvent, ajuste sans peine*
> *L'Erreur avec la Verité.*

Un Misanthrope, *Amaro tosco del seme humano*, qui vivoit à Athénes du tems d'Anaxagore & de Periclès; c'est un Poëte, c'est un Philosophe, pour qui Antigonus & Ptolemée Philadelphe eurent beaucoup d'estime.

5. *Ce galant Docteur de Cyrene.*
Est fort friand de Volupté &c.]

Je croi que ces quatre lignes expriment assez bien ces vers de Timon.

Οἷά τ' Ἀριστίππου τρυφερὴ φύσις ἀμφαφόωντος
Ψεύδη.

Elles valent bien encore, si je ne me flatte, la version d'Aldobrandin, *Qualeque Aristippi delicatum ingenium contrectantis falsa.*

Un jour il eut envie de manger d'une Perdrix à son souper, & en donna jusqu'à [6] une Pistole & demie. Quelqu'un de ses amis sut cela, & ne se put empêcher de lui en dire un mot. Aristippe l'écouta fort patiemment; mais ensuite il lui fit cette demande : Si les Perdrix ne coûtoient qu'un Carolus la piéce, vous en acheteriez à ce prix-là; n'est-ce pas? Assurément, dit l'autre. Hé bien, reprit Aristippe, je n'estime pas plus une Pistole & demie, que vous [7] un Carolus; Etes-vous content?

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes qui étoient les plus belles de son Serrail; il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une Déesse, contre deux autres Déesses. Mais les ayant fait conduire jusqu'à la porte du Palais, il les renvoya, & leur dit, qu'elles seroient assurément mieux chez le Prince que chez lui : Faisant voir par-là que s'il savoit bien recevoir, il savoit bien dédaigner aussi. Et c'est pour cela sans doute, que Straton dit un jour; il n'y a qu'un Aristippe au monde, qui sache porter tantôt une casaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna

6. *Une pistole & demie.*] Le Grec dit, *cinquante drachmes.* Or il me semble, (car je fais ces Notes sans livres) que la drachme valoit trois sols & demi du tems de M. Budé; & cela étant, elle doit valoir aujourd'hui un peu plus de six sols; c'est pourquoi j'ai traduit *une pistole & demie.*

7. *Un Carolus.*] Le Grec dit, *Obole*, qui vaut environ un sol ou quinze deniers de notre monnoye.

8. Un

gna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain; Quoi Aristippe, lui dit-il, souffrir de telles indignitez? Vous n'y songez pas, repartit Aristippe: Mille pauvres Pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau pour n'attrapper peut-être qu'un goujeon, ou quelque méchante sardine; & vous ne voudriez pas que je souffrisse un peu de flegme qui tombe sur mon visage, pour pêcher [8] un turbot ou un saumon? c'est l'entendre mal, ne vous en déplaise.

Un autre fois, comme il passoit par la ruë, Diogene qui lavoit des choux & des porreaux, s'adressa à lui, & lui dit; Si tu avois appris à manger de ce que j'apprête, tu ne ferois point la cour aux Rois comme tu fais. Mais vous, Seigneur Diogene, lui répondit Aristippe, si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux, comme vous faites.

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la Philosophie: Quel avantage? dit-il; c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre.

Quelqu'un le reprenant de ce qu'il faisoit trop grande dépense; Croyez-moi, dit-il, la chose ne sauroit être si mauvaise que vous pensez; puisque [9] les Dieux même prennent plaisir

8. *Un Turbot ou un Saumon.*] J'ai accommodé cela à nôtre maniere. Le texte dit, [illegible] que les Grecs mettent au nombre des gros poissons.

9. *Les Dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence.*] Menandre dans certains vers que rapporte Clement Alexandrin, Horace dans une de ses Odes, & l'Ecriture Sainte même, condamnent ces vanitez specieuses que le peuple admire si sottement; & je tiens pour

fir à la splendeur & à la magnificence des sacrifices qu'on leur fait.

Mais vous, Messieurs les Philosophes, qu'avez-vous tant par dessus les autres hommes? Au moins une chose; c'est que [10] quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre tout comme nous faisons.

Pourquoi les Philosophes recherchent-ils les Riches; & que les Riches ne recherchent point les Philosophes? C'est que les Philosophes connoissent qu'ils ont besoin des Riches, & que les Riches ne connoissent pas qu'ils ont besoin des Philosophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui disoit un jour: Vous devriez moderer l'excès de votre dépense, Aristippe. Voyons, lui dit-il; Denys n'est-il pas honnête homme? Sans doute. Or cet honnête homme vit encore plus somptueusement que moi: On peut donc vivre somptueusement & honnêtement tout ensemble.

Quelle difference y a-t-il entre un homme

tout assuré qu'Aristippe étoit trop éclairé pour donner là-dedans; mais c'est une adresse du personnage, qui se vouloit défaire d'un Censeur chagrin & importun, & il en usera encore de même ci-dessous. Car quand on le reprendra de l'excès de sa dépense, il ne manquera pas de demander; *Le Prince n'est-il pas vertueux?* (Dieu sait si on sera assez hardi pour dire que non;) *Hé bien, le Prince fait pourtant ce que je fais, & dont vous me blâmez si fort.* Comme qui diroit; Vous couchez avec la femme de votre voisin. Ah le grand mal! répondroit l'autre. Est-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcmene autrefois?

At quem Deum; Qui templa cœli summa sonitu concutit.
Terence.

10. *Quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons.*] C'est que l'homme

me bien élevé, & celui qui ne l'eſt pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'eſt pas.

Un jour, allant faire viſite chez une Courtiſane, il remarqua qu'un jeune homme, qui étoit avec lui, en rougiſſoit: & en même temps, Mon fils, lui dit-il, le mal n'eſt pas d'y entrer; mais de n'en pouvoir ſortir quand on y eſt.

Quelqu'un lui propoſoit une Enigme, & le preſſoit fort de lui en donner la ſolution. Il faut avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il: Hé pourquoi [11] délier une bête ſi fâcheuſe, puiſque, toute attachée qu'elle eſt, elle fait néanmoins tant de peine aux gens?

Il diſoit, qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant: parce qu'un mendiant n'a beſoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant [12] a beſoin d'être humaniſé.

On lui diſoit des injures; & il ſe retiroit tout doucement, ſans y répondre. Mais pourquoi t'en-

me de bien eſt ſoi-même ſa propre Loi, & qu'il n'agit point vertueuſement par la crainte des peines; parce qu'il eſt fortement perſuadé qu'on ne ſauroit être heureux & injuſte tout enſemble. Il ſait bien d'ailleurs *que la Loi n'a point été faite pour le juſte, mais pour le méchant.* Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonſtrativement, qu'il n'y a point de Providence, un homme d'honneur vivra toûjours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit ſans difficulté le plus homme de bien qui fût à Athenes de ſon tems, & qui pourtant ne croyoit pas ce que nous croyons aujourd'hui.

11. *Délier une bête ſi fâcheuſe.*]. C'eſt que le mot Grec qui ſignifie *expliquer* ou *donner la ſolution d'une difficulté* ſignifie auſſi *délier.*

12. *A beſoin d'être humaniſé.*] Le terme Grec, *ἀνθρωπισμός*, dit la même choſe que le François.

t'enfuis-tu, Aristippe? C'est que comme vous avez le pouvoir de me dire des injures, j'ai celui de ne les pas entendre aussi.

On voit toûjours ces Philosophes chez ceux qui sont riches. Et on voit toûjours aussi les Medecins chez les malades; mais on ne met pas en question s'il vaut mieux être le malade que le Medecin.

Allant un jour par mer à Corinthe, le vaisseau sur lequel il étoit, fut battu de la tempête; ce qui fit paroître quelque desordre sur son visage. Mais, dit quelqu'un, d'où vient que nous autres qui ne sommes nullement savans, n'avons point de peur, pendant que les Philosophes tremblent? Parce que le risque n'est pas pareil; & que l'ame d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.

Quelqu'un se vantant de savoir une infinité de choses: Hé quoi? dit Aristippe, ceux qui mangent davantage, & qui sont perpetuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure, & qui s'exercent sans excès? Non, sans doute. On peut donc dire avec raison, que pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles, sans s'attacher à celles qui sont vaines & superfluës.

Un

13. *Il disoit que le plus important précepte.*] Je croi qu'il y a une faute dans le Grec; Je lis, [illegible].

14. *Au théatre, où se tiennent les Assemblées du Peuple.*] J'ai ajoûté ces dernieres paroles. C'est qu'en ce pays-là les Assemblées de ville se tenoient au théatre.

15. *Pierre sur pierre.*] λίθος, qui est employé dans le Grec, signifie *une pierre* & *un sot*. Et *lapis* en Latin tout de même, Terence. *Quid stas, lapis?* „ lourdaut, „ gros sot ".

16. *Quinze*

Un Avocat ayant plaidé une cause pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda; Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous a servi votre Socrate? A ceci, dit-il, c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense, est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.

[13] Il disoit que le plus important précepte, qu'il donnât à Arete sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t-il beaucoup mieux pour cela? Au moins quand il sera [14] au théatre, où se tient l'Assemblée du Peuple, on ne dira pas que c'est [15] pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & le priant d'en avoir soin, il lui demanda [16] quinze pistoles. Mais, dit l'autre, j'aurois un esclave pour ce prix-là. Vous avez raison, répondit Aristippe: Achetez-en un, mon ami, & vous en aurez deux.

Il disoit, qu'il prenoit de l'argent de ses disciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient servir.

On lui reprochoit un jour, qu'ayant un procès il avoit donné un écu à un Avocat, pour plaider; Cela est vrai, dit-il; & [17] quand je donne

16. *Quinze pistoles.*] Six cens drachmes. V. la Note 6. pag. 442.

17. *Quand je donne à manger &c.*] Anciennement quand on vouloit traiter ses amis, & ne pas aller au cabaret, on prenoit des Cuisiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les Fragmens des Comiques Grecs que cite Athenée, font foi de cela, comme aussi plusieurs Comedies de Plaute. Il y a même des Savans qui croyent que le passage de Terence, où il est dit, *mancipulus fumum*, s'entend de ces sortes de gens; mais d'autres

donne à manger à quelques-uns de mes amis chez moi, j'en use de même avec le Cuisinier qui vient apprêter nos viandes.

Denys voulut un jour qu'Aristippe l'entretînt de quelque point de Philosophie, quoi que ce ne fût ni le tems, ni le lieu d'en parler; car on étoit en débauche. Je vous admire, lui dit-il; c'est moi qui vous apprens comment il faut que vous parliez, & aujourd'hui vous voulez m'apprendre quand il faut que je parle. Le Prince se sentant piqué de cette réponse; C'est donc ainsi que vous en usez, lui dit-il? Hé bien; vous n'avez qu'à descendre tout à cette heure au bas bout, Aristippe.

De tout mon coeur: car vous voulez sans doute, que [18] cette place devienne plus honorable qu'elle n'est.

Quelqu'un se vantoit de bien nager. Si est-ce, pourtant, qu'un [19] Marsouin nagera toûjours aussi bien que vous pour le moins.

Quelle difference y a-t-il entre un homme bien fait, & celui qui ne l'est pas?

Il est fort aisé de prononcer là-dessus: envoyez-les l'un & l'autre en un lieu où ils n'ayent aucune connoissance, & vous le saurez bientôt.

Je bois autant que je veux, Aristippe, & je ne m'enyvre pourtant jamais.

Un Mulet boit tout de même, répondit-il; & un Mulet ne s'enyvre pourtant jamais, non plus que vous.

Il

tres l'entendent comme celui où Virgile dit,

Furta paro belli.

18. *Cette place devienne plus honorable.*] On donne encore

Il aimoit une certaine Dame, qui en avoit bien vu d'autres que lui ; & quelqu'un de ses amis lui ayant dit : Je m'étonne, Aristippe, du choix que vous avez fait de cette personne-là ; n'y en a-t-il point d'autre en ville ? Ah ! pauvre homme, lui répondit-il ; Feriez-vous difficulté de loger en une maison, où quelque autre auroit logé avant vous ? Nullement. Et si un vaisseau avoit servi au passage de mille ou dix mille hommes, & qu'un autre vaisseau n'eût jamais été en mer ; vous serviriez-vous plûtôt de l'un que de l'autre ? Point du tout. Il n'y a donc point de difference considérable entre une femme qui a vu plusieurs hommes ; & celle qui n'en a vu aucun.

Quoi ? Vous êtes disciple de Socrate ; & vous prenez de l'argent pour enseigner la Philosophie ? Il n'y a pas là de quoi s'étonner si fort, répondit-il : Socrate en avoit de reste ; & moi, je n'ai tout juste que ce qu'il me faut : Quand ses amis lui envoyoient sa provision de bled & de vin, il en renvoyoit une partie ; mais il retenoit l'autre : Aussi les plus grands Seigneurs d'Athénes lui servoient-ils de Pourvoyeurs & de Maîtres-d'hôtel ; Et moi, par malheur, je n'ai point de Pourvoyeurs de cette importance ; je n'en ai qu'un, qui est un esclave, que j'ai acheté à la Place.

Il voyoit souvent Laïs, cette belle Corinthienne ; & quelques-uns en parloient. Cela n'est rien, dit-il ; Je possede Laïs ; mais elle ne

re ce mot à un certain Lacedémonien.

19. *Marsouin.*] Le Grec dit Dauphin ; mais il me plaît davantage ainsi.

ne me possede pas : Et la Vertu ne nous défend pas l'usage de la volupté ; pourvu qu'on y tienne une mesure honnête, & qu'on ne se laisse pas emporter aux plaisirs, cela n'est que bien.

Une autre fois, que quelqu'un lui reprochoit la délicatesse de sa table ; Pour vous, lui dit-il, vous ne donneriez pas deux sols de tout cela ? Non, sans doute. Il ne faut donc pas dire que j'aime la volupté ; mais que vous aimez furieusement l'argent, & redoutez terriblement la dépense.

[20] Simus Maître-d'Hôtel chez Denys, faisoit voir à Aristippe sa maison toute pavée à compartimens de marbre, & meublée magnifiquement ; quoi qu'au reste Simus ne fût qu'un miserable esclave [21] de Phrygie, & de plus, grand faquin. Aristippe lui cracha au visage, & cet honnête-homme en demeura un peu interdit. *Mais pardon, Seigneur Simus*, lui dit-il. Tout est si beau ceans, tout y est si bien paré, si bien ajusté, que, pour ne rien gâter, j'ai crû qu'il valoit mieux cracher sur vous, que de salir la place.

Carondas (quelques Auteurs disent Phedon) ayant dessein de le jouer, dit un jour en sa présence : Mais qui est un certain Docteur, qu'on rencontre toûjours si bien peigné, si bien parfumé ? Helas, répondit-il, c'est moi, malheureux que je suis : Si faut-il néanmoins se consoler ; car, tout de bon, je trouve que le

20. *Simus Maître-d'Hôtel.*] Ce que dit ici notre Auteur me semble mieux convenir à Diogene qu'à Aristippe, & je doute fort de cette histoire. Notre Philosophe étoit trop galant homme pour en user de la sorte.

21. *De*

le Roi de Perse est encore plus heureux que le Docteur qui aime tant les parfums, & qui est si propre. Mais cependant, pourquoi estimera-t-on moins un homme, pour sentir bon, puis qu'on estime davantage les autres animaux, quand ils ne sentent pas mauvais? Que le Ciel donc confonde ces effeminez, qui sont cause que des choses, & si bonnes & si agréables, sont décriées; & qu'on en fait des reproches aux honnêtes gens.

De quelle façon mourut Socrate? Comme je voudrois mourir moi-même.

Polyxene le Sophiste l'étant allé visiter un jour, & ayant vu dans la salle quantité de belles Esclaves, & des viandes exquises & rares, qu'on servoit sur table; il en demeura tout surpris, & lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque chose, qui, selon son sens, ne convenoit pas autrement à la profession d'un Philosophe. Aristippe le laissa dire; & après avoir écouté sa censure sans émotion; Seigneur Polyxene, faites-nous une grace; soyez des nôtres ce soir, je vous en supplie. Vous m'obligez trop, dit Polyxene: il n'y a pas moyen de vous refuser. Je vois donc bien, Polyxene: ce n'étoit pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt: c'étoit la dépense, peut-être, que tout le monde ne voudroit pas faire pour un souper tel que celui-là.

Bion dit de lui en quelque endroit de ses [22] Entretiens, qu'un jour, comme il faisoit voyage, l'Esclave qui portoit son argent, lui dit

21. *De Phrygie.*] Ce pays, aussi bien que la Mysie, qui en étoit proche, fournissoit la Grece d'esclaves.

22. *Entretiens.*] Ou *Dissertations.*

dit qu'il n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'en porter tant. Jette ce qui t'incommode, lui dit-il; & porte le reste, si tu peux.

Il s'étoit embarqué pour aller en son pays; mais il ne s'étoit pas apperçu que le vaisseau sur lequel il s'étoit mis, étoit un vaisseau de Corsaires. Il le reconnut à la fin, & commanda en même tems à son valet de chambre, de lui apporter la cassette où étoit son argent. Il se mit à le compter, & l'ayant remis dedans, il la laissa tomber en la mer, comme par mégarde, & ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adresse le sauva; & l'on rapporte que depuis, étant en lieu de sureté, il dit à ceux qui lui en parloient: J'ai perdu mon argent, il est vrai; mais mon argent m'eût perdu, si je ne l'eusse perdu; & Aristippe vaut un peu mieux que son argent.

Lors qu'il arriva à la Cour de Syracuse, Denys lui demanda ce qu'il y étoit *venu faire?* Pour donner de ce que j'ai, dit-il, & recevoir ce que je n'ai pas.

Quelques-uns disent qu'il répondit autrement: Lors que j'avois besoin de sagesse, je me retirai auprès de Socrate; & maintenant que j'ai besoin d'argent, je me retire auprès de vous.

La plûpart des hommes sont bien étranges, disoit-il: Car s'ils veulent acheter quelques meubles, ils apportent toutes les précautions imaginables, pour n'y être pas trompez: Mais s'il s'agit de savoir quel genre de vie ils doivent choisir, ils n'y songent nullement; tout leur est bon. * Il y en a qui attribuent ce mot à Diogene, & non pas à Aristippe.

Un

Un jour dans une débauche qui se faisoit à la Cour, Denys voulut que tous ceux qui étoient à table dansassent avec des robes de pourpre: Pour moi, dit Platon, je ne saurois faire cela; & en même tems il prononça ce vers d'Euripide:

Je ne saurois porter une robe de femme.

Mais comme on eut présenté la même robe à Aristippe, il la prit sans façon; & recita un passage du même Poëte, qui dit ailleurs,

Celle dont les pensers sont pleins d'honnêteté,
En tous lieux saura bien garder sa pureté.

Il demandoit un jour je ne sai quoi à Denys, pour un de ses meilleurs amis; & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il se jetta à ses pieds, le visage contre terre. Quelqu'un l'en railla, car c'étoit une espece d'adoration, & les Grecs ne pouvoient souffrir une soûmission si honteuse. Cela est fâcheux, dit-il, je l'avouë: mais vous ne savez pas que le bon Prince a souvent les oreilles aux pieds; & je n'en suis pas cause.

Pendant le séjour qu'il fit en Asie, Artapherne Lieutenant du Roi de Perse, le fit arrêter, & commanda qu'on le lui amenât. Aristippe y allant sans paroître aucunement étonné, quelqu'un lui dit; Quoi, vous êtes si assuré que cela?

Et [23] que dois-je craindre, répondit-il, puis qu'on

23. *Que dois-je craindre, répondit-il, puis qu'on me méne à un Satrape du grand Roi?*] Satrape est un ancien mot Persan,

qu'on me méne à un Satrape du grand Roi ?

Il disoit, que ceux qui laissoient l'étude de la Sagesse, pour s'attacher aux autres Sciences, faisoient comme les galans de Penelope, qui au lieu de s'attacher à la Maîtresse, s'amusoient après les Suivantes.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là ; car il disoit, Que telles gens faisoient comme Ulysse, qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux Enfers, mais qui n'avoit point parlé à la Reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant ? [24] Apprenez-lui, dit-il, de bonne heure, ce qui lui doit servir quand il sera grand.

On lui disoit, comme par reproche ; Vous vous attachiez autrefois à Socrate ; & à présent vous vous attachez auprès de Denys. Cela est vrai, répondit-il : mais en ce tems-là, j'avois besoin de m'instruire, & maintenant je cherche à me divertir. S'é-

pe, qui signifie Gouverneur de Province ; & par le Grand *Roi*, les Grecs entendent toûjours le Roi de Perse. Or on sait qu'il y avoit en ce pays-là des Ecoles où l'on apprenoit aux enfans ce que c'est que Justice & Injustice : Xenophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond, *Que dois-je craindre &c.* C'est comme s'il disoit ; Rien ne doit allarmer mon innocence, puisque je me vai présenter devant Artapherne, le plus juste de tous les Lieutenans du Grand Roi. Il ne faut pas oublier que les vieux Rois de Perse étoient fort rigoureux à l'endroit des Juges, lorsqu'ils manquoient à leur devoir, & qu'ils oublioient leur caractere ; Il n'y avoit point d'asyle pour eux ; & la regle de ce pays-là, c'étoit,

Aut peccare nefas, aut pretium est mori.

24. *Apprenez-lui de bonne heure, ce qui lui pourra servir quand il sera grand.*] Hé plût à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour repurger notre siecle, & reformer par la force & les graces de son Eloquence, les abus où tombent presque tous les peres,

S'étant enrichi par les discours qu'il faisoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda ; [25] D'où est venu tant de bien que vous avez, Aristippe ? De la même source, lui dit-il, d'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.

Une Courtisane l'ayant rencontré un jour, lui dit ; Savez-vous bien, Aristippe, que je suis grosse de vous ? Bagatelle, lui dit-il ; Est-ce que vous pourriez courir par un champ couvert de chardons, & me dire précisément quel chardon vous auroit piquée ?

Il avoit une fille admirablement bien faite, & capable des plus hautes contemplations ; mais il avoit un fils fort brutal, & qui n'avoit aucun goût pour les belles choses. Si bien qu'Aristippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ses amis sut cela ; & l'étant venu voir, il lui dit entr'autres choses ; Mais après tout, Aristippe, ce

res, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfans. Il ne seroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus belles années à disputer sur la Theogonie d'Hesiode, sur la Metaphysique de Parmenide, sur les Idées de Platon, ou sur les syllogismes de Chrysippe ; Rien de tout cela. Il leur diroit plutôt, si je ne me trompe ; que vos enfans étudient ce que j'ai appris autrefois, & qui me fait tant d'honneur aujourd'hui : Qu'ils s'attachent bien à la Morale & à la Politique ! Qu'ils lisent avec soin les bons Historiens & les bons Poëtes ; qu'ils apprennent à bien parler & à bien écrire.

25. *D'où vous est venu tant de bien* &c.] *D'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.* Il y a là-dedans une souplesse d'Aristippe ; car Socrate lui demandoit d'où étoient venues tant de richesses, & Aristippe lui répond ; D'où vous est venue la moderation que vous avez ? J'ai gagné beaucoup de bien par la Philosophie ; & cette même Philosophie vous a inspiré l'amour d'une pauvreté honnête, que vous préferez aux richesses.

ce garçon-là est venu de vous: c'est votre fils; c'est tout dire. Ah! vous raisonnez donc ainsi, dit Aristippe: La vermine vient de nous aussi; le flegme & plusieurs autres saletez viennent de nous encore: nous ne les voudrions pas tenir près de nous pourtant.

Il avoit reçu en argent quelque liberalité du Prince; & Platon en avoit reçu une aussi, mais en livres. On dit à Aristippe, qu'on s'étonnoit de cela. Bon Dieu, répondit-il, que les gens sont donc aisez à étonner! [26] Platon a besoin de livres, & il en prend; & moi, j'ai besoin d'argent, & j'en prens: trouve-t-on cela si étrange?

On lui demandoit; De quoi Denys vous reprend-il quelquefois? [27] De la même chose, dit-il, dont les autres me reprennent quelquefois aussi.

Il dit un jour à Denys; Si vous vouliez me faire donner cent pistoles, je vous serois infiniment obligé. DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le Sage ne manquoit de rien! AR. Il est vrai, Seigneur: Mais donnez toûjours; & puis nous mettrons l'affaire en question. Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit; & Aristippe l'en remerciant lui dit; Hé bien, Seigneur, vous le voyez: [28] Le Sage ne manque de rien.

Denys lui ayant un jour allegué ces deux vers de Sophocle, pour lui faire peur,

Qui-

26. *Platon a besoin de livres &c.*] Il y a quelque apparence qu'Aristippe raille Platon; & qu'il le traite d'homme d'Ecole.

27. *De la même chose, dit-il, dont les autres me reprennent aussi.*] Je crois que c'étoit quelque importun qui lui vouloit parler de la somptuosité de sa table, & du luxe de ses habits.

28. La

Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il y demeure esclave.

Disons mieux, Seigneur,

Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il n'est jamais esclave.

Quelques-uns donnent ce mot à Platon : mais Dioclès, au Livre de la Vie des Philosophes, le donne à Aristippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui & Eschine. Aristippe donc l'ayant rencontré un jour, lui dit ; Quoi donc, n'y a-t-il point moyen de nous remettre jamais bien ensemble ? Ne cesserons-nous point de badiner comme des enfans ? & faut-il attendre que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres ? Eschine lui dit, qu'il seroit ravi de vivre bien avec lui. Souvenez-vous donc, Eschine, que quoi que plus âgé que vous, je vous suis pourtant venu trouver le premier. Par Junon, vous dites bien, Aristippe : Aussi êtes-vous beaucoup meilleur que moi ; car j'ai commencé la brouillerie, & vous recommencez l'amitié.

VOILA à peu près, tous les bons mots qu'on lui attribue, & que j'ai recueillis de plu-

28. *Le Sage ne manque de rien.*] C'est une équivoque sur le mot ἀπορεῖν, qui signifie *manquer de bien*, & *manquer de moyens & d'addresse pour faire réussir quelque chose.* C'est sur cette seconde signification qu'est fondée la réponse d'Aristippe.

pluſieurs Auteurs. Or je trouve quatre Ariſtippes, remarquables entre les autres: Celui dont nous parlons: Celui qui a fait une Hiſtoire d'Arcadie: Un autre ſurnommé [a] Metrodidacte; & le quatriême fut un Philoſophe de la nouvelle Academie.

[a] C'eſt-à-dire, *Inſtruit par ſa Mere*; & cette mere étoit fille de notre Ariſtippe.

Outre les ouvrages que le premier Ariſtippe avoit faits, quelques-uns diſent qu'il avoit compoſé encore ſix livres de Diſſertations; & quelques autres, du nombre deſquels eſt Soſicrate de Rhode, diſent qu'il n'a rien écrit abſolument: Mais Sotion & Panætius aſſurent qu'il fit une partie des livres qui portent ſon nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que [29] la Fin étoit un mouvement doux, qui ſe diſtribuë & s'étend [30] à la ſenſation.

[31] Or puiſque nous avons décrit la Vie d'Ariſtippe, il eſt tems de dire un mot des CYRENAIQUES qui ſont venus de lui.

Ces

29. *La Fin.*] *La Fin des Biens & la Fin des maux*, ce ſont des termes de Philoſophie, pour dire, *Le ſouverain bien*, *Le ſouverain mal*.

30. *A la ſenſation.*] Terme de Philoſophie encore, qui ne ſe peut changer.

31. *Or puis que nous avons décrit la Vie d'Ariſtippe.*] Il n'a parlé ni de ſa maiſon, ni de ſon éducation, ni de ſes premieres études, ni de ſa femme, ni de ſa mort &c. Et cependant il appelle cela décrire la vie d'Ariſtippe. C'eſt donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites ſur la Préface de Diogene & ſur la Vie de Thalès ſont très-véritables. En effet ce livre n'eſt autre choſe que l'extrait d'un ouvrage très-ample qu'on a perdu il y a déja long-tems. Et ſi cela n'étoit pas ainſi, on n'y trouveroit pas tant de bévuës qu'on y en trouve, & qu'on impute à Diogene très-injuſtement.

32. *Eretriaques.*] Ou Eretriques. Diogene en parle ailleurs.

33. D'Er-

Ces Philosophes se partagent en trois branches : Les uns sont surnommez HEGESIAQUES ; les autres ANNICERIENS ; les autres THEODORIENS, ausquels on ajoûte encore certains [32] ERETRIAQUES, qui sont descendus de Phedon. Voici leur suite, ou leur succession, telle qu'on la trouve dans les anciens Auteurs.

Aristippe, dont nous venons de parler, fut suivi d'Arete sa fille ; [33] d'Ethiope, de la ville de Ptolemaïde, & d'Antipater de Cyrene.

A Arete succeda Aristippe son fils, surnommé le [a] Disciple de sa mere.

[a] Metrodidacte.

Cet Aristippe fut suivi de Theodore qui fut au commencement surnommé l'Athée, & ensuite Dieu.

A Antipater succederent ceux-ci : Epitimédès de Cyrene, Parabates, Hegesias, surnommé [34] l'Orateur de la Mort ; [35] & Anniceris.

33. *D'Ethiope de la ville de Ptolemaïde.*] M. Vossius en son livre posthume des Philosophes, a traduit Ptolemée l'Ethiopien ; mais je n'ai pas son livre ici. On y prendra garde si on veut.

34. *L'Orateur de la Mort.*] C'est ainsi que j'ai traduit [illegible] qui est dans le Grec. Ce mot signifie un homme *qui persuade de mourir.* Au reste on lui donna ce nom à cause d'un certain livre homicide qu'il avoit fait ; car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application, [a] renonçoient au boire & au manger, quoi qu'on leur pût dire ; après quoi ils *devenoient morts sans ressource.* Ciceron en parle en ses declamations philosophiques, autrement, en ses Tusculanes.

[a] A'ποκαρτερεῖν.

35. *Et Anniceris.*] M. Casaubon le fait successeur d'Hegesias, & il a raison. M. Menage a raison aussi de croire que ces mots, *ὁ καὶ* [illegible] *λυτρωσάμενος, qui délivra autrefois Platon de l'esclavage*, ont été ajoûtez par quelque ignorant. Car la chronologie ne s'accorde pas avec cela.

OPINIONS DES CYRENAIQUES.

CEUX qui ſuivoient la diſcipline d'Ariſtippe, & qu'on appelle ſimplement Cyrenaïques, bâtiſſoient ſur ce fondement: Qu'il n'y a que deux paſſions, la Douleur & la Volupté: Que la Volupté eſt un mouvement doux & agréable; & la Douleur un mouvement âpre & fâcheux.

[36] Qu'une Volupté ne differe point d'une autre Volupté, & qu'il n'y a point plus de douceur en celle-ci, qu'en celle-là.

Que tous les animaux reçoivent la Volupté avec joye, & rejettent la Douleur avec averſion.

Que la Volupté du corps eſt la Fin: mais que par cette Volupté, ils n'entendent pas celle que ſe propoſe Epicure, & qui n'eſt Volupté, qu'entant que l'animal ne ſent ni peine ni douleur.

Que la Fin & la Felicité ne ſont pas même choſe: car chaque Volupté particuliere eſt Fin; & la Felicité eſt l'aſſemblage de toutes les Voluptés particulieres; parmi leſquelles on range celles qui ſont paſſées, & celles qui ſont à venir.

Que chaque Plaiſir particulier eſt ſouhaitable de ſoi-même; & que la Felicité n'eſt ſouhai-

36. *Qu'une Volupté ne differe point d'une autre Volupté.*] Ou *qu'une Volupté n'eſt pas plus Volupté qu'une autre.* Au reſte j'ai ſuivi la correction de M. Caſaubon, qui eſt abſolument néceſſaire.

37. *Il ſe peut faire, diſent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté.*] Je croi qu'ils diſoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur

haitable qu'à cauſe des Plaiſirs particuliers qui la compoſent.

Pour prouver que la Volupté eſt la Fin, ils diſent que dès notre plus tendre enfance, nous nous y attachons même ſans aucun raiſonnement ; & que quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien : mais qu'au contraire, nous fuyons de toute notre force, la Douleur qui eſt ſon ennemie, & faiſons toutes choſes pour nous en délivrer.

Que la Volupté eſt un bien, quoi qu'elle vienne quelquefois d'une choſe vilaine : Que l'action voluptueuſe peut être ou deshonnête, ou indécente ; mais que cela n'empêche pas que cette action ne ſoit un bien, & que d'elle-même elle ne ſoit déſirable.

Pour l'éloignement de la Douleur, dont parle tant Epicure, & qu'il propoſe comme fin ; ils tiennent que ce n'eſt ni Volupté, ni douleur : parce que, comme ils diſent, la Volupté & la Douleur conſiſtent en mouvement ; & que de la maniere dont Epicure propoſe ſon opinion, il n'y peut avoir de mouvement : ſi bien que ſa Volupté n'eſt après tout, que ce qui ſe voit en un homme qui dort.

[37] Il ſe peut faire, diſent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté : & que la raiſon de cela eſt, que telles gens ont l'eſprit mal tourné, & le jugement perverti. Qu'au-

leur faiſoit, & la voici. *Si la Volupté eſt la ſeule fin que l'homme ſe doit propoſer, d'où vient donc qu'il y a des gens qui n'en ont aucun ſentiment?* Ils répondoient, *Les hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme extérieure de l'homme, ou pour mieux dire, les hommes de cette ſorte ſont de vrayes bêtes.*

Qu'au reste, tous les plaisirs, & toutes les douleurs de l'ame, ne viennent pas des plaisirs ou des douleurs du corps ; puisque le simple bonheur d'un ami, ou l'heureux succès de nos affaires, font naître la Volupté dans nos cœurs.

Que ni le simple souvenir, ni la simple esperance des biens qu'on se représente, ne fait point la Volupté, comme estime Epicure ; parce que le mouvement de l'ame cesse, & se détruit avec le tems.

Que l'ouïe simplement, & la vûe simplement, n'engendrent point la Volupté : par exemple, disent-ils, nous prenons plaisir à ouïr ceux [38] qui contrefont les pleureux & les pleureuses ; mais nous oyons avec douleur & avec peine ceux qui pleurent & se lamentent effectivement & tout-de-bon.

Pour l'indolence & l'éloignement du plaisir, ils appelloient cela un Etat moyen, ou une Constitution moyenne.

39. Ils

38. *Qui contrefont les pleureux & les pleureuses.*] Le Grec dit, *qui imitent les lamentations*, mais j'ai crû qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funerailles pour de l'argent.

39. *Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'esprit.*] C'est une grande question. Pour moi il me semble que toutes les voluptés du corps ne sont point capables de faire oublier un déplaisir vif & sensible dont un cœur est outré ; comme vous diriez la perte d'un ami généreux, la perte de son honneur &c. Il n'y a point de festins, point de Musique, point de partie de chasse qui puissent guerir de telles blessures. De plus comme les plaisirs de l'ame, quand ils sont extrêmes, nous ôtent le sentiment de tout ce qui touchoit nos sens auparavant, l'on peut dire aussi, ce me semble, que les peines de l'ame quand elles sont extrêmes, l'emportent de beaucoup sur celles du corps. Mais, dira-t-on, les Loix en ont pourtant jugé autrement ; il est vrai ; mais le jugement que je fais

[39] Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'esprit; & que la peine d'un corps qui souffre, est pire que celle d'un esprit outré de douleur. C'est pour cela, ajoûtent-ils, que les Loix employent les peines corporelles contre les scelerats, plûtôt que celles qui s'addressent à l'ame.

[40] *Car ils croyoient que la douleur étoit plus fâcheuse, & que la volupté étoit plus naturelle à l'homme.* C'est pourquoi, *aussi, ils apportoient beaucoup plus de soin à ménager l'une que l'autre, & que* c'est pourquoi *la volupté étant desirable d'elle-même, il y avoit des choses fâcheuses qui produisoient certains plaisirs, & qui se contrarioient souvent. De sorte que cet assemblage de voluptez qui constitue la felicité, leur paroissoit très-difficile.*

Ils estimoient que tous les Sages ne vivent pas avec volupté; & que tous les Fous ne vivent pas avec douleur : mais que l'un arrivera toûjours plûtôt que l'autre. Car il suffit d'avoir l'usage de quelque plaisir particulier, [41] qui peut

fais sur cette matiere, est conforme à celui de Jule César, qui avoit bien autant d'esprit que ceux qui avoient fait des Loix & des Ordonnances avant lui.

40. *Car ils croyoient* &c.] Je suis entiérement persuadé que les lignes suivantes que j'ai fait imprimer en Italique, n'ont point été tirées de Diogéne; cela ne se peut. Elles sont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de son exemplaire. Cet avertissement suffira, si je ne me trompe, pour justifier ce que je dis.

41. *Qui peut, tout seul, remettre une ame abbatuë & qui languit.*] Comme par exemple, le plaisir des festins, l'entretien d'une belle personne, la satisfaction qui se trouve à entendre une excellente voix, ou un lut bien touché, témoin Saül, Achille, Sappho, Pindare & Horace, qui appelle sa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire, que c'est elle *qui charme ses inquiétudes, & calme tous ses déplaisirs.* Car il est certain qu'un tel plaisir, quoi que seul, peut servir à faire diversion, & à suspendre les peines que sent l'ame

peut tout seul remettre une ame abbattuë & qui languit.

Que la Prudence est un bien ; & que pourtant, elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commodités qui en viennent.

Qu'on doit cherir un ami pour l'utilité, comme nous cherissons les parties de notre corps, tant que nous en tirons quelque service.

[42] Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il soit d'ailleurs très-vicieux.

[43] Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.

Que le Sage ne sera jamais atteint ni d'envie, ni de superstition ; parce que l'une & l'autre ne viennent que d'une opinion vaine & folle ; mais qu'à la vérité, il pourra quelquefois sentir de la tristesse & de la crainte ; parce que l'une & l'autre arrivent naturellement.

Que

l'ame, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me semble même que la mémoire des occasions agréables où nous nous sommes trouvez autrefois, est capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remede n'est pas bon pour toutes sortes d'ames ; il faut pour cela être sage comme Epicure, qui en recommandoit si fort l'usage, & qui s'en trouvoit si bien. Pour les foux & les emportés, un tel remede produiroit en eux un effet tout contraire.

42. *Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il soit d'ailleurs très-vicieux.*] C'est que beaucoup de Philosophes ont tenu qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eût toutes.

43. *Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.*] Socrate en jugeoit ainsi, & on ne peut douter qu'une ame ne fasse ses fonctions bien plus noblement, & plus aisément en un corps bien disposé, que dans un qui ne l'est pas ; & il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

44. Qu.

Que les richesses produisent des plaisirs ; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on peut comprendre les passions ; mais non pas leur origine.

Pour la Physique, ils ne s'y attachoient point ; d'autant, disoient-ils, [44] qu'on n'en sauroit avoir de pleine & entiere connoissance.

Il faisoient cas de la Logique, à ce que quelques-uns tiennent, à cause de l'utilité de cet Art. Mais Meleagre & Clitomaque assurent, qu'ils n'estimoient ni la Physique, ni la Logique ; croyant, comme ils faisoient, qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'est que bien, & ce que c'est que mal, parlera toûjours comme il faut, aura le cœur net de superstition, & ne craindra point la mort.

[45] Que ce qu'on appelle Juste, Honnête, & Deshonnête, n'est point tel naturellement ; mais

44. *On n'en sauroit avoir de pleine & entiere connoissance.*] La raison de cela, (mais il n'y a que très-peu de gens qui songent à ces importantes vérités) c'est que nous ne connoissons les choses que par certaines convenances, qu'elles ont avec notre goût, avec notre odorat. &c. Nous sentons, à la vérité, les effets, & cela suffit pour notre miserable mortalité ; mais un même effet peut venir de plusieurs causes. D'ailleurs qui nous assurera que nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour la compréhension des choses ? Au moins est-il bien constant, que certains animaux qui ont les mêmes sens que nous, voient mieux, flairent mieux & entendent mieux que nous ne faisons. Et peut-être que si nous avions ce que ces animaux ont par-dessus nous, nous verrions bien des choses qui nous sont cachées.

45. *Que ce qu'on appelle juste, honnête & deshonnête n'est point tel naturellement.*] Il y a encore aujourd'hui des gens qui soûtiennent cette opinion. Il y a sujet de s'en étonner.

mais parce que la coûtume & la Loi le veulent ainsi.

Qu'un homme de bien, pourtant, ne fera rien qui choque l'usage établi; parce qu'il ne veut pas tomber dans les peines portées par la Loi, ni donner mauvaise opinion de sa conduite: & ils ajoûtent, qu'en faisant ainsi, il est sage.

Ils sont aussi de l'opinion de ceux qui tiennent; [46] Qu'on peut faire progrès dans les Sciences & dans les Arts; Qu'un homme peut s'attrister plus qu'un autre; Que les Sens ne nous rapportent pas toûjours la vérité.

LES HEGESIAQUES.

CEux qu'on appelle Hegesiaques, avoient les mêmes principes, la Volupté, & la Douleur.

Ils tenoient que la [47] Courtoisie, l'Amitié, & la Beneficence, ne sont rien; parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent; & que ces avantages étant une fois ôtés, ces choses-là ne sont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite Felicité étoit entiérement im-

46. *Qu'on peut faire progrès dans les Sciences.*] C'est encore une question fort agitée parmi les Philosophes Grecs, & M. Casaubon en a touché quelque chose dans ses Notes.

47. *Courtoisie.*] Il y a dans le texte, χάρις, qui signifie grace, courtoisie & reconnoissance; on peut choisir.

48. *A cause de la rareté.*] Le mot Grec σπάνις, qui est employé dans le texte, peut signifier aussi, petite quantité, & disette; & le mot ξενισμὸς que j'ai traduit par celui

impossible; & ils le prouvoient ainsi: Notre corps est rempli d'une infinité de desordres & de passions; or notre ame participe à tous les desordres de ce corps; & d'ailleurs la Fortune traverse souvent les esperances que nous concevons; Quelle est donc cette souveraine felicité, & où la trouverons-nous?

Que la vie est souhaitable; mais que la mort l'est aussi.

Que rien n'est agréable, ni desagréable, de sa propre nature.

Que les choses nous plaisent, [48] à cause de la rareté & de la nouveauté; & qu'elles cessent de nous plaire par la satieté.

Que les Richesses & la Pauvreté, à l'égard du plaisir, ne sont rien; puisque la volupté du Riche, n'est point differente de celle du Pauvre.

Que la Liberté, la Haute naissance, & la Gloire, ne font pas plus pour la mesure de la volupté, que la Servitude, l'Obscurité, & la Bassesse d'extraction.

Qu'il est utile à celui qui n'est pas prudent, de vivre; mais qu'à celui qui est sage & bien-avisé, c'est une chose indifferente.

[49] Que le Sage fera tout pour soi-même; croyant que les autres ne le valent pas: & que s'il

lui de nouveauté, peut aussi signifier inaccoûtumance.

49. *Que le Sage fera tout pour soi-même, croyant que les autres ne le valent pas &c.*] Je connois un galant homme qui croit que toutes ces grandes ames, que les Chroniques & les Histoires ont tant chantées, devoient avoir ce sentiment; Il ajoûte même que le magnanime des Philosophes ne sauroit être tel, s'il ne pense de soi-même ce que les Hegesiaques disoient de leur Sage; Et il en pourroit bien être quelque chose.

s'il semble tirer d'eux des avantages très-considérables, ces avantages, pourtant, ne seront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

[50] Ils n'admettoient point le témoignage des Sens, comme un témoignage certain; parce que les Sens ne peuvent avoir de connoissance distincte & exacte, & qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidés de la Raison.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute est digne de pardon; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y est forcé par la violence de sa passion.

[51] Qu'on ne doit point haïr un tel homme; mais plûtôt l'instruire, & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose, que de vivre sans douleur & sans chagrin: ce qui arrivera toûjours à ceux qui sont indifferens pour tout

50. *Ils n'admettoient point le témoignage des Sens comme un témoignage certain.*] Le Grec dit, ἀνῄρουν. Et moi j'ai ajoûté ὡς (comme) avant cette particule οὐκ. Et il faut lire ainsi. Mais il y a plus encore, & ce passage est bien plus corrompu qu'il ne paroît. Voici comme il se trouve dans le Grec. ἀνῄρουν τὰς αἰσθήσεις οὐκ ἀκριβούσας τὴν ἐπίγνωσιν, τῶν τε εὐλόγως φαινομένων πάντα πράττειν. Or il n'y a point d'homme qui puisse entendre cela, ni trouver même la moindre couleur pour excuser ce langage. Car si l'on traduit le Grec mot pour mot, voici ce qu'il dira, *Ils ôtoient les Sens qui ne rendent point la connoissance exacte, & qu'ils font tout des choses qui paroissent raisonnablement.* Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premierement, qu'il faut ôter ces deux mots πάντα πράττειν, qui ont été tirez du passage qui précéde celui-ci, & où il est dit que le Sage fera tout &c. πάντα πράξειν. En second lieu.

tout ce qui produit la Volupté.

LES ANNICERIENS.

LEs Anniceriens avoient presque les mêmes maximes que les Hegesiaques; mais ils ne ruïnoient pas l'amitié, la courtoisie, & l'honneur qu'on porte à Pere & à Mere; non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa Patrie. Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au Sage, il ne laissoit pas pour cela d'être heureux; dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Que la Félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même; parce que nous ne sentons point la Félicité d'un autre.

Que la Raison ne suffit pas pour nous affermir, & nous mettre au-dessus des sentimens du vulgaire; mais qu'on a besoin encore pour cela, de faire une habitude [52] contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous, depuis le moment de notre naissance.

Que

lieu il faut ôter la virgule qui est après ἐντέγχασιν, comme aussi la particule τι qui est devant εὐλόγως: après quoi le sens sera net & incontestable. C'est celui que vous trouverez dans ma version. Au reste la note est un peu longue; mais si j'en demandois pardon, elle le seroit encore davantage.

51. *Qu'on ne doit point haïr un tel homme.*] L'Empereur Antonin dit la même chose dans ses Mémoires, & d'autres l'avoient dit avant lui. Je croi vous devoir avertir en passant, (quoi que cela ne fasse rien pour ma version) qu'au lieu de οὐ γὰρ ἑκόντα ἁμαρτάνειν, il faut lire, οὐ γὰρ ἁμαρτάνοντα ἑκόντα ἁμαρτάνειν. Si on considére ce qui précede dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

52. *Contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous.*] Le Grec dit, Disposition qui s'est nourrie avec nous,

Que ce n'est pas à cause de l'interêt seulement, que nous devons cherir nos amis ; parce que cet interêt venant à cesser, nous ne nous soucierions plus d'eux : mais qu'il les faut aimer à cause de la bien-veillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bien-veillance, au reste, est si considérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un si juste & si raisonnable devoir, ne fera point difficulté de souffrir de la peine ; encore qu'il se propose la Volupté pour fin. Ils ajoûtent à cela ; Quoi que la privation de la Volupté soit douloureuse à cet honnête homme, il la souffrira néanmoins volontiers, & s'y exposera en homme de bien, parce que la tendresse qu'il a pour son ami le veut ainsi.

LES THEODORIENS.

LEs Theodoriens ont tiré leur nom de ce Theodore, dont nous avons dit quelque chose ci-dessus ; & ils s'attachent à ses maximes.

Ce Philosophe renversoit entiérement toutes les opinions qu'on a des Dieux ; comme il paroît par un Livre qu'il a écrit sur ce sujet, & qui n'est pas un ouvrage à mépriser ; car la plûpart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choses.

Antisthene au livre qu'il a fait de la Suite, où

53. *Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiser la femme de son voisin, & n'épargner pas même les Temples s'il le falloit.*] Je ne doute point qu'une si étrange proposition ne donne d'abord de l'horreur à ceux qui l'entendront. Pour moi, je tiens que Theodore ne peut avoir

ou de la Succession des Philosophes, dit qu'il fut auditeur d'Anniceris, & de Denys le Dialecticien.

Il tenoit que la Joye & la Tristesse sont la fin des biens & des maux.

Que la Joye vient de la Prudence, & la Tristesse de l'Imprudence.

Que les seuls & uniques biens de la vie sont la Justice & la Prudence, & que les deux maux souverains & extrêmes, sont l'Imprudence & l'Injustice: mais que la Douleur & la Volupté ne sont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il disoit que l'Amitié n'est rien, parce qu'elle ne se rencontre ni parmi les fous, ni parmi les sages. Car les fous, disoit-il, ne reconnoissent point d'Amitié, si-tôt que l'utilité en est ôtée; & les sages se contentent d'eux-mêmes, sans se soucier d'être aimés de qui que ce soit.

Qu'il n'étoit nullement raisonnable qu'un honnête homme s'exposât à la mort pour sa Patrie: Car à quoi bon perdre la Prudence, & une heureuse constitution d'ame, pour des ignorans & des fous? Que d'ailleurs, la Patrie du Sage, est tout le Monde universellement; & non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

[53] Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiser la femme de son voisin, &

avoir soûtenu cela, à moins que d'avoir renoncé à la These dont il faisoit le fondement de sa Morale, QUE LES SEULS ET UNIQUES BIENS DE LA VIE, SONT LA JUSTICE ET LA PRUDENCE, ET QUE LES DEUX MAUX SOUVERAINS ET EXTREMES, SONT L'IMPRUDENCE ET L'INJUSTICE.

& n'épargner pas même les Temples, s'il le falloit: parce qu'il n'y a aucune de ces choses qui soit vilaine naturellement, si l'on en ôte l'opinion, qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le Sage satisferoit ouvertement, & sans scrupule, ses désirs amoureux: & là-dessus, il n'y aura point de danger de faire voir ici un échantillon de certaines demandes qu'il faisoit quelquefois; car c'étoit-là son fort, à ce que l'on dit.

Une femme savante ne seroit-elle pas utile à quelque chose, entant que savante? Oui. Et une femme qui seroit belle, seroit aussi utile à quelque chose, entant que belle? Oui. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à coucher avec elle? Oui encore. Donc si quelqu'un se servoit d'une personne, pour la fin à laquelle cette personne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal? Non. Il n'en fera donc point non plus, *s'il se sert de* la beauté de cette personne, pour la fin qui est proposée à la beauté.

Nous avons dit ci-dessus que Theodore fut surnommé Théos ou Dieu; & on croit que cela arriva à cause d'une demande que lui fit Stilpon, pour le surprendre: [54] Ce que tu dis que

54. *Ce que tu dis que tu ès, Theodore &c.*] Le nom de Theodore est composé de Θεὸς, qui signifie *Dieu*, & de Δῶρον, qui signifie *don*. Mais il me semble que cette demande qui n'est qu'un jeu de paroles, devoit être conçuë autrement: & je ne vois rien là dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

55. *Hierophante.*] Celui qui montroit les Mysteres à ceux qui se faisoient initier.

56. *De la sainte Religion d'Eleusine.*] Il n'y avoit rien de

que tu ès, Theodore, ne l'ès-tu pas aussi? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu ès Dieu? Je le dis. Tu l'ès donc? Sans doute, dit Theodore. Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute sa force; Méchant & détestable, lui dit-il, ne vois-tu pas que par la même raison, tu pourrois être geai, merle, perroquet, & cent autres choses?

S'entretenant un jour avec Euryclide, [55] Hierophante [56] de la sainte Religion d'Eleusine, il lui fit cette demande; Qui sont ceux qui commettent impieté contre les divins Mysteres? Ce sont ceux, lui dit Euryclide, qui les revelent aux personnes qui ne sont pas encore initiées. Vous êtes donc impie vous-même, Euriclyde; car vous les expliquez à ceux qui ne sont pas encore initiés.

Mais ce trait d'esprit pensa lui couter bien cher; car peu s'en fallut qu'on ne le traînât [57] devant les Areopagites: Et cela ne lui eût pas manqué, si Demetrius le Phalerien, qui en ce tems-là étoit le tout-puissant dans Athénes, ne l'eût tiré d'affaire; quoiqu'Amphicrate au livre des Hommes Illustres, ait dit qu'il fut condamné à la mort & qu'il but la Ciguë.

S'étant retiré en Egypte, auprès de Ptolemée fils de Lagus, ce Prince l'envoya en Ambas-

de plus auguste en toute la Grece, que cette Religion où l'on montroit les Mysteres de Cerès, de Proserpine, & de Bacchus. Meursius a fait un très-joli livre sur ce sujet, & c'est un des meilleurs & des plus utiles qu'il ait faits.

57. *Devant les Areopagites.*] C'étoit le Conseil d'Etat d'Athénes, & ceux qui étoient accusés d'impieté, étoient cités devant eux. Budé en a parlé assez amplement en ses annotations sur les Pandectes.

bassade vers Lysimaque ; & comme Theodore lui parloit un peu librement ; Dites-moi, lui dit Lysimaque, n'êtes-vous pas ce Theodore qui a été chassé d'Athénes ? Oui, Seigneur : Et la ville d'Athénes m'a fait ce que Semele fit autrefois à Bacchus ; Elle m'a poussé dehors par une fausse couche, ne me pouvant pas porter davantage.

Une autre fois, Lysimaque lui ayant dit, Donnez-vous garde de revenir jamais ici ; Je n'y reviendrai pas, Seigneur, lui répondit-il, à moins que Ptolemée m'y renvoye. Là-dessus, Mythras Intendant de Lysimaque, lui ayant dit ; Il me semble, à vous entendre parler si librement, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucuns Rois sur la Terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait des Dieux au Ciel. Comment celà, Seigneur Mythras, repartit Theodore ? Il faut bien que je croye qu'il y ait des Dieux au Ciel, puis que je suis persuadé qu'ils détestent & ont en abomination ceux qui vous ressemblent.

On dit qu'un jour étant à Corinthe, & se promenant avec une foule de Disciples qui l'accompagnoient, Metroclès le Cynique, qui par hazard lavoit des herbes sauvages pour son dîner, lui tint le même discours que Diogene avoit autrefois tenu à Aristippe ; & que Theodore lui fit une réponse pareille à cel-

58. *Le Prince qui y regnoit.*] Le mot de Prince n'est point dans le Grec ; je l'ai ajoûté. Le texte nomme Μάριος celui chez qui se retira Theodore ; or comme je sai bien que *Magas* étoit un nom Cyrenien, & qu'on le peut prouver par l'Histoire ; je croi qu'au lieu de Μαρίῳ, il faut lire Μαγίῳ. Il se peut faire même que Μαρίῳ est bon, car Μάριον en vient. On pourroit encore, au lieu de Ma-

celle dont Aristippe avoit payé Diogene. Car Métroclès lui ayant dit, Si tu pouvois te contenter d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que faire de tant de Disciples: L'autre lui repliqua ; Et vous, Metroclès, si vous n'étiez pas sauvage & farouche, comme vous êtes, vous mangeriez de ce que mangent les honnêtes gens.

Sur la fin de ses jours, s'étant retiré à Cyréne, [58] le Prince qui y regnoit alors lui donna plusieurs marques de son amitié, & de son estime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Theodore chez les Anciens. Mais avant que de finir, il ne faut pas oublier un mot, qu'il dit étant encore jeune, & lors que les Cyréniens le bannirent. Il se présenta à l'Assemblée des bourgeois, & leur dit; Bien loin de me plaindre, Messieurs, je me louë de vôtre procédé : Vous me bannissez [59] de la Libye, & me releguez en Grece.

Μαρίῳ lire Μάρκῳ. Car ce nom d'homme étoit usité chez les Grecs, avant que les Romains fussent fort connus en Grece : & on le prouveroit bien, s'il en étoit besoin. Monsieur de Grentemesnil croit qu'il faut lire Μάργῳ.

59. *De la Libye en Grece.*] C'est que la Grece étoit un pays très-agréable, & le séjour de la politesse & de la galanterie; mais la Libye n'étoit pas de même.

CATALOGUE DES LIVRES

Qu'on attribuë à Aristippe.

Trois Livres de l'Histoire de Libye, dédiez à Denys.

Un autre Livre contenant vingt-cinq Dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien, savoir, Artabaze,

A ceux qui avoient fait naufrage.

Aux Bannis.

Aux Pauvres.

A Laïs.

A Porus.

A Laïs, touchant le miroir.

Hermias.

Le Songe.

A l'Echanson.

Philomelus.

A ses Domestiques, *ou* à ses Familiers.

A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.

A ceux qui lui reprochoient la dépense excessive de sa table.

Une Lettre à Arete sa fille.

A un qui se préparoit pour les Jeux Olympiques.

Deux Demandes.

Une Chreïe, *ou* petit Discours à Denys.

Une autre touchant l'Image.

Une autre sur la fille de Denys.

A

A un qui croyoit qu'on lui faisoit tort.

Mais selon Sotion & Panetius, il n'avoit écrit que ce qui suit: De la Vertu. De la Discipline. Une Exhortation. Artabase. Pour les Bannis. A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il se trouve plusieurs Theodores, dont l'Histoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarqués par Diogene.

1. Theodore de Samos, fils de Rhoccus: ce fut lui qui conseilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit sous les fondemens du fameux Temple d'Ephese, disant que par-là on consumeroit l'humidité du terrain, & qu'ainsi il deviendroit ferme & solide.
2. Theodore le Cyrénien, Maître de Platon en Geometrie.
3. Theodore, dont la Vie a été décrite ci-dessus.
4. Theodore Auteur du beau livre intitulé Φωνασκικὸν (c'est-à-dire, *la maniere de conduire & d'exercer la voix.*)
5. Theodore Auteur du livre *Touchant ceux qui ont inventé les* divers Modes *de la Musique* (νομοποιῶν, qui ne signifie pas *Legislateurs*, comme disent les Interprêtes) *commençant à Terpandre.*
6. Theodore le Stoïcien.
7. Theodore Auteur d'une Histoire Romaine.
8. Theodore de Syracuse, qui a écrit des Tactiques, ou, *de l'Art de ranger des troupes en bataille.*
9. Theodore de Byzance, qui a écrit des discours politiques.

10. Theo-

10. Theodore. Celui dont parle Aristote, en l'Abregé des Rheteurs.
11. Theodore de Thebes, Statuaire.
12. Theodore Peintre, dont Polemon fait mention.
13. Theodore Peintre encore, mais Athenien, dont parle Menodote.
14. Theodore d'Ephese, dont parle Theophanes, au livre de la Peinture.
15. Theodore qui a fait des Epigrammes.
16. Theodore qui a fait un livre des Poëtes.
17. Theodore le Medecin, disciple d'Athenée.
18. Theodore Philosophe Stoïcien, de Chios.
19. Theodore de Milet, Philosophe Stoïcien encore.
20. Theodore Poëte Tragique.

Fin du Tome VIII.